



LA POÉSIE

ET

L'ÉLOQUENCE

A ROME

DU MÊME AUTEUR :

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE (1re partie). 6 vol. in-18.
LE TRAITÉ DES PETITS BONHEURS.
LA FIN D'UN MONDE ET DU NEVEU DE RAMEAU.
L'ANE MORT.
LA CONFESSION.
BARNAVE.
L'HIVER A PARIS. In-8.
L'ÉTÉ A PARIS. In-8.
LA NORMANDIE. In-8.
LA BRETAGNE. In-8.
LE CHEMIN DE TRAVERSE.
VOYAGE EN ITALIE.
LE PRINCE ROYAL.
LE ROI EST MORT !
LONDRES ET LA GRANDE EXPOSITION.
LA RELIGIEUSE DE TOULOUSE. 2 vol. in-8.
LES GAIETÉS CHAMPÊTRES. 2 vol. in-8.
CLARISSE HARLOWE. 2 vol. in-18
LES CATACOMBES. 6 vol. in-18.
CONTES NOUVEAUX.
CONTES FANTASTIQUES.
CONTES DU CHALET.
CONTES NON ESTAMPILLÉS.
LA SEMAINE DES TROIS JEUDIS.
LES SYMPHONIES DE L'HIVER. In-8.
LES ŒUVRES D'HORACE, traduction nouvelle
VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.
PORTRAITS CONTEMPORAINS.
LES OISEAUX BLEUS.

PARIS.—IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS.
55, QUAI DES AUGUSTINS

LA POÉSIE

ET

L'ÉLOQUENCE

A ROME

AU TEMPS DES CÉSARS

PAR

M. JULES JANIN

Charmante antiquité, beauté toujours nouvelle !
VOLTAIRE.



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS.

1864

3

INTRODUCTION

INTRODUCTION

Voici réunis, sous un titre ambitieux (mais quelle innocente ambition!), les divers chapitres d'un livre entrepris dans les beaux jours de la saison clémente aux longs espoirs, aux *vastes pensées*. L'auteur rêvait en ce temps-là qu'il marchait, aux accords de la langue latine, de la cabane d'Évandre au palais des Césars, de la Rome d'Antonin le Pieux à la Byzance de Constantin. Il assistait à la naissance de l'éloquence romaine; il assistait à sa ruine, jusqu'à l'heure où la langue souveraine des Scipions et de Jules César devenait un patois sauvage à l'usage des soldats d'Alaric.

O malheur! Arrivent dans ces délices et dans ces crimes les barbares qui font justice de la nation éternelle... Elle meurt, mais pour renaître après tant de siècles, en ce

monde romain, où la corruption même de la langue de Virgile et de Cicéron devient la langue italienne. Alors apparaissent à *la douce lumière*, Dante et la *Divine Comédie*, Florence et la Rome de Léon X... tant ils avaient raison, ces grands Romains, de soutenir qu'ils étaient immortels.

Mais nous étant rendu compte enfin des abîmes à franchir, nous avons sagement renoncé à cette entreprise impossible, où les Osques, les Volsques, les Samnites, même l'Étrurie, mère de toute superstition, auraient trouvé place. A peine avons-nous conservé le titre des chapitres de cette entreprise au delà de nos forces. Dans ces pages auxquelles je renonce, le lecteur curieux de la docte antiquité (s'il en est encore) eût rencontré le *Cantique des frères Arvales*, une chanson du temps de Romulus, et par cet exemple il eût jugé de la distance qui sépare cette complainte à propos d'une truie en gésine, et le *Carmen sæculare* du poëte d'Auguste. *Les lois de Numa* nous eussent conduit jusqu'au cinquième roi de Rome. Déjà la langue est en progrès; tout marche autour de ces rois qui sont autant de grands hommes, dans la guerre et dans la paix.

Cette langue, sérieuse et grave, et qui fut tout de suite la langue austère des faits et des devoirs, fut enseignée aux peuples domptés, par les conquérants eux-mêmes. Ils allaient, dictant des lois aux nations subjuguées;

haranguant les peuples des cités, encourageant les soldats; implacables aux superbes, affables aux vaincus. Mais cette langue primitive a laissé peu d'échos. Pendant les cinq premiers siècles, Rome s'occupe avant tout de ses luttes au dedans, de ses conquêtes au dehors. Les patriciens fondent l'autorité despuissants et des forts sur les petits et sur les faibles, tant qu'ils sont les maîtres... Ils s'exerceront plus tard à la forme, à l'ornement. *L'inscription du tombeau de L. Cornélius Scipion* est à peu près tout ce qui nous reste de l'époque intermédiaire entre les lois des Douze-Tables et les premiers vers d'Ennius [1].

En fait de poésie, les premiers Romains se contentaient de célébrer le vin et l'amour dans un accent digne des joies grossières de Thespis sur le chariot des vendanges. Ces poésies rustiques se chantaient dans les campagnes, comme une chanson de cabaret; elles se récitaient dans les carrefours comme une comédie, et plus tard, lorsqu'en passant par des voix savantes, la chanson primitive eut gagné les suffrages des honnêtes gens, elle célébrait déjà les héros qui n'étaient plus. Ainsi fait l'ode d'Horace, ainsi fait la chanson de Béranger.

Or voilà comme, au milieu de ces rudes commence-

1. Fin de la 1re guerre punique.—Mort de Sylla, an DCLXXV, soixante-dix-huit ans avant Jésus-Christ.

ments, les fils de la Louve obéissaient au génie italien. Poëtes; dans la loi des Douze-Tables, le législateur impose un frein aux vers satiriques. Prosateurs; ils excellaient dans l'art d'écrire un traité. Exemple : le traité de commerce, l'an 508 avant Jésus-Christ, entre Rome et Carthage. Pontifes; ils avaient trouvé le style et l'accent des prophéties dans les livres sibyllins. L'heureuse tâche, et pleine d'intérêt, remonter à cette enfance de la littérature romaine, et s'informer, chemin faisant, où donc elle en était à la mort de Sylla, bien peu d'instants avant le siècle d'Auguste?

Dans cette première période, on peut déjà remarquer deux langues bien distinctes : la langue des sénateurs et la langue des plébéiens (*urbana, vulgaris*), langue mère et féconde, à laquelle appartiennent presque tous les idiomes de l'Europe. En ce moment décisif, la langue romaine est barbare encore... elle est énergique et pleine de clarté. Les souvenirs lointains de l'élégance athénienne ne l'ont pas affaiblie; sans péril pour ses qualités primitives, Tarquin, ce rare esprit, ingénieux précurseur des plus beaux génies de l'Italie, avait mis à la mode, en son règne trop court, la philosophie et les lettres de la Grèce.

Un Grec de Corinthe, nommé Démocrate, fut le premier qui fit connaître à l'Italie les doctrines du Portique. A ces esprits prime-sautiers, intelligents comme

s'ils pressentaient qu'ils seront les maîtres du monde, l'habile instituteur parlait de Platon et d'Homère, de Sophocle et d'Eschyle, de Démosthène et de Thucydide; et de même qu'ils avaient emprunté à la Grèce ses lois et ses croyances, les Romains apprirent à son école le grand art d'écrire un poëme, une histoire, un traité de morale, un beau discours.

Tarquin, disparaissant dans les premières tempêtes de la république naissante, laissait à l'Italie ce grand héritage: l'admiration pour la Grèce. En vain, les Brutus, les nouveaux venus, passionnés de la liberté, voulurent mettre obstacle à cette invasion du goût et de l'esprit athénien, Athènes fut la plus forte, et bientôt les plus nobles esprits et les plus aimables courages de la jeunesse romaine n'eurent pas de plus grande ambition que de s'instruire en Grèce, en Asie, en tous les lieux d'où venait la lumière. Et voilà (charme irrésistible) comment ces farouches républicains furent subjugués par la passion littéraire du roi Tarquin, qu'ils avaient tué pour régner à sa place.

Les grands écrivains qui ont illustré le siècle d'Auguste, à commencer par l'empereur, viennent des écoles de Rhodes ou de Mytilène; ils viennent de l'école d'Athènes, docte arène qu'ils n'ont quittée que pour se rencontrer dans les champs de Philippes, les armes à la main.

Ennius, enfant d'Homère, enfant inculte il est vrai,

mais d'une imagination toute-puissante, a mérité les respects que les nations reconnaissantes réservent aux rois, consacrés par leur propre vieillesse. Ennius raconte en vers les annales de la république. Tout convient à ce rude génie, la satire, la comédie, la tragédie; il écrit en latin, il écrit en grec; il s'intitule, à bon droit, l'*Homère de l'Italie,* et nul ne songe à le démentir. — Marcus Pacuvius, son digne neveu, vient en aide à la tragédie romaine; mais de dix-neuf tragédies de Pacuvius, à peine a-t-on conservé quelques vers.

Ainsi se sont perdues les œuvres dramatiques de Licinius Régulus, de Cécilius, de Lucilius, de Nævius, et c'est dommage. Nævius prenait au sérieux la chose romaine, et tenta de jouer à Rome le rôle d'Aristophane sans Athènes. Mais il fut châtié d'importance, et les chefs du gouvernement l'envoyèrent méditer en prison, sur les dangers de la personnalité. Dans son livre de *la République,* Cicéron, qui était parfois un trembleur, approuve le châtiment de Nævius : « Le magistrat, nous dit-il, est le juge vrai de notre vie et de nos mœurs; il suffit à les corriger, sans qu'il soit nécessaire d'abandonner aux poëtes la charge légitime des censeurs. »

En cette première période apparaissent, dans la ville enchantée de leur verve et de leur esprit, Plaute et Térence. *Si les muses parlaient en latin, elles parleraient la langue de Plaute.* Ces deux écrivains de la première

époque ont obtenu facilement le droit de bourgeoisie au premier rang des écrivains du siècle d'Auguste. C'est un des priviléges des vrais poëtes, de n'être pas même soumis à la chronologie. Ainsi, chez nous, Régnier appartient, si l'on veut, au siècle de Louis XIV, aussi bien que Montaigne et Rabelais!

Arrive à son tour, superbe et forte, et digne de la grande nation, la belle prose, mère et nourrice de l'éloquence. L'éloquence n'a pas été la moindre force de la puissance romaine; elle a valu des armées à la république, et, mieux que ses armées, elle a représenté la liberté et le courage. Des orateurs avant Cicéron, les critiques savent les noms; ces noms glorieux sont à peu près tout ce qui reste. Le premier Brutus était certes un orateur; Valérius Publicola apaisa par sa parole conciliante le peuple soulevé contre le Sénat; mais le temps devait emporter dans le vain bruit que font les siècles ces commencements de l'éloquence.

Si vous voulez des orateurs plus authentiques, il faut aller jusqu'à Marcus Céthégus, un des contemporains d'Ennius, et vous rejoindrez le vieux Caton, C. Métellus, Lélius, Scipion l'Africain, ces grands hommes que nous avons appris à aimer dans les traités de Cicéron.

N'oublions pas, sur la liste éloquente, Tibérius Gracchus, admirable orateur; et Caïus Gracchus, son frère, supérieur à Tibérius; l'éloquence ardente des deux tri-

buns qui soulevaient le peuple, à la façon des vents du nord sur les flots de l'Océan, n'a pas laissé de traces... à peine quelques lignes dans une page de Plutarque..., et que dis-je ? une image sublime de Mirabeau.

Tel fut d'abord le projet qui nous remplissait d'une ardeur laborieuse. Après avoir assisté aux commencements informes de la langue romaine, on l'eût vue, ingénieuse et patiente, s'essayer dans la comédie et dans la tragédie, dans l'épopée et dans l'ode, et tenter avec un génie incomparable les enseignements du poëme didactique, où, grâce à Lucrèce, la poésie latine n'a pas de rivale. Du côté de l'éloquence, on eût vu la langue latine se manifester tout d'un coup par des faits : l'éloquence, à Rome, est tout de suite un pouvoir qui gouverne.

Elle contient, dans son cercle immense, toute la liberté de la République, et quand plus tard, sous les empereurs, la tribune a fait place au barreau, l'orateur à l'avocat, l'éloquence est restée encore une gloire. En cette décadence, on n'entend parler que des grammairiens, des rhéteurs et des professeurs fameux achetés dans la Grèce savante : Nicanor, Opilius; ou bien des grammairiens accourus de la Gaule : Gniphon, le maître de Jules César, Plotius Gallus, le maître de Cicéron.

Le temps n'était plus où l'orateur consacrait sa vie à la défense des libertés anciennes, à la conquête des li-

bertés nouvelles; mais la parole avait gardé son autorité sur les orateurs qui se contentent de plaire, et toute son ambition était de célébrer dignement Auguste ou Tibère. Hélas! Néron lui-même eut ses panégyristes! A l'empereur Trajan s'arrêta la littérature latine proprement dite. Après Trajan, du travail de cinq siècles misérables, Dieu soit loué! presque rien n'est resté.

Dans notre vaste projet, le règne de Trajan était donc autrefois, comme aujourd'hui, le but que nous nous proposions d'atteindre, en recherchant cependant les belles choses qui pouraient naître encore au dernier moment de Rome et de son génie. Avant Ennius, il y avait des poëtes; après la *Pharsale*, on rencontre plus d'un ouvrier excellent dans l'art de parler et d'écrire. Les nations ne se taisent pas tout d'un coup, semblables à l'enfant qui a trop crié après le sein de sa nourrice. Au contraire, les nations muettes soudain se mettent à parler, tel le fils de Cyrus pour sauver le roi son père. Les empereurs qui ont abusé de l'esclavage de Rome (hélas! les premiers rois de Rome avaient abusé de ses libertés) comptent des orateurs comme Tibère, des musiciens habiles, et des poëtes comme Néron. L'empereur Adrien fait des vers; l'empereur Gordien écrit un poëme en l'honneur d'Antonin le Pieux et de Marc-Aurèle. La poésie d'un peuple, pas plus que sa vertu guerrière, ne meurt jamais en entier; on peut

dire cependant qu'à cet instant du génie romain, l'art se précipite et tombe aux abîmes sans fond. Mais ces ténèbres sont encore remplies de clartés, l'éclair anime encore ce nuage; à côté des chefs-d'œuvre reconnus, vous lisez, non pas sans intérêt, ces œuvres élégantes ou barbares qui sont arrivées jusqu'à nous, comme un souvenir fidèle de cette élégance et de cette barbarie ingénieuse digne de toute notre étude; en fin de compte, c'est encore l'esprit et le génie romain.

Telle eût été notre tâche, avant d'arriver à cette seconde aurore, à cette renaissance des lettres, à ce moment favorable où les Gaulois nos pères, et tous les peuples du Midi ou du Nord que les Romains appelaient encore des barbares, allaient vivifier la littérature latine au feu puissant de leur génie. Entendez-vous, dans ces ténèbres, les murmures virgiliens des poëmes d'Ausone[1]? Sur un vieux lambeau de la poésie antique, le poëte Ausone a jeté les fleurs les plus vives, les couleurs les plus fraîches. On sent, à le lire, un esprit moderne forcé de parler une langue morte. Il est, à proprement dire, le dernier des poëtes latins.

Désormais l'Évangile se fait jour, à travers ces restes impuissants d'un paganisme épuisé. Un poëte de cette période, Aquilinus Juvencus, met en latin l'histoire de

1. Quatrième période. Mort d'Adrien. Destruction de l'empire romain d'Occident.

Notre Seigneur, à l'aide des ***Métamorphoses*** d'Ovide.

Claudien fut le dernier croyant aux divinités de Virgile, aux démons de l'enfer mythologique. Ah! vains efforts! les dieux vaincus ne sauraient répondre à cette invocation suprême; les Grâces se sont enfuies en cherchant leur ceinture, l'Amour, son carquois; Cérès appelle en vain Proserpine. Impuissant à réveiller ces dieux morts, Claudien se demande, épouvanté, ce qui s'est dérangé dans l'Olympe éternel?—Moins que rien.... L'Olympe a croulé!...

Déjà la voix se fait entendre à travers le monde romain, disant : « Les dieux s'en vont!» En ce moment de l'universelle espérance du Dieu qui doit venir, les oracles se taisent; la dernière vestale est morte à côté du dernier prêtre de Jupiter; la tribune de Cicéron est tombée sur l'autel de Minerve; Éphèse et Delphes, néant! ***Le grand Pan est mort!***

Telle était mon anxiété dans cet encombrement de matériaux si divers! J'étais assez semblable à Robinson Crusoé dans son île, au moment où son esquif étant creusé, il s'aperçoit qu'il n'est pas de force à le lancer dans la haute mer. Alors le voilà qui prend tout ce travail inutile en grande honte, oubliant que le travail sincère est toujours honorable, et que le secours arrive à qui le demande en toute résignation.

J'en étais là de ma peine, et je cherchais le moyen

d'employer utilement quelques-uns des matériaux que j'avais façonnés avec le plus de zèle et d'ardeur, lorsqu'en relisant le grand livre de *l'Institution oratoire*, il me sembla que Quintilien lui-même s'inquiétait de mon travail, et me venait en aide.

Un jour, comme il faisait le résumé de l'histoire des belles-lettres chez les Romains, on le vit s'attendrir au souvenir de tant de grands écrivains, l'honneur de son siècle, emportés par la mort. Il rappelait leur mémoire avec des tendresses infinies; il invoquait en même temps les dieux du Parnasse antique : Homère, Hésiode, Apollonius, Théocrite et Callimaque, Archimède et Pindare, Stésichore et Simonide, Alcée et Sapho, Sophocle, Eschyle, Euripide, tous les poëtes inspirés de la Grèce, la patrie admirable de l'inspiration, le monde altier des rêveurs, berceau des fables heureuses où il est parlé de gloire et d'amour. Le maître éloquent racontait les merveilles de ces enfants des muses : Thucydide, Hérodote, Xénophon, Démosthène, Eschyne, Isocrate, Démétrius de Phalère; le divin Platon, le grand Aristote, le moqueur Théophraste, le rare esprit Aristophane, autant d'inspirés, qui obéissaient naïvement à une vocation divine.

Il disait, en même temps : l'autorité magistrale de l'éloquence, les douces tristesses de l'élégie, et le rire aigu de la comédie; il prêtait une oreille attendrie

et charmée aux leçons des vieux philosophes sous le Portique, ou dans les jardins de l'Académie. Il saluait, ébloui de ces lumières surnaturelles, les promontoires où l'on cause de l'unité de Dieu et de l'immortalité de l'âme, les temples remplis de tableaux, les autels chargés de statues; le joueur de flûte accompagnant le vainqueur dans la rue; l'idylle au milieu des champs, la suprême inspiration de Sapho sur le rocher fameux de Leucate; ô rêves enchantés! passions charmantes, aimable Athènes institutrice du genre humain!

Hélas! disait Quintilien au spectacle animé de ces enchantements : « Quelle différence entre la cité de Minerve et la ville de Romulus! Les Athéniens sont des poëtes, les Romains ne sont que des soldats; le poëte athénien marche au premier rang des puissances; le poëte latin, quel qu'il soit, Horace ou Virgile, ne vient qu'à la suite de l'empereur. Il faut aux lettres romaines un maître.... Au poëte athénien, la couronne! il est roi, même entre Aspasie et Périclès. »

Puis quand il est au bout de sa plainte ineffable, Quintilien se console en se rappelant les nouveaux dieux : Virgile, Horace, Ovide, Tibulle, Properce, Lucilius, Catulle, Salluste, Tite-Live, Tacite, et ses propres contemporains : Lucain, Juvénal, Pétrone et jusqu'à l'humble et charmant Martial. Avec quel orgueil il se rappelait son digne élève et compagnon Pline le

Jeune. — Ah ! se dit-il, nous avons aussi notre Olympe immortel !

De cette magnifique exposition des lettres romaines faite par Quintilien, j'ai composé, disciple obéissant, le présent livre. Il commence à l'heure où Lucrèce achevait son poëme, où Jules César écrivait ses *Commentaires*, où Cicéron, dans ses livres admirables : de la *Vieillesse*, de l'*Amitié*, des *Devoirs*, présageait sa fin prochaine, et nous laissait l'admirable portrait de ce grand vieillard Appius, exemple austère et charmant de quiconque a l'honneur d'appartenir aux travaux de l'esprit.

« Il tenait son esprit tendu comme un arc. Chez lui, « jamais de relâche; il n'eût point cédé un seul pas à la « vieillesse. Il maintenait son autorité, que dis-je? son « empire sur les siens. Dans cette austère maison, le « sanctuaire des chastes Muses, vivaient les mœurs et la « discipline antiques. »



HORACE

ET SON TEMPS



HORACE

ET SON TEMPS

I

« Il était né (c'est lui-même qui nous l'apprend) à Venouse; il était fils d'un affranchi collecteur de l'impôt! Marcus Brutus lui commanda de le suivre aux champs de Philippes, et, le voyant à l'œuvre, il le fit tribun des soldats. Quand la république eut succombé, il demanda grâce au vainqueur, il l'obtint, et il acheta, pour vivre, une charge de scribe au trésor. Il devint un des familiers de Mécène et d'Auguste, un peu plus tard. Bientôt, l'un et l'autre, ils le traitèrent avec une distinction voisine de l'amitié. Mécène à ce point l'aima, qu'il lui adressait les plaisants petits vers que voici :

Si je ne t'aimais pas, je consens qu'on me voye
Maigre comme un mulet, sans esprit et sans joye...

« Il fit mieux; comme il sentait sa fin prochaine : « Ayez soin d'Horace autant que s'il était un autre moi-même ! » disait-il à l'empereur. Par une lettre écrite de la main d'Auguste, on peut voir qu'il avait eu le projet de se l'attacher, en qualité de secrétaire intime. « Il faut bien que j'en convienne, écrivait Auguste à Mécène, je ne suffis plus, comme autrefois, à ma correspondance avec mes amis; les années augmentent en même temps que les affaires et les infirmités. Faites-moi le sacrifice de votre ami, de votre aimable commensal, Horace; il quittera votre table pour la mienne, et m'aidera dans ma tâche épistolaire ! » — Horace eut l'honneur de refuser cet emploi de cour, sans que l'empereur lui en ait su mauvais gré ! Jusqu'à la fin, il lui fut propice, comme on peut le voir dans les lignes que voici :

« Traitez-moi, je vous prie, Horace, avec moins de cérémonie, et souvenez-vous que si votre santé l'eût permis, vous seriez aujourd'hui mon hôte et vivriez sous mon toit ! » Une autre fois : « Notre ami commun Uplinius, écrivait Auguste, a pu vous dire si l'on pense à vous et si j'en ai bien parlé. Au fait, parce que vous avez refusé d'être mon compère, est-ce un motif pour que je vous traite en Jupiter tonnant? » Dans ses jours de bonne humeur, Auguste appelait Horace : *Un satyre virginal*, un véritable *Adonis avant sa chute*. A plusieurs reprises, il se plut à l'enrichir. Telle était sa vive admiration pour les œuvres de ce poëte... *immortel* (l'empereur allait jusque-là), qu'il lui demanda le *Chant séculaire*, et, ce qui plus importait encore à la gloire de sa maison, une ode

en l'honneur de Tibère et de Drusus, ses beaux-fils, vainqueurs des Vindéliciens. Il voulut aussi, après qu'Horace eut publié ses trois premiers livres, et longtemps après, qu'il ajoutât un quatrième livre à ses odes ! Même il se plaignit que dans des vers moins sublimes son nom n'eût pas été prononcé : « Vraiment, disait-il, je suis fâché pour tout de bon ; vous m'abandonnez dans vos cantiques, et vous m'avez tout à fait oublié dans vos discours terre à terre. Auriez-vous peur (c'est possible, après tout) que la postérité ne vous donne une note infamante pour avoir été de mes amis? » — A ces reproches pleins de bonté, le poëte répondit par ces vers :

Protecteur généreux de l'heureuse Italie,
Vous, son maître en beaux-arts...

et tout le reste de cette louange exquise.

« Il nous reste un portrait d'Horace écrit par lui-même : « un petit homme épais et court! » Auguste appuie et confirme agréablement cette image : « Oui, dit-il, Dionysius m'a fidèlement remis ton petit livre, et, si petit qu'il soit, j'y trouve une énorme ambition. Quoi! dis-tu, si le livre est petit, le poëte est grand... Dis plutôt, le poëte est gros; ton livre aurait une grosseur plus que raisonnable, s'il luttait en rotondité avec le petit homme qui l'écrivit! »

« On raconte aussi qu'Horace était porté, plus qu'il n'est raisonnable, aux plaisirs de l'amour, et qu'il ouvrait volontiers sa porte aux plus vulgaires voluptés... » Ce

qui est vrai, c'est qu'il habitait, de préférence à Tibur, sur les confins boisés de la Sabine, une honnête et sérieuse maison que l'on visite encore aujourd'hui.

« Je lisais naguère (c'est toujours Suétone qui parle) des élégies et même une lettre en prose, adressée à Mécène, que l'on m'avait données comme étant signées d'Horace... A coup sûr, c'était un mensonge; il n'était pas homme à pleurer de cette sorte, et cette parole obscure et plate ne rappelle en rien la grâce et la clarté de son style. Il était né un 8 décembre, sous le consulat de L. Cotta et de L. Torquatus; il mourut le vingt-septième jour de novembre, étant consuls Marcus Censorinus et Caïus Asinius Gallus; il touchait à sa cinquantième année, et comme son mal l'empêchait d'écrire un testament dans les formes, il proclama à haute voix, pour son héritier, l'empereur Auguste. Il fut porté à l'extrémité des Esquilies, non loin du tombeau de Mécène, et c'est là qu'il est enterré... »

Voilà tout ce que l'histoire a rapporté d'un si grand poëte, et la critique eût bien étonné Suétone écrivant la biographie abominable de ces monstres : Tibère, Caligula, Néron, Claude et Domitien, si elle eût affirmé qu'à deux mille années de distance, au milieu des plus illustres nations, il ne serait pas un homme intelligent qui ne fût prêt à donner la vie entière de ces tristes Césars, pour ajouter un chapitre, une page, aux choses qui touchent à la vie et aux œuvres d'Horace.

« Fils d'affranchi ! » disaient les dédaigneux, du vivant de Suétone, oubliant ces maîtres du monde affranchis

par la pratique de tous les vices et par le conseil de tous les crimes : Narcisse, et Pallas, et Calliste ! Horace, un fils d'esclave !... Il a conquis sa place au premier rang des hommes les plus célèbres de la première cité du monde ! On s'arrête avec joie, avec orgueil, à contempler la vie et le génie ornés de sagesse et de bienséance de *ce fils d'affranchi*. En vain Tibère attend son chapitre, et Néron le sien ; que Tibère attende, et gardez Néron pour un autre jour. Dites-nous, aujourd'hui, le poëte, enfant de la muse immortelle, et demain, s'il vous plaît, vous traînerez dans leurs gémonies, jusqu'à l'orifice du grand cloaque, les Césars, fils légitimes des incestes et des prostitutions.

Ce Suétone appelé *Tranquille*, eh ! disons mieux, l'*Impassible*, il portait si peu de zèle et de respect à l'ami d'Auguste et de Mécène, qu'il intercalait sans pitié, dans sa *biographie* d'Horace, une phrase immonde et plus digne du musée secret de Naples, que d'appartenir à la même page historique dans laquelle Horace apparaît pour la première fois ! Ces détails hideux des plus honteuses voluptés seraient à peine supportables dans l'histoire d'Héliogabale et de Néron. *Te que decens Venus !* disait notre poëte, en ses jours de plaisir.

En ces deux pages, si courtes et si peu dignes d'un écrivain sérieux, Suétone l'historien... le délateur des douze Césars, se tient quitte avec cette gloire innocente, avec le chef-d'œuvre, avec l'excuse et le pardon, peut-être, du siècle d'Auguste, et désormais délivré de tout souci poétique, et laissant le poëte à sa gloire, il retourne

avec l'acharnement d'un oiseau de proie et de ténèbres aux malédictions, aux vengeances, aux châtiments. Ingrat et maladroit Suétone ! Il néglige Horace et va s'appesantir sur Tibère ! Il ne comprend pas que le siècle d'Auguste est resté tout illuminé des splendeurs d'Horace et de Virgile ! Le siècle d'Auguste ! Il n'eut que ce bout d'aurore et ce peu de soleil dans la nuit profonde ! Rien que cette chanson pour le reposer de tant de blasphèmes !... Or, Suétone s'en éloigne en toute hâte ! On dirait que déjà cette âme est blasée, et qu'à force de prévoir tant de crimes, elle a perdu le sens des choses innocentes !

Si donc le spectacle inattendu d'Horace et de Virgile, en ces commencements de Rome écrasée et du sénat anéanti, étonne à ce point l'historien des Césars qu'il ose à peine, en ses discours misérables, prononcer le nom de ces immortels, il n'aura pas un regret pour l'histoire ancienne ! Il ne sait pas le nom d'un seul des grands hommes d'autrefois ! On dirait que, pour lui, Rome arrive avec Auguste, et s'en va dans l'abîme avec Domitien. Il parle, et beaucoup plus longuement, du fameux traité de la conservation des cheveux (*de cura capillorum*) que des *Géorgiques*, de l'ode à Lydie et du *justum ac tenacem !*

Mais Dieu soit loué ! le poëte est *chose sacrée !* Il a *charge d'âmes ;* il joue un rôle, un grand rôle ici-bas. Plus il passe, à l'ombre, une vie humble et cachée, et plus ceux qui viennent après lui veulent savoir ce qui touche à cette renommée, à cette gloire. A ce compte, et malgré les coupables négligences de Suétone, on ren-

contrerait difficilement une biographie à la fois mieux sue et plus étudiée que la biographie d'Horace, et pas un poëte ici-bas n'a compté, pendant tant de siècles, plus d'historiens, de commentaires et de commentateurs. — Quoi de mieux ! Ces quelques lignes de Suétone, ajoutées aux œuvres d'Horace, ont produit des tomes entiers de recherches, de découvertes et de révélations. Sa vie, heureusement assez courte (il est mort en pleine possession de son génie), a rencontré des historiens qui se relayent à chaque instant de ces vingt années qu'il a vécu dans la joie et dans l'abondance; libre, heureux de peu, content de rien; honnête homme dans le sens même indiqué par La Bruyère, un sens parfaitement accepté de toute la cour de Louis XIV. En effet, approchez-les et les serrez de très-près, ces grands esprits, ces grands hommes littéraires, ils sont, tout simplement, les plus honnêtes gens de ce bas monde; ils sont le rappel à l'ordre, au devoir, à la liberté, aux meilleurs souvenirs. Ils sont l'écho, ils sont l'exemple et le conseil ! Voyez-les, tout semblables aux grandes ombres des siècles écoulés, l'espoir des jours à venir.

Qui que vous soyez, suivez leur exemple, écoutez leurs leçons; ils vous enseignent la justesse et la modération dans la vie, une grande égalité dans les mœurs, une mesure exquise dans l'exercice innocent des honnêtes passions. La nature a voulu, bonne mère, ajouter l'agréable à l'utile, et c'est pourquoi, sans doute, la poésie est à la fois ce qu'il y a de plus utile et de plus charmant.

C'était l'usage à Rome; un esclave affranchi par son

maître portait tantôt le nom de la ville et tantôt le nom de la province où s'était passé son esclavage; il prenait assez souvent le nom même de son patron : Domitius *Marsus*, Silvius *Italicus*, Cornélius *Gallus*.— « Horace » est le nom d'une grande maison romaine. Avec l'affranchissement, l'esclave avait pris la pensée et l'ambition de l'homme libre, et tout de suite il rêva, pour son fils, une éducation libérale. Il avait appris cela dans la maison du citoyen, son maître; il savait aussi que, pour un jeune homme intelligent, le plus sûr moyen de faire une grande fortune est d'arriver à la perfection dans les exercices du corps et dans les talents de l'esprit.

Quant à rêver pour son fils des grandeurs impossibles, ce bon père n'y songeait guère; il savait que lui, l'affranchi, lui, son fils et les enfants de ses enfants, ils rencontreraient sans cesse et sans fin, comme autant d'obstacles infranchissables, le nom, les titres, les alliances, les clients, les magistratures, la fortune séculaire, l'antiquité de la race et les images enfumées des ancêtres qu'ils n'avaient pas! En ce temps-là, il était commandé par la prévoyance des patriciens, soumis à l'histoire, et par le profond respect que Rome entière portait à ce jugement suprême des grandes actions, que l'esclave ou l'affranchi, quel que fût son talent d'écrire, n'oserait pas toucher à la chose romaine. On lui laissait la fable et le conte, le poëme et la comédie; on lui laissait tout ce qui touche au rêve, à l'enthousiasme, à la fiction; mais non pas à l'histoire! Ce rare honneur était réservé aux écrivains des grandes familles.

Cicéron, un pareil consulaire, entouré de cette gloire, honoré de ces malheurs, était un homme nouveau, *vir novus*; à grand'peine, on lui permit d'arracher la république aux fureurs de Catilina; jamais l'*orateur* n'avait pu rompre entièrement, par son génie et par ses rares services, l'obstacle qui le séparait des anciennes familles et *des temps du roi Numa*.

Voilà ce que n'ignorait pas le père du jeune Horace, et ce qu'il enseigna, de bonne heure, à son fils. Ainsi pas de rêves; le bon sens devait être, et fut réellement le maître et l'instituteur de ce jeune homme. Il fut d'abord envoyé par son père aux grandes écoles des plus célèbres *rhéteurs* que comptait Rome; et prenez garde à ce mot *rhéteur*, il fut longtemps un titre à l'obéissance, et même à l'admiration. Ce même historien, racontant Horace et sa vie en deux pages, accordant à peine à Térence une page, une page à Lucain, vingt lignes à Perse et vingt lignes à Juvénal: *mort d'angoisse et d'horreur*, il écrit un tome entier à la *louange des grammairiens illustres*. Il entre, *ex abrupto*, dans le règne des empereurs, sans dire un mot de la république expirée; au contraire, il recherche, avec soin, la généalogie et la suite des grammairiens fameux et des grands rhéteurs. « Le premier qui introduisit chez les Romains l'art de la grammaire était un contemporain d'Aristarque. Il vint à Rome, assez peu de temps avant la mort d'Ennius; il tomba dans un fossé de la rue, et se cassa la jambe, et tant que dura sa maladie, il donna des leçons de grammaire avec tant de zèle et de succès que soudain Rome entière se mit en

quête de tous les anciens poëmes qu'elle avait oubliés ou négligés ! » Tel fut le glorieux commencement de la rhétorique romaine. On a précieusement conservé le nom et le prénom de ce bon maître; il s'appelait Celius *Stilo,* parce qu'en effet il écrivait les lettres des principaux citoyens. Bientôt même il fut impossible de savoir le nombre et le nom de ces maîtres improvisés. Il y eut, seulement à Rome, une vingtaine de professeurs également célèbres, dont le moindre était plus richement récompensé que Plaute ou Térence. Un de ceux-là, qui était esclave, fut acheté deux cent mille sesterces; un autre avait des gages de quatre cent mille sesterces (un peu plus de cent mille francs) pour l'année ! Il est vrai qu'en leur qualité de grammairiens, le soin leur était imposé d'expliquer et de traduire les anciens poëtes, les vieux historiens, les orateurs d'autrefois. Ils enseignaient la philosophie ; ils écrivaient des commentaires, des biographies et des grammaires.

Antonius Gniphon, de condition libre, eut l'honneur d'apprendre à lire à Jules César. Un autre, Orbilius Pupillus, protégé par Cicéron, et cependant très-pauvre (on l'eût pris pour un poëte !), écrivit un traité de *l'Inconséquence...* Il se vantait d'avoir donné le fouet au jeune Horace. Aussitôt qu'il fut mort, de vieillesse et de misère, il eut sa statue en marbre à Bénévent, sa patrie. On eût écrit, volontiers, sur le piédestal d'Orbilius, ce que disaient ses disciples, de Valérius Caton le grammairien : « Sirène latine ! seul il sait lire les poëmes, seul il en sait faire ! » Un esclave, Éros, acheté au marché, fut le

précepteur de Brutus et de Cassius. Curtius Nicias, le professeur de Pompée, avait pris une sotte habitude, il remettait, lui-même, à l'épouse de son disciple, les billets de l'amoureux Memmius, tant qu'à la fin la dame elle-même dénonça le complaisant Nicias à son mari.

Un affranchi d'Atticus, — le chevalier le plus accompli de tous les chevaliers, — donnait à la fille de son patron les mêmes leçons que donna, plus tard (ce fut le seul roman d'amour dans les ténèbres du moyen âge!), le jeune Abeilard à la tendre Héloïse. Chassé par son maître, il ouvrit une école; il lisait à la jeunesse émerveillée et *l'Énéide*, et *les Bucoliques*, et *les Géorgiques*, tout Virgile. Il fut le premier qui improvisa des leçons publiques, et l'exemple qu'il a donné (exemple de l'improvisation!) a été suivi, après tant de siècles, par tous les grands professeurs, à commencer aux Carènes, entre le *Temple de la terre* et la maison de Pompée, à finir aux écoles éloquentes du Collége de France et de la Sorbonne! On a vu, longtemps, à Préneste (en ce lieu même où notre Horace a si bien étudié les poëmes d'Homère), une statue en l'honneur de Valérius Flaccus, le précepteur du petit-fils d'Auguste.

Hyginus, affranchi d'Auguste, et conservateur de la bibliothèque Palatine, eut l'honneur de compter le jeune Ovide au premier rang de ses auditeurs. *Le grammairien de Mécène* (c'était un emploi dans les grandes maisons) s'appelait Mélissus; il devint bibliothécaire du portique d'Octavie, et, sous ces portiques charmants, il écrivit ses *Facéties*. Ce fut lui qui répondit à Tibère, avec le courage

et la juste indignation d'un véritable grammairien : « Certes, vous pouvez donner au premier venu le droit de cité, mais non pas à un seul mot contraire au génie et à la volonté de notre langue ! » Un certain Polémon de Vicence, ingénieux à se trouver des ancêtres charmants, se glorifiait d'être un petit-fils du berger Polémon des *Bucoliques*. Il aimait, plus qu'il ne convient, les riches manteaux, les toges brodées, les bains parfumés, la dépense en toilette, en parure, en bijoux; en même temps, comme un véritable enfant des *Géorgiques*, il excellait à cultiver sa vigne, à tirer de son champ tout ce qu'il devait rapporter.

Voilà pour les grammairiens; ils ne sont pas encore et tout à fait des rhéteurs. Ils sont moins voisins de la poésie et de l'invention. Les *rhéteurs latins* se montrèrent après les grammairiens, pour agrandir et compléter leur tâche; ils eurent, tout d'abord, bien des persécutions à subir. Mais en vain les censeurs fermèrent ces *écoles de perdition*, comme ils les appelaient, elles se rouvrirent d'elles-mêmes, et la déclamation s'empara de la ville entière, avec Lucius Plotius, surnommé, pour sa grossièreté : un *rhéteur de pain d'orge*, et qui, pourtant, enseigna la déclamation à Cicéron lui-même; avec Politus, qui fut longtemps attaché, comme un chien, à la porte dont il était le portier; avec Tidius, qui vit dans son école, et tout ensemble, Octave et Marc-Antoine; avec ce Sextus Clodius de Sicile, attaqué par Cicéron dans les *Philippiques;* avec Albutius Silius de Novare, un merveilleux *déclamateur !* « Il excellait dans la péroraison ! »

Une fois, ce rhéteur Albutius (voyez comme ici l'ancienne histoire est unie à l'histoire d'hier!) se mit à gémir sur la déplorable Italie (*deplorato Italiæ statu*), et il invoqua la statue de Brutus avec tant de véhémence que peu s'en fallut qu'il ne fût châtié par le magistrat.

Cet Albutius est mort, à Novare, après avoir expliqué à ses disciples, dans une dernière *déclamation*, comment et pourquoi il se laissait mourir de faim[1].

Remarquons, en passant, que ce mot « déclamation, » au temps d'Horace, était bien loin d'être pris en mauvaise part, comme au temps de Juvénal. Il nous souvient encore aujourd'hui d'une admirable leçon de M. Villemain (*gallica siren*) dans laquelle il disait, avec sa grâce accoutumée : « Un rhéteur..., c'est un nom que l'on me donne assez souvent et que je ne refuse pas toujours. » Qui donc, après ce mot aimable et modeste, oserait mal parler des rhéteurs? « En dépit de quelques murmures, il faut bien convenir que Rome accepte enfin les différents termes de ces différents arts athéniens : géométrie, grammaire, dialectique, rhétorique ! » Ainsi parlait Cicéron[2], avec l'enthousiasme d'un lettré qui ne veut rien négliger de ce qui touche à la perfection de son art.

Tel était l'état de l'éducation romaine aux premières

1. « Dans notre enfance, le premier qui se mit à enseigner en latin fut un certain Lucius Plotius; je fis le projet de me rendre à son école, mais j'étais retenu par les conseils des plus savants hommes qui pensaient que l'esprit avait plus à gagner aux exercices grecs. » (Suétone, *Des rhéteurs illustres*.)

2. *Des vrais biens et des vrais maux*, liv. III.

années du jeune Horace, et tout de suite il apparaît qu'en ces moments de la république expirante, si remplis de tant de passions grandes et misérables, la langue est étudiée avec un zèle infini. A l'heure où le jeune Horace allait aux écoles, son livre à la main, Rome a vaincu le monde et l'a gouverné par tous les arts de la guerre ; à cette heure elle comprend qu'elle peut le dominer encore, et le dompter par tous les chefs-d'œuvre et toutes les grandeurs de la paix. Alors Rome était loin de ses soldats pris à la charrue et de ses sénateurs agrestes. Ils n'étaient plus, ces consuls, ignorants de tous les arts, qui, chargés des dépouilles de Corinthe, avertissent le soldat qui brise une statue de Scopas, ou qui perd un tableau de Parrhasius, qu'il sera forcé d'en faire un autre !

En ces temps de gloire et de violence, où la force était une part de l'intelligence, ils se moquaient des poëtes, ils riaient des artistes, ils se fussent volontiers écriés, ces soldats farouches : — « Qu'ils ne savaient pas signer en leur qualité de nobles ! »... C'est ainsi que le paysan de la campagne romaine a suffi longtemps à toutes les grandeurs de la commune patrie. Ils répétaient en leur patois le : *Souviens-toi de gouverner le monde, et surtout de le vaincre !* ils n'en savaient pas davantage. Il fallut que la grande Carthage eût succombé sous la véhémente obstination de Caton et sous les armes de Scipion l'Africain, pour qu'un peu d'élégance apparût dans la ville aux sept collines. Alors enfin il fut parlé quelque peu dans Rome d'art et de poésie ; alors la Grèce, qu'ils avaient prise, à son tour s'empara de ses vainqueurs ;

elle les captiva par les poëmes d'Homère, par les tragédies de Sophocle, les comédies de Ménandre, et par les odes de Pindare.—Elle leur apprit à chanter sur le mode antique les élégies de Sapho et les chansons d'Anacréon ; elle en fit ses disciples obéissants et dévoués, grâce au génie de Démosthène, à l'ardeur guerrière de Thucydide, aux récits fabuleux d'Hérodote. Ainsi conquise, à son tour, Rome enfin voulut savoir si, par hasard, elle n'avait pas aussi quelques grands écrivains dont elle pût s'enorgueillir; et, bien renseignée par ses grammairiens et ses rhéteurs, elle se glorifia du vieil Ennius, de Plaute et de Térence; elle eut l'honneur et la gloire du grand poëme (un poëme divin) appelé *De la Nature des choses ;* enfin elle mit au jour Cicéron, l'instituteur du nouveau Latium, en attendant Virgile, Horace, Ovide, et Properce, et Tibulle, et les *Histoires* de Tite-Live, et les *Commentaires* de César.

Certes, le moment d'être un grand poëte était venu, lorsque Horace enfant répondait dans les écoles romaines; la faveur était grande, à Rome, autour des poëtes naissants; l'exemple avait été donné par ces grands esprits et ces grands seigneurs, dont le nom décore à chaque ligne le traité de *la Vieillesse,* le traité de *l'Amitié, les Tusculanes,* ou le livre... eh! disons mieux, *l'évangile des devoirs :* Lælius, Lucilius, Pollion, Messala, Manlius, Pedo Albonivanus, Ponticus. En même temps, la guerre universelle touchait à son terme. Octave... Auguste fermera bientôt, de ses habiles mains, le temple de Janus. Si la paix universelle et le silence universel sont néces-

saires à la poésie, elle aura bientôt de quoi se satisfaire. Encore un effort de la liberté, son dernier effort, Rome entière appartient désormais, uniquement, à l'obéissance, à l'étude, à la contemplation, aux paroles sonores, au poëme oisif, au vice, à l'oisiveté, à l'*art d'aimer*, à l'ode, à l'élégie, à la philosophie intelligente, au calme, au repos, au sommeil, à la lyre, veuve de ses cordes dangereuses. C'en est fait, il n'y a plus, dans le lointain, que Germains domptés, Parthes vaincus, Cantabres écrasés, et se déchirant de leurs propres mains. Le Nil rentre en son lit, et il en sort à la voix de l'empereur; la Seine et le Rhône savent la main qui les dompte; le Rhin s'incline au vol des aigles; l'Euphrate obéit, le Danube obéit, la Gaule étudie, à son tour, la langue latine! Plus de pirate dans la Méditerranée, et d'orateur dans le forum.

Tout se tait et tout se résigne, au Capitole, au sénat, dans les comices; — il n'y a plus de partis, il n'y a plus de chefs de partis; il n'y a plus d'ambition et plus d'ambitieux; plus de soldats, de consuls, de tribuns, de pontifes; plus de Sylla, plus de Marius, plus de magistrats, de sénateurs, mais un seul pontife, un soldat unique, un consul viager, un censeur sans compagnon, un tribun perpétuel, un pontife suprême, un magistrat qui fait la loi, un sénateur qui l'applique, un maître enfin, un maître unique, absolu, tout-puissant, plus noble que Sylla, plus obéi que Marius, plus triomphant que Jules César, un seul triomphe, un seul triomphateur, Auguste-Empereur, le protégé de Virgile et le protecteur d'Horace! Il était dieu! Il devait donner au monde, ex-

cepté la liberté, tout ce qu'un dieu peut donner à son peuple : il lui donna la gloire et le repos, le pain et le vin, l'eau et le feu, la terre et le ciel, le spectacle aussi! Il bâtit, il démolit à son gré la ville éternelle! Il en était venu à ce comble inouï de l'autorité qu'il ne disait même plus : *Je veux!* Seul il était libre; il laissait aux Romains tout le reste. Aussi bien, ils ne méritaient guère mieux. Voyez Rome en ce moment suprême! Elle est heureuse, elle n'est que cela. Du passé, tout est mort. L'ancien patriciat n'est plus que cendre et fumée : *pulvis et umbra!* Tant de barbares! si peu de Romains! La race avait disparu sous l'adjonction. Tout venait de l'Asie, ou de l'Afrique, ou de la Gaule, et plus rien du mont Sacré, plus rien de l'Aventin. Des sujets! des esclaves! Un homme aux sommets les plus fabuleux, le reste au néant.

Voilà pourtant ce qui s'arrangeait et s'organisait en faveur de la poésie et de tous les arts de la paix, au milieu de ce monde en proie aux derniers déchirements de la guerre civile, à l'heure où le *fils de l'affranchi* fut conduit par son père aux écoles d'Athènes, à l'heure où Virgile, enfant, étudiait à Naples la langue grecque, avec l'énergie et la ferveur d'un fils d'Homère. Il était pauvre, il contemplait de loin la cité de Minerve. Horace, en ceci du moins, fut plus heureux que Virgile, et, grâce au généreux dévouement de son père, il passa des écoles romaines, au Lycée, au Portique, à la grande école athénienne, où les meilleures, les dernières familles de Rome ancienne, et les maîtres futurs de la Rome nouvelle envoyaient les héritiers de leur nom, de leur fortune, de

leurs regrets dans le passé, de leurs espérances dans l'avenir.

II

Athènes, honneur de la Grèce, ornement du monde, allait être, avant peu, le départ et le commencement de quiconque était réservé à ce qui devait s'appeler encore une utile et grande destinée. Elle était nécessairement le rendez-vous de toutes les intelligences naissantes, et jamais peut-être, depuis Tarquin l'Ancien, ce bel esprit qui ne sut régner sur lui-même ni sur les autres [1], digne enfant de cette Corinthe où si peu étaient admis, représentant précoce de l'esprit de la Grèce allié aux inspirations de l'Italie, Athènes et la Grèce entière n'avaient vu accourir plus de jeunes Romains à la culture, à l'étude, à la perfection de ces grands arts qui sont la grâce de la vie humaine, et le bonheur des honnêtes gens. Qui donc, parmi nous-mêmes, est assez malheureux, ou fut assez malheureux pour ne pas écrire, étant jeune, à vingt ans, la louange de la Grèce et de la ville d'Athènes? Encore aujourd'hui, nous autres, enfants de ce siècle et d'un siècle agonisant, nous la savons par cœur cette idéale patrie où nous nous reportons, glorieux et superbes,

1. Qui nec se, nec suos potuit regere.

chaque fois que nous vient un moment de rêve et de loisir. Malheur à qui l'insulte; honte à qui va mordre, en passant, le sein de la mère immortelle! On demandait, un jour, chez Licinius Calvus, un vrai poëte (il mourut à trente-trois ans!), pourquoi donc Sylla, cet esclave de trois vices effroyables : l'intempérance, l'avarice et la cruauté[1], s'était nommé, lui-même, *l'heureux Sylla,* et pourquoi Rome entière, exposée aux violences de ce monstre, avait confirmé cet étrange surnom?

—Il est le bien nommé, répondit Calvus. Homme heureux, en effet, ce Sylla, non pas pour avoir été brave, actif, hardi, vainqueur, pour avoir brisé Marius, et pour s'être fait pardonner tant de crimes, tout couvert qu'il était de sang humain .. Non! Il fut l'heureux Sylla, parce qu'après un long siége et la muraille étant renversée entre le Pirée et la Porte-Sacrée, au moment où déjà le soldat romain crie, haut la main : « Pille et tue! » et quand la cité de Minerve était à ses pieds suppliante, il oublia cette longue résistance. A la fin donc, vaincu par le souvenir et le respect de tant de grandeurs, il s'écria qu'il pardonnait au petit nombre en souvenir du grand nombre, et qu'il épargnait les vivants par respect pour les morts,pour leurs cérémonies sacrées et pour la gloire de la ville! Or voilà pourquoi, jusqu'à la fin du monde, on dira *l'heureux Sylla,* tant il évita pour lui-même une haine immense, une colère infinie, une immortelle répul-

1. Qui trium pestiferorum vitiorum, avaritiæ, luxuriæ, crudelitatis magister fuit.

sion. Au contraire, il put lire, en un trophée à sa louange, une action de grâces aux trois dieux qu'il avait adoptés : Mars, la Victoire et Vénus... » Ainsi parla Licinius Calvus.

Qui disait *la Grèce,* en même temps disait l'intime union de la terre et du ciel, du poëme et de la philosophie, et la louange était unanime. Temples, cités, théâtres, fleuves, ruisseaux, golfes, promontoires, divinités vivantes et qui passaient dans cet air vif, transparent, sonore, tout chantait les louanges d'Athènes. J'entends encore les cantiques de ces grandes cités : ici Corinthe, un spectacle entre deux mers, l'Ionie et la mer Égée ; et là Rhodes, célèbre par ses colonies en Sicile, en Italie, en Espagne.... Elles célèbrent encore aujourd'hui, dans leurs ruines, le culte accompli de la vie et de la beauté.

C'est donc en vain qu'Égine et Mégare ont été dévastées par les guerres ; en vain Corinthe elle-même n'est plus qu'une ruine, en vain l'on ne voit plus que le cadavre de ces grandes cités.... La Grèce est intacte et ne saurait mourir. Cicéron, ce grand homme, animé de la double ambition d'enlever à la Grèce éclatante la double palme de l'éloquence et de la philosophie, aussi jaloux, pour le moins, d'Aristote ou de Zénon, que de Socrate ou de Démosthène, entre en des respects soudains, chaque fois qu'il rencontre un disciple de Platon, un péripatéticien de l'ancienne Académie !

Avec quel zèle il admire ces modèles de clarté, de lumière, de justice et de précision !... « Comme ils parlaient (disait-il), ces anciens Grecs, de la justice, de la force, de la tempérance et de la direction des affaires

publiques! Que leur consolation était touchante, que leur espérance était vive, et quels conseils excellents ils ont adressés aux plus grands hommes! » Quand il parle ainsi, *l'orateur romain* ne songe guère aux rhéteurs, aux grammairiens de Rome, ou, pour mieux dire, il n'était plus à Rome, il était à la porte Dypile et sur le chemin de l'Académie. En même temps, avec quelle grâce il raconte sa visite en ces lieux *charmants*, encore tout remplis des souvenirs de Platon et d'Aristote!

Un jour, sous la dictature de César, ils étaient quatre ou cinq personnages qui visitaient Athènes, et l'Académie, à savoir : Brutus, Marcus Pison, Pomponius Pison, Cicéron, son frère Quintus et Labius Cicéron, son cousin. La journée était belle, et l'école était silencieuse à cette heure de la journée. Ils marchaient pleins d'une aimable joie, et silencieux. A la fin, rompant le silence qu'ils avaient gardé jusque-là par respect : — « Dites-moi, disait Pison à ses amis, par quel enchantement de la nature et par quelle illusion de l'esprit, le simple aspect des lieux jadis habités par ces hommes immortels porte à nos âmes (j'en suis sûr, maintenant) une émotion plus vive et plus profonde que la lecture des œuvres qu'ils ont laissées? Certes, vous éprouvez, comme en effet je l'éprouve, un charme ingénu à parcourir ces jardins où Platon tenait son école; ils sont pleins de lui-même; il nous semble en ce moment qu'il va paraître et nous parler. Ici se promenait Xantippe; un peu plus loin allaient s'asseoir Xénocrate et Polémon, son disciple.— Il n'y a rien de plus vrai, reprit Quintus, c'est propre-

ment un charme. Il n'y a pas si longtemps qu'en traversant le bourg de Colone où naquit Sophocle, il me semblait que le grand poëte allait m'apparaître... »

Ainsi devisaient, sur l'emplacement même de cette école où le jeune Horace et le jeune Cicéron allaient venir, les hommes les plus graves de la république. Athéniens à Rome, Athéniens dans Athènes, l'un d'eux même était glorieux de s'appeler *l'Athénien* par excellence, à savoir, Pomponius Atticus! — Voici, disait Atticus à Cicéron, la salle où professait Charmadas, mon maître; il parlait, il pensait comme un vrai fils de Platon!... Ce fut ainsi que nos voyageurs visitèrent, avec autant de respect et de vénération que s'ils eussent pénétré dans le temple même de Jupiter, et tout pénétrés de ces clartés divines, de ces parfums du miel et du ciel de l'Attique, la cité charmante où la lyre était l'attribut d'un immortel aussi bien que la foudre, où chaque grand homme avait les dieux pour camarades et l'Olympe à sa portée, où l'éloquence était une vertu suprême, où la Muse et les Grâces étaient des gardiennes, où la Pitié avait un autel. Chemin faisant, ils saluaient Pindare au temple de Mars, Hésiode au temple de Jupiter Olympien, Anacréon dans la citadelle, Ésope au Pnyx, Eschyle et Ménandre au théâtre, Phidias au Parthénon, Homère partout. Ils n'oublièrent pas de s'incliner devant ta majesté sacrée, ô tribune illustre et muette! où parlaient jadis Eschine et Démosthène; ils n'oublièrent pas de visiter, sur leur droite, le tombeau de Périclès. De pareils monuments, Athènes était remplie; on n'y

pouvait faire un pas sans fouler aux pieds une renommée, une gloire, une histoire, une muse, un héros.

« Les rues étaient pleines d'ouvrages qui semblaient vivre et marcher. » C'est un vers de Pindare, en parlant de Rhodes et des Rhodiens.

Aussi bien ces grands Romains, les derniers des Romains, appelaient Athènes : la véritable fournaise où se forgeaient toutes les sciences, tous les beaux-arts. Orateurs, généraux, hommes d'État, mathématiciens, poëtes, musiciens, médecins, les uns et les autres, les meilleurs et les plus savants, ils sortaient de cette illustre fabrique, où l'intelligence était regardée et traitée comme *la plus noble faculté de l'âme!* Les premiers, ces philosophes, ces poëtes inspirés d'en haut, ils ont découvert tout ce que la libre parole contenait de vie et de liberté, d'enthousiasme et de toute-puissance. Ils ont sinon tout deviné, du moins tout pressenti! Ils sont vos pères légitimes, ô dieux de l'Olympe, et vous aussi, Muses, Grâces, mystères, sentiments, passions, beauté vivante, harmonies, formes, plaisirs, mensonges, vérités, expérience, histoire, apparitions, lois et sentences, miracles, fantaisies, démonstrations, science, abîme, infini. Donc souffrez que l'on vous adore, ô nature! ô magie! accident sans trêve et sans fin : fleurs de la terre, astres du ciel! métamorphoses! théories! dieux d'Homère, ô vous qui vivez de cette vie abondante, inépuisable, héroïque et mêlée à la vie, à l'honneur, aux passions des héros!

Dans ce monde athénien, ils vous ont glorifiés à

jamais, verte Arcadie, âpre et guerrière Thessalie, Attique aux plaines fécondes. Ils ont innocenté cette vie adorable au milieu des fleurs, des jeux, des danses, des parfums, des chœurs et des *hymnes*. — Surtout, ces maîtres de l'humanité libérale, ils ont créé un art indépendant de tout le reste. « Et celui-là prouve, en effet, qu'il ne connaît pas les chefs-d'œuvre athéniens, qui se vante de les surpasser! » « Ceci est une parole de Montesquieu.

Bref, dans cette Athènes vigilante, représentée par vingt mille hommes libres servis par cent mille esclaves, on entendait retentir sans cesse et sans fin ce cantique de l'*Antigone* de Sophocle à la louange des fils de Prométhée : « Il n'est rien de plus merveilleux que l'homme, entre toutes les merveilles! Il traverse, en dépit de l'orage et du flot irrité, la mer bruyante; il sillonne à son gré le sein de la terre inépuisable, mère immortelle de tous les dieux. Pas un oiseau du ciel qui désobéisse à ses lois, pas un habitant des bois qui lui résiste; à peine il a jeté son filet dans l'onde obéissante, aussitôt le filet est rempli! Il soumet au joug le taureau sauvage, au frein le coursier à la longue crinière... Il a fait l'éloquence, il a dicté les lois, il a bâti les palais des héros et les temples des dieux, il a tout vaincu... excepté la mort! Habile, industrieux, vigilant, s'il associe à tant de travaux les lois d'ici-bas et les volontés d'en haut, il est la gloire et l'orgueil des cités dont l'injustice est la honte et le désespoir! »

Mais (c'était la première condition pour se plaire à ces grandes écoles) à peine étiez-vous admis à cette école

immortelle, il fallait être Athénien tout à fait. En même temps, crois-moi, jeune homme, si tu veux appartenir tout entier au Lycée, au Portique, oublie un instant que Rome est ta patrie, et ne t'informe pas des misères, des menaces de l'heure présente. Oublie, en même temps, jeune *Athénien*, les cent années qui ont préparé l'empire et les empereurs, ces années de gloire et de dégradation morale, ces années de corruption profonde et de labeur immense... Ici tout ce que la gloire a de plus grand, là tout ce que le vice a de plus inepte; les lois brisées par les furieux, les traditions respectées par les sages! Tant de dévouement à la patrie, et tant d'ambitieux qui déchirent ses entrailles! Tant de guerres au dehors, tant de guerres au dedans, cause unique de tyrannie et de grandeur, jusqu'à ce qu'enfin tout se précipite, et que plus rien ne soit conservé de l'antique discipline.

O la terrible histoire à porter avec soi dans la maison de Platon, et le moyen, si tous ces bruits assiégeaient l'âme de ces jeunes Romains, qu'ils missent à profit les traditions et les enseignemens de la cité de Minerve? Ainsi pour le jeune étudiant qui n'était pas tout à fait un Athénien, Rome était une obsession! Elle ne laissait aux jeunes esprits ni repos ni trêve; elle était partout présente, et certes, il fallait commander en maître à son âme, à son esprit pour oublier tant de vertus, de crimes, de brigands et de grands hommes : ici Catilina se débat dans l'ombre, et menace, à la façon d'un brigand, la fortune romaine; ici Mithridate enseigne aux nations à venir par quel côté Rome est vulnérable. A son tour,

Sylla tue, et Marius égorge; les voilà tous, ces corrupteurs de la ville ancienne et du Capitole éclatant! Lucullus enseigne aux Romains le luxe et les richesses de l'Asie; Clodius couvre de souillures les mystères dont Cicéron a parlé, toute sa vie, avec les plus grands respects; Milon, pour un assassinat public, est frappé d'un exil éternel; Salluste, un grand écrivain, est chassé du sénat pour ses malversations; en même temps, les esclaves se révoltent, les gladiateurs résistent aux aigles romaines, Crassus est battu par les Parthes; César désobéit au sénat, qui commande en l'implorant, et franchit la dernière barrière qui séparait la ville éternelle de l'esclavage éternel!

Remarquez aussi dans ces causes de ruine inévitable la reine d'Orient, Cléopâtre, étudiant sur Jules César ces triomphantes séductions qui ne s'arrêtent qu'à la bataille d'Actium! Alors, ô misère! on vit le sénat assiégé par les cohortes, le Capitole orné des étendards des rebelles, la ville en proie aux soldats, le maître occupant le champ de Mars, l'Italie au pouvoir des légions, Jupiter chassé de ses autels.

III

Tels étaient les souvenirs importuns que le jeune Horace et ses condisciples avaient chassés de leur esprit en

quittant Rome et ses rhéteurs. Pour mieux écouter, pour mieux retenir les leçons de leurs nouveaux maîtres, ils avaient quitté Rome, au moment de la trêve, au moment où Cicéron, dans un discours qui s'est perdu, mais dont le souvenir est resté, recommandait l'amnistie et l'oubli, comme un moyen souverain de se tirer des abîmes! Il y eut là comme une trêve dont le jeune Horace profita pour bien pénétrer dans les secrets de la langue d'Athènes (les Grecs disaient: *Eutrapélie!*) et pour la suivre en ses plus sages et ses plus habiles enseignements. En ce temps-là, comme aujourd'hui, on disait avec un peu d'emphase et beaucoup de vérité : *la langue d'Homère!* et cette langue d'Homère appartenait à tous les esprits cultivés. Plus d'une fois l'Athénien fut admis à parler dans sa langue naturelle, à ce *sénat de rois* qui commandait encore au monde connu, et l'on avait vu le vieux Caton, un des sages que l'orateur romain interroge et ramène le plus souvent dans ses dialogues et dans ses discours, apprendre, à quatre-vingts ans, la langue philosophique par excellence, afin de lire en grec les livres de Zénon, son maître. « Il était assis dans la bibliothèque, entouré à profusion de toutes sortes de traités écrits par des stoïciens, comme un insatiable et studieux lecteur qu'il était[1] ! »

Bientôt, quand il parla couramment cette langue éternellement vivante, en cette école illustre, où se réunis-

1. Vidi in bibliothecam sedentem multis circumfusum stoïcorum libris. (*De fin., bon., et mal.*, lib. VIII.)

saient, poussés par une impulsion extraordinaire, toutes les passions de l'homme et les événements du monde entier, le jeune Horace aborda franchement la philosophie, les poëtes, les historiens, l'Athènes d'autrefois, la ville d'aujourd'hui! Il voulut savoir les conditions de l'*atticisme*, qui est, à l'*urbanité*, ce qu'un peuple de grands seigneurs bien élevés, arrivé au plus rare et plus parfait sentiment de la forme et de la beauté, serait à un peuple innombrable, habile à l'épée, habile à la charrue, avec les fiers instincts des hommes qui savent conquérir et posséder.

L'atticisme... un instinct universel; le goût çà et là répandu comme l'odeur des orangers au printemps; un sentiment exquis des convenances, des mœurs et des caractères; une langue exacte, élégante, précise, affable, entourée à l'infini des précautions les plus délicates; claire et concise à la fois; énergique avec douceur, ferme avec grâce, hors de l'emphase, en deçà de la recherche (*ille latinus attikismos*), éprise avant tout du mot vrai, méprisant la métaphore et le synonyme en toute chose; un murmure harmonieux sans peine, élégant sans effort, une simplicité qui pénètre, et si légère que même les inhabiles, montés sur cette barque fragile, évitent souvent Charybde et Scylla. Atticisme!—Au contraire, abandonnez le rivage et cherchez le vaste Océan, redoublez l'écueil, parlez aux grandes passions, recherchez la période oratoire, oubliez tout le reste et ne songez qu'à Rome, à son orgueil, à son courage, à sa vie éternelle, à sa raillerie, à ses mépris cachés, à ce ton hautain, voisin du comman-

dement, tout au plus aurez-vous... *l'urbanité*. Quiconque était un véritable Athénien, amoureux du nombre et de l'harmonie, *indispensables à la vie humaine,* avait l'atticisme; au contraire, à Rome, il ne manquait pas de grands esprits et de grands seigneurs qui fussent dans l'urbanité. Qui était dans l'atticisme était nécessairement dans l'urbanité; mais quoi! vous pouviez être un Romain d'une exquise urbanité, sans jamais atteindre aux honneurs de l'atticisme.—*Étranger!* disait la marchande au divin Théophraste. *Étranger!* Il y avait cent ans que ce vénérable Athénien se corrigeait d'un léger accent de terroir, dont il n'avait jamais pu se défaire entièrement.

Or voilà comme un maître athénien, Lysias, cité et traduit par un attique français, M. Sainte-Beuve, enchantait les Athéniens de leur propre louange.

« Ils ont laissé si loin derrière eux les autres hommes, en éloquence, en esprit, que le nom de *Grecs* ne semble plus être la désignation d'une race, mais celle de l'intelligence même... » Ainsi l'outil d'abord, la tâche ensuite. On touchait à l'atticisme... il s'agissait d'atteindre à ce but suprême... Allons d'abord aux philosophes, nous irons bien vite aux poëtes. Ou pour mieux dire, allons tout de suite à Platon, il nous conduira par ses propres sentiers. Tel était le raisonnement de ces jeunes Romains si facilement enivrés aux hymnes d'Orphée, aux flots de Pindare, à qui Platon lui-même enseignait par la tradition vivante : « Que l'amour des lois s'introduit, par la musique, dans l'âme des enfants! »

Dans cette Athènes, ouverte à toutes les impressions,

tous les sages d'autrefois parlaient la même langue, et donnaient les mêmes conseils par la voix de leurs disciples : *Jouis!* disait Épicure; *Abstiens-toi,* répondait Zénon. Platon n'avait qu'un mot : *Contemple!* Arrive, en même temps, le sceptique, aussi vieux que le croyant, disant : *Je doute!* Et par son doute même, il croit au plaisir, il croit à la douleur, il dit avec Platon : *Il n'y a qu'un Dieu!* Il dit avec Épicure : *Il n'y a pas de Dieu!*

J'ai bien peur que le *doute* ait été le commencement du *nil admirari* de notre Horace. Il étudiait en poëte, en artiste, en lettré. Il en voulait surtout à la forme, à la beauté de l'œuvre. Il était tout ensemble, et tour à tour, stoïcien comme Caton, épicurien comme Atticus, platonicien comme Cicéron ; il allait de l'un à l'autre, et de sage en sage, et de poëte en poëte, ébloui, charmé, content, rêvant; mais ce qu'il cherchait avant tout dans la philosophie, et voire dans la politique, il n'en faut pas douter, c'était la poésie. — Aristote et Platon lui-même, ils n'ont pas de plus grand souci que la poésie, et dans la poésie, ils s'inquiètent, surtout Platon, de la poésie lyrique, et du *délire* inspiré par la muse ailée, en quelque âme innocente et chaste.

Alors l'enthousiasme et l'ode éclatante emportant celui qui chante (à savoir le vrai poëte !), le conduit nécessairement du côté des dieux et dans le ciel des héros. De là viennent ces belles œuvres si rares et si difficiles, dans lesquelles excellaient les poëtes grecs, et qu'ils devaient enseigner à tous les poëtes de l'avenir : le dithyrambe et le poëme épique, l'élégie et la chanson, l'ïambe et ces

doux poëmes remplis de sagesse et de conseils... tout ce qu'Horace a fait plus tard. Sans nul doute, on ne saurait nier, dans l'accomplissement de ces belles œuvres, l'inspiration et, pour ainsi dire, une *possession divine*.

L'*ode*, au dire de Platon, est l'inspiration par excellence; après l'ode, il va placer le poëme, après le poëme épique il mettra la tragédie, après la tragédie arrive en riant la comédie, « où nous mêlons le plaisir *à l'envie.* » Et si vous parlez au maître Aristote du *bon sens* des poëtes... il se moque. Ah ! le bon sens « *d'une race incapable de distinguer la vérité du mensonge, et le bon du mauvais!* » C'est ainsi qu'il parle, et cependant il s'inquiète d'unir le chant à la danse, et la danse au jeu des paroles; il indique aux poëtes les *lois du luth :* harmonie, imitation, bienséance, et qu'enfin, malgré l'enthousiasme et l'inspiration, on est poëte *avec art*. Autant de leçons salutaires qu'Horace a consignées en cent endroits de ses poëmes. Esprit docile à toutes les impressions, âme intelligente de l'heure présente, attentive aux heures écoulées, il écoutait, inspiré, le bruit de ces écoles, le murmure éloquent de ces systèmes... « Mais toujours, disait-il, je reviens à mon maître Aristippe. » *Relabor!*

Aristippe, Horace, on ne saurait les séparer, deux esprits jumeaux, deux frères, celui-ci précédant celui-là, si bien qu'Aristippe étant proche, on peut dire : Horace n'est pas loin.

V

Tout comme Horace, Aristippe, autrefois, était accouru aux écoles d'Athènes, attiré par l'esprit de Socrate. Il était né mieux que sage... heureux ! Il était facile à vivre ; il aimait la vie et la cultivait comme un sage. Il obéissait s'il fallait obéir ; il résistait s'il fallait résister ; il avait en lui-même un profond sentiment du juste et de l'injuste, et tant de grâce et d'à propos dans ses actions, dans ses discours ! Une fois, que Denys le Tyran lui donnait à choisir parmi trois belles esclaves .. il les prit toutes les trois, mais, le soir venu, il les renvoya toutes les trois, comme il les avait prises ! — Toujours au niveau de sa fortune, il se parait volontiers d'un riche habit, volontiers il se contentait d'un vieux manteau. Comme il rencontrait Diogène qui dévorait un oignon cru :

— Si tu savais te contenter de ciboules, lui cria Diogène, tu n'irais pas dîner chez les rois ! — Si tu savais comme on parle aux rois, reprit Aristippe, tu ne vivrais de ciboules... A l'exemple de son maître Aristippe, Horace a très-bien dit, plus tard, que ce n'est pas un talent médiocre de parler aux grands seigneurs : ni trop haut, ni trop bas, dans la mesure, avec le geste, avec l'accent, en homme élevé à peu dire, à ne rien craindre, au-dessus de l'outrage ! — Aristippe disait encore (et ce fut aussi l'avis

d'Horace) qu'on peut vivre à la fois honnêtement et somptueusement; qu'un homme bien élevé est semblable au cheval bien attelé; au contraire, un rustre est un cheval sans bouche et sans frein.—« Courage, enfant vertueux... disait-il à un jeune Athénien qui venait de quitter une courtisane et qui rougissait... cependant il eût mieux valu rougir avant d'entrer en ce logis. »—Il préférait le mendiant à l'ignorant : parce qu'un peu d'aide a bientôt fait du pauvre un homme à son aise; au contraire, un ignorant le sera toute sa vie.—On l'accablait d'injures... il s'en allait en se bouchant les oreilles : « Tu peux m'injurier, c'est vrai, mais non me forcer à t'entendre! »

Allant à Corinthe, il fut surpris par l'orage, et les passagers, le voyant pâlir, se moquaient :— « J'ai peur, disait-il,... en perdant mon âme, amis, je sais ce que je perds! » Il ne voulait pas que l'on se chargeât d'un bagage inutile, et « rien de trop! » était sa devise en toute chose : en science, en croyance, en doute, en ironie, en travail, en passions.

Ce même Aristippe aimait la vérité, parce qu'elle est belle et nue; au contraire, il aimait les beaux-arts pour leur richesse et pour leur parure : — « Apprenez, disait-il à sa fille, à ne pas aller au delà du nécessaire! — Il disait à ses disciples : « Payez bien mes leçons, c'est une bonne façon d'apprendre le prix de l'argent. »—A Denys qui lui disait : « Parlez-nous de la sagesse! » au milieu d'un festin où les bornes de la tempérance étaient dépassées : « C'est singulier, reprit Aristippe, voilà mon élève qui veut m'enseigner à quelle heure il faut parler! »

Et comme on le mit au bout de la table : — « A la bonne heure, et j'en aurai bientôt fait une place d'honneur. » Rien ne le gênait et ne le troublait, il avait repartie à toute chose.

A l'un, qui se vantait de boire à sa soif et de ne jamais s'enivrer : — « Mon mulet en fait autant! » disait-il. Il aimait une sienne voisine, on lui fit observer qu'elle avait eu déjà bien des amours. — « Bon, dit-il (ceci est de l'Horace, amant de Cynnare), avez-vous jamais refusé d'habiter une maison que d'autres habitaient avant vous? » Il disait si bien : « Je possède Laïs, elle ne me possède pas! » — « Il est mort, disait-il en parlant de Socrate, comme je voudrais mourir! » — « Allons çà, débarrassons-nous de ce qui nous pèse, » s'écria-t-il à son esclave, une fois que le pauvre homme était accablé sous le faix de l'argent, et l'esclave obéissant jeta dans les sables cet argent qui gênait sa marche. A la cour de Syracuse : — « Ici, je viens, dit-il au maître, pour échanger ce que je sais, contre ce que tu as. » Aux pieds du tyran, il implorait une grâce, et la grâce étant accordée : « Est-ce ma faute, après tout, si les oreilles du roi sont à ses pieds? »

Cicéron emprunte à ce vrai sage un aphorisme ingénieux : « Est sage inutilement, qui ne l'est point utilement pour soi-même! » Horace n'eût pas mieux dit. Aristippe a dit aussi : « Tu quittes la Sagesse pour la Fortune, et tu ne vois pas que tu ressembles aux prétendants de Pénélope, s'arrêtant à des servantes! — Apprenez à l'enfant ce qui doit lui servir, étant homme! — Mon grand

bien, ô Socrate, est venu de la même source que votre humble fortune! — A chacun ce qui lui manque : à Platon des livres, il est riche; à moi de l'argent, je suis pauvre! — Le sage ne manque de rien... Seigneur... donnez-moi cent pistoles... » Puis, quand il les eut reçues : — « Vous voyez bien, reprit-il, que le sage ne manque de rien! » Il fut le premier qui, par son exemple et par ses discours, enseigna qu'il n'y avait que deux passions : la douleur et la volupté. En même temps, il démontrait que tous les plaisirs de l'âme et toutes les douleurs ne viennent pas des plaisirs et des douleurs du corps. Il appelait *l'indolence* « un état moyen » qui n'était pas sans charme! Il enseignait : que la prudence est véritablement un grand bien; qu'on peut avoir à la fois de grands vices et de grandes vertus; que l'exercice du corps touche à la santé de l'âme; que le sage est à l'abri de l'envie et de la superstition, mais non de la crainte et de la tristesse.

Il disait de la richesse : « Il faut l'attendre! » et de l'honneur : « Tenez-vous-y! » De l'usage et de l'opinion : « Obéis à l'usage, et respecte l'opinion publique. » — « *Il en faut tenir grand compte,* » ajoutait Fénelon.

Voici, pour finir, quelques-uns des adages de ce maître excellent qu'Horace a reproduits dans ses vers :

« Aimez la vie et ne redoutez pas la mort! — Ne haïssez pas, avertissez et corrigez! — Le pardon vaut mieux que le châtiment. — Il n'y a rien de mieux que la bienveillance entre les hommes. — Joie et prudence, deux choses de grand profit. »

Les heureuses leçons! Le jeune Horace apprenait en même temps le combat, la victoire et la défaite de ces grandes disputes qui tenaient la Grèce attentive, à cette heure encore, autant que dans les plus beaux jours de la philosophie. Il se mêlait, disciple ingénieux, à la dispute éternelle de tant d'écoles si diverses, et de tant de maîtres si différents. Il s'inquiétait de l'immortalité de l'âme et de l'idée; il se demandait d'où vient la mémoire, et quelle est la faculté du souvenir? Quel génie a découvert le mouvement régulier des étoiles? Pourquoi l'immortalité? Si l'âme est capable de se voir elle-même, et si l'univers a toujours existé? Il fut vraiment Athénien, ce jeune Horace, et d'ailleurs, le moyen de ne pas être attentif à ces leçons de tant de siècles?

Elle était pleine des grandes questions et des réponses sublimes, cette antique Athènes; elle cherchait par quels sentiers l'âme errante abandonne le corps qu'elle animait, si l'âme est servante ou maîtresse, et si le maître, Aristote, a dit vrai, quand il a dit que la tristesse est le partage des hommes de génie? En même temps que leurs systèmes, apparaissaient aux yeux éblouis du poëte qui devait célébrer les grands dieux de Rome, tant et de si différents philosophes, l'honneur toujours vivant des anciennes disputes; puis les poëtes arrivaient mêlés aux philosophes, et les grands hommes confondus avec les sages, si bien que l'on disait tout ensemble en ces écoles où l'héroïsme était dieu, où la poésie était déesse : Orphée, Musée, Homère, Hésiode, Ulysse, Socrate et Lycurgue, Épaminondas et Thémistocle; Léonidas le Spartiate,

Épaminondas le Thébain, et Chrysippe, et Crantor... tous les noms que vous retrouverez dans les vers d'Horace, ingénument mêlés et confondus avec les noms romains les plus glorieux et les plus sages : Brutus, les deux Africains, Camille, Fabius Maximus, Marcellus, Paulus, Lélius, Caton...

Ces grands enseignements se résument en cette parole admirable : « Ami, connais ton âme! » O maxime abondante en sagesse, en espérance, en consolations, surtout lorsqu'elle s'adresse aux poëtes! L'âme du poëte est vraiment l'âme agissante; elle accomplit le chef-d'œuvre, elle agrandit l'espace, elle touche à l'infini. Quand le poëte a dit : « Je vois les dieux! Je m'abreuve aux sources sacrées! Enfant des Muses, je cueille en leurs vergers divins mes plus belles pensées et mes plus beaux vers! Prenez, ma Muse, un orgueil digne de vous, et posez sur ma tête une couronne de lauriers... » le poëte a dit vrai; il ne sait pas mentir! Il connaît son âme; il a le secret de son génie; il fait de son rêve une vérité, soit qu'il raconte aux soldats brûlés du soleil d'Orient les chansons des bergers d'Italie et les amours des bergères sous les saules complaisants, soit qu'il dise à ses contemporains, armés du glaive, les calmes bonheurs de la campagne et du toit domestique; ou bien quand il embouche, à son tour, la trompette héroïque, évoquant les dieux d'Ilion introduits dans l'ancien Latium, et rêvant déjà les grandeurs du Capitole... *altæ mœnia Romæ.* C'est son droit d'Athénien et de Romain, son droit de poëte : il touche à l'histoire; il la révèle aux simples mortels.

Digne écho de Pythagore et de Platon, des rois d'Albe et de Numa... Il parle, on l'écoute; il marche, il faut qu'on le suive; il attire à soi les volontés, les courages, les majestés; il est le poëte de la patrie, et le véritable âge d'or; il est la sagesse et la force, il a sauvé le monde, en l'arrachant aux fureurs du triumvirat, aux lâchetés de ces monstres, qui se donnaient, chaque matin, l'un à l'autre, une liste de confiscations et de funérailles; il a remis un peu d'ordre en cette société chancelante; enfin c'est lui, le poëte inspiré, le juste et le vaillant, qui arracha le premier, aux mains du soldat rapace, un lambeau de ces terres volées par le vainqueur à cet humble Mélibée, emportant le dernier chevreau de sa chèvre haletante dans la poussière et sur les ronces du sentier.

Oui, le vrai maître... et le vrai dieu du monde, après la bataille d'Actium, c'est le poëte! Il est, lui seul, auguste, immortel, pacifique, éternel! Ce qu'on vous dit là de Virgile, il faut le dire aussi d'Horace. Horace est moins grand peut-être, il est plus vivant que Virgile; il a plus vécu de la vie intelligente des poëtes grands esprits qui se mêlent aux passions des grands peuples, qui les dominent par leur génie, et les instruisent par leurs exemples. Horace a tout chanté, sur tous les tons de sa lyre, et sur toutes ses cordes! Certes, Virgile est plus voisin d'Homère et d'Hésiode; en revanche Horace est, beaucoup plus que Virgile, un enfant de Pindare et d'Anacréon. Poëte, il a retrouvé dans les écoles d'Athènes les modèles et les exemples qu'il avait rêvés. Il étudiait la philosophie en poëte, il apprenait l'amour en

philosophe, et la sagesse en bel esprit. Voilà véritablement le secret de ses rares perfections, et de ses défauts charmants.

En ce moment de l'éducation d'Horace l'Athénien, nous rencontrons Pindare, un poëte excellent, ressuscité, naguère, par le plus grand critique, et le plus parfait écrivain de notre âge, Pindare un demi-dieu, le dieu même de l'inspiration! Il est resté la plus rare et la plus parfaite expression de la poésie, en ce que la poésie a de plus divin. Pindare était né quatre cent cinquante ans avant Horace, et les nourrices qui avaient nourri celui-ci, ce même essaim délicat *des abeilles aux ailes dorées*, qui, à tant de distance, *allaita* de son miel Platon et saint Ambroise, revinrent des bois sacrés, pour protéger celui-là. Il se vantait de son origine et de sa *profession* de poëte : « Appelez-moi un joueur de flûte, si vous voulez me donner le nom qui m'honore et qui me plaît! » disait un musicien de l'*Iliade*. Hélas! Pindare enfant traversa, comme Horace, une guerre impie; il vit Xercès envahir la Béotie; il vit les Thébains, ses compatriotes, déserter la cause nationale. Enfant, il fut tout de suite un rêveur; jeune homme, il apprit les secrets de l'ode héroïque, et de l'ode amoureuse, à l'école et sous les yeux de Mirto, la prêtresse, « Mirto, blonde comme les blés! » A peine en l'âge viril, il célébra la justice et la piété, l'adoration des dieux, le respect des vieillards.

En même temps, il enseignait la sagesse et la modération : « Par quelles voies, ô Jupiter, et vous, Muses, mériter vos tendresses, afin de passer une vie heureuse en

faisant des vers? » Horace n'eût pas mieux dit. Horace n'a pas trouvé de meilleure définition du bonheur : *Sapere, et fari quæ sentiat!* Horace a dit aussi : « Écoutez nos vœux, ô déesses, accordez-nous une vieillesse honorée, entre les chants et les faveurs de la muse ! »

..... Nec turpem senectam
Degere, nec cithara carentem !

Ils se rencontrent ainsi, Horace et Pindare, en toutes sortes de sentences, moralités, utiles discours; l'un et l'autre, ennemis de la pauvreté (« dont le moindre accident est d'exposer les plus honnêtes gens aux mépris des âmes viles »), ils parvinrent, chacun d'eux, à la fortune qui lui convint le plus. Pindare, et c'est justice, fut plus riche qu'Horace; il aimait l'argent; il vendait ses vers à très-haut prix; il était, en ceci, de l'avis même d'Aristodémus de Sparte : « La fortune fait l'homme ce qu'il est ! » Il disait, comme Aristophane : Au bout du compte, le plus grand poëte ne vit pas du temps qu'il fait, le nuage est un mauvais garde-manger ! « Les Nuées nourrissent les philosophes, les médecins, les devins, les hommes à bonnes fortunes, et les poëtes lyriques ! » Horace, à moins haut prix estimait la vie heureuse; il avait tout simplement ce qu'il voulait avoir, même un peu plus.

Il s'amuse à écrire (*Illudo chartis*); il a pris pour devise : « On fait ce qu'on peut ! » la devise même de Socrate. Il se moque agréablement du trop riche et du trop pauvre : *Siccus, ad unctum :*

Presque assez, c'est mon opulence...

Il est sage, il est son maître : *user sans abuser!* La grande fortune eût été, pour Horace, une peine, un fardeau; jamais il n'eût proclamé, comme a fait Pindare, « que l'argent était un astre, une lumière ; » il en parlait comme en parle un sage de ses amis, La Bruyère : « Argent, un bon serviteur, un mauvais maître! » Amoureux, Horace et Pindare, il faut convenir que celui-là ne l'était guère, sinon à ses heures :—« Va-t'en chercher Lydie, et si elle n'est pas prête à te suivre, eh bien, reviens tout de suite. » Elle arrive, Horace est content; elle répond qu'elle est malade, il est tout consolé! Cet Horace était un amoureux médiocre; il traitait sa maîtresse à peu près comme il traitait la fortune.

«Elle est fidèle... ô bonheur! Elle en aime un autre... on s'en console! » Quant à Pindare amoureux, Pindare est amoureux démesurément : « Aimons-nous, aimons-nous, ma vie! Aimons-nous aujourd'hui, et remettons tout le reste au lendemain! »... Voilà comme il parle à ses amours. Pindare est un véritable amoureux tout rempli des clartés que répandent en son cœur les yeux brillants de Théoxène; Horace est un vert-galant qui, même à l'aspect de Néère, à demi nue, en sa grotte fleurie, est sur ses gardes. Il veut bien qu'on le trompe, il ne veut pas qu'on l'attrape. Ils ont touché l'un et l'autre à l'extrémité de la poésie lyrique, et l'un et l'autre ils ont prédit leur propre immortalité... Après sa mort, Pindare eut l'honneur d'être protégé par Alexandre le Grand, écrivant sur sa maison : « Soldats, ne brûlez point la maison de Pindare! » Horace eut l'honneur,

dans sa plus belle ode peut-être, de rappeler aux Romains la mémoire et le nom de Pindare.

Horace, en ceci, se montrait un habile homme et bien digne d'appartenir à l'école des grands rhéteurs. Quelle occasion mieux choisie et plus manifeste de dire à ces Romains, ignorants de toutes les grandeurs de la muse : « Apprenez, Romains, que l'ode est la poésie excellente entre toutes, et qu'elle passe, à son gré, bien avant le poëme épique ! » A parler ainsi de Pindare, Horace parlait de lui-même ; il relevait, par ces profonds respects, la profession qu'il avait adoptée ! Il avait l'orgueil du *dithyrambe*, ainsi nommé, parce que le dithyrambe était fils de Bacchus, qui lui-même est entré par *deux portes* dans la vie. — Après le dithyrambe, il y avait la *scolie* : c'était une façon d'incruster les plus beaux préceptes dans la mémoire des hommes, ou tout au moins de se moquer, sans malice et sans cruauté, des petits vices de chaque jour. — Après la scolie arrivait la chanson à boire, appelant chaque buveur ; et les buveurs, en chantant, se passaient un brin de myrte odorant ! Les plus habiles chantaient seuls, les moins hardis chantaient en chœur ! Venait enfin le cantique aux dieux, le chant funèbre en l'honneur des morts... et par excellence, avant les dieux même, arrivait l'ode en l'honneur des héros.

Horace et Pindare ont excellé surtout par le génie et par le talent de l'écrivain ; ils ont merveilleusement parlé dans une langue excellente, accomplie, et dont ils étaient les créateurs. Inspiration, abondance, harmonie

et grandeur; audace, énergie et bel esprit, tout ce qui flatte, uni à tout ce qui charme, une tempérance, une croyance, une piété, une grandeur... *un sublime qui résonne haut!* (ὁ μεγαλοφωνότατος Πινδαρὸς). L'un et l'autre, on ne dirait pas qu'ils racontent. Ils sont des voyants !

Ils portent, dans leur âme, dans leur esprit, le poëme et les dieux, le drame et ses victimes ! Ils désignent aux simples mortels les demi-dieux qui passent, ils leur montrent le théâtre, à savoir la terre et le ciel, de tant d'exploits, et de tant de passions.— « O déesse ! ô fortune ! ô notre salut ! Vous qui gouvernez le pilote et qui commandez au soldat .. gardienne des cités, qui présidez aux conseils !... » disait Pindare :

O diva, gratum quæ regis Antium !

s'écrie Horace. « O Grâces... tout ce qu'il y a de plus agréable et de plus charmant ! Sans votre appui pas un mortel ne saurait être illustre et sage ! » Est-ce Horace ou Pindare?... Ils disaient cela tous les deux. Ils disaient aussi : « Sage est celui qui sait beaucoup par la force de son naturel. » Ils ont l'enthousiasme; ils obéissent aux mêmes transports; dignes ministres des Muses à la belle voix; forgerons des chants sacrés; lyres éclatantes au-dessus de toutes les lyres autant que la trompette éclate au-dessus des flûtes ! En même temps, dans ce carquois d'or aux traits d'argent, que de flèches légères, de contentements, de douceur; paroles calmes, sentencieuses et voisines des discours de tous les jours !

Combien donc ils auraient honte, ces deux inspirés, de tomber dans ces excès que Longin appelle, à bon droit, d'un mot grec (παρένθυρσον), « la fureur hors de saison ! » Le son divin de ces lyres jumelles passe en des roseaux cueillis près de la ville des Grâces, dans les bois consacrés au Céphise, incontestables témoins que ces peuples s'en sont servis dans leurs chants ! O souffle ingénu de la flûte de Minerve ! *Euphémie*.... une vie exquise... ils ne savent rien de plus doux.

Quant aux transitions décevantes, semblables à des odes triomphales, par lesquelles les deux poëtes se transportent d'une idée à l'autre idée, et qui sont le suprême obstacle et le véritable désespoir du traducteur français, forcé par les nécessités de notre langue à chercher quelque logique même aux choses de l'enthousiasme, il n'y a pas d'autre lien entre les idées de Pindare et d'Horace que la passion, l'inspiration.

Tous deux obéissent à l'imprévu ; ils croient à l'accident; ils sont servis par un hasard sublime. Au milieu de son ode, au milieu du flot violent qui l'emporte, soudain le poëte un instant s'arrête, et brusquement vous parle à la façon d'un simple mortel. Il était un dieu... il est un homme, ou bien l'homme à l'instant se change en dieu. Parfois aussi le poëte est un orateur, à condition qu'à son tour, l'orateur, s'il en est besoin, prendra tous les droits de la poésie et la plus vive allure de l'inspiration ; ainsi Démosthène : « Il ne se trouvera donc personne ici, parmi vous, qui s'indigne aux attentats de ce misérable? Il aura donc violé impunément les mystères inviolables? Un

scélérat, vous dis-je... O le plus méchant de tous les hommes, rien n'a pu t'arrêter dans ton crime!... » C'est le trait même et l'accent de la poésie; il n'y a rien de plus rapide et de plus véhément, même dans Pindare, que ce mouvement de Démosthène. Ainsi, moins la transition est marquée, plus elle excite un frémissement.

Notre Horace, il est vrai, plus sage, a poussé moins loin que le lyrique grec la violence et l'emportement; son écart est moins brusque; il compose avec plus d'art et plus de soin, convenons aussi qu'il est plus heureux que Pindare à choisir un sujet convenable à ses odes. Il s'adresse heureusement à tout ce qu'il y a de plus digne et de plus élevé dans la Rome ancienne et dans la Rome d'hier. Quoi de plus juste, et quel mortel est mieux fait pour atteindre à ce *sublime* et qui *résonne haut,* lorsqu'il parle avec ce génie et ce feu impétueux des douleurs et des espérances de la ville éternelle? Pindare, moins libre et moins heureux, est forcé par les nécessités de sa muse de célébrer un héros sans nom, vainqueur dans un combat vulgaire, et qui partage assez souvent une victoire éphémère avec ses armes et son cheval! Les jeux olympiques, si vous les comparez à l'histoire romaine, autant comparer le portefaix au capitaine, et la belle Hélène aux coureuses du boulevard! Attacher l'ode à ces lutteurs du pugilat, ou prêter le caducée au commissionnaire de la rue, la tâche était la même.

Heureusement que bientôt le poëte thébain se souvient qu'il est assis sur le trépied sacré; il est le ministre des

déesses à la belle voix, et soudain voilà ce grand Pindare, oublieux de sa tâche, qui revient aux Muses, filles de Jupiter. A peine il nomme en passant l'athlète ou le coursier victorieux, puis bientôt, sa lyre éclatant au-dessus des lyres, il appelle à soi les héros de la terre, et les dieux de l'Olympe, heureux et fier de rattacher aux étoiles ce mortel vulgaire dont le nom même est un obstacle à l'inspiration.

Voilà par quel artifice et par quelle transition triomphante, il échappe à sa tâche, et vous, à peine évoqués par cette voix puissante, vous obéissez à Pindare, ô vous, dieux et héros : Minerve et Jupiter, Hercule et les frères d'Hélène. Il vous invoque aussi, Rhodes, Argos, Athènes qu'il appela dans un transport dont il ne fut pas le maître : « Athènes le soutien de la Grèce ! Athènes la cité souveraine (Mégalopolis) ! » à l'heure où la Grèce appartenait à l'honneur, au génie, à la vertu, à tous les beaux-arts. C'est pourquoi il fut condamné, par ses compatriotes les Thébains, jaloux d'Athènes, à une amende de mille drachmes... Mais les Athéniens, contents de la louange, en donnèrent deux mille à Pindare et lui dressèrent une statue au portique Royal, près du temple de Mars.

En parlant d'une antique cité de la Grèce, il la loue avec honneur de *ces libertés dont les Athéniens ont jeté l'illustre fondement*.

Un contemporain de Pindare l'admirait pour son *harmonie austère*; il comparait sa diction à la diction d'Eschyle; il admirait cette langue à part qu'il s'était créée, avec ce pêle-mêle ingénieux et tout-puissant de tous

les dialectes de la Grèce. Aussi bien ce grand Pindare, il parlait à la fois toutes les langues merveilleuses, la langue d'Homère et celle de Platon ; il enseignait comme Socrate, il pleurait comme Sapho ; il était un poëte à Chypre, en Sicile, à Sparte, en Libye, en Macédoine, à Syracuse, en Thessalie, en toute la Grèce, exceptons la Béotie ; il est vrai que nul n'est prophète... et poëte en son pays.

De ce mélange exquis des divers dialectes il s'était composé une langue ornée et variée à l'infini. « Honorez le poëte sublime ! » Ainsi, plus qu'Horace il était voisin du sublime.—Il naît avec nous, le sublime, on ne l'imite pas. Horace, en revanche, a plus de douceur et beaucoup plus de cet enjouement qui circule autour du cœur. *Horatii curiosa felicitas!* disait Pétrone, un de ses bons disciples ; il cherche avec audace, il trouve avec bonheur ; il a la véhémence et le charme. En cet être ailé (*musa ales*), l'aile est moins ardente, elle est plus légère.

Si la muse d'Horace est plus loin du nuage que la muse de Pindare, elle est plus voisine de l'écho et de la fleur. —Elle a des souffrances qui nous plaisent, des amours qui nous amusent, un délire auquel on peut atteindre ; artiste aussi grand, mais plus proche que Pindare, de nos joies et de nos douleurs. Comparez, s'il vous plaît, l'ode : *A la fontaine de Blandusie!* et l'invocation à la ville de Thèbes : « dont je bois les eaux délicieuses, en composant différents hymnes pour les héros vainqueurs dans les combats ! » A sa fontaine, Horace demande un murmure, un doux sommeil ! Pindare à son fleuve, emprunte une ode olympique. Il est semblable à son dieu : « Apol-

4

lon s'élance, et d'un seul pas... il arrive! » Homère lui-même n'est pas plus grand.

Voilà donc ce que le jeune Horace avait appris aux écoles d'Athènes; voilà ce qu'il enseigna, plus tard, à son peuple. Il s'inspirait, chaque jour, de ces splendeurs ineffables qu'il devait transporter dans l'ode romaine. Avec Pindare, il s'écriait : « Le soleil, le plus brillant des astres qui parcourent les plaines de l'air!... » Il suivait, de toutes ses forces, dans ses clartés (il s'arrêtait au nuage) : le pilote audacieux qui livre aux vents toutes ses voiles; il adorait cet homme enivré « à cette coupe d'or, bouillonnante du jus de la treille!... » et quand il voulut être un poëte, il se trouva, par son admiration même, un porte-foudre, à son tour.

Enfin rien ne l'étonna dans ces éclairs, dans ce désordre abondant en toutes sortes de majestés, dans ces descriptions, voisines de la réalité même.

V

Autant que Pindare, le divin Platon avait enseigné à notre poëte les plus rares secrets de la poésie lyrique; écoutez Platon, et dites-nous s'il fut jamais un plus grand maître en poésie? « Le délire est inspiré par les Muses; à peine il s'est emparé d'une âme, il la transporte; il l'excite à relever les hauts faits des anciens héros, et

puissamment il contribue à l'instruction des races futures... Quiconque osera frapper à la porte des Muses, sans être obsédé par cette poétique fureur, restera loin du but auquel il aspire ; » enfin « tout l'art du monde s'éclipse en présence d'un ouvrage inspiré ! »

Qui parle ainsi ? Platon, ennemi de la poésie, et celui de tous les mortels qui l'a le mieux enseignée. Il avait fondé cette grande école littéraire, encore vivante au temps d'Horace, et qu'Horace a continuée, à savoir :

« Que le discours est un être vivant ; il lui faut une tête, un corps et des membres bien proportionnés. » Il enseigne aussi « que la sagesse est également nécessaire au poëte, au politique, au philosophe ; que l'inspiration est semblable à la pierre magnétique, attirant à soi les anneaux de fer, et leur communiquant la propriété d'attirer d'autres anneaux ! » C'est Platon qui, le premier, a comparé le poëte à l'abeille, et les vrais poëtes en ont fait leur profit : Virgile, Horace et La Fontaine :

> Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles,
> A qui le vieux Platon compare nos merveilles,
> Je suis chose légère et vole à tout hasard...

Quel respect Platon, ce grand homme, en les chassant de sa République, inspirait pour les poëtes ! Comme il les aime et comme il les loue, en les bannissant. « Un dieu les inspire !... Ils sont les vrais interprètes des dieux... » Au seul nom d'Homère, son âme entre en joie, et les paroles s'échappent de ses lèvres, par une *possession divine !...* Écoutez encore, il vous dira : « La poésie est

un prestige... elle est un grand art (la cuisine est un *procédé*, la rhétorique est une *routine*). » On doit à la poésie « la tragédie, on lui doit la comédie, on lui doit le poëme épique et le dithyrambe. On lui doit toutes les harmonies et tous les rhythmes. Elle nous enseigne à voir, à peindre, à juger, à comparer; elle emploie, et très-habilement, le luth et la lyre, le triangle et les flûtes, les voix et les pipeaux rustiques. » Et toujours, Platon le philosophe ajoute un grand conseil à ses discours : O poëtes, pour être vrais, soyez simples!

« La simplicité, dans les arts, rend l'homme sage; dans la gymnastique, elle fait des hommes bien portants! » Simplicité, noblesse et grâce, amour du beau, respect des lois, voilà ce qu'il attend des poëtes, et des intelligences qui les suivent. Un ancien disait très-bien après Horace, après Platon : « La meilleure vie est la plus commune; après une vie haïssable, il n'y a rien de plus haïssable qu'un discours méprisé. » Horace avait aussi rapporté d'Athènes les bons conseils que voici :

« Méfiez-vous de la fausse gloire et des petits honneurs; évitez les hommes vulgaires, la curiosité vulgaire. Il n'y a rien de plus funeste au talent que ces oreilles fermées aux belles voix, ces regards fermés aux beaux ouvrages, et les intelligences endormies! Il n'y a rien de plus sot... que les sots. Ils voient la forme, ils ne sauraient la comprendre; esprits étroits, ingrats et chétifs, ils n'ont jamais suivi la vraie lumière, ils n'ont jamais marché dans le vrai sentier; ils sont tout à l'apparence, à l'écho sonore; oublieux de la leçon, ils ne songent

qu'aux surprises du poëme ; ils s'extasient aux broderies de l'habit, ils ne s'inquiètent pas du beau corps que cet habit cache à leurs yeux ! » Et quelle louange Platon a faite d'Homère ! Il l'appelait le premier des poëtes tragiques, le plus habile général, le premier peintre du monde et le plus savant philosophe... Et quand on lui disait que la poésie est une fleur... « Mais cette fleur, disait-il, est la fleur même de la jeunesse, appliquée à un beau visage... Otez le doux coloris des fraîches années, vous ôtez la beauté de ce doux visage. »

Il a donc parlé de la poésie, en poëte, expliquant les mystères les plus cachés de ce grand travail de l'esprit humain, et pénétrant, victorieux, dans cette partie de nous-même « affamée de pleurs et de lamentations ! » Énergique expression que Bossuet a dépassée, en parlant *des hennissements de l'amour divin !*

Pourtant, de sa *république,* Platon eût chassé Sophocle, Eschyle, Aristophane; il eût chassé Pindare, Horace et tous les lyriques : « race incapable, disait-il, de distinguer le bon du mauvais ! » Il rêvait une poésie austère, au-dessus des bruits du monde, au niveau de l'Olympe éternel, et cette poésie, il l'appelait en aide aux croyances, aux lois, aux institutions de la patrie. En même temps, il fait de la poésie *un souvenir de la beauté véritable,* « à laquelle appartiennent toutes les autres beautés ! » — *Les lois du luth!* disait-il avec un peu d'emphase. Or, ces lois du luth les voici : Adresser aux dieux des prières convenables. Ne rien changer aux chants sacrés ; soumettre à l'approbation du magistrat suprême les nou-

veaux cantiques en l'honneur des dieux et des génies ; ne parler que des belles et grandes actions, ne célébrer les héros qu'après leur mort.

« Il est nécessaire de séparer les chants qui conviennent aux hommes, de ceux qui conviennent aux femmes. La poésie est une fontaine limpide, où nous puisons une eau salutaire !... Il nous faut à nous, chefs des nations, un art plein de mesure et d'à-propos, d'intelligence et de sagesse, et qui nous mène à la perfection sérieuse... » Par ces exemples, par ces leçons qu'Athènes avait conservées, comme une révélation, vous pouvez juger des progrès que dut faire en peu de temps cet esprit plein de saillies, attique et romain, également disposé à l'ode, à la satire, à la comédie, à la chanson ! Si c'est une habitude heureuse de juger des disciples par les maîtres, vous jugerez tout d'un coup de l'éducation d'Horace, et vous comprendrez comment il finit par rencontrer, assez d'espace et d'inspiration pour s'élever jusqu'à l'ode, au plus haut des cieux [1].

Bientôt, quand il avait atteint... le sublime, et son aile étant lassée, il repliait sagement son aile imprudente, et quittait les abîmes d'en haut pour revenir aux passions, aux bonheurs, aux chansons d'ici-bas, *à ces heures pleines de fleurs*, à l'heure où Vénus, hostile aux grands bruits de la trompette guerrière, monte sur son trône d'argent, entre Orion et le Verseau. Après le cantique, écoutez, dans les vers d'Horace apaisé, la chanson

1. Multa Dircæum levat aura cycnum...

galante, amoureuse et contente qui s'en vient, d'Athènes en Italie, et rien vous ne trouverez qui mieux convienne à ces herbes, à ces fleurs, à ces rivages, à ces vergers, à ces moissons, au frisson invisible et charmant de ces heures choisies qui portent avec elles l'amour et sa fortune. Écoutez, dans Horace, à travers les ombrages de Tibur et les cascades de l'Anio, les chansons d'Anacréon, les cantiques d'Alcée, ou l'hymne amoureuse de Sapho, qui se plaint avec un sourire, au moment où Phébé, vigilante, au milieu des campagnes, monte au ciel d'un pas silencieux. A cette heure aimable, aux anciennes chansons de la Grèce enchantée, on a vu, qui souriaient clémentes, Junon à la noire paupière, Hébé à la couronne d'or, pendant que le souffle invisible, aux ailes légères, rafraîchit la campagne haletante, et que les nymphes des forêts, les gardiennes des fontaines, amies de Cérès et de Bacchus, s'échappent de leur retraite profonde, et s'en vont par ces nuits claires, rejoindre Aglaé, la plus jeune des Grâces.

O nymphe! O Pléiades, filles d'Atlas! Fleurs aimées des dieux, Méandre et Scamandre, et le Pénée, et le Simoïs, nous vous avons retrouvés dans les vers de notre poëte, avec quel zèle et quel intime contentement!

Horace aussi vous invoque, ô déesses couronnées de marjolaine... et vous, Apollon le lyrique, et Bacchus enivré de vin et de sourires! Dieux des Grecs, dieux des Romains! Passions de l'*Iliade* et de l'*Énéide!* Invocation d'Athènes et de Rome! Horace en a pris tout ce qu'un

grand poëte en pouvait prendre... un mot, un souffle, un souvenir, une clarté dans l'ombre, un bruit joyeux dans l'espace. Un rien lui suffit pour vous ramener à la douce lumière, et dans un ciel impérissable, Orphée, Homère, Hésiode, et Pindare, et Sapho, dignes enfants des Muses, filles de Jupiter : Clio, Euterpe, Thalie, Melpomène, Terpsichore, Erato, Polymnie, Uranie et Calliope...

Quem tu, Melpomene semel
Nascentem placido lumine videris...

Ainsi l'on peut dire hardiment, qu'en apprenant la poésie à la grande école athénienne, Horace avait appris toute chose. Il avait appris la philosophie qui est la mère du bien dire et du bien penser; il avait appris, avec toutes les lois du beau langage, la sincère admiration des chefs-d'œuvre, et l'art de vivre avec les honnêtes gens. Surtout, il avait eu l'intelligence heureuse d'une profession toute nouvelle encore, au milieu du peuple romain, si longtemps amoureux de la force du corps, des arts de la guerre, et si complétement dédaigneux de tous les beaux-arts [1]. Il rapportait de cette école heureuse l'*eutrapélie*.

Il allait donc montrer aux Romains un poëte dans l'exercice assidu de son génie. Il allait donc retrouver le noble sentier qui menait à Tusculum (*via Tusculana*), célébré par Tibulle avec tant de grâce et de bon sens.

1. Et robore corporis stolide ferocem.

VI

Ce fut même, un jour, des frais ombrages de ce Tusculum, où bouillonnait le dernier flot de l'éloquence romaine [1], que l'école d'Athènes vit arriver le présent le plus magnifique et le plus rare qu'un père ait jamais fait à son fils, un citoyen à sa patrie, un philosophe au genre humain, nous voulons parler du *De officiis*, de ce vertueux *Traité des devoirs*, qui restera dans tous les temps l'honneur, le charme et le conseil des honnêtes gens. « Qui aurait à faire son fait verrait que sa première leçon, c'est connaître ce qu'il est, et ce qui lui est propre; et qui se connaît ne connaît plus le fait étranger pour le sien, s'aime et se cultive avant toute chose. » On dirait que Montaigne, en écrivant ces belles paroles, avait sous les yeux le *Traité des devoirs*.

C'était l'heure où Rome, à son déclin, renonçait définitivement aux libertés que la témérité de César avait envahies, renversant toutes les lois du ciel et de la terre; ces mêmes lois mortelles, Brutus les avait ressuscitées un instant, pour en faire un marchepied à ce satrape d'Asie appelé Marc-Antoine. Au premier rang des Romains qui désespéraient de la république, il fallait compter Cicéron,

1. « Non aquas colligit, sed vivo gurgite exundat. » C'est une expression empruntée à Pindare par Quintilien.

ce grand homme, un des plus rares et des plus magnifiques esprits qui aient agrandi et honoré l'espèce humaine. Il était seul, il était triste et désespéré, il attendait, pour mourir, le dernier soupir de cette république *éternelle*... et cependant, songeant à son fils Marcus étudiant aux écoles d'Athènes, et à ses condisciples, héritiers des plus grands noms de la Rome de Caton l'Ancien et de Scipion, il écrivit, dans un style excellent et dans la plus belle langue latine [1], ce merveilleux traité, le digne commentaire des livres mêmes de Platon.

Qui lira avec grande attention le *Traité des devoirs* retrouvera les meilleurs et les plus fiers conseils que le poëte Horace ait semés, à pleines mains, dans ses odes, dans ses satires, dans tout son livre. Avec un peu de respect, on rencontre, à chaque instant, dans *les Épîtres* d'Horace, la trace et le souvenir du *Traité des devoirs*. Voici cependant quelques-uns de ces conseils qui renferment tout honneur et toute vertu : « Être fidèle au devoir, voilà l'honneur; l'oublier, c'est la honte. — Attachons-nous aux vertus les plus calmes et les moins farouches, à la modestie, à la tempérance, à la justice. — Honorons la libéralité, n'interdisons à personne une eau courante, et que chacun prenne à notre feu, *de façon cependant que le feu nous reste* ; — l'honnêteté ne saurait exister sans la justice;—honte à qui s'abandonne à la passion de l'or; l'avarice est la marque d'un cœur

1. Idque faciebam multum etiam latine, sed græce sæpius..., etc. (Cic., *de Clar. or.* 90.)

misérable et d'une âme vile.—Ami, prends garde à placer la gloire, en ton estime, avant la liberté! — Prends garde à trop désirer les commandements et les honneurs. —Loin de toi les désirs violents, la crainte sans cause et le chagrin sans motif! — Même en toge, il faudrait t'imposer la modération. Honte à tes colères! — Honore et cultive en toi-même cette paix charmante qui répand tant de grâce et de dignité sur la vie humaine! — O sagesse! ô repos! loisir que donne aux honnêtes gens l'éloignement des affaires, sécurité de la campagne, et bonheurs de l'étude! — Honorons la paix; laissons au vulgaire leur injuste admiration pour la profession des armes! — Citoyens, honorons le courage civil : c'est beau, la victoire; oui, mais c'est plus beau, la justice! Le combat de Salamine fut utile un jour, mais qui donc voudrait comparer ce bruit d'un instant aux services de l'aréopage éternel? »

Ceci est encore écrit dans le *Traité des devoirs*, qui fit d'Horace un vrai sage à la portée de tout le monde : « Soldats, effacez-vous devant la toge sainte!—Comptez donc s'il faut être attentif à soi-même, et courageux, pour être un grand citoyen.—Que de vigilance et d'honnêteté! que de force morale! et tant de prudence! — Il n'y a rien de plus triste et de plus malheureux que l'ambition; rien de plus funeste que la faiblesse. Une âme égale, un front serein représentent un seul et même chef-d'œuvre. — Apprenez aussi, de très-bonne heure, et l'inconstance de la fortune et la fragilité des choses humaines. —Honte au gain sordide, aux fortunes désho-

norées! — Industrie, activité, économie et dignité, candeur, amour du genre humain, autant de conseils d'un grand profit. — La bienséance est unie à tout ce qui est honnête, et se confond avec la vertu même; elle répand un doux éclat sur notre heureuse vie; elle commande le respect; elle touche à la faveur publique; elle commande à l'opinion maîtresse du monde!

«—Évitez, dans toutes vos actions, trop de négligence ou trop de hâte, et soumettez vos appétits à la raison.— Même en nos loisirs, appelons la retenue et la modération.—La décence et la grâce, autant d'assaisonnements à nos plaisirs.—Il y a, même au rire, un éclair de probité qui lui va bien.—Autant vous éviterez la plaisanterie effrontée et déshonnête, autant vous chercherez ce qui charme et contente un bel esprit.

«—Riez en homme libre, et non en esclave.—Il y a des devoirs pour chaque âge.—Le respect est le devoir du jeune homme au vieillard; l'exemple est le devoir du vieillard envers le jeune homme.—Au magistrat, le devoir impose de veiller en tout honneur au maintien des lois qui lui sont confiées; le devoir du simple citoyen est de vivre avec ses semblables, sans bassesse et sans orgueil. — Loin de nous, également, les airs efféminés et la rusticité; laissez la grâce à la femme, et gardons la dignité pour nous-mêmes.—Soyons simples, bien tenus sans recherche, et bien lavés sans affectation. — Apprenons, de bonne heure, à bien parler, à causer avec enjouement, à donner son accent à toute chose, à ne point parler de nous-mêmes.

«—Méfions-nous d'une maison trop belle : c'est au maître à honorer sa maison. — Médiocrité, modération, convenance ; *eutaxia*, disent les Grecs, à savoir : mesure exacte, ordonnance, ordre, arrangement, prudence et tempérance ; ajoutons la vérité, puisque aussi bien le mentir est un métier d'esclave ou de croquant. — Fi du salaire ! il est le prix d'une servitude ; exceptez-en toutefois le salaire des professions libérales, de l'avocat, du médecin, du savant, voire des grands commerçants qui font circuler les richesses d'un peuple à l'autre, à travers les océans domptés, toujours étant réservés au premier rang, la fortune du laboureur, et l'honneur des philosophes qui ont réglé le genre humain.

«—Enfin, soyez généreux, bienveillants; que votre main soit libérale et discrète !—Ah ! la dette et l'argent d'autrui, quelle misère !—Donner à entendre une chose, en faire une autre, est un dol.—Séparer l'utile de l'honnête est un crime.—Le serment est une affirmation religieuse.—Entre l'infamie et le malheur, n'hésite pas, choisis le malheur. »

Telle est la partie humaine et bienveillante du *Traité des devoirs ;* voilà vraiment ce que l'école appelait *les devoirs moyens,* c'est-à-dire les devoirs de tout le monde, auxquels chacun de nous peut atteindre aisément, et s'en faire une heureuse habitude... Eh bien, quiconque, en ce moment, se souvient des discours d'*Horace* et de l'enseignement des *devoirs moyens* à Lollius, à Scœva, à Julius Florus, à Tibulle, à Torquatus, à Fuscus Aristus, et que c'était, aux yeux de Cicéron, une bonne note d'être

un enfant de la Sabine austère, peut comparer le *De officiis* avec la sagesse et l'enseignement des satires, des odes et des épîtres d'Horace. Alors le lecteur attentif se dira, sans se tromper : *Ceci a fait cela*. Poursuivons cependant ce parallèle, et voyons à quel point le philosophe et le poëte se ressemblent dans la forme, et dans le fond de leurs discours :

« Où donc est la vérité ? (*quid verum?*) s'écrie Horace, enfoui dans son champ (*abditus agro*). — La vertu est le milieu entre le trop et le trop peu. — Éloignez de moi, grands dieux, l'immonde et ridicule pauvreté !—Prends ce jour, moins qu'un jour, prends cette heure. — Il appelle Ulysse... *immersabilis*. — Il ne veut pas d'un plaisir *que la crainte peut corrompre*. — Et règle ta vie (*animum rege*), c'est le secret pour bien vivre avec les grands. » Autant que Cicéron, Horace appelle la chasse *une tâche virile et toute romaine*. — Il est si riche, à si bon marché !—Quel mépris pour l'argent inutile, et quel talent à mettre à profit les prospérités passagères ! Parfois même, il copie, et mot à mot (j'espère un peu que ceci n'a jamais été dit), les leçons de Cicéron son maître, et l'on doute, à les lire, auquel des deux, du poëte ou du philosophe, il faut donner la palme de l'expression énergique et vraie. Écoutez Cicéron : « Il revint chez lui, rapportant non-seulement le refus, mais encore l'ignominie et le malheur d'un refus. » *Non repulsam solum retulit sed ignominiam etiam et calamitatem*. Écoutez Horace, il vous dira que la vertu ne s'expose pas à ces hontes, et qu'elle brille d'un éclat inaltérable : *Repulsæ*

nescia sordidæ! L'idée est la même, et l'expression est la même... Ils se rencontrent dans une admiration commune, ils partagent les mêmes haines.

Quels mépris, dans les *Satires* et dans les *Epîtres* d'Horace, non moins que dans le *Traité des devoirs*, pour les traitants, pour les usuriers, pour le petit négoce, exposé à tant de mensonges! Comme ils parlent dans un dédain complet, des parfumeurs, des taverniers, des cuisiniers, des farceurs, des marchands d'esclaves, de toute la race abjecte; au contraire, avec quel respect ils traitent les grands artistes et les grands arts! On dirait vraiment que celui-ci écrit sous la dictée de celui-là, et quand, par bonheur, ils se rencontrent dans la même admiration, dans la même louange, il devient très-difficile de les distinguer l'un de l'autre. Voyez donc le *Régulus* d'Horace, et voyez le *Régulus* de Cicéron.....

Évidemment le philosophe indiquait au poëte le grand parti qu'il saura tirer de ce héros, de ce martyr : « Il vint au sénat; il exposa le sujet de son message, et refusa de donner son avis, délié qu'il était, de son droit de sénateur, par le serment qu'il avait prêté à Carthage... Il fit plus (le sublime insensé!), il démontra qu'il y aurait un grand dommage à échanger de bons et robustes capitaines, contre un vieux soldat tel que lui. Son avis prévalut au sénat qui garda les prisonniers, et sans que rien, famille et patrie, ait pu le retenir, il reprit le chemin de Carthage... et pourtant il savait bien quel implacable ennemi, et quels supplices l'attendaient! » Voilà le récit de Cicéron, voilà son Régulus; c'est, mot à mot,

le Régulus d'Horace : *Atqui sciebat...* et le reste. On irait loin dans ce parallèle.

Aussi bien disons, hardiment, que les vrais maîtres d'Horace le poëte ils s'appellent : Pindare — Platon — et Cicéron. Le premier servit de modèle au lyrique; le second lui expliqua les grandeurs de la poésie; il apprit du troisième à donner au conseil, à la justice, à la prudence, *aux devoirs*, l'accent même de la vérité! On voudrait définir Horace et Cicéron, une seule définition servirait : « une éloquence abondante en bons conseils, » *copiose loquentem sapientiam*.

Ici, peut-être, il me sera permis de dire au lecteur comment, pour la première fois, j'en suis venu à parler de Cicéron, à propos d'Horace, et parmi les critiques modernes, quel fut le premier qui me poussa dans cette voie?... Érasme, un bel esprit, un des pères de la Renaissance, un des plus ingénieux chercheurs d'aventures à travers les chefs-d'œuvre anciens, nouvellement rendus à la douce lumière du jour, écrivant un livre à la louange de Cicéron [1], affirme, avec cette assurance inébranlable qui est un des attributs de la science et des savants de profession, la proposition suivante : « Il n'y a pas, dit-il, une seule trace, un souvenir de Cicéron, dans un seul des poëmes d'Horace [2]. » En lisant cette proposition si nette et si claire, il n'y a rien de plus naturel que de se demander si vraiment il est possible que le poëte Horace

1. *Dialogus Ciceronianus, sive optimo genere dicendi.*
2. In Horatio nullum Ciceronis vestigium.

ait échappé si complétement au consul, au philosophe, à l'orateur, au grand écrivain dont les lettres même, un modèle inépuisable d'urbanité, étaient comme un écho des lettres familières que s'écrivaient les plus rares esprits et les plus grands seigneurs de Rome, à savoir : Pompée, Balbus, Lentulus, Dolabella, Sulpitius, Cecinna, Marcus Brutus, Pollion, Jules César? — Non, disions-nous, c'est absurde! Or, c'est ainsi que nous avons trouvé, sans trop de peine et d'efforts, entre Horace et Cicéron, ces rapprochements qu'Érasme avait proclamés *impossibles!* — Qu'une pareille découverte eût excité de récriminations et d'oppositions dans le monde, il n'y a guère que trois cents ans, à l'heure où la dispute ne manquait pas au zèle, où le zèle ne manquait pas à la dispute!

VII

En même temps que Cicéron adressait le *Traité des devoirs* à son fils Quintus, et aux condisciples de son fils, dans les écoles d'Athènes, il leur donnait le *Traité de la vieillesse*, et l'on peut dire que si le *De officiis* appartenait aux jeunes gens, dont il devait éclairer les sentiers, le *De senectute* appartenait en propre à Cicéron, qui l'avait composé pour lui-même.

Il était si malheureux dans ces temps de misère! Il se

voyait, il se sentait cruellement dépouillé de tout ce qui faisait la gloire et l'orgueil de sa vie ! Il n'était plus qu'un homme isolé, silencieux, et qui ne sait même pas de quelle mort il va mourir. C'est pourquoi cet homme, illustre entre tous les hommes qui, à défaut d'une volonté ferme et soutenue, ont apporté dans les affaires humaines la grâce et le bon sens de l'esprit le plus parfait, arrivé à ces moments suprêmes, se recueille ; il s'étudie, il écrit avec un art presque divin le roman de sa propre vieillesse, et, véritablement, jamais sa parole n'avait été plus nette et plus concise ! Il a le chant du cygne ! Il a le sourire de l'enfant ! Son livre est tout ensemble un traité de philosophie et une comédie exquise où l'on vous démontre, en un dialogue excellent et railleur, comment celui-là qui a bien vécu est tout disposé à bien vieillir ; comment la bonne conscience (et partant la bonne humeur) rend la vieillesse heureuse et commode ! O vieillards, si vous êtes sages, appelez au secours de vos années les belles-lettres, les beaux-arts et les bonnes actions ! Imitez le vieillard qui plantait un chêne : « Ah ! disait-il, je le plante en l'honneur des dieux [1] ! »

Bref, rien de plus attendri, rien de plus charmant et de plus voisin de la grâce et de l'enchantement des Épîtres. Horace est là encore, et tout entier dans le *Traité de la vieillesse!* — Il a profité, sage et prévoyant comme il était, beaucoup plus que le jeune Cicéron

1. Et La Fontaine :

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage !

(faible esprit!), du *Traité de la vieillesse,* et surtout du *Traité des devoirs;* il en a fait la base impérissable de sa philosophie et de sa prudence. Ici, il a trempé toutes les armes de sa vertu; à cette source abondante il a trouvé, sans cesse et sans fin, tant de bons conseils, de sages exemples, de retraite intime et de méditation avec soi-même! — *Recte vivere* — qui vit bien est un roi. — Loin du bruit, de la fumée, un petit bois, *paululum sylvæ.*— Ainsi, dans ce doux *Traité de la vieillesse* (*il donne appétit de vieillir*), vous retrouvez Horace arrivé sur les limites de la vie, heureux sous un ciel clément, « sous son laurier, » grand ennemi de l'hiver, grand amateur des faciles sommeils, charmé des heures paresseuses, et content, parce qu'il est protégé des meilleures défenses de la vieillesse, à savoir, l'amour des lettres, et la pratique des plus heureuses facultés de l'esprit et du cœur. *Arma senectutis artes exercitationesque virtutum.*

Surtout ce jeune homme, entouré du double enchantement, et plongé dans la double ivresse, il oubliait dans cette Athènes bienveillante aux passions de la jeunesse l'histoire même qu'il avait sous les yeux, et l'histoire de tant de citoyens dont le nom remplissait le monde obéissant et dompté. Il oubliait Lucullus enseignant aux Romains le culte de l'Asie et ses licences, Pompée étonnant Rome elle-même de la splendeur de ses fêtes; il oubliait le triumvirat de Crassus, de Pompée et de César, la main sanglante de Milon et le palais Hostilius qui dévore, en façon de bûcher, la dépouille de Clodius assassiné. Il oubliait Salluste chassé du sénat pour ses mauvaises

mœurs, et dépouillant, en qualité de proconsul, toute la Numidie, à la façon de Verrès. Il oubliait tant d'exils, de meurtres et de proscriptions, et s'abandonnait à la Grèce éloquente, oisive et parfaitement dédaigneuse des licences et des arts de l'Orient qui l'envahiront plus tard.

Le monde, à cette heure, appartenait au génie, à l'intelligence, au courage, à la force, à la gloire, à toutes les grandes passions du cœur de l'homme, si vous en ôtez la liberté..., il appartenait à Jules César!

Ce maître avait, par son génie et par sa volonté, dominé la guerre civile et les ambitions de son entourage. On eût dit que la paix universelle accomplissait son chef-d'œuvre... O paix universelle... une halte d'un jour!

VIII

Ici, je demande encore à m'arrêter, pour bien indiquer la différence entre l'éducation romaine et l'éducation athénienne. Et, s'il vous plaît, nous choisirons, non pas comme eût fait le bon Plutarque, un Grec et un Romain, mais deux Romains de la même époque et du même âge, élevés, celui-ci à la romaine et celui-là à la grecque! Caton *l'Ancien*, voilà mon Romain; Pomponius *Atticus*, voilà mon Athénien. Le premier, enfoui dans une vie austère, au fond d'un village et loin de Rome, est un laboureur infatigable, austère, inflexible. Il mange

un pain dur, il boit un vin de deux feuilles, le vin de son cru; il porte une toge rustique et du même drap que ses propres esclaves; il est économe, il est avare; il ne veut rien d'inutile; il fait vendre au marché ses vieux esclaves, ceux qui l'ont le mieux servi, ceux que sa femme, économe, allaita de son lait; il les vendait pour s'en défaire, et comme on vend un cheval poussif!

Il ne connaît ni les chaleurs de l'été, ni les glaces de l'hiver; rien qui l'arrête; une faute est un crime; il châtie à coups de fouet la plus légère négligence, et tant qu'il peut travailler il travaille, et les plus hautes magistratures le détournent à peine de ces sentiers rustiques! A la fin, devenu vieux et tout à fait incapable de tenir la charrue, il se fait entrepreneur de toutes sortes d'affaires; il trafique à la fois sur les maisons, sur les terrains, sur les métairies, sur les pâturages, sur les bois et les étangs! Il prête à gros intérêts son argent aux spéculateurs, aux navigateurs, aux marchands, aux banquiers, à ses propres esclaves! Apre au gain, il faut que son argent travaille et lui rapporte. Ainsi, vous avez sous les yeux, dans le même homme, un Romain qui travaille, un Romain qui spécule, un Romain qui châtie, un Romain qui gouverne! A peine, à quatre-vingts ans qu'il avait, s'il finit par se donner quelque relâche et quelques petites fêtes de temps à autre, auxquelles il conviait ses amis. « Et, disait Cicéron, ce peu d'humanité dans la vieillesse de Caton, il faut l'attribuer uniquement aux lettres grecques, qu'il étudia dans ses derniers jours : *Attribuito græcis litteris.* »

A ce Romain furieux, comparez Pomponius *l'Attique*, et choisissez. Il descendait d'une très-ancienne et glorieuse famille de l'ancienne Rome. Il était riche à l'ancienne mode, et non pas à la façon des spéculateurs. Jeune homme, il étudia les belles-lettres avec le jeune Cicéron, qui était un enfant de son âge ! A la première émeute, il quitta Rome et s'en fut dans Athènes, emportant avec lui la meilleure part de sa fortune; et le voilà, fils adoptif de la cité de Périclès, qui se met à la tête de l'administration municipale, et qui lui prête, *sans intérêts* (qu'eût dit Caton?), tout l'argent nécessaire à payer ses dettes. En même temps, à chaque citoyen pauvre, il donnait du blé dans les temps de disette. Et comme les Athéniens, reconnaissants de tant de bienfaits, lui voulaient donner le droit de cité, Pomponius déclina ce rare honneur. Exilé, il ne voulait pas perdre son titre et son droit de citoyen romain.

Alors il eut beau faire, les Athéniens lui dressèrent une statue et l'accablèrent de présents..., qu'il leur rendit au double, à son départ. Sa prévoyance, il l'employait aussi à défendre, à protéger son propre bien, à surveiller sa fortune, à protéger, de si loin, les amis qu'il laissait dans Rome ! De ces amis, il en avait dans tous les partis qui déchiraient la république. Il était l'ami de Marius et lui prêtait de l'argent ; il était l'ami de Cicéron, et quand Cicéron partit pour son exil, il lui fit accepter cinquante mille sesterces. Il avait un vieil oncle acariâtre et méchant, à ce point qu'à peine il trouvait des parasites... Il dompta ce vieillard à force de bonne grâce et de bonne

humeur, et devint son héritier, au grand contentement de la ville entière! — Il s'était fait, en politique, une règle excellente : adopter le parti le plus juste, résister aux tempêtes civiles, et respecter l'opinion publique.

Il voulait être heureux, en restant honorable; il doutait que les charges publiques valussent une brigue, un mensonge, une lâcheté, un faux serment!... Il aurait eu honte d'acheter un bien confisqué à quelque malheureux proscrit; il se serait cru déshonoré, s'il avait profité, comme tant d'autres, des proscriptions, des meurtres et des vengeances qui dévoraient ce grand peuple. Et quand enfin la guerre civile éclata, ce galant homme, entouré de respects et de déférences unanimes, sauva sa vie et ses domaines, et garda sa maison.

Ainsi, sans déplaire à Pompée, il resta l'ami de César. Ainsi il se vit l'arbitre écouté des plus fiers seigneurs, le conseil des sages, l'exemple des plus prudents!

Il avait obligé tout le monde, il n'avait blessé personne; il pleura César, il défendit Brutus et Cassius; il fit porter à Marc-Antoine toutes sortes de conseils et de secours! Que d'infortunés il a sauvés de l'exil, de la confiscation, de la prison, de la proscription! Il ne fut jamais aux gages de personne. Il n'oublia jamais une amitié. Il ne se souvenait pas de l'injure. Il disait : « Notre fortune dépend de notre caractère! » Et comme il était un bon citoyen, il fut un père de famille habile et sage. Il laissait aux imprudents les palais et les grands domaines. Il trouvait que l'argent comptant était d'un revenu plus solide et plus sûr que tout le reste, un bon

compagnon dans les guerres civiles, et toujours prêt à vous suivre en exil. Cependant il était un des mieux logés de la ville : il habitait, sur le mont Quirinal, une sienne maison de simple apparence, au milieu d'un vaste jardin; peu de luxe au dehors, rien pour l'envie; à l'intérieur, un grand bien-être et tant de beaux meubles, de beaux livres, des esclaves choisis, qui vieillissaient et qui mouraient dans la maison de ce bon maître; ils étaient d'habiles lecteurs, des serviteurs dévoués, presque des amis!

Tout ce monde, en effet, était né sous sa loi, dans sa maison. Tout cela était simple, élégant, modeste, obéissant, heureux. Sa table était frugale, il y réunissait très-souvent les hommes les plus distingués et les plus beaux esprits de la ville. On y causait peu; en revanche, un lecteur y lisait de belles choses, les histoires d'autrefois, les poëmes d'hier; la fête était double, et les honnêtes gens, ses convives, se retiraient aussi contents de ce qu'ils avaient appris en cet asile élégant de la modération que des vins même qu'ils avaient bus et des mets qu'on leur avait servis.

Cet honnête homme et ce bel esprit avait le mensonge en profond mépris. Il n'a jamais menti dans toute sa vie! Il était austère à lui-même, affable à tous; très-sérieux et très-tendre; on l'aimait, on l'honorait; il était lent à promettre et prompt à tenir. D'une charité, d'une justice et d'un bon sens très-rares, même aux meilleurs temps de la république. Encore enfant, il fut aimé de Sylla, le terrible! et, vieillard, il fut honoré de Brutus! Quelle amitié tendre, infatigable et vaillante l'unissait à Cicéron,

cet autre *Attique!* Il en reste un témoignage impérissable dans ces lettres à Atticus *qui contiennent Rome entière!*

Tous les grands bonheurs de Pomponius Atticus, il faut compter celui-là : il eut le bonheur de conserver sa mère à un âge très-avancé; quand elle mourut, à quatre-vingt-dix ans, il se rendit cette justice à lui-même, qu'il n'avait jamais eu besoin de son indulgence. — Il vécut tendre et dévoué sous un toit sans discorde! Enfin, il aimait l'étude; il était curieux de tout ce qui touche à l'ancienne Rome; il savait la généalogie exacte des plus anciennes familles; il était poëte à ses heures; il écrivait d'un style élégant et naturel, sans efforts, mais non pas sans génie; il excellait à renfermer en peu de vers une louange exacte, un blâme énergique; il savait écrire et parler la plus belle langue athénienne et dans le goût de Théophraste! En même temps (il était si modeste!...), il se contenta de son titre de chevalier romain.

Tel fut Mécène, et quand de cette modestie on le loue, il nous semble, en ceci, que c'était simplement parce qu'il n'y avait plus de titres à prendre au milieu de la Rome impériale : un seul homme avait tout.

Un seul homme était le sénat, le peuple, le collége des augures; il était le grand pontife et le flamine, l'édile et le préteur; il était tribun du peuple, consul, dictateur. Disons cela d'un seul mot .. il était le César!

Tout venait de lui, tout y revenait : les comices, les lois, les sénatus-consultes, les statues de marbre et d'airain, les triomphes, les ovations, les supplications, es temples, les autels, les vases sacrés, les dieux et les

déesses, le feu même! —Il était tout le Capitole et tout l'empire; il commandait aux provinces, aux municipalités, aux alliés, au monde, à l'univers. Donc quel homme sage aurait imaginé d'usurper un seul des titres de l'empereur Auguste? Il n'y avait plus qu'un titre à ambitionner, c'était d'être un des amis de César, et ce titre-là remplaçait tous les autres... Pomponius Atticus devint l'ami et l'allié d'Auguste, grâce à son bel esprit, à sa bonne renommée et à son surnom d'*Atticus!*

Ami du maître, il fut confident des meilleurs moments de sa vie. Auguste le consultait, à chaque instant, sur toute chose; il voulait savoir d'Atticus quel livre il fallait lire, quel homme il fallait adopter? Il s'informait de tel point d'histoire ou de géographie. Absent, Auguste écrivait à son allié des lettres pleines de courtoisie; à Rome, il ne pouvait se passer de sa présence.—Il savait pourtant qu'Atticus avait été l'ami d'Antoine, et qu'il était resté fidèle, au fond de l'âme, à cette illustre et malheureuse amitié.

Ainsi, dans les temps les plus misérables, il vécut calme, heureux, riche, honoré, jusqu'à la plus extrême vieillesse, et quand il se vit à son dernier jour, il fit appeler Agrippa son gendre (or, par Agrippa, il était l'allié d'Auguste), et, d'une voix ferme, il lui déclara qu'il était bien résolu à ne pas subir de souffrances inutiles et à se laisser mourir. Sa mort fut calme et sans fièvre. Au bout de cinq jours d'une diète rigoureuse, il expira doucement. Son corps fut porté dans une litière et sans pompe (il l'avait ordonné), mais il fut suivi d'une foule im-

mense, à cinq milles de Rome, sur le bord de la voie Appienne, et déposé dans le tombeau de son oncle Cœlius !

Telle fut la vie et telle fut la mort de cet Athénien de Rome; il fut incontestablement..., l'esclave le plus heureux qui ait vécu dans l'empire romain.

IX

Pendant que le jeune Horace étudie, et se façonne à ces illustres contacts de la Grèce ancienne et de la république expirante, entendez-vous, tout d'un coup, dans l'univers plein d'angoisses, du fond des abîmes, au sommet des plus hautes montagnes, la voix qui se fait entendre aux astres déviés : César est mort !

A cette annonce épouvantable, il y eut comme une commotion du genre humain. — Les plus vaillants, les plus timides, les hommes libres, les esclaves furent également frappés de la grande nouvelle. Rome en gémit, Athènes en pleura, et pensez donc à la sympathie, à l'étonnement des jeunes gens de l'école d'Athènes, quand ils entendirent l'écho sacré qui disait : « César est mort !... » Mieux que l'écho. Brutus lui-même [1], le dernier héritier de Junius Brutus, apparut dans la cité

1. Ajoutez, s'il vous plaît, cette aventure *aux grands événements produits par les petites causes*. Brutus quitta Rome, et partit pour Athènes, en si grande hâte, parce que, donnant des eux publics aux

d'Harmodius et d'Aristogiton, disant à ces disciples de Platon, qui lisaient, la veille encore, *le Traité des devoirs* : « Moi Brutus, l'élève et le gendre de Caton, j'ai tué César, mon père adoptif! Je l'aimais, je l'ai tué, parce qu'avant César il y avait la patrie et la liberté! »

Qui que vous soyez, résistez donc à cet entraînement de Brutus, une des plus sérieuses images que l'ancienne Rome ait laissées!—Il portait un de ces noms du culte ancien qui servent de ralliement naturel à tous les rêves sublimes. Il était un véritable héros d'aventure et d'accident; on l'eût dit taillé sur le patron des Gracques, un vrai Tibérius Gracchus, une âme généreuse, un cœur plein de tumultes, habile à tous les arts de l'éloquence et de l'épée. Il avait déjà rencontré César à Pharsale, il avait tenu tête à César! Il était la loyauté même; il acceptait parfaitement cette merveilleuse définition du courage, appelé par Cicéron : « une vertu qui combat pour l'équité! » *Virtus pro æquitate propugnans!* Tel il était, lorsqu'il s'en vint au milieu d'Athènes, encore tout dégouttant du meurtre de César, appelant à soi les jeunes courages. « Cessez de disserter, disait-il; assez parler du bien et du mal, du droit et du devoir. Jeunes gens, suivez Brutus, il vous montrera le vrai sentier. »

Telles étaient les paroles du dernier Junius, si parfaitement concordantes avec son action. Résistez donc à l'entraînement d'un pareil homme, à l'enivrement de

Romains, l'entrepreneur des jeux avait annoncé qu'ils seraient donnés *mense julii*, imposant déjà (c'était la volonté du sénat) le nom de *César* au septième mois du calendrier.

cette parole ardente et convaincue, à ce chef qui vient à vous comme une apparition ! Aussi bien, à son premier appel, ils le suivirent tous; pas un ne résista à ce terrible exemple, et voilà comme il les entraîna, de l'Académie aux champs de Philippes, où le sénat fut tué définitivement, à côté de la liberté perdue. Horace, un des soldats de Brutus, avait alors vingt-deux ans à peine.

Que devenait, à cette heure imprudente, toute la prévoyance paternelle? « Où donc vas-tu, mon fils? » s'écriait le pauvre affranchi, quand il vit que son poëte était devenu un soldat! C'était donc pour un si triste résultat que ce brave homme avait dépensé son argent et prodigué sa fortune [1]? Un soldat de Brutus! Un soldat de la cause vaincue à l'avance, Horace? Au moins, si l'imprudent s'était battu pour Octave! Il ne savait donc pas que la fortune était indulgente au fils adoptif de César, que l'avenir appartenait à sa prudence, à son génie, et qu'avant peu tout va tomber dans ces mains, habiles à tenir l'immense filet destiné à contenir tant de cités, de royaumes, d'océans? De douleur et de regret, en voyant la carrière de son fils misérablement perdue, Horace l'affranchi mourut le lendemain de la bataille suprême, le lendemain du jour où son fils et la république furent battus dans les champs de Philippes, en

1. Cette éducation d'Athènes coûtait assez cher. Nous voyons, dans une lettre de Cicéron à Atticus, que Cicéron fut forcé de vendre une maison pour envoyer son fils Quintus à l'Académie. *Et* (disait-il) *tout compte fait, la pension de mon fils sera de quatre-vingt mille sesterces pour la seconde année.*

Thessalie ! Hélas ! le danger n'était pas seulement dans la bataille, il venait tout de suite après la défaite. Absolument, le soldat devait partager le sort de son général : *Malheur aux vaincus !* surtout dans les guerres civiles. Chacun se connaît trop bien pour que pas un échappe à la confiscation, à la ruine ! Hélas ! cette fois encore, le premier soin du vainqueur fut d'abandonner aux soldats qui avaient servi sa victoire, dix-huit cités d'Italie et tout leur territoire. Ils avaient fait, ces vainqueurs, de la confiscation leur récompense ; ils ne voyaient plus de honte à dépouiller même l'innocent de son patrimoine ; à peine ils attendaient que le général eût crié : « Ceci est à vous ! » ces avides soldats pénétraient au milieu de leur conquête, et : « Pille et tue ! »

Ils abusaient de l'or, de l'argent, du sang et du vin, de la terre et de la liberté de ces compatriotes malheureux. Ils arrachaient les limites des héritages ; ils se divisaient violemment le sol de la patrie, ils renversaient la porte, ils brisaient la fenêtre, ils chassaient ceux qui hésitaient à partir, ils tuaient les obstinés qui restaient. Ainsi fut dépouillé de l'héritage paternel, le Mantouan Virgile : *Hélas ! trop voisin de Crémone !* O Romains misérables, agrandis et glorifiés par la guerre, et déshonorés par la guerre ! Ils ont commencé comme des brigands [1], ils finissent comme des pillards !

Ici, nous nous permettrons de ne pas accepter pour

1. Nous sommes tous les fils d'un attentat immense.
(PONSARD, *Lucrèce*, acte II.)

notre poëte Horace une de ces aimables gaietés dont les hommes de prose affublent assez volontiers les meilleurs poëtes, et puisque Horace a suivi Brutus dans les champs de Philippes, et qu'il s'est battu jusqu'à la dernière heure, à l'ombre austère du dernier drapeau que le sénat ait déployé, ayons, nous-mêmes, assez de respect pour la poésie et pour ce grand poëte, et ne le laissons pas déshonorer en répétant qu'il s'est battu sans courage et sans conviction. Quoi donc? Il était dans toute la force et dans tout le dévouement de la jeunesse, il avait vingt-deux ans, il était Romain, il appartenait à Brutus, il se battait pour le maintien de la loi ancienne et des anciennes libertés. — Par la justice et par le droit, il appartenait à la cause vaincue, à la cause même de Caton; Brutus lui-même en avait fait un tribun des soldats, en lui confiant une de ses légions; et l'on voudrait, de gaieté de cœur, en faire un lâche, un fuyard, un soldat sans bouclier et sans honneur? C'est impossible!

Si l'on ajoute : « Il l'a dit lui-même; il s'est vanté, lui-même, à Mécène, de s'être assez mal débarrassé de son bouclier! » Vantardise, ironie, et flatterie d'un bel esprit qui, ne pouvant nier son courage et sa belle action, est le premier à sourire, aussitôt qu'on les lui rappelle! Encore une fois, nous ne voulons pas de vos poëtes déshonorés; nous ne voulons pas admirer les lâchetés des beaux esprits dont les siècles s'enchantent éternellement, et pour les diminuer de toute la hauteur du caractère, absolument il faut que vous ayez des preuves irrécusables. Le demi-vers d'Horace, au sujet de

son bouclier, est-ce une preuve?... Il veut rire! Il est devenu, depuis ces beaux jours de vingt-deux ans, obèse autant que Mécène, myope autant qu'Auguste; il appartient désormais à l'ode, à l'élégie, à la satire, à toutes les œuvres du bel esprit. Parlez-lui de ses *campagnes*.. , il en fera bon marché! A condition pourtant que cette innocente ironie aura sa limite; au delà de cette limite il n'y aurait plus que dégradation.

« Perdre son bouclier! » dans la bagarre, à la bonne heure, et pourtant c'est déjà une assez grosse affaire; mais jeter soi-même, au travers du chemin, les insignes de son courage et de sa dignité militaire, il n'y aurait plus de quoi rire.—A ce propos, écoutez encore Cicéron, un des maîtres de notre poëte, et voyez s'il parle, en riant, de l'honneur du bouclier : « Qui pourrait se défendre d'une délicieuse pitié à l'aspect d'Épaminondas mourant aux champs de Mantinée, après s'être assuré *qu'on a sauvé son bouclier?* » Et plus loin : « Dans une bataille, il n'y a qu'un lâche qui jette, au premier choc de l'ennemi, son bouclier, et s'enfuit de toute sa vitesse! »

Horace avait lu cela dix fois dans les philosophes, dans les poëtes, dans les historiens de la Grèce, de l'Italie, et, vraiment, quiconque honore un pareil génie aurait honte de le féliciter sur cette lâche action. Honorons les poëtes et ne les condamnons pas à la légère : « Ils ont pour eux un grand préjugé d'instruction et de sagesse; ils attirent naturellement à leur rayon ce qu'il y a de belles âmes, d'esprits délicats et de plus honnêtes gens; ils se connaissent en véritable honneur; ils savent que la

gloire est la vérité même, et non pas une ombre inutile; elle est l'image, elle est l'écho de la vertu, elle est la compagne naturelle des belles actions et des grandes idées... Fi de la vaine gloire et de la contrefaçon menteuse! En copiant les traits de l'honneur, elle ne peut que les dégrader [1]! »

C'est ainsi qu'il faut contempler le poëte... à la hauteur même du soleil!

X

Qui voudrait raconter l'établissement de l'empire, expliquer les projets, les volontés, les paroles, les silences, le génie et le sang-froid d'Octave, étudier Auguste aux premiers jours de cet établissement miraculeux qui devait bientôt, de miracle en miracle, pousser le genre humain dans ses dernières et plus déshonorantes profondeurs, tenterait une œuvre illustre... inutile à notre sujet.

Horace est notre héros, il est l'unique sujet de notre étude; il est une façon de demi-dieu que nous entourons de nos justes actions de grâces. Il est nôtre, et son livre sera désormais le conseiller, le compagnon le plus utile et le plus fidèle de notre vie. Il est notre joie et notre repos. Il ne nous a pas quitté un seul instant dans nos voyages, dans nos labeurs!

1. *Questions tusculanes*, liv. II.

Nous avons partagé les ardeurs de sa jeunesse, et, content des conseils de son âge mûr, notre envie est de le suivre, jusqu'à la fin, dans sa constance et dans sa belle humeur. Poëte honorable et poëte honoré, fidèle à toutes les grandeurs, et saluant le vaincu avec tant de grâce et d'énergie! Ajoutez ceci que, pour nous, les simples hommes de lettres, qui n'avons prêté de serment à personne, et jamais trahi personne, Horace est resté le parfait homme de lettres; laborieux à ses heures, fidèle à ses amitiés, sachant vivre également avec les plus superbes et les plus humbles, ami de la gloire, et dédaigneux des petits bruits du monde; un esprit modeste, actif, ingénieux, bienveillant.

Il est donc rentré dans Rome, après la bataille de Philippes; il a vu tomber, sans trop d'étonnement, ces fabuleuses grandeurs. Bientôt il a vu l'univers, lassé de guerres et de meurtres, obéir à la volonté d'un seul, content de cette obéissance. En même temps, se formait, de tant de ruines et de débris superbes, la nouvelle société romaine attentive aux volontés, j'ai presque dit aux mystères de ce colosse, —Auguste, plus heureux qu'Antoine, et qui semblait plus grand que César... Tout se calmait, s'apaisait en grand silence. L'univers a vu périr, le même jour, la liberté de l'Italie et l'empire de l'Orient, sans qu'à peine, à travers ces déchirements, un regret se fît entendre, à peine une plainte, à peine une pitié. L'Orient était mort sous la piqûre de l'aspic; Rome était morte sous le poignard de Brutus. Maintenant dans ces débris, si lentement réparés par le génie

et par la volonté d'un seul homme, celui-là qui veut être quelqu'un (*esse aliquis*), et qui déjà ne s'est pas fait sa part dans la ruine universelle, aura grand'peine à se frayer un chemin. La ruine est un obstacle à toute chose; elle brise en tombant; et, tombée, elle arrête.

Horace, en ce moment de sa jeunesse à l'abandon, et son dernier patrimoine étant parti, son père mort, n'eut pas un doute de sa fortune. Il eut foi dans son étoile; il se savait un poëte; il était, sans obstacle et facilement, le premier poëte du nouveau règne, avec Virgile, et tout de suite il se manifesta... comme on fait toujours quand on est jeune, ignorant, superbe et dédaigneux : il se manifesta par la satire. Eh! qui le nie? Ils ne sont que trop communs, ces enfants de l'Envie et de l'Injure, qui commencent par la violence, heureux pour peu qu'on les mette au premier rang des fléaux de leur cité natale.

Ils viennent... on ne sait d'où ils viennent! Ils n'ont pas de famille, ils n'ont point de patrie, et pas un brin de courage ou d'honneur; ils n'ont rien, rien ne les gêne; ils n'appartiennent à personne, et personne aussi qui s'oppose à leur rage. Ils s'intitulent : les réformateurs des hommes et des mœurs de leur temps. « Pour réformer les mœurs, il faut en avoir, » disait Montesquieu. Parole de pédant! Pour réformer les mœurs (interrogez les satiriques du carrefour!), il faut mordre à tout venant, à tout basard, et tant pis pour le *réformateur*, s'il rencontre à sa première sortie un coup de honte et de malheur! Témoin, chez nous, les deux ou trois biographes, fils de la bourbe et de la nuit, bouche ou gueule

pleine de viande et d'injure, qui ont jeté sur les plus honnêtes gens une bave inerte, un venin débile, une impuissante morsure, et qui tout d'un coup dépouillés, fouettés, foulés aux pieds par leurs victimes, sont revenus, de cette abominable arène, écrasés, déchirés, mutilés, laissant aux ronces du chemin les plus tristes lambeaux de leur corps et de leur esprit.

Certes, la biographie infamante existait avant Horace; elle s'était déjà attaquée à tout ce qu'il y avait de sage et de glorieux dans la ville éternelle; elle n'avait épargné personne et pas même l'empereur, qui n'avait pas grand souci des libelles diffamatoires [1], et les abandonnait volontiers au mépris public. Nous ne sommes pas de l'avis des grands critiques, lorsqu'ils soutiennent qu'Horace est à peine un satirique : « Horace ne savait pas, disent-ils, la véhémence et la fureur de ce grand art; il ne pouvait pas en deviner toutes les colères; il plaisante, il rit, il ne sait pas mordre... Attendons Juvénal ! »

Juvénal? Et pour qui donc prenez-vous Archiloque, dont chaque parole était un coup de stylet? Lui-même un satirique, un railleur, Aristophane (celui-là aussi n'y allait pas de main morte!) disait « que les plus longs ïambes d'Archiloque étaient les meilleurs! » Non, non; ce n'est pas l'exemple et la leçon de la satire, ce n'est pas la colère, et ce n'est pas le mépris qui ont manqué au jeune Horace; il avait appris aux grandes écoles

1. « Sparsos in curia famosos libellos nec expavit, nec magna cura redarguit. » (SUÉTONE.)

comment on tue... et même il n'avait pas besoin d'interroger les satiriques grecs, il avait sous les yeux, et tout récent, écrit par une plume incontestablement éloquente et souveraine, un modèle accompli de haine, d'injure et de malédiction : « Les hommes nouveaux, naguère, se recommandaient par leur mérite et par leur vertu ; à cette heure, ils disputent, avec les plus nobles, de duplicité, de trahison, de fraude et de brigandage... » Et plus loin : « Rome a perdu toute espèce de justice, de dignité, de bienséance... Elle obéit à la débauche, à l'avarice, à l'orgueil ! C'en est fait, morte est la probité ! On ne voit plus chez nous que rapine et brigandage ! Tu veux mes champs, tu m'exiles ; tu veux ma maison, tu m'égorges !

« Les plus honnêtes ne rêvent que tableaux, statues, vases ciselés, les richesses les plus rares de notre cité déshonorée ; on ne sait plus chez nous le nombre des repris de justice, des parricides, des parjures, des meurtriers et des empoisonneurs ! »

Voilà, qui le nie ? une abominable satire ! Or, ce véhément satirique avait nom Salluste ! A celui-là, rien ne manque pour être aussi terrible, aussi redoutable que Juvénal, rien que l'honneur, la probité et l'estime des gens de bien ; rien qu'une honnête et loyale vie ! A ce compte, il n'était pas un satirique, il était un déclamateur ; il n'était pas un philosophe, il était un sophiste ; on le lisait avec admiration, mais sans croire à son blâme, à sa louange, à sa parole ! Il traînait tout ensemble, à sa suite, l'admiration et le mépris ; semblable à ce parjure dont il est parlé dans Tacite... « Il n'hésitait pas

à se vendre, il n'hésitait que sur le prix : *dubitante quanti se venderet.* »

Au fait, ne disons pas que l'exemple de la satire âcre, odieuse, personnelle ait manqué au satirique Horace... Il savait très-bien comment on fait d'une plume un poignard, mais il savait aussi qu'il y a des limites qu'un galant homme, honnêtement, ne saurait franchir; qu'il faut laisser aux furieux les colères, aux forcenés l'indignation féroce; enfin, il savait que s'il faut reconnaître, en effet, le vif penchant des plus honnêtes gens à s'amuser des choses malhonnêtes (Cicéron parle ainsi au chapitre de l'*Orateur*), le poëte et l'écrivain qui s'honorent eux-mêmes font leur premier devoir d'opposer une digue à ces mauvais penchants de l'esprit humain.

Donc, pendant que les satiriques de profession ne connaissaient pas de limite à leurs fureurs, toute la crainte d'Horace est de paraître un peu trop cruel : *nimis acer!* Sa satire obéissait à la prudence, à la grâce du discours familier. De là, le charme et l'attrait. Rien qu'à la tournure, à la vie, à l'accent de sa première satire, au ton qu'il a su prendre, aux victimes qu'il a choisies, on voit qu'Horace a trouvé le vrai sentier qui doit plaire aux honnêtes gens, et qui le doit conduire, à travers la honte et le rebut de la ville (*apud sordem urbis et fæcem*), à ce méchant ramassis de petits vices, de petits coquins, d'humbles trahisons, de médiocres vanités, dont se composera tantôt sa comédie aux mille actes divers. C'est bien dit : *sa comédie*... Il n'a pas d'autre ambition que d'être une façon de poëte comique et d'approcher de

l'*ancienne comédie*... Il aurait honte, il aurait peur d'aller sur les brisées d'Archiloque, *engraissé de paroles âpres et injurieuses*; il n'appartiendra jamais, tant qu'il sera le maître absolu de son art poétique, à cette race de médisants « funeste à tout le monde, et dont les mœurs sont semblables aux mœurs du renard ! »

Qui parle ainsi? Pindare. On dirait, à l'entendre, que le grand lyrique athénien a présidé, par ses conseils, aux satires du poëte latin. « Moi, le seul appelé pour le bien commun ! » disait-il en parlant de soi-même. Horace était plus modeste.

« Hélas ! disait-il, il y a dans Rome une foule de bons esprits qui vous proposeraient de faire, en un jour, mille vers aussi bons que les miens ! » Poëte satirique, il ne voulait assassiner personne. Il disait : « Ma muse et moi ! » (*Rome et moi !* disait Auguste) nous sommes contents, pour peu que, par-ci par-là, nous corrigions un petit vice ! Autant que nous le pourrons, ma muse et moi, nous nous maintiendrons dans les justes limites; nous avons tant de bons conseils à donner à la ville qui nous écoute, et tant de piquante ironie à son service ! Et de même que nous adresserons à Mécène le premier livre de nos odes, nous donnerons à Mécène le premier livre de nos satires. Le nom de Mécène est une garantie, et nous voilà forcés de nous maintenir dans la réserve et dans la dignité des gens de goût. « Rien de trop ! » pas trop de colère et pas trop de cruauté. En vain la pauvreté, mauvaise conseillère, et les premiers feux de la jeunesse, en vain tout ce qui nous manque, et tout ce

qu'il nous faut conquérir, nous poussent à maudire, à médire, à calomnier, à porter envie à la fortune, à la renommée, au succès...; il n'y a que les plus lâches et les plus vils esprits, Mœvius la civette et Bœvius le bouc, qui s'abandonnent à ces choses impies. »

Pour tout dire, il n'est pas homme à manquer de prudence, ou, si vous l'aimez mieux, à manquer de bon goût, même en sa première satire ! Il sait très-bien qu'il ne peut être, à son tour, adopté dans la grande cité que pour les rares et précieuses qualités d'un vrai poëte. Il en veut aux sourires de Rome et non à ses frayeurs... ; il ne remplacera pas le talent par le scandale, et la bonne humeur par des injures de crocheteur.

Il veut plaire, et, pour commencer, il demande au premier passant « ce qu'il y a de nouveau ? » — Grands dieux ! Ce qu'il y a de nouveau? Mais ne savez-vous pas, jeune homme aux yeux noirs, que Tigellius est mort à cinq heures du matin? — Qui, Tigellius, l'ami de Jules César, son chanteur favori ? — Lui-même ! Ajoutez qu'il était la corruption en personne, et qu'il en avait donné des leçons à toute la jeunesse ! Et puis des volontés, des fantaisies, des caprices, en avait-il assez, ce malheureux Tigellius ? Il passait sa vie entre les plus grands seigneurs et les plus vils parasites ; il appartenait à César, en même temps il était l'ami des derniers saltimbanques. Quel coquin ! mais aussi quel crédit il avait dans Rome, à ce point que celui-là passait pour un citoyen courageux, qui ne saluait pas ce Tigellius. Tel est le *héros* de la première satire d'Horace, et voilà son entrée !

Jugez de l'étonnement de Rome en lisant cette attaque au bouffon de César! Horace, en même temps, prend à partie, et dans un langage si nouveau, avec tant de bel esprit, ce qu'il y avait de plus rare et de plus charmant dans cette société nouvelle, autour du trône à peine dressé : Malchinus, Fufidius, Cupiennus, tous avares, tous usuriers, tous acharnés à leur proie au milieu de ces fortunes subites et volées. Une fois lancé dans cette voie où Mécène le suit d'un regard content, notre Horace interpelle, avec des rires charmants, Salluste pour ses adultères cachés, Muréna pour ses prodigalités publiques. Il rit de l'amant de Fausta, battu de verges, et mutilé par la main de sa maîtresse; il rit de Cérinthe, au cou décharné et chargé de perles; il rit de Cassia, qui ne sait plus rougir! Il rit de tout le monde, il rit de Galba! Mécène lui-même a son coup de griffe en passant; ce *Malchinus* ambré... c'est Mécène...; une pluie, une grêle... un vrai *sauve qui peut!*

Comme il parlait, ce nouveau venu dans l'arène, une belle langue active et sonore, que lui-même il avait faite, comme il introduisait dans Rome une comédie inattendue, où chacun reprenait son visage et gardait son nom propre, il y eut un véritable enchantement à l'entendre. On s'étonnait de son courage; on admirait ce talent si rare, et chacun répétait à l'envi ces vers charmants qui montaient, soudain glorifiés par l'admiration publique, au rang des proverbes! Quelle fête! En même temps, que d'espérances parmi les vaincus, lorsqu'ils voyaient ce tout jeune homme, ami de Brutus, faisant

bonne et prompte justice d'un tas de parvenus sans mérite...! Ce fut donc comme une révélation soudaine, cette première satire où, pour la première fois, parmi les gaietés de la ville, apparaissait le nom du jeune Horace, à tous les curieux de beau langage et de courageuse poésie... En ce moment, pour peu qu'Horace eût appuyé sur cette corde inattendue, il devenait redoutable et populaire en vingt-quatre heures... Admirez cependant la modération et le goût de notre poëte! Sa première satire est la plus violente de celles qu'il ait faites!

A peine il eut compris sa violence, il revint en hâte à la modération de son esprit, au secret de toute sa vie et de tout son art, au *Rien de trop!* « Rien de trop! » C'est le refrain de la deuxième satire: il faut se méfier de tous les excès, surtout des excès de la vertu. Même, en songeant aux cruautés de Zénon, un de ses maîtres athéniens, notre ingénieux moraliste va prendre en main la défense de mille imperfections toutes charmantes, et qui ne font de tort à personne. « Avant tout, nous dit-il, soyons bienveillants les uns pour les autres. » — Puis, comme il se souvient qu'il écrit une satire, et non pas un traité de philosophie, il arrive, en riant, à se mettre en colère contre Sisyphe, le nain de Marc-Antoine, et contre Hermogène le chanteur, sans oublier ce vil Tigellius, et ce Crispinus faiseur de méchants vers.

C'étaient les gens à la mode en ces premiers temps du règne; ils avaient profité les premiers des troubles et des guerres de la cité; ils étaient naturellement méchants, ombrageux, ennemis de la lumière, amis du

silence, et tout disposés à se fâcher; mais comme ils voyaient rire autour d'eux, ils ne se fâchaient guère. Au contraire, ils supportent volontiers ces flagellations légères qui leur viennent non pas d'un héros, non pas d'un martyr ou d'un stoïcien de profession, mais d'un poëte, assez peu jaloux de se montrer inflexible ou rigide au delà de ce qu'il faut être. Il gronde à ses heures, il se fâche au bon moment; puis, bien vite, il se calme, il s'apaise, il entre en grande composition avec les défauts d'autrui, par sympathie, et, disons tout, par respect pour ses propres défauts.

Comme il n'est pas homme à beaucoup se contraindre, il n'est pas homme à peser trop lourdement sur les vices d'alentour : c'est le satirique indulgent et de bonne foi, Athénien à la romaine, et s'il adopte Auguste, oubliant trop vite qu'il fut un soldat de Brutus, c'est beaucoup parce qu'il ne sait comment résister à la toute-puissance, et beaucoup aussi parce qu'il comprend que le génie italien vient d'échapper à l'invasion du génie oriental.

En sa double qualité de Romain et d'Athénien, Horace a rejeté avec le plus profond mépris les arts, les passions, les poëmes, les mythes, les peuples et les rois de l'Orient. Et, de même que Cicéron ne pardonnait pas à Cléopâtre une visite qu'il lui avait faite et qu'elle avait dédaignée, Horace haïssait, de tout l'amour qu'il portait à la ville d'Athènes, Antoine et Cléopâtre, ces deux Orientaux qui avaient tenté de corrompre et d'amener à leurs mœurs la Grèce elle-même. Il les haïssait en poëte,

en artiste, en véritable enfant d'Apollon et des Muses.

En ce moment de sa poésie acceptée et déjà chère à Rome, il comprend que si la liberté de Rome est perdue, au moins, pour ce qui touche à l'art moderne, à l'art d'autrefois, Rome est restée à côté de Cicéron et de César, de Scipion et de Paul-Émile. Dans ces ruines que relevait et soutenait la main du maître, l'esprit humain restait romain, la langue nouvelle obéissait aux lois anciennes. Si les anciens chevaliers faisaient place aux Nasidienus, aux Nævius, à un tas de parvenus enrichis dans les bas-fonds de l'usure et du monde abject; si le sénat se recrutait parmi la noblesse provinciale, et, qui pis est, parmi les vaincus de Rome: Africains, Gaulois, Espagnols, Syriens même, et si le nouveau maître était en quête de sénateurs parmi les nations où les anciens Romains n'auraient pas su trouver un bon esclave, au moins l'honneur de la poésie était sauvegardé par le maître absolu de toutes ces âmes.

Auguste avait sauvé, de toutes les ruines qu'il avait faites, le sens lettré, le goût latin, l'amour de la belle forme et l'accent des anciens. Quant à préférer, dans la satire nouvelle, une douce gaieté, une innocente ironie, aux plus violentes fureurs, Auguste avait, certes, de bonnes raisons pour approuver ce ton nouveau de la satire. En sa qualité de maître (il n'aimait pas qu'on lui donnât ce nom-là, tant il l'avait mérité!), il s'était vu exposé à ces violences que Rome appelait *famosa epigrammata*, des épigrammes diffamatoires. Valérius Catulus avait fait de sa vie entière le sujet d'une flétrissure

éternelle : *Perpetua stigmata*, disait Suétone; Auguste eut même assez de courage et de bon sens pour supporter patiemment la lecture de ces lignes impitoyables que le temps n'a pas respectées, et qui se sont perdues, parce qu'elles avaient outrepassé le but.

La troisième satire d'Horace est d'un ton plus calme et plus doux même que la seconde satire! On y voit déjà l'homme habile et prudent qui, plus il réussit à dompter l'opinion publique, et plus il redouble de bonne grâce et d'attention à frapper sur tout le monde, à n'offenser personne. En ces vers d'une excellente facture apparaît, pour la première fois (c'était commencer bien jeune, à vingt-cinq ans), la louange exquise de la médiocrité, cette charmante voisine et compagne de la pauvreté fière et contente. En même temps, il rattache, heureusement, sa *douce* satire, à l'histoire du bonhomme Ofellus, une autre victime des triumvirs. Ici apparaît, encore une fois, la confiscation du laboureur par le soldat :

Hæc mea sunt, veteres migrate coloni...

Le dirai-je? pour l'effet du drame et pour l'indignation qui s'en exhale, Ofellus, à mon sens, est de beaucoup préférable à Mélibée. Ofellus, le Mélibée d'Horace, a donc perdu son domaine; hier, il en était le légitime propriétaire, il s'est fait aujourd'hui le fermier de son propre bien :

Celui qui s'était vu Corydon ou Tyrcis
Fut Guillot, et rien davantage...

Puis comme il est écrit là-haut que le bien volé ne profite guère, le soldat spoliateur, obéissant à tant de vices qu'il avait ramassés dans ses conquêtes, eut bientôt dévoré le domaine d'Ofellus, pendant que l'ancien propriétaire, à force de travail, d'économie et de prudence, rachetait aux créanciers de cet affreux soldat l'humble domaine de ses ancêtres. Il est très-superbe, et très-digne qu'on l'imite, Ofellus; il n'a pas, tant s'en faut, la lâche résignation de Mélibée; il n'aurait pas voulu tendre au vainqueur une main suppliante, comme a fait Tityre; il se défend, il se protége en personne; il dit avec le Bonhomme : *Travaillez, prenez de la peine!*

O la déshonorante histoire, cette histoire des confiscations! Que de poëtes elle a frappés! Elle commence aux domaines de Mélibée, au champ d'Ofellus; elle accompagne à l'échafaud André Chénier, dépouillé de tout son bien... A peine elle s'arrête au petit jardin de Jocelyn :

> Revenir étrangère aux champs de ses aïeux,
> Jeter un œil furtif sur la chère demeure
> Où l'on naquit, sur l'herbe ou l'arbre qui vous pleure,
> Craindre qu'on vous impute à crime ce coup d'œil...

Tel est le vrai caractère de cette aimable et troisième satire, disons mieux, de cette comédie. Elle obéit à des lois que le poëte s'est imposées, qu'il ne saurait enfreindre; elle tourne, en riant, autour du ridicule, et, dédaigneuse des colères inutiles, elle est contente, pour peu qu'elle ait châtié, sans trop de tumulte, un avare, un débauché, un malhonnête homme, un juge effronté, une

mauvaise fille, un mauvais poëte, quelque sénateur diffamé, quelque chevalier ruiné par ses propres affranchis, ou quelque garde du trésor qui n'aura pas su garder son propre bien. Horace n'avait pas d'autre envie, et dès qu'il eut fait sa place au milieu de la belle société romaine, il fut bien vite au bout de ses intelligentes cruautés[1]. « J'ai beaucoup de flèches dans mon carquois, qui se font sentir aux gens d'esprit. »

Pindare en ceci se vantait d'un bonheur qu'Horace eût pris pour un grand obstacle. Au contraire, il abandonna la satire aussitôt qu'il eut fait ses preuves et s'en revint, en vrai jeune homme, aux amours, aux élégances, aux belles passions de la jeunesse. Il n'était pas né (c'était la volonté des Muses!) pour être un furieux, un Perse, un Juvénal, un Tacite, majestés voisines de l'épouvante, un de ces hommes terribles comme la vengeance, inspirés comme la justice, implacables comme le châtiment; et de même qu'il fut le premier à s'amuser de ses propres malices, il eut bientôt rejeté, loin de ses mains bien lavées, *la ronce d'Archiloque aux dards sanglants*. Il disait avec Sophocle : « Nous ne sommes que des images vaines ou des ombres légères! » A quoi bon tant s'inquiéter de corriger les mœurs et les hommes? Fi de ces rires où je n'ai que ma part! Viens, ma jeunesse; accourez mes vingt ans.

1. Ici, je voudrais bien qu'il me fût permis de rappeler au lecteur une humble et patiente traduction des *Œuvres d'Horace*, par M. J. Janin, publiée naguère chez M. Hachette, en deux éditions, et non pas sans quelque approbation.

Désormais, je veux me souvenir de Sapho, d'Anacréon, de Pindare, et prouver à Rome attentive que ce n'est pas pour rien que j'ai fréquenté les grands lyriques. En effet, maintenant qu'il était accepté comme un poëte, et que Rome entière savait son nom, il pouvait choisir dans tous les genres de poëmes : ode, élégie, épigramme, épîtres ou satires, à condition qu'il y serait excellent. Tout lui était ouvert : le palais, la maison, la rue et le carrefour, la campagne et le forum, Baies et ses délices, les petites maisons et les grands portiques, remplis de ce que la jeunesse romaine avait de plus rare et de plus charmant. Déjà les jeunes gens le saluent et l'appellent; déjà les plus belles courtisanes le reconnaissent par un sourire. Ils aimaient le bel esprit, ces jeunes gens de la Rome nouvelle; elles aimaient la poésie, autant peut-être que la fortune, ces belles élégantes.

Ce jeune homme était de ceux que l'on regarde, aussitôt que leur nom a fait son chemin dans la ville; il avait les yeux noirs; de beaux cheveux, et bouclés, couvraient son front intelligent; sa taille était courte et vigoureuse; un grand air de fraîche et brillante santé, du feu plein les yeux et plein le cœur ; seulement, parfois, ses yeux étaient un peu rouges. Fils de l'inspiration, il avait toute la grâce de sa mère!

Comme il haïssait la pauvreté pour toutes sortes de motifs, surtout « parce qu'elle nous rend ridicules » (c'est un mot de Juvénal), il avait acheté une humble charge de scribe au trésor, et sa charge, aidant son zèle et les conseils que lui avait donnés son père, il eut

bientôt sa maison, ses deux esclaves, une belle toge en vraie pourpre, en un mot tout ce qui constitue un homme élégant, bien posé dans le monde, et qui ne fait honte à personne, envie à personne. On peut s'en fier à cet homme-là pour le choix de ses amitiés, de ses habits, de ses protecteurs, de ses travaux, de ses passions de chaque jour. Ce n'était pas pour rien, qu'il était un fils de l'Italie, un Athénien des grandes écoles, capitaine à dix-huit ans, poëte à vingt ans, sceptique, et pourtant fidèle aux dieux du Capitole, ami des belles choses, amoureux des faciles contentements.

Il arrivait à l'heure suprême de la transformation universelle, sous une intelligente et bienveillante domination agréable à la multitude, au milieu de la paix profonde et terrible qui devait tant peser sur ce monde romain, cette paix de servitude et de dépendance où tout est mort, parmi ce qui n'est pas déshonoré. — « Pour moi, disait un vieux sénateur de cette époque, à tel point je suis découragé, que j'aime mieux m'entyranniser doucement, que de combattre encore, même avec l'espérance de la victoire.» Ainsi allait le monde, obéissant à la nécessité. Que pouvait faire Horace, un vaincu, un fils d'affranchi, contre la docilité de l'univers?

C'était déjà beaucoup d'avoir regretté à haute voix les anciens rois, les vieilles mœurs, la vie à l'ombre de l'autel domestique et les anciens dieux de la patrie... Va plus loin, tu t'exposes à n'être pas suivi. Parle plus longtemps la langue austère de la Sabine aux Romains de l'empire accompli, pas un qui t'écoute.

D'ailleurs, quelle force et quelle autorité cette aimable et très-innocente satire pouvait-elle attendre à Rome, au temps d'Auguste-empereur, au milieu des divorces, des trahisons, des adultères? Allez donc corriger Memmius, nouveau Ménélas, enlevant la femme et la belle-sœur de Lucullus; essayez de démontrer à la sœur de Clodius la nécessité de garder la maison, et de filer sa quenouille [1]; et Caton lui-même, Caton d'Utique, cédant sa propre épouse à l'orateur Hortensius, et l'épousant une seconde fois, enrichie, il est vrai, par son divorce avec ce mari, si tôt remplacé... essayez de corriger ce vieillard implacable avec une épigramme! Autant vaudrait démontrer à la femme de Cicéron qu'elle se déshonore, épousant Salluste, le plus cruel ennemi de son premier époux.

Horace a donc bien fait de quitter la satire avant d'être quitté par elle. Enfin, qui lui voudrait faire un crime de n'être pas arrivé, tout de suite, au silence, à l'étude, à la vie austère, à son champ de la Sabine, avant d'avoir traversé Tibur, Formies, Arpinum, Préneste et Gaëte, Baies et les eaux de Pouzzoles, et tant de lieux charmants et célèbres,—*plurimi et laudatissimi in his locis* [2]? Ou seulement essayez de résister, si

1. Cicéron a dit un mot charmant, mais un peu vif, de cette sœur de Clodius : « Ma sœur, disait Clodius, en sa qualité de femme du consul, dispose de tant de places au théâtre, et pourtant c'est à peine si elle peut lever un pied en ma faveur!—Bon, reprit Cicéron, en s'y prenant bien, on lui fait lever les deux pieds. »

2. « Je lisais, et je relisais ces jours passés, pour la centième fois, les épîtres de Cicéron à ses amis; c'est là qu'il faut apprendre à badiner agréablement. » (RACINE, 7 juillet 1698.)

jeune, à l'entraînement des faciles amours, au luxe ingénieux des plus belles courtisanes, aux séductions de la voix, de la parure et du regard!

Ces reines d'un jour accomplissaient, race éternellement changeante et la même, un mystère infini de trahisons, de mensonges, de dilapidations de toute espèce. A tant de siècles, ces servantes de Cupidon se ressemblent de telle sorte, qu'il faut absolument qu'elles soient de la même race. C'est le même sourire et le même regard, le même pli de la robe provocante et le même agacement du soulier neuf. Du portique d'Octavie et du portique d'Agrippa, aux Champs-Élysées à Paris, elles vont, ces fantômes, montrant... tout ce qu'elles peuvent montrer, et cachant le reste avec tant d'art qu'elles feraient moins en le montrant. Phryné *le Crible* a laissé, après elle, tous ces enfants perdus de sa vanité, de sa gourmandise et de sa paresse. Elle est née esclave, et que d'esclaves elle entraîne en ses sentiers!

La courtisane antique avait cependant, sur la fille errante de nos jours, plusieurs avantages incontestables. Elle était élevée avec le plus grand soin par des maîtres habiles; elle apprenait dès le berceau, aux meilleures écoles de l'industrie amoureuse, l'art de plaire et de tromper; elle savait, avant d'entrer dans le monde enchanté des passions de la jeunesse, une foule de belles choses dont nos filles de joie et de malheur sont parfaitement ignorantes : elles savaient lire, elles savaient écrire et danser; elles chantaient sur une lyre d'ivoire, ornement précieux de leur main souveraine, les belles

chansons que faisaient les poëtes. Bien plus, ô louange énorme!... elles étaient saines, et c'était l'usage enfin... parmi les jeunes gens qui se respectaient dans leurs amours, d'attendre au moins que leur belle esclave fût affranchie, afin qu'elle pût librement choisir son chevalier ou son consul. Mais aussi quel empressement, autour de ces *faibles* mortelles dont les poëtes ont fait des divinités sur leurs autels! L'un disait : «Voyez, je suis jeune et beau, et chevalier, prenez-moi; je serai proconsul dans huit jours! » L'autre était sénateur et portait légèrement un des grands noms de la grande histoire; ou bien, le plus souvent, quelque homme enrichi dans le commerce des blés, Trimalcion, par exemple, était, par ses richesses et ses profusions, le préféré de la belle.

Rome entière s'occupait de ces amours, comme on s'occupe aujourd'hui d'une nouvelle danseuse, à l'Opéra, dans *le tas de la danse*... Notre Horace, au départ, n'a guère aimé que des affranchies. Virgile aussi, on sait le nom de sa maîtresse... une esclave, Plotia Hiera, affranchie de Plotius Tusca! Plus tard, il fut l'amoureux de la femme de Varius, dont lui, Virgile, il faisait les vers; comme au siècle de Louis le Grand, La Fontaine, amoureux de la Champmeslé, rimait, pour plaire à la dame, les comédies de ce bon M. de Champmeslé. De cette œuvre à double sens, *la Coupe enchantée* est sortie. On ne voit pas, tous les jours, pareil enchantement sortir de la collaboration de l'amant et du mari!

Au temps d'Horace, aux premiers jours de sa jeunesse, il y avait encore, au premier rang des galantes affran-

chies, quelque innocence et quelque pudeur. L'*Art d'aimer* n'avait pas encore exagéré l'empire et les ambitions de ces dames. Elles obéissaient, sans trop de souci du lendemain, à l'épicurisme enivrant de l'heure présente.

Elles ne redoutaient, pas pour leur propre compte, le luxe d'une faiblesse, un peu de dévouement et de passion. Plus d'un pauvre homme eut accès auprès de ces coquettes; on a revu souventes fois, dans le boudoir vénal, un instant glorifié par leur dévouement, les amours pastorales d'Églé la naïade, avec Linus le berger. Ils appelaient cela, les poëtes Horace, et Tibulle, et Properce, d'un mot intraduisible... *venustas!*

Ajoutons que dans ces premiers temps des romaines amours, les grandes dames, les patriciennes, la *matrona patens* de l'*Art poétique*, n'avaient pas gâté, s'en mêlant, la profession des courtisanes. La dame romaine a conservé jusqu'au moment des corruptions définitives, et sans rémission, le profond respect qu'elle avait d'elle-même; elle était restée une espèce de Vestale invisible et forte, entretenant le feu sacré du toit domestique, et veillant sur l'honneur de la maison.

Que vous dire? Il y avait encore, à cette heure, des maris qui répétaient le mot de César: « La femme de César doit rester même en deçà du soupçon. »

Nous voilà, tout à l'heure, à l'*Art d'aimer*. Ovide est le premier de ces poëtes de l'amour qui ait célébré des amours adultères, et qui s'en soit vanté; en revanche... il a chèrement expié sa fantaisie, et plus d'une fois, sans doute, en ces retraites sauvages *où il était le barbare*, il

aura cruellement regretté de n'avoir pas lu, avec assez de zèle et de déférence, la vive satire où le poëte Horace a raconté le danger des bonnes fortunes. Ah! que de peines amoureuses... et pour quoi? et pour qui!

Parmi les lettres de Cicéron à son cher Atticus, le maître de ses élégances et le confident de ses meilleures passions, il en est une dans laquelle on retrouve agréablement le grand philosophe à qui l'on doit cette remarque ingénieuse et parfaitement inattendue au milieu d'un cours de philosophie : que *les femmes sentent bon, quand elles ne sentent rien*[1]. »

Cicéron, le chaste et le pieux, l'homme austère et consulaire, raconte à son confident qu'il a soupé avec une des trois Grâces que la mode avait adoptées : Origo, Arbuscula et Cythéris. Il a soupé avec Cythéris! C'était une imprudence, il en convient; mais il n'avait rien de mieux à faire ; il avait lu Platon tout le jour, et l'heure du souper étant venue, il s'est rendu au souper d'Eutrapêlus. « Cythéris en était, mais elle était assise au-dessous du maître de céans. » Je vous entends d'ici : Quoi! dites-vous, Cicéron en cette compagnie, *un homme que les Grecs étaient curieux de voir?* Au fait, je ne m'attendais pas à rencontrer Cythéris; au pis aller, je dirai comme Aristippe en parlant de Laïs : « Je la possède, « elle ne me possède pas! » *Je la possède!* est une hâblerie innocente, et Cicéron ne l'a pas possédée.

1. Cicéron parlant d'une danseuse : « Elle effleurait, disait-il, de ses pieds charmants, avec tant de mollesse et de grâce, une route semée de délices! » *Pedes faceti ac deliciis ingredienti molles.*

Il aimait trop l'étude et le repos ! « Attendez-vous, écrivait-il à son cher Eutrapêlus, à recevoir un hôte modéré en toute chose, il rit volontiers, il mange assez peu ! » C'était vrai tout cela [1].

Vous conviendrez cependant qu'Horace avait bonne grâce à déjeuner avec les dames qui soupaient avec Cicéron lui-même, et qu'un jeune chevalier romain, brûlé des feux de la jeunesse, poëte et jovial, avait naturellement la préférence sur un personnage consulaire. Ajoutez ceci, que, dans tous les temps, de Pindare à Délie et Tibulle, de Gallus à Lycoris, de La Fontaine à madame Favart, de Voltaire à mademoiselle Lecouvreur, de Lisette à Béranger, le poëte et la courtisane ont récité les duos de l'amour. Ils s'entendent à merveille en toutes les choses de l'oisiveté, de l'élégance, et du bel esprit. Fille et fils du hasard, celui-ci vit de son esprit, celle-là de sa beauté. Ils dépensent en vrais prodigues ces fortunes passagères ; celle-ci, contente d'être immortelle dans les poëmes de son ami ; celui-ci, content d'être heureux dans les bras de sa maîtresse. Ainsi vivaient florissantes, inconstantes, autour des poëtes et des rois de la vie éternelle, ces héritières de la nation éternelle et miraculeuse, la nation qui n'engendre point [2], ces fantaisies et ces grâces presque décentes dont le nom a traversé tous les siècles et sourit encore aux jeunes transports : Néère et Pyrrha, Lydie et Glycère, Galatée et Tyndaris, Lycée, Chloé, Lalagé la babillarde (λαλάγειν),

1. Non multi cibi hospitem, sed multi joci.
2. Gens æterna in qua nemo nascitur.

Phillis, et vous, Cinnare, ô rapace !... Et pourtant, Cinnare, ô bonne Cinnare (Horace ainsi la nommait), vous vous êtes *donnée* au poëte, il s'en vante ; il a fait de ce don charmant une part de sa gloire...

Holà ! sa gloire, elle était de bonne composition, tant qu'il fut jeune, et la voilà :

Déjeuner, boire, au bain, rimer, souper, dormir[1] !

Ah ! la jeunesse, il y faut croire ! Il y faut obéir. Jeunes gens, prenez bien soin de vos belles années ! « Allons, des parfums, des lyres, des coupes remplies, des sonnets galants, des lettres passionnées, et, des deux parts, les trahisons les plus charmantes ; tant de couronnes, tant de festins et tant de fleurs ! Jeunes gens, vivons ! aimons ! buvons !... » Le premier qui fit entendre aux oreilles romaines ce terrible et fatal conseil, ce n'est pas Horace, écrivant ses satires et même écrivant ses amours. Il rêvait les honneurs de la poésie inspirée ; il savait qu'il était un poëte lyrique ; il savait qu'un poëte est rarement respecté à donner ces tristes conseils ; enfin le grand malheur : se fermer le vaste espace où Pindare avait déployé ses larges ailes.

Cherchez avant Horace, au milieu des lettres de Cicéron, un tableau frappant des doutes et des renoncements de cette époque ; écoutez ce que deviennent les grands

1. M. Hugo a dit cela autrement :

..... Le banquet des amis, et quelquefois les soirs,
Le baiser jeune et frais d'une blanche aux yeux noirs.

esprits au commencement des révolutions, et comprenez, par cet exemple, à quel point notre Horace oubliait les champs de Philippes et la voix de Brutus.

« — Nous avons perdu, non-seulement la séve et la substance de l'ancienne république, mais encore il nous faut renoncer à son apparence, à son image.—Elle n'a plus rien qui nous soit sympathique, et vous devez être un homme au désespoir ?—Moi ? pas le moins du monde. Adieu la république, eh bien ! je m'en console au barreau. Avocat, je mène une vie active et paisible, honorée et brillante, et je ne m'inquiète guère de quelle hauteur je suis tombé, quand je vois à quels abîmes j'échappe enfin, et que je me retrouve en ma belle maison de la ville, au milieu de mes agréables maisons des champs. Pourvu que je philosophe, à mon aise, avec deux ou trois amis, tout peut se rompre autour de moi, tant me voilà guéri de cette inquiète et maladive sensibilité, si funeste à mon repos ! Frappez sur mon cœur, il est mort ! Ma sensibilité, je n'en ai plus. Moi, ma famille et mes amis, voilà tout [1]. »

Qui donc, entendant ces tristes paroles de Cicéron, ce grand sage, et le voyant se soumettre, avec ce contentement étrange, à la loi suprême, à la nécessité, voudrait reprocher à notre Horace les tendresses de la tendre Barine, et les rendez-vous de la blanche Néobule ? Qui lui voudrait imposer Canidie, une empoisonneuse, et qui le détournerait de la fenêtre où Chloé, souriante, attend son

1. Cicéron à Atticus.

amoureux perfide !... Ah ! Chloé ! Elle avait cependant un mari légitime... un mari de Toscane, un mari capitaine..., autant d'excuses à l'infidélité de la belle. Il y avait aussi Pyrrha, l'infidèle et la charmante. Il la surprit, un jour, avec le jeune Sybaris, dans la même grotte où lui-même, Horace... Ah ! Pyrrha ! Lydie aussi, elle était infidèle, et pourtant, Lydie était la préférée. Elle arrivait soudaine, elle partait mécontente ; hier elle appartenait à Télèphe, aujourd'hui Lydie appartient au jeune Calaïs; elle avait vu des rois à ses genoux ; des hommes d'État se disaient ses esclaves ; telle, Volumnia la comédienne, en litière au milieu des licteurs de Marc-Antoine.

Elle est la cousine de Manon Lescaut, cette Lydie, et sans cesse égarée et toujours perdue, elle revient à l'heure où elle est le moins attendue... Ah ! que de romans, que de drames, d'élégies et de chansons pour Lydie ! A dix-sept cents ans de distance, elle inspirait à Molière une merveille : *le Dépit amoureux ;* elle inspirait à Jean-Jacques Rousseau le plus rare et le plus charmant des petits chefs-d'œuvre, à savoir : *le Devin du village*. Ainsi protégée, elle ne saurait mourir !

—Mais, dites-vous, comme Horace, enfin, l'a traitée, avec quelle incroyable cruauté !—J'en conviens ; mais rappelez-vous les injures de Properce à Cynthie... Et puis, cette rage était encore de l'amour.

Cependant, l'heure arrivait d'être enfin sinon sage, au moins calme ; Horace allait avoir... quarante ans. Tant que cela ! Il n'en savait rien encore, il s'en douta, se voyant presque seul, et toutes ces beautés passagères lui

disant adieu! « Adieu, mon poëte! adieu! Nous allons aux plus jeunes! Nous allons du côté de l'aurore. » — Allez! disait-il. Et de ces fuites il se console avec la belle et jeune esclave d'un Grec, appelé Xanthia. Telle Briséis, esclave, aimait Ajax Télamon; telle Cassandre, esclave, Agamemnon en fit sa proie! Ainsi lui-même, il s'excuse, et prend la défense de ses propres folies, dans ses vers les plus charmants.

Vous avez donc vu, dans ces pages si remplies de tout ce qui l'entoure et l'explique au lecteur, Horace le satirique, Horace l'amoureux; satire innocente et faciles amours. Relisez ces poëmes charmants, vous n'y trouverez pas un regret de ses cruautés passées, pas un remords de ses passions évanouies. A défaut de sagesse, il est la prudence en personne; on dirait qu'il a toujours, comme le fils d'Ulysse, à ses côtés, Minerve elle-même. — « Où donc allons-nous, déesse? » Horace, en effet, savait très-bien qu'il ne dépasserait pas certaines limites.

Aussi bien, il reste en deçà des passions de Tibulle et des feux de Properce; il n'eût jamais consenti, comme Ovide, à ne songer qu'à ses amours. Non, certes; il songe à son état dans le monde, à sa fortune, à plaire au César, à démentir le satirique Labiénus; il a compris qu'Auguste-empereur ne saurait se passer des poëtes, et surtout d'un poëte tel que lui, et pendant que Virgile enseigne aux Romains l'agriculture oubliée, Horace enseigne aux esprits turbulents la prudence, aux âmes révoltées la bienveillance et la résignation. Il enseigne à tous l'obéissance, et cette gloire excellente qui vient de

la probité, de l'exactitude, et de la régularité dans le commerce de la vie. Il dit, avec Cicéron : que les citoyens d'une république sont tels que celui qui les gouverne. A quoi tiennent, à cette heure, les destinées du monde ? A ce maître, à ce dieu de l'univers ! Qu'il vive et nous vivons ! — *Principis omen*, disaient-ils ; s'il tombe, aussitôt l'univers chancelle, éperdu et cherchant sa voie à travers tous les désordres.

Auguste, à ce compte, était l'âme et l'esprit de Rome, et quand, frappé par un mal dangereux, il s'en revint, guéri, de Caprée en sa maison de l'Aventin, il entendit du rivage, et des plus hauts sommets de la terre et du ciel, des voix qui le saluaient maître et sauveur ! Musa, son médecin, eut les honneurs d'une statue au temple d'Esculape, en reconnaissance de cette guérison. Le monde ignorait alors que le successeur d'Auguste aurait nom Tibère, et que Tibère, enfant (si voisin de Néron), avait déjà vu le jour.

XI

A contempler l'empereur Auguste avec les yeux des poëtes de son temps, sa tyrannie est tout de suite expliquée et pardonnée. Il était habile, heureux, nécessaire, indispensable ; il avait étudié le côté faible et sanglant de toutes les tyrannies qui avaient précédé la sienne ; il

avait en grande haine l'insolence et le mépris de Sylla, les brutalités sauvages de Marius, les vices désordonnés d'Antoine ; il avait en grande émulation la douceur et la majesté de César. A son exemple, il avait admis aux honneurs publics les fils des exilés et des proscrits. Maître absolu, il gardait les dehors du simple citoyen; il avait agrandi, sans peine et sans bruit, les limites de l'empire; il avait couvert de magnificence et de grands monuments la ville éternelle. On l'avait vu panser, d'une main bienveillante, les hideuses cicatrices de la guerre civile, enseigner à cette nation de soldats le respect des prospérités pacifiques, rendre honneur au commerce, à l'échange, au voyage, à la navigation, à la poésie, aux belles-lettres, à tous les arts de la paix, si bien qu'à l'heure suprême, il avait effacé tous ses crimes, amnistié ses trahisons.—Il faisait peser, pour alléger ce fardeau *plus lourd que l'Etna,* sur ses deux collègues, les meurtres du triumvirat. La gloire absout tant de choses ! La fortune est une si grande excuse !

Il n'eût pas voulu du pardon, tant il comptait sur la reconnaissance... et sur la complaisance de l'histoire ! Il a donc commandé même à l'histoire ; ami des poëtes, il devait trouver, chez nous, pour son véridique historien, le grand Corneille, l'auteur de *Cinna!*

Auguste, empereur, avait tous les goûts et tous les instincts des esprits cultivés; il savait la philosophie et l'antiquité, il tournait vivement une épigramme, il excellait à dicter de petits vers bien faits; il aimait les spectacles et favorisait les comédiens; mais si le comédien

s'enivrait à son propre encens, il le mettait à la raison à coups de verges. C'est ainsi qu'il a châtié le comédien Stéphanius qui traînait à sa suite une patricienne, habillée en petit garçon. Une autre fois, il fit fouetter Hylas, le bouffon ; même il exila Pylade, un favori du peuple, pour avoir désigné d'un doigt insolent tel spectateur qui le sifflait. Il se donnait souvent le plaisir d'appeler à ces fêtes populaires, non-seulement des musiciens et des danseuses, mais encore (en signe de son mépris pour les marchands d'héroïsme), il avait à sa solde des histrions de philosophie et des baladins de morale (ils ne sont pas morts !) qui parlaient aux convives ricaneurs de religion et de sagesse. Auguste était le bon sens en personne, avec une pointe d'ironie. Il n'a jamais tant ri que le jour où son intendant, qui marchait devant Sa Majesté, voyant accourir un taureau furieux, jeta son maître au péril, et se tint caché derrière lui.

Dans un spectacle, après l'écroulement de l'amphithéâtre (à Fidènes), où vingt mille spectateurs furent écrasés sous les décombres, comme il vit que le peuple était pris d'une terreur panique, il fut se placer à l'endroit du théâtre où la ruine semblait inévitable ! Au théâtre, il voulait qu'on arrivât bien vêtu, en belle toge empourprée, et que les Romains se souvinssent qu'ils étaient la *gens togata* par excellence ; c'est pourquoi il interdit les jeux publics au spectateur mal vêtu. C'était le prince aimé des beaux esprits, l'ami des élégances, un bon juge, enfin, des œuvres de génie. Il y eut même un jour où, dans le palais d'Octavie, se réunirent Auguste,

Livie, Agrippa, Mécène. Les voilà, tels que nous les avons vus dans le tableau de M. Ingres, prêtant une oreille attentive et charmée au fils d'Homère et de Platon, au divin Virgile.—Et de même qu'à son retour d'Actium, Auguste avait entendu, quatre fois de suite, avec ravissement, la lecture des *Géorgiques*, il se préparait à cette lecture de l'*Énéide*, qu'il implorait depuis tantôt onze années. Un poëme aussi grand que l'*Iliade!*... Auguste en était convaincu.

Le premier chant fut lu par Virgile; Mécène, pour reposer le poëte, prit le manuscrit et déclama le second chant. Ils arrivèrent jusqu'au sixième, au milieu de l'attention la plus vive, et quand le poëte en fut à ces mots, solennels comme une ode, et touchants comme une élégie : — « Enfant, tu seras Marcellus ! » Octavie tomba inanimée aux bras de son frère... Or Livie était là, pleine de fièvre et d'angoisses, pâle et haletante sous les yeux du poëte, comme si le poëte allait dévoiler le meurtre de Marcellus !

Doux Virgile ! Il fut épouvanté de son triomphe, et bientôt, en toute hâte, il prit congé de Rome altière, de ses temples, de ses palais, de ses portiques, de ses soldats, de ses pontifes ; il revint, calme et silencieux, aux orangers de sa Parthénope, épris de la nature, et l'adorant à la façon de Lucrèce. Il était le dernier ami, le dernier confident du polythéisme expirant ; il s'abandonnait, de toute son âme, à ces enchantements qui étaient une part de son génie; il avait choisi les plus doux aspects de cette terre et de ce beau ciel qu'il a chantés ; il a vécu en les

bénissant, il est mort en leur laissant une part de soi-même. A cette heure encore, en le cherchant bien, ce grand Virgile, on le retrouve à Naples, au cap de Misène, aux rivages de Cumes, où débarque Énée; et plus bas, dans l'antre (*antrum immane*), le long des eaux de l'Averne, où rien ne saurait vivre, on le retrouve.

Tout d'un coup, l'air s'anime et s'égaye. Entendez l'alouette, écoutez le rossignol; saluez les bruits de la vie et ses ornements divins, la terre et le ciel, la guerre et l'amour, les passions, les croyances, le fleuve et l'Océan, le vent qui gronde et le zéphyr, ormeaux et pampres, les fruits et les fleurs, la vigne éclatante et féconde, et déjà l'Élysée, où les maîtres de Virgile, Homère, Épicure et Platon, errent au milieu des âmes heureuses, attendant leur disciple bien-aimé.

Et puisque voilà Virgile, un croyant, qui se rencontre au milieu de la grande société romaine, et qui parle en pontife, de Vénus, de Vesta, d'Apollon, de Jupiter, des grands dieux, des dieux moindres, de l'Olympe éclatant et des divinités infernales, on se demande avec une certaine inquiétude : Horace est-il donc un vrai païen ? Horace a-t-il gardé les anciennes croyances, et quand il parle, avec tant de véhémence et d'éclat, des dieux que reconnaît Virgile, est-ce un jeu, est-ce une inspiration?... J'en suis fâché pour les sceptiques, Horace est un croyant; il se tient, comme un sage, entre l'idolâtrie ignorante de son peuple, et les systèmes subtils des philosophes [1].

1. En fait de *subtilités*, on ne lira pas sans intérêt cette lettre de

En sa qualité d'Athénien, il croyait à la poésie, et cette croyance était la croyance à tous les dieux. Il croyait à la légende héroïque, à l'autorité du poëme, aux enseignements de Pythagore, aux promesses de Platon, aux *OEuvres* et aux *Jours* d'Hésiode, aux déesses idéales, au culte positif, aux belles fables: Orphée, Eurydice, Amphion; aux chants de Therpandre et de Thalétas, à la divine intervention dans les tragédies d'Eschyle et de Sophocle; il jugeait avec Aristophane qu'Euripide était un impie... Il s'inclinait devant les dieux de Phidias, fils d'Homère, comme avait fait Paul-Émile, un Romain de la vieille race.

Il croyait aux dieux d'Homère et de Pindare, à la jeunesse, à l'amour, au plaisir; il croyait à Vénus, reine de

Cicéron à son ami Trébatius, nouvellement converti à la religion d'Épicure :

CICÉRON A TRÉBATIUS.

« Savez-vous ce que l'on vient de me dire? On m'a dit que vous vous étiez fait épicurien! Certes, voilà ce qui s'appelle un bon parti; mais de quel front exercerez-vous désormais votre profession d'avocat, avec ce beau principe de rapporter tout à soi-même, et sans nul souci de la chose publique? En même temps, que deviendra pour vous ce vieil axiome, à savoir : « Que les hommes sincères seront « sincèrement dévoués l'un à l'autre, et que tout est commun entre « les sages, » quand vous serez désormais le centre unique de votre ambition et de votre dévouement? En même temps, vous voilà privé de jurer par Jupiter *, puisque, aussi bien, les stoïciens reconnaissent un dieu que rien n'étonne et que rien n'agite! Il faudra bien aussi, pour obéir à vos nouveaux titres, vous détacher absolument du souci des affaires humaines. Un stoïcien se mêler de politique? Ah! fi! »

* Et Lucrèce, en parlant de l'Être suprême :

Nec bene pro meritis capitur, nec tangitur ira.

la beauté; il croyait aux trois Grâces qu'il avait entrevues, à demi-nues, aux douces clartés de la lune de mai; il croyait aux amours de Jupiter, au cygne de Léda, aux filets de Vulcain; il croyait surtout à la divinité d'Auguste.

Il croyait que l'âme était immortelle; il disait avec un ancien, grand contemplateur de la mort: « N'êtes-vous pas très-désireux de converser avec Homère, Hésiode et Musée? Ah! je voudrais mourir plus d'une fois, pour jouir des fêtes et des bonheurs des sombres bords! » Par la croyance et par l'art poétique, il était d'Athènes, il était de Rome, il acceptait toutes les divinités bienveillantes, toutes les traditions héroïques. Il disait qu'Énée était le lien sacré qui réunit la ville de Priam à la cité de Romulus, qu'Athènes appartenait à Minerve aussi bien que Rome au dieu Mars. Il acceptait pour un seul Dieu le dieu des bois, du printemps et de la guerre! Il aimait les sylvains et les faunes, en leur qualité de demi-dieux italiens par excellence, ornement des bocages d'Italie. Il croyait à Saturne, à l'âge d'or, à Cérès, aux dieux lares, à la Grâce, à la Muse, au Faune ami de la joie, à la bonne foi, plus transparente que le cristal.

Il appelait Mercure le conducteur des âmes, ψυχαγωγός; il eût raconté volontiers que Castor et Pollux étaient accourus, haletants, pour annoncer aux Romains la défaite de Persée en Macédoine; il disait que Janus veillait à toutes les portes de la cité, à ses destinées, au sort des pontifes.—A ses yeux, Jupiter représentait ces grandes choses indispensables au maintien des sociétés

régulières : l'ordre, la propriété, la famille et la Victoire, et surtout la Victoire. En même temps qu'il obéissait aux grandes croyances, il était accessible aux superstitions populaires; il croyait, avec Virgile, qu'une corneille à gauche était d'un mauvais présage; il défendait à Leuconoé, sa maîtresse, d'interroger l'avenir...

Ces petites superstitions, les plus grands esprits de Rome les ont partagées, et ne s'en faisaient pas faute : « Votre mère est morte de la peur qu'elle avait que les femmes du Latium ne manquassent, cette année, d'amener les victimes ordinaires du mont Albain, » écrivait Cicéron à son compère Atticus. L'empereur Titus, les délices du genre humain (c'est encore Suétone qui raconte), mourut subitement, pour avoir entendu le tonnerre, au milieu du ciel calme et serein. Lui-même, Horace, il assistait aux cérémonies de son temple : *Assisto divinis*[1]. Il se félicite d'être aimé des dieux pour sa piété. Il est vrai qu'il a dit quelque part : *Parcus deorum cultor*, mais ceci est une vanterie assez commune aux beaux esprits. « Je contrefaisais l'incrédule! disait le grand Condé, par vanité pure. » Ajoutons que Pindare était beaucoup plus dévot qu'Horace. Il bâtit, à ses frais, un temple à Jupiter; le sculpteur Calamis eut l'honneur de représenter le porte-foudre.

1. On dirait aujourd'hui : *Je vais aux offices!* Dans une comédie de Térence, quand le bonhomme Démophon revient d'un long voyage, son premier soin est de rentrer dans son logis, pour saluer ses dieux domestiques :

> Deos penateis hinc salutatum domum
> Divortor; inde ibo ad forum, etc...

Dans le temple de Delphes, la grande prêtresse l'invitait à la table d'Apollon. Écoutez ce vers de Pindare, et voyez si l'on disait mieux à Port-Royal :

Il est toujours très-bon de bien parler des dieux!

Pour n'en pas trop dire, Horace était un de ces croyants qui ne croient pas toujours, mais il faut les croire lorsqu'ils disent : *Le dieu, voici le dieu!* C'était, de sa nature, un esprit irritable et qui n'eût pas redouté l'exagération, si l'exagération n'était pas une faute de bon goût. A l'exemple de Pindare, qui disait du vin : un *satrape ;* il appelait l'esprit : un consul (*animus consul*) ; il appelait un vrai *crime* le vaisseau qui emportait Virgile (*impiæ rates*) ; il appelait un miracle un arbre qui tombe et qui l'épargne; il craignait le froid, la fièvre, et la fatigue, et le tonnerre. Il est trop Romain pour être un lâche ; il est trop poëte pour ne pas obéir à ses nerfs.

Nous avons vu quelque part, dans *Sénèque*, un certain Métellus, qui n'est pas un homme : « C'est l'air, c'est le jardin, c'est l'Océan, c'est le rivage, ou la solitude. » ...Horace est souvent cet homme. Aujourd'hui dans la nue, et demain *un vrai fils de la terre*. Enfin, pour compléter cette image, il partageait avec Virgile une des plus douces vertus des grands cœurs : il avait la patience, et par la patience il allait à la résignation.

XII

Après l'empereur, le second de l'empire (en apparente dignité), était Agrippa, le vainqueur d'Actium. Comme il avait gagné la plus grande bataille, à savoir la dernière, Agrippa devait être absolument ou le plus solide appui, ou le plus grand danger du nouveau trône ; il fallait l'exiler comme un complice, ou le traiter comme un frère. Auguste donna la main de sa sœur au général Agrippa, et n'eut point de sujet plus dévoué. Toutefois, son véritable ami, son confident de toutes les heures et de tous les jours, ce fut Mécène. Il représentait la clémence et la patience au pied du trône. Autant le général Agrippa croyait à la force, autant Mécène inclinait à la douceur ; Agrippa brisait l'obstacle, et Mécène le tournait. Mécène était la prudence et la patience en personne; il avait pris, dans ce vaste empire à gouverner, pour sa tâche excellente, l'apaisement des esprits, la consolation des ambitions trompées, les déférences qu'un homme habile a toujours avec l'opinion publique, une reine qu'on ne détrône pas. Comme il savait, par sa propre expérience, et par le charme infini qu'il y trouvait lui-même (Agrippa ne s'en est jamais douté), le charme et l'attrait tout-puissant de la poésie et des beaux-arts : que le rhythme est une force, et que les beaux poëmes comp-

tent au premier rang des gloires les plus durables, Mécène s'était fait un devoir d'encourager les poëtes, les écrivains, les artistes, les rêveurs, les passionnés de la forme et de la beauté, tout ce qu'il y a de moins dangereux dans les cœurs, tout ce qu'il y a de plus rare et de plus charmant dans les âmes douées de ces *ailes qui battent comme des artères* (Platon). Mécène était vraiment « fils de roi, » dans cette éclatante protection qui contenait, en germe, un second siècle de Périclès.

Dans cette gloire impérissable, il devait arriver, par la reconnaissance des poëtes, que Mécène aurait sa part. « Honorons les poëtes! » s'écrie, au milieu de son plus grand drame, le divin Sophocle; et comme, à leur tour, les poëtes se sentirent aimés de Mécène, ils en firent un des leurs, le mêlant dans le bataillon sacré.

Interrogez le siècle d'Auguste ; il vous dira le vrai nom et l'origine de Mécène : il descendait des rois d'Étrurie et de Porsenna, protecteur des Tarquins; son aïeul paternel et son aïeul maternel avaient commandé des légions romaines. Né dans l'ordre équestre, il n'en voulut pas changer; il resta un simple chevalier romain; même il voulut qu'Horace partageât avec lui cette dignité. De bonne heure, il savait les deux langues, ce qui était le signe excellent d'une éducation libérale.

Il fut, jeune homme, un disciple endetté, très-endetté, d'Épicure; il écrivit en prose, il écrivit en vers; à l'armée, il se battit en vrai Romain. Octave, Agrippa, Mécène, composèrent, de bonne heure, un de ces intimes et pacifiques triumvirats qui peuvent accomplir des miracles.

Si donc Agrippa était le bras d'Octave, Mécène en était le conseil. Mécène, avant de parler aux émeutiers de la ville, avait appris, de bonne heure, à calmer les séditions du soldat. Il fut un sage au milieu des guerres civiles; il en retira sain et sauf son propre honneur, ce qui est une tâche et difficile et rare. Préfet de Rome, il fit justice exacte des brigands et des faussaires; énergique au besoin, mais toujours calme, il allait prodiguant les grâces de son bel esprit. Contrairement au conseil d'Agrippa, Mécène inclinait Auguste à garder l'empire, et de ce conseil, dont Auguste n'avait pas besoin sans doute, est sortie une des plus grandes scènes de la tragédie à la Corneille:

Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse
En la main d'un bon chef à qui tout obéisse.
Si vous aimez encore à la favoriser,
Otez-lui les moyens de se plus diviser.
Sylla, quittant la place enfin bien usurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à César, à Pompée,
Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir,
S'il eût, dans sa famille, assuré son pouvoir.
Qu'a fait du grand César le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide ?
Que n'eussent pas atteint Rome, par les Romains,
Si César eût laissé l'empire entre vos mains ?
Vous la replongerez, en quittant cet empire,
Dans les maux dont à peine encore elle respire,
Et de ce peu, seigneur, qui lui reste de sang,
Une peine nouvelle épuisera son flanc...
Que l'amour du pays, que la pitié vous touche,
Votre Rome, à genoux, vous parle par ma bouche..

On s'incline avec respect, et non pas sans terreur, à ces échos des ambitions et des grandeurs d'autrefois !

Les amis de Mécène, en dehors d'Horace et de Virgile, auraient suffi à illustrer une vie entière. Il comptait, au premier rang de ses amis, Pollion et Valgius, hommes consulaires ; Varus, un poëte épique ; Fundanius, célèbre par ses comédies ; Domitius Marsus, que l'épigramme avait fait redoutable. Il y avait aussi dans ce cercle intime Varius et Plotius Tusca, les conseillers de Virgile et les premiers confidents de *l'Énéide* ; Arcus d'Alexandrie, ami d'Auguste, et les deux Viscus, ornements du sénat ; Mélissus et Fuscus Aristius, deux grammairiens ; Héliodore, un rhéteur et le plus savant des Grecs ! En orateurs (l'éloquence à son déclin), la maison de Mécène se glorifiait de ces derniers maîtres : Pédius Publicola, Messala Corvinus, Caïus Furnius, tribun du peuple, et son fils l'historien. Les uns et les autres, ils ne juraient plus que par Mécène. Ils l'aimaient pour sa grâce affable et pour son entretien charmant. En même temps, que de louanges unanimes de tous les beaux esprits autour de cet homme heureux ! Même après sa mort, il a retrouvé toutes ces louanges. Juvénal, qui l'eût dit ? en parle avec respect : *Magni ingenii virum.* « Mécène, le bras droit de César, » disait Albinovanus. Appien le loue ; Quintilien, Properce et Martial ont célébré la grâce et le bel esprit de Mécène. Modeste était sa maison, splendides étaient ses jardins. Il y fit bâtir une tour qui gardera son nom. Hélas ! ce fut de ces hauteurs mémorables que Néron,

une lyre à la main, contempla Rome en proie aux flammes que lui-même il avait allumées.

Entre Horace et Mécène il y eut, tout d'abord, cette répulsion du grand seigneur qui ne veut pas tolérer l'indépendance autour de soi, et cette méfiance du bel esprit qui se demande, en effet, si cet homme est un vrai poëte, et si l'on en peut faire un ami? La satire d'Horace avait frappé même sur les amis de Mécène, et tout d'abord, il voulut savoir quel était l'imprudent qui remplissait la ville entière de ses colères et de ses mépris? On lui répondit que c'était un des soldats de Brutus, un républicain ruiné par la guerre, un ennemi d'Octave. — « Ah! c'est dommage et j'en suis fâché, répondit Mécène, il a bien du talent, ce jeune homme. » Une autre fois, pour une ode amoureuse où le jeune épicurien s'était dépouillé du manteau troué de Zénon : — « Vraiment, disait Mécène, voilà des choses charmantes et toutes nouvelles, il est fâcheux que cet esprit-là et ce talent ne soient pas de nos amis. — Seigneur, répondit alors Varius à Mécène, cet Horace est des nôtres, il a servi sous Brutus, mais il sort des écoles d'Athènes; il a beaucoup admiré Caton, mais il est l'amant de Chloé, et c'est lui qui a *lancé* l'épouse du pauvre Ibicus. C'est un homme amoureux, intelligent, très-Athénien, très-Italien, grand ami de Virgile, et nous vous en répondons. —Amenez-moi donc ce tribun des soldats de Brutus et cet amoureux de Chloé, reprit Mécène, et soyons amis! »

Là-dessus, on se met en quête du poëte... Il était chez Lydie, il était chez Glycère! Il était à table, au milieu des

fleurs, la coupe à la main, Néobule à son côté. — « Viens, disait Varius, Mécène t'appelle, il veut te voir. » — « J'irai demain, » dit Horace. Et huit jours après il était au palais de Mécène, présenté par Virgile et par Varius...

Le premier abord ne lui fut pas favorable. Il avait les yeux rouges, la taille épaisse et courte, un grand air d'étonnement, voisin de l'ennui... A peine ils échangèrent, Mécène et lui, quelques paroles, et il s'en revint dans son humble maison, très-persuadé qu'il avait déplu. « Quel malheur, disait Virgile, il va se remettre à écrire des satires!... » Il n'écrivit pas de satire. Il obéissait, à cette heure, uniquement, à l'ode éclatante; il s'était reconnu lui-même un lyrique; il essayait ce nouveau penchant de son génie, et, tout entier à sa tâche, il oublia sa disgrâce, au bruit amoureux que faisaient ses douces chansons. Tel Béranger, après Waterloo, se mit à chanter Lisette et l'empereur! L'un disait dans la rue : « Entends-tu ces vives chansons? » L'autre disait en pleine académie : « Entendez-vous cette ode inspirée? »

Ils avaient raison, celui-ci et celui-là : l'ode était une chanson, la chanson était une ode... Béranger, comme Horace, était un poëte aimé des dieux.

Jupiter his alta sonuit clementer ab Ida.

Il paraît que le prudent Mécène sut bon gré au poëte de son peu d'empressement à le revoir. Ces grands seigneurs ont tant de caprices! « Les grands seigneurs croient être seuls parfaits; ils n'admettent qu'à peine,

dans les autres hommes, la droiture d'esprit, l'habileté, la délicatesse, et s'emparent de ces riches talents, comme de choses dues à leur naissance ! » Qui parle ainsi, qui donc peut parler ainsi ? La Bruyère ! et tout de suite il ajoute, en guise de péroraison : « C'est cependant en eux une erreur grossière de se nourrir de si fausses préventions ; ce qu'il y a jamais eu de mieux pensé, de mieux dit, de mieux écrit et peut-être d'une conduite plus délicate, ne nous est pas venu de leur fonds : ils ont de grands domaines et une longue suite d'ancêtres; cela ne peut leur être contesté. »

Éloquentes et justes paroles. Heureusement que si Mécène, fils des rois, intime confident d'Auguste et de ses mystères, était un des plus grands seigneurs de l'empire, il avait le goût, l'habileté, le discernement, un jugement sain et raisonnable; il était sans morgue et sans hauteur; au contraire, il savait comme on loue et comme on approuve. Il *sentait le mérite;* il le traitait bien, il voulait en être estimé, afin que cette estime relevât la grandeur de sa faveur, et fût un chagrin de l'avoir perdue. Enfin, il aurait eu honte, pour lui-même et pour les autres, des caresses étudiées et des stériles embrassements. En politique habile et prévoyant, il oubliait très-volontiers, au centre des meilleurs esprits, des plus belles œuvres, dont il était le premier et le plus fidèle écho, sa puissance et ses grandeurs. Bienfaiteur, il trouve à la fois l'occasion et la volonté de son bienfait ;

Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes !

« De Votre Éminence le très-humble, obéissant serviteur et *pensionnaire,* » écrivait ce lâche Balzac au cardinal Mazarin... Puis il ajoute, aussi vain qu'ignoble : « Quand vous me donneriez autant de terres que la comtesse Alix en donna à mon quarantième aïeul ! » Mécène eût chassé ce Balzac de son antichambre ; Horace et Varius lui auraient tourné le dos.

Au contraire, ici, d'Horace et Mécène, la protection vient de haut ; elle est acceptée d'égal à égal, de l'ami à l'ami. Un mendiant d'antichambre et d'escalier, un plat valet qui sourit et tend la main, un *Pamphile* uniquement occupé de sa fortune, à genoux devant qui le sert, insolent pour tout le reste, eût été le mal venu chez Mécène. Il cherchait des amis, non des courtisans. Il cherchait des esprits et de beaux ouvrages. Au bout de six mois, il revit Horace, et cette fois l'amitié fut bientôt faite.

Il y a des instants où tel homme, qui vous déplaisait hier, vous plaît et vous charme aujourd'hui. Le grand secret, c'est d'arriver à l'heure où l'on plaît, à l'heure où l'on veut plaire, et vraiment, entre Horace et Mécène, l'un de l'autre à tant de distance, il y eut une espèce de convention tacite, qu'ils se convenaient à merveille. Où donc Mécène eût-il rencontré plus de grâce, avec plus d'indépendance et de bonne humeur, que dans ce poëte qui vivait de son humble place au trésor ? Où donc Horace eût-il rencontré un seigneur plus facile à vivre, avec plus de complaisance et de bonté pour les beaux esprits qu'il adopte ?

Horace avait peu d'ambition ; Mécène, préfet de Rome

et d'Italie, était revenu de toute espèce d'ambition! L'un et l'autre, ils faisaient le même rêve: un grand repos... Mais le ministre est mort à la tâche; au contraire, Horace eut bientôt réalisé tous ses rêves : un loisir honorable, une fortune égale aux plus modestes désirs, un beau petit coin de terre entre le silence et l'ombre! Il eut donc sa maison de plaisance à Tibur, entre les murmures du fleuve et les pampres de la colline; il eut un domaine utile et de bon rapport dans les terres de la Sabine. A Tibur, il était le voisin de Mécène. C'était la ville encore, ce Tibur; en sa maison de la Sabine, il avait pour voisin son fermier. Ici la terre était riche et féconde; ici la rivière arrosait d'abondants pâturages; ici la culture est sérieuse; ici vous trouverez de quoi vivre, au milieu d'une rustique abondance!

Enfin, qui le croirait? aux délices de Tibur, à ces beaux lieux qu'on ne saurait trop louer, au voisinage, à la conversation de Mécène, aux visites galantes de Néère et de Lydie, au bruit qui venait de tous les côtés de l'empire, Horace préfère sa rustique et silencieuse Sabine.

En vain Mécène le rappelle, en vain il promet à Mécène de revenir. — « Je suis si bien ici! disait Horace. Il y fait si bon vivre! Et tant de passions s'agitent autour de vous, mon cher Mécène! *Care Mæcenas!* De grâce, attendez-moi! Je vous en prie, accordez à ma rusticité ce nouveau congé que je demande! » On le voit, il parle en ami, et je cherche en vain le courtisan, le flatteur, voire le simple empressé, dans les rapports du protégé et du protecteur. Horace a mis en action cette parole de La Bruyère :

« La cour ne rend pas content, elle empêche qu'on le soit ! » Il n'était pas de ces gens aventuriers, hardis, d'un caractère libre et familier, qui se produisent eux-mêmes, protestant qu'ils ont dans leur art toute l'habileté qui manque aux autres. Il voulait rester son maître ; il n'eût vendu à aucun prix sa liberté si précieuse; il cède, et très-volontiers, la place aux *satellites de Jupiter*, « qui se lèvent et qui se couchent sur l'intérêt! » Il ne se dit pas à lui-même : « Sois effronté et tu réussiras ! » Au contraire, il dirait volontiers : *A moi, prudence!* Il est plein de modestie et de sérénité ; il cache avec soin sa faveur, et ce n'est pas lui que l'on entendra jamais se vanter : « Je dînai hier à Tibur, et j'y soupe ce soir; Mécène me disait... Je disais à Mécène... » Horace est un homme *arrivé* (c'est un mot de M. de Talleyrand parlant de M. Thiers); il laisse à qui les veut l'orgueil, l'arrogance et la présomption, ces folies du parvenu, ces vertus de l'ambitieux. Il a mieux fait : il est resté fidèle à la franchise, à l'équité, à la libre parole. Il ne veut pas de cette vie abominable du courtisan où tout est sérieux et mélancolique, au milieu de tant de caprices, au milieu de tant de hasards. « Le meilleur de tous les biens, se dit-il, c'est la retraite, et le plus bel endroit, l'endroit qui sera son domaine! » Que disait-il encore? il disait... justement ce que dit La Bruyère après Horace :

« Qui est plus esclave qu'un courtisan assidu, si ce n'est un courtisan plus assidu? » Ils disent encore l'un et l'autre : « Un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite ! » — Au fait, celui qui les sait par

cœur, ces deux grands moralistes, n'a plus qu'à les suivre ; il est sûr de marcher dans les sentiers les plus utiles et les plus honnêtes.

A chaque instant, dans les vers d'Horace, on est certain de retrouver Mécène; séparés ils s'écrivent, réunis ils vivent ensemble; ils boivent dans la même coupe, ils entreprennent les mêmes voyages. *Le voyage à Brindes* réunissait Mécène (Mécène allait proposer la paix d'Auguste à Marc-Antoine), Varius, Héliodore, Horace et Virgile; et le récit de ce beau voyage, écrit avec la grâce et dans les accents d'un poëte de vingt-cinq ans (Horace n'avait pas davantage), est une des pages les plus vives que l'antiquité nous ait laissées. Comme ils vivaient, comme ils riaient discrètement ; comme on se fût peu douté que *ce voyage à Brindes* était un voyage politique, entrepris dans l'intérêt du repos de l'empire et de l'empereur!

De la maison de Mécène au palais d'Auguste, il y avait encore un pas difficile à franchir. Auguste était un de ces princes doués de mémoire; il connaissait tous les hommes qu'il devait connaître; il savait qu'Horace avait été un poëte satirique, un ami de Brutus, et qu'avec un grand courage il avait loué, dans ses vers, tous les ennemis du trône nouveau : L. Sextius, Q. Delius, Pomponius Grosphus, Cassius de Parme et Caton. Il se méfiait d'Horace, et pourtant il éprouvait pour cet aimable esprit un attrait sincère! Auguste était bon juge en toutes les choses de la poésie, et quand il entendit le nouveau poëte, inspiré de toutes les gloires du passé, qui rappelait, dans ses odes latines, les anciennes origines, les

vieux rois, les héros d'autrefois, il comprit que cet homme était une conquête à faire, et le voulut voir.

A dater de cette entrevue, Horace appartient à l'empereur, et le voilà qui se met à célébrer, dans un accent inconnu, le présent et le passé de la ville éternelle, accouplant dans ses vers inspirés les victoires présentes, les victoires passées, les rois, les héros, les martyrs, Lucrèce et Virginie, Antoine et Tarquin, Auguste et Brutus.—A cette heure enfin, le monde était plongé dans une paix profonde, et Janus avait fermé sa porte infernale. Au milieu de cette halte entre la liberté et l'esclavage, il y eut donc ce poëte et cet empereur, celui-là célébrant celui-ci, content de ces louanges immortelles.

Cependant Auguste attendit la mort de Virgile, avant de proposer à son nouveau poëte de l'attacher à sa personne. « Donnez-le-moi, écrivait l'empereur à Mécène, il écrira mes lettres, à cette heure où je suis infirme! »—« Hélas! répondit le poëte, voyez ma peine! écoutez mon excuse! Il n'y a pas d'homme plus infirme et plus incapable que moi d'écrire sous la dictée de l'empereur! »

C'est ainsi qu'il échappe à cette tâche illustre, enviée, et qui l'eût tenu à la chaîne. Auguste eut le bon esprit de ne pas se fâcher contre un épicurien qui s'excusait avec tant de grâce, et chaque fois qu'il put lui témoigner sa bienveillance, il n'y manqua guère. Il a fait lui-même une épître à l'auteur de ces deux livres d'épîtres qui ont donné leur véritable accent à la bonne compagnie, et, dirait La Bruyère, à l'*honnête homme* de tous les temps, de toutes les nations et de tous les jours.

— « Mon petit homme, écrivait Auguste, j'ai reçu, en effet, de Dionysius, ton petit tome, et vraiment, c'est un petit livre à ta petite taille, avec ton gros ventre de moins, et je regrette que ton livre n'en ait pas ! » La plaisanterie, à coup sûr, manque d'élégance ; oui, mais on reconnaît l'esprit de l'homme qui se moquait de Mécène et de Marc-Antoine, écrivant, disait-il, plutôt pour se faire admirer que pour se faire comprendre.

A chaque livre, ode ou satire, épître, *Art poétique*, on peut dire, et l'on dit : Horace est là tout entier ! tant ce beau génie est obéissant à toutes les inspirations. Après l'ode, après la satire, Horace écrit ses épîtres. Les épîtres d'Horace, ces sages voisines de la plus noble et de la plus élégante prose, représentent la part la plus humaine et la plus pratique de ces œuvres d'une forme si variée et d'un ton si divers. Toute la morale et toute la philosophie antiques sont contenues dans ces livres petillants de grâce et d'un bon sens qui n'a pas de rival, Voltaire excepté ; mais Voltaire est le disciple, Horace est le maître. On peut se lasser de l'ode et de la satire, on ne se lassera jamais de ces discours familiers, pleins de courtoisie et de sages conseils. Sans cesse et sans fin, avec une abondance, un charme, une égalité d'humeur ineffable, le grand poëte, en ses épîtres, se retrouve à côté de l'orateur, du philosophe et de l'homme du monde. C'est une vivante et piquante comédie où les vices et les ridicules sont poursuivis avec la plus excellente bonne grâce et de la meilleure bonne foi. Aimables pages, écrites avec cet abandon, cet enjouement, ce charme et cette éloquence

où les mœurs, la littérature, la philosophie, les anecdotes, les petits faits de chaque jour, sont consignés avec une grâce exquise. En ces livres, dictés par les grâces, la malice est naïve, la vérité est sans art, la philosophie est sans faste, l'ornement est naturel; c'est là surtout que vous retrouverez l'atticisme et la grâce athénienne unis à l'urbanité romaine! Là, point d'emphase et point de mensonge ou de grossière flatterie; le poëte s'y montre avec modération; les pensées, les maximes, les lois du monde nouveau s'y produisent sans cruauté et sans déclamation. Là nous avons trouvé tous nos proverbes; là nous avons rencontré, écrit quinze cents ans à l'avance, le *Siècle de Louis XIV*. A cette école d'une philosophie indulgente, Boileau s'est formé, Voltaire a pris la bonhomie et l'imprévu de sa poésie légère; — la *bonhomie* de Voltaire! le mot est écrit, et je ne le retire pas.

En résumé, toute la conversation des peuples policés, des nations élégantes, des cours oisives, des reines détrônées, cet art excellent de tout dire avec mesure, ces formules vives et nettes, cette familiarité choisie qui fait de tout honnête homme d'esprit l'égal des plus grands seigneurs, où donc les avez-vous trouvés pour la première fois? Vous les avez appris dans les *Épîtres* d'Horace, et nulle autre part!

Quel art excellent, cette parole intelligente et si limpide! Elle a produit l'épître aux Pisons, c'est-à-dire l'*Art poétique!* Dans la pensée d'Horace, ce n'était qu'une épître un peu longue, à la suite du dernier livre des *Discours*... La postérité en a fait un traité complet d'art

— « Mon petit homme, écrivait Auguste, j'ai reçu, en effet, de Dionysius, ton petit tome, et vraiment, c'est un petit livre à ta petite taille, avec ton gros ventre de moins, et je regrette que ton livre n'en ait pas ! » La plaisanterie, à coup sûr, manque d'élégance ; oui, mais on reconnaît l'esprit de l'homme qui se moquait de Mécène et de Marc-Antoine, écrivant, disait-il, plutôt pour se faire admirer que pour se faire comprendre.

A chaque livre, ode ou satire, épître, *Art poétique*, on peut dire, et l'on dit : Horace est là tout entier ! tant ce beau génie est obéissant à toutes les inspirations. Après l'ode, après la satire, Horace écrit ses épîtres. Les épîtres d'Horace, ces sages voisines de la plus noble et de la plus élégante prose, représentent la part la plus humaine et la plus pratique de ces œuvres d'une forme si variée et d'un ton si divers. Toute la morale et toute la philosophie antiques sont contenues dans ces livres petillants de grâce et d'un bon sens qui n'a pas de rival, Voltaire excepté ; mais Voltaire est le disciple, Horace est le maître. On peut se lasser de l'ode et de la satire, on ne se lassera jamais de ces discours familiers, pleins de courtoisie et de sages conseils. Sans cesse et sans fin, avec une abondance, un charme, une égalité d'humeur ineffable, le grand poëte, en ses épîtres, se retrouve à côté de l'orateur, du philosophe et de l'homme du monde. C'est une vivante et piquante comédie où les vices et les ridicules sont poursuivis avec la plus excellente bonne grâce et de la meilleure bonne foi. Aimables pages, écrites avec cet abandon, cet enjouement, ce charme et cette éloquence

laissa mourir *nonchalamment* (disait Saint-Évremond de madame la duchesse de Mazarin), à l'âge de cinquante-sept ans, non pas sans avoir institué l'empereur son légataire universel. L'empereur accepta ce testament d'un homme qui avait été, sans le savoir, un des plus utiles instruments de sa puissance; il ordonna de magnifiques obsèques pour le poëte qui l'avait tant chanté. Comme l'avait dit Mécène dans l'acte amical de ses volontés dernières, il se souvint d'Horace autant que de Mécène, et, par son ordre, celui-ci fut enseveli à côté de celui-là[1].

1. Notre ami, notre exemple, M. Cuvillier-Fleury, dans un de ses derniers livres, a raconté comme un maître, et de très-haut, Horace et le siècle d'Auguste; la lecture de ces beaux chapitres serait un bien utile complément aux pages que voilà.

OVIDE

OVIDE

I

Horace à peine a disparu dans le tombeau, qu'un nouveau venu, plein de grâce et de jeunesse, était déjà la vie et la fête des élégances romaines; et si profonde il a laissé sa trace en ce monde évanoui, que vous le retrouvez dans tous les souvenirs. C'est ainsi qu'un historien très-net et très-vif, Velléius Paterculus, appelait Ovide « un parfait poëte, et le prince des poëtes latins, » dans un temps qui comptait Horace et Virgile au premier rang des poëtes inspirés. De son côté, Martial, le faiseur de pétitions, et grand emprunteur à ne jamais rendre, un mendiant! (il a laissé bien de la petite famille), plaçait Ovide « à côté de Virgile. » — « Ovide, ingénieux et charmant, » disait Sénèque, oubliant qu'il parlait à la cour de Néron, qu'il parlait d'un exilé de l'empereur Auguste, et d'un proscrit de Tibère!

Avec la même admiration, la même louange, il est parlé d'Ovide, au beau milieu des *Institutions oratoires* de Quintilien. Cherchez ce nom-là dans tous les païens convertis à l'Évangile, et vous le trouverez. Ovide! Il est dans la pensée et dans les regrets de tous les vieillards qui ont eu le bonheur d'être un peu jeunes. Sous toutes les plumes littéraires de ces grands écrivains qui fondaient la religion chrétienne, Ovide apparaît tantôt comme un regret, tantôt comme un remords. Ils ne pouvaient pas s'en défaire, et trop souvent ces doux poëmes, unis, par un involontaire souvenir, aux enchantements de la jeunesse envolée et des printemps d'autrefois, faisaient entendre, à travers les plus sérieuses pensées, un écho de leurs chansons, joyeux et charmant.

Poëte enchanté! Enjouement, grâce accorte; ingénieuse et vivante parole, élégie et chansons, amours jeunes, frais, rieurs, faciles, abandonnés à l'heure présente! Riantes demeures de Bacchus et de ses nymphes joyeuses; lieux enchanteurs où les Muses servent de cortége à l'éclatante jeunesse. « O Vénus! j'apporte et je dépose à tes autels indigents tout l'arsenal qui forçait les portes rebelles! Voici l'échelle, et voici la torche!... Embûches des nuits d'hiver! Protection des nuits d'été!... » C'est une chanson d'Horace... et pourtant Ovide est le véritable amoureux de l'antiquité latine. Il eût adoré Néère, il eût abhorré Ligurinus. Il était amoureux plus qu'Horace, autant que Tibulle! Il aimait à la façon de Parny, du chevalier Bertin et de Gentil-Bernard! Ses amours n'avaient rien de farouche, et son élégie était

sans tristesse. Il était vif et gai, bien portant, bien fait, aimable et partout bien venu. Fils de la mode et des belles amours, il ne prenait guère au sérieux que l'amour.

Dégagé de toute ambition, riant de la pourpre et des licteurs, il donnait l'exemple à toute la jeunesse, et l'accent à toutes les lyres d'alentour.

Disce bonas artes, moneo, romana juventus!

Ovide était le Béranger de *Lisette :*

Oiseau craintif, je fuis la glu des rois;
Que me faut-il? Maîtresse à fine taille,
Petit repas et joyeux entretien.

Il eût dit volontiers, comme un de ses petits-fils, qui était, certes, un plus grand poëte que son grand-père :

Plus d'amour, partant plus de joie!

Il était si convaincu, par lui-même et par ses faciles passions, que la jeunesse est éternelle, et que les Néréides ne quitteront jamais les rives de l'Eubée! Il était si content, si libre, avec toutes les sortes de rires que le maître lui-même, Quintilien, avait retrouvés et notés dans son livre : un rire élégant, salé du sel même de Ménandre et de Vénus Aphrodite; un rire ironique, aimable, éloquent: *Venustus, salsus, facetus, jucundus, dicax, urbanus!*— Et pas un grain de ce sel âcre et caustique (*et sale nigro*) qu'Horace ne dédaignait pas toujours.

Donc, voilà déjà bien des raisons, pour le défendre et

pour l'aimer, cet aimable Ovide, et de bons motifs pour en parler tout à notre aise, en ces temps de vapeur, de tunnels, de machines, d'usines, d'argent à usure publique, d'expositions universelles, de drainage et de chemins de fer.

Un temps d'ignorance et de mépris pour les studieux, où les gros bonnets de la fortune, enrichis de la veille, économistes et faiseurs de statistiques, prendraient volontiers Hector *episcopos*, dans l'*Iliade*, pour Hector, premier évêque de Troie... en Champagne, s'il vous plaît.

II

Ce poëte inépuisable et charmant, Ovide (il s'appelait *Nason*, de son nom patronymique), vint au monde en ces heures sombres où la république était en doute, où le monde, épouvanté des meurtres, des trahisons et des crimes de la guerre civile, allait, docile, au despotisme, au repos, à l'oubli. Il y avait, en ce moment funeste, et chacun d'eux tenant dans ses mains sanglantes un tiers de l'univers connu, trois ambitieux : Octave, Antoine et Lépide, que le hasard, plus que leur courage et leur génie, avait faits les arbitres du genre humain civilisé ; ils venaient, après tant de rencontres sanglantes, de s'abandonner, l'un à l'autre, et comme otages, afin que chacun d'eux en disposât selon son bon plaisir, les amis

de leur fortune et les confidents de leur projet. L'un à l'autre, ils se demandaient, chaque jour, un nouveau sacrifice de leurs partisans réciproques, et le nouveau sacrifice, autorisé ce matin, était accompli ce soir!

Il y eut même une matinée où Marc-Antoine, lâche et vil esclave de Cléopâtre, exigea de l'ingrat Octave la tête éloquente de Cicéron, et ce même Octave, après avoir résisté trois jours, abandonna Cicéron aux bourreaux de Marc-Antoine!...

En ce moment de l'histoire romaine, il nous semble que nous entendons gémir et se lamenter le chœur d'Euripide : « Hélas! la ville est en proie aux factions! Tant de puissance et tant de courage ont cessé d'être un gage de prospérité pour l'avenir!... C'en est fait! Les fleuves remontent vers leur source, la justice est anéantie, et l'ordre est troublé! La perfidie est l'apanage des hommes; les dieux manquent à leurs serments! »

Cependant Cicéron, vendu par Octave, attend l'heure et s'apprête à mourir.

En vain les dieux et les hommes, qui étaient dans le secret de ces graves actions, conseillaient la fuite à l'orateur romain; en vain les corbeaux, ces oiseaux de présage, étaient venus, qui l'avaient réveillé dans son lit... après les premiers pas dans la fuite, il hésite, il s'arrête; il ne veut pas de l'exil; il envie, en ce moment, la mort volontaire du dernier Brutus : « C'en est fait, disait-il, je mourrai dans cette patrie ingrate que j'ai sauvée! » et calme, il attend ses égorgeurs. Ils s'appelaient (l'histoire, en ses vengeances, a gardé ces noms hideux!) Hérennius,

le biographe, et le tribun Popilius Lénas, un client de Cicéron lui-même, que Cicéron avait sauvé d'une accusation de parricide! Il mourut, ce grand homme, égorgé par qui le devait défendre, abandonné par qui le devait sauver! Marc-Antoine, heureux de ce meurtre, accordait à chaque assassin un million de sesterces; puis, le lendemain de ce crime exécrable, Rome entière, expirante de honte et d'effroi, put contempler, clouées à la tribune aux harangues, cette tête illustre, honneur de l'ancien forum, cette tête dont la bouche avait prononcé les *Philippiques*, et cette main vénérable qui les avait écrites.

Que dis-je? ouvrez-la, cette bouche ensanglantée, et vous verrez qu'une main horrible a percé cette langue éloquente; une femme, appelée Fulvie, une louve, accouplée au vil Clodius, et maintenant l'esclave abjecte de Marc-Antoine, a commis cette impiété, qui pèse encore sur le nom romain.

O mon cher Ovide, et vous Tibulle, son digne contemporain, enfants de la même année et de la même heure, hélas! O dieux du Capitole anéanti et des *Pharsales* déshonorées! quelle année avez-vous choisie? Eh quoi! venir au monde, en ces jours dignes de Tisiphone! Ovide et Tibulle (*o culte Tibulle!*) au milieu de ces meurtres, de ces trahisons, de ces vengeances, de ces exils, de ces proscriptions, de tant d'héritages volés, de tant de sang répandu!

III

Ce que disait l'auteur de la *Jérusalem délivrée,* en parlant de la Touraine qu'il appelle « un sol léger et superficiel, la digne patrie des Tourangeaux, du même caractère que ce sol léger : »

> ..... Dolce terra e leve
> Simile a se gli habitatori produce...

on peut le dire, hardiment, de Sulmone et de ses habitants. Sulmone, où naquit Ovide, appartient au sol le plus léger de l'Italie. Elle tient au royaume de Naples. Elle a vu naître, au milieu de ses jardins, respectés par la confiscation du nouvel empire, Ovide, enfant d'une race de chevaliers (*nostri sanguinis auctor eques*). Elle est la patrie (elle s'en souvient encore) du poëte des *Métamorphoses,* de l'*Art d'aimer*, des *Amours,* et de ces tristesses immortelles qui ont répandu, sur les derniers jours du siècle d'Auguste, un voile, une fumée, une vapeur, un esprit de deuil, de contrainte et de ténèbres.

Après une enfance entourée, au degré suprême, de bienveillance et de respect, Ovide, à peine adolescent, partit pour Rome avec son frère, un frère jumeau, dont il était l'image, et les voilà, ce Rémus et ce Romulus de Sulmone, ingénieux, joyeux et charmants, adoptés par

cette Rome où tout se presse, où tout chante, où tout s'oublie, où tout se prosterne aux pieds du nouveau dieu; la ville des églogues et de l'invocation : « Un dieu nous a fait ces loisirs! »

Rome, en ce temps-là, autant qu'Athènes elle-même, florissait par ses écoles savantes. Elle croyait à la philosophie, à la grammaire, à la poésie, à l'histoire ancienne, au théâtre, au poëme, à tous les grands arts; elle croyait à tout... peut-être à la politique, et pourtant elle en faisait si peu!

Surtout, chose incroyable en ces temps du silence officiel, Rome entière croyait encore à l'éloquence; entendons-nous, à l'éloquence utile et sans danger, l'éloquence innocente des rhéteurs de l'école et des avocats du barreau. Hélas! ils étaient morts, ils étaient dans le tombeau même de la liberté, les grands orateurs de la chose publique. Elles étaient à jamais éteintes, ces voix regrettées, ces voix souveraines qui agitaient les peuples et les rois. L'éloquence publique était morte, en ce sénat muet et prosterné; la tribune aux harangues était tachée encore du sang de Cicéron; les avocats seuls, tels que tout à l'heure on les verra dans les satires de Juvénal, s'enivraient des bruits puérils de la parole humaine! Ils avaient fait, ces adroits rhéteurs, de la république une amplification oratoire, une déclamation de l'école. Et pourtant, dénaturée, à ce point, et dégradée, ils ne pouvaient pas, les uns et les autres, renoncer à cette puissance qui s'appelait encore l'éloquence, et plus Rome était veuve et portait le deuil de ses grands ora-

teurs, plus elle était obstinée à en former de nouveaux.

Dans ce merveilleux *Traité des Orateurs* que l'on attribue à Tacite, parce qu'il n'est pas de Cicéron, dans cette louange aux muses de la parole, écrite au temps des empereurs, vous retrouverez abondamment les traces et les souvenirs de cette passion toute romaine. A l'heure même où la libre parole était un crime, ils ne savaient rien de mieux, ces Romains, que de célébrer les triomphes de l'éloquence et le souvenir des grands orateurs d'autrefois. Si, par hasard, quelque maladroit osait intervenir en faveur de la poésie, et préférer le poëte à l'orateur, soudain c'étaient, de toutes parts, des colères et des récriminations violentes. La belle affaire, après tout (disaient les ennemis de l'art dramatique), d'être éloquent pour le compte d'Atrée et de Thyeste, de Phèdre ou de Caton d'Utique, et le bel emploi de l'éloquence : un poëme en vers, quand il nous reste les sentiers et les routes, étroites il est vrai, qui mènent encore au forum !

« Préférer le poëte à l'avocat, y pensez-vous? Le poëte est un jouet brillant, si l'on veut, mais voilà toute sa gloire; on s'en amuse une heure, et tout est dit.

« La poésie est un arbre stérile; à peine elle apporte une louange. Écrire un poëme, eh! quoi de plus facile, et quoi de plus difficile aussi que de le mettre en lumière? A peine écrit, et tout de suite, il faut le colporter soi-même, et solliciter des lecteurs. Quelle affaire ! Ouvrir une salle, apporter des banquettes, convoquer un auditoire, et distribuer des programmes! Et même si l'auditoire arrive, et s'il applaudit, vaine fumée, et joie impuis-

sante! On n'a pas gagné une amitié, pas même un client. C'est vous tous que j'atteste, ô citoyens, la lecture la mieux acceptée et la plus applaudie a-t-elle jamais donné au voyageur qui vient d'Asie ou de l'Espagne la moindre envie de connaître un poëte?

«On dit, en passant dans la rue : « Eh bien! le voilà, c'est lui!» Alors l'étranger regarde, et, s'il est content, il fait comme si on lui eût montré un tableau, une statue, un monument, une simple curiosité. Voilà pourtant tout ce que ça rapporte, une ode, une élégie, une satire, une épigramme, une comédie, une tragédie. Au contraire, il n'est pas de position enviée et si haute à laquelle on ne puisse arriver par l'éloquence. Avec un peu de génie..., avec beaucoup moins, avec un peu d'audace, un homme habile arrive assez vite à l'exercice de cet art, excellent entre tous les arts. Par l'éloquence, en effet, tu viens en aide à l'innocence, à l'opprimé, à ton ami! La cuirasse et l'épée ont une protection moins complète, une défensive moins redoutable. Et quelle fête aussi, pour l'orateur, de se voir entouré, honoré, proclamé! A toi le monde, à toi l'éloquence! Aussitôt le jeune homme et le vieillard, l'homme riche et le puissant te font cortége. Tu parles, on t'écoute; tu marches, on te suit; absent, on t'appelle; et te voilà riche, admiré, tout-puissant... et quoi d'étrange? tu es un des maîtres du barreau.»

Cette éloquente apologie était, n'en doutez pas, dans la bouche prévoyante de tous les pères de famille, ambitieux de l'avenir de leurs enfants... Le jeune Ovide, obéissant tout d'abord à la volonté paternelle, étudia sous

les lois d'un célèbre orateur, Messala, qui, plus tard, devint un consul. Leçons inertes, stériles exemples, injuste éloquence : elle manquait de l'âme et de l'esprit de l'éloquence, à savoir la liberté. Véritablement, rien n'est plus triste et plus difforme que cette apparence et ce mensonge d'un art désormais impossible. Le bon sens du jeune Ovide, et l'accent même de la parole antique dont l'écho se faisait entendre encore aux esprits intelligents, aux âmes attentives, le préservèrent de l'exemple et de la leçon de Messala, le rhéteur. A peine il eut compris la vanité de cet enseignement misérable, Ovide eut honte et pitié de ce vain apprentissage, et, poëte, il s'abandonne à la poésie, à son charme :

« O mon père, écrivait-il, j'obéis, je renonce à l'art des vers ! » Il disait cela, en bonne prose, il le croyait, du moins, mais chassez le naturel. .. sa prose était un vers :

> Non, je ne ferai plus de vers, ô mon bon père !
> *Parce mihi, nunquam versificabo, pater !*

Puis à son sourire, il ajoutait toutes sortes de bons motifs, pour lesquels il défendait la poésie et la protégeait contre l'éloquence. En effet, la poésie envie assez peu ces triomphes, ces cortéges, ces clients nombreux, si chers à l'éloquence ; elle se plaît à la solitude, à la méditation ; elle recherche avec grand soin les doux ombrages, les fraîches retraites ou les collines de Tibur. Elle n'a rien à faire avec le plaideur qui frappe à la porte de son avocat ; elle est exempte de toute ambition vulgaire ; elle

s'adresse aux âmes innocentes, aux honnêtes cœurs ; elle est ancienne et d'origine céleste ; elle appartient aux siècles d'or ; Orphée est son père, Apollon est son dieu, Homère est son roi. Cicéron, l'orateur par excellence, eh bien ! sa gloire a rencontré plus de détracteurs que la gloire de Virgile. Un jour, au théâtre, le peuple romain s'est levé devant Virgile, et l'a salué comme il saluait l'empereur. « Les muses pleines de douceur ! » disait Virgile ; il n'eût pas quitté la montagne et le vallon des muses, pour toutes les palmes du forum.

« Celui-là que Melpomène a regardé d'un œil favorable, il n'ira pas chercher la palme des jeux isthmiques, ou le prix du ceste, ou la course ardente aux plaines de l'Achaïe ! On ne le verra pas, le front couronné du laurier de Délos, traînant au Capitole des rois furieux, enchaînés à son triomphe ! Il se glorifie à moins de frais : un bois sacré, des prés verts, les ruisseaux de Tibur, une aimable rêverie, et des chants éoliens ! » Voilà bien ce que disait le poëte en l'honneur de Calliope et de Melpomène. On respire en cette ode écrite à la louange de la poésie une ivresse, un charme, un encens !

Un très-bel éloge de la poésie (et c'est Tacite qui a trouvé le premier cette louange) consiste à dire : la poésie a cela d'utile et de glorieux, que, même au degré médiocre, on en peut tirer de la belle et bonne éloquence. D'un orateur médiocre, à peine obtenez-vous un sophiste... ; au contraire, on a vu, parfois, d'un poëte manqué sortir un parfait orateur. Brutus et Jules César, deux maîtres de la tribune, avaient fait des vers, presque aussi mau-

vais que les vers de Cicéron : cependant quel orateur plus brillant que César, plus grave et plus solennel que Brutus, plus accompli que Cicéron ?

Toutes ces réponses que nous faisons à la louange et... en l'honneur de la poésie, Ovide, avant nous, les avait faites à son père ; le père avait cédé, lassé de répondre, et non pas convaincu.

En même temps, le jeune homme allait, d'un pas si leste, au-devant des belles œuvres latines ; il était comme un enfant incorrigible, et dont les défauts mêmes ont une grâce infinie. Il y avait certains instants où, pour complaire à sa famille inquiète, il étudiait sincèrement le grand art qui avait fait de l'avocat Hortensius une puissance, au milieu des plus grands intérêts de la ville éternelle. En ces moments d'un repentir fugitif, le jeune homme oubliait les fêtes et les licences des beautés à la mode ; il ne jurait alors que par les férules de Grippus, par les leçons de Portius Latro, et par les sages conseils de ce Marcellus Fuscus, en toge sordide, assez semblable à ce pédant à qui le poëte, en son épître, conseillait d'être un peu moins infatué de sa triste fortune : « *Ut tu fortunam....* »

..... Nous te supporterons, Celsus,
Si tu portes bien ta fortune...

Ces jours d'étude et de zèle étaient rares chez Ovide, et, d'ailleurs, quel homme heureux a jamais résisté à sa vocation ? Ces leçons, ces exemples, ces conseils, la rhétorique et le jeu de l'école, à quoi bon, lorsqu'ils s'adres-

sent à ces esprits ardents, qui n'ont pas d'autres lois que leur caprice? A vingt ans, adieu l'école, on prend congé du maître : « On entre en âge et l'on fournit sa carrière de folies! » C'est un mot de lord Byron. On s'affranchit soi-même, à vingt ans, et l'on se mêle à la jeunesse amoureuse et dépensière. A vingt ans, le jeune homme échappe à son guide, et s'en va, tout droit, où s'en allait cet écolier, dans la satire de Pétrone, invoquant les déesses faciles, et jetant, ô misère! à ces fardées, les roses de son front, les premiers vers de sa muse, et les meilleures tendresses de son cœur. C'est le penchant ordinaire des jeunes gens : courir tout d'abord aux femmes perdues et maculées; aimer le fard, la céruse et l'ambre! O jeunes gens, méfiez-vous des amours frelatées! disait Fuscus. Il criait dans le désert, les jeunes gens le laissaient dire, et s'en allaient chez Lesbie, au jeu de paume, au champ de Mars, du champ de Mars dans le Tibre.

Ils riaient! ils chantaient! ils se mariaient, mais dans une espèce de mariage à l'aventure, où l'on se prenait à l'essai.

Ainsi fit Ovide. A vingt ans, il épousait une femme laide et vulgaire; heureusement que le divorce était en sa fleur, dans la Rome impériale! Auguste, père de la patrie et gardien des mœurs, avait divorcé trois fois. Il avait quitté Servilie, il avait quitté Claudia, il avait chassé Scribonie; il avait fini par épouser sérieusement Livie! Il n'était pas homme, en fait d'intrigue amoureuse, à rien céder à son père adoptif, Jules César! Aussi peu que son modèle, il fréquentait le temple de la pudeur, la

pudeur héroïque, austère et sainte des patriciennes! Que disons-nous? même à la pudeur des plébéiennes Auguste apportait ses tristes offrandes, comme on peut le voir dans le calendrier de ses aventures galantes avec l'affranchie, avec l'ingénue, avec toutes ces femmes prosternées devant le maître, avec Térentia, l'épouse de Mécène, qui disait à son esclave : « Holà, je ne dors pas pour toi, qui me veux prendre un vase d'or!... » « Ah ! monsieur le sénateur ! » disait déjà la chanson.

Il me semble que je le vois d'ici, ce Mécène, heureux, habile et perpétuel flatteur d'un maître absolu, se promenant dans le Vélabre, en tunique traînante et sans ceinture. Il habitait, nous raconte un chroniqueur, entre un marchand de ciguë et un manipulateur de mandragore, entre le poison et la magie. Il était plein d'ironie envers les autres, et plein de mépris pour soi-même. Il aimait l'esprit, parce qu'il en avait beaucoup ; il honorait le courage, parce qu'il en avait peu. Du grand César, il avait conservé la ceinture relâchée, et, du vieux Caton, la pourpre avinée. Il aimait tous les vices ; il se méfiait des moindres vertus. Il recherchait la paix à tout prix ; la modération lui servait de courage.

— « Otez-vous de là, bourreau ! » criait Mécène à l'empereur Auguste, un jour que l'empereur, songeant à quelque affaire, condamnait tout le monde à mort. Le sang répugnait à Mécène comme chose horrible et déplaisante ; les cris des mourants l'importunaient comme une clameur pénible aux oreilles délicates ; il trouvait malséante une condamnation capitale. Il avait vu tomber

tant de têtes illustres! Il était blasé, même sur le meurtre, et, par fatigue, il n'en voulait pas!

Sa femme était, en tout, l'opposé de son mari. C'était une ambitieuse, une coquette, une tête volage, et qui n'avait plus rien de romain. « Les chœurs, les chants et les festins!... Dansons! dansons! le fils du dieu de la danse est descendu des hauteurs de Cythère... et foulons d'un pied léger le gazon brillant de rosée... » Ainsi elle chantait au maître attentif et silencieux toutes les chansons qui pouvaient charmer ses ennuis. Au demeurant, la femme de Mécène était assez semblable à cette élégante duchesse de Roquelaure, dont le mari fermait les yeux, quand Louis XIV était là.

Avoir le corps des mieux taillé,
Le teint blanc, frais, uni, caillé,
La bouche vermeille et parfaite,
L'embonpoint des plus ravissants,
L'esprit charmant, l'âme bien faite,
C'est trop de la moitié pour surprendre nos sens.

Lorsqu'à l'exemple du prince (et le monde entier s'y conformait), notre Ovide eut quitté sa première épouse, il en prit une seconde, un peu mieux née, un peu plus belle, assez jolie, assez volage, et telle enfin qu'on en voyait naguère un grand nombre en ce fameux treizième arrondissement, où le mariage libre avait creusé ses alcôves et caché ses berceaux:

Femme adorable, un peu coquette,
Toujours en habit arrangé,

Forte dans l'art de la toilette,
Et redoutant le négligé.

En un mot, cette autre épouse appartenait à la race habile et complaisante des épouses que l'on dirait nées exprès pour le divorce. Il y en a beaucoup, chez tous les peuples civilisés, de ces harpies au beau plumage. Elles s'avancent d'un pas libre, aisé, facile, aux sons lascifs des flûtes provocantes; elles se disent, au départ, que les honteuses seules perdent au jeu de la vie, et s'arrangent de façon à ne rien perdre. Elles étaient nées pour le vice et pour le commandement, pour plaire et pour régner, elles obéissent à la loi de leur être. Esclaves, elles passaient de leur esclavage à l'affranchissement; affranchies, elles jouaient le jeu des grandes coquettes : Ninon de Lenclos, la comtesse d'Olonne, Célimène, ou madame de Pompadour.

La liberté qu'on leur donnait était un raffinement de tous les vices dont elles étaient les plénipotentiaires; leur liberté était licence, et vraiment il faut qu'elles aient été belles, pour que leur nom pardonné remplisse encore aujourd'hui les histoires, les contes, les comédies et tous les poëmes de l'amour!—De ces ambitieuses qui barbotent au pied des trônes, Rome, au règne d'Auguste, était remplie, et Rome adoptait l'une et l'autre, allant, contente, au gré des poëtes, de Lesbie à Glycère, de Cynthie à Néobule, de Néère à Lalagé, de Lydie à Cynnare! Les moins avancées, les moins ambitieuses, les moins belles, parmi ces *torches* et ces *cribles*, quand elles n'épousaient pas le consul, se contentaient d'un

chevalier romain. Ainsi les deux premières femmes d'Ovide appartenaient à cette espèce de nation libre. Il n'a pas même songé à nous raconter leur conduite et le nom qu'elles portaient.... *Facinus nomenque tacebo.*

Sa troisième épouse (il s'est marié trois fois), par habitude, il ne l'a pas nommée; on sait cependant que ce dernier mariage était un mariage honnête et sérieux. La dame était une descendante de ce Fabius, surnommé *Cunctator*, qui avait sauvé, par sa prudence et ses habiles lenteurs, la république à demi vaincue : *Cunctando restituit rem.* Elle touchait aux vraies Romaines, aux Camille, aux Pauline, aux grands noms des grandes familles et des belles tragédies : Émilie, Pauline, Cornélie, Pulchérie, et vous aussi, Junie en *simple appareil*. Ces matrones romaines, ces femmes de bonne maison, gardaient encore, au temps d'Auguste, le souvenir et le respect des vertus anciennes.

On en vit, plus tard, sous les Tibère et les Néron, quelques-unes des mieux inspirées et des plus vaillantes, qui se plongeaient le poignard dans le cœur, et le tirant, tiède encore de leur poitrine ouverte :

—« Allons, disaient-elles à l'époux tremblant, frappez-vous, ça tue, et ça ne fait pas de mal. » D'autres, errantes dans les bois, fugitives dans les exils, cachées dans les cavernes, défiant la tyrannie, emportaient leurs époux et leurs enfants, prêtes à affronter même le sable et les lions de la Libye.

Ovide eut donc enfin une femme illustre, et faite sur

ces grands modèles. Qu'il l'ait aimée, honnêtement, fidèlement, comme un galant homme aime une honnête épouse, on ne saurait le dire ; mais qu'il l'ait entourée, à chaque instant, de ses hommages et de ses respects, la chose est sûre, et ne peut se nier.

« Ma femme était originaire du riche pays des Falisques... » C'est ainsi qu'il commence une admirable description des fêtes de Junon, où « les chastes prêtresses célébraient la déesse par des jeux solennels. » L'exil vint plus tard, qui, par l'admirable entraînement et l'obstination vertueuse que le malheur seul donne aux âmes bien trempées, serra les liens de la femme et du mari, et, les ayant noués par le respect, les rendit enfin éternels.

Le dévouement et l'honnête amour appartiennent aux races vaillantes. La courtisane amoureuse est une fiction d'un temps de décadence. Voici le caractère des femmes de fortune et de joie : elles s'en vont, quand s'en va la fortune, oublieuses et négligentes de tout le reste. En vain elles juraient à leur amant, à leur poëte, un amour qui ne finira pas ; le même instant qui perdait cet homme adoré dispersait cette foule ingrate ; pas une qui soit restée fidèle au malheur, parmi ces Glycère et ces Tyndaris. Lydé s'est enfuie à la première disgrâce, et Phyllis s'est voilé la face ! Ne comptez pas sur Astérie et sur Corinne, pauvre amoureux que l'exil entraîne, et ne comptez pas sur les volages amours. « Prends garde, ami, prends garde à Glycère ! Elle est blanche autant que la neige, autant que l'onde elle est inconstante.

« Insensé qui s'y fie! Aujourd'hui Lycoris, au front chevelu, court après Cyrus, qui la repousse et court après Chloé! Moi-même, eh bien! j'appartiens à Myrtale! Une affranchie! Elle est moins que rien, cette Myrtale, et cependant je porte sa chaîne; et j'ai renoncé, pour elle, à de belles amours! »

Ceci est un billet d'Horace, imité d'une idylle grecque de Moschus. Ils parlaient autrement de la matrone romaine, Ovide aussi bien qu'Horace; ils savaient comme il en faut parler, avec quelle déférence et quel profond respect!

L'épouse! Il n'y a pas une force égale à cette force; une consolation comparable à cette consolation.

Oublions cependant ces mariages, sitôt conclus, sitôt brisés : ce ne sont pas des mariages, ce sont des rencontres. La vraie et sincère épouse est celle-là qui comprend le poëte, et qui l'honore. Elle l'adopte; elle le protége; elle le défend; elle est fidèle et dévouée aux temps heureux; elle est constante et courageuse aux temps difficiles. Et pendant que la courtisane oublie et passe à d'autres amours, l'épouse attend; l'épouse espère; elle est la voix qui console; elle est le compagnon; elle est le rempart; elle est surtout le courage et l'inspiration, l'indulgence et le pardon même. « O mon cher Hector, s'écrie Andromaque (*Euripide*), j'aimais vos maîtresses pour l'amour de vous; que de fois n'ai-je pas allaité de mon lait vos petits bâtards! »

Ovide eut donc ce grand honneur de rencontrer, après son deuxième divorce, une honnête et glorieuse épouse.

Il était riche, et la mort de son frère avait doublé sa fortune. O mon frère !

Il emporte, en mourant, la moitié de mon âme !

Et comme il ne pouvait pas, honnêtement, rester un oisif, un rêveur, un Athénien, un lecteur d'Homère et d'Anacréon, il accepta les magistratures qui lui furent offertes, disons mieux, imposées.

Ces pouvoirs despotiques, lorsqu'ils remplacent habilement l'exercice assidu des plus complètes libertés, ont grand soin de ne pas abolir les anciennes magistratures. Ils mêlent les anciens emplois, les charges même les plus contraires, en apparence, au jeu silencieux des nouveaux pouvoirs. Ils font plus; non-seulement ils maintiennent ces magistratures et ces emplois secondaires, mais ils les favorisent; s'ils les diminuent du côté de l'autorité, ils les augmentent en tout ce qui tient au salaire, aux priviléges honorifiques. Auguste, attentif aux moindres détails de sa toute-puissance, attaché pendant près d'un demi-siècle[1] à son œuvre, a cherché la popularité jusque dans les ruines du passé. Il y avait des jours où il semblait briguer certaines charges populaires, qu'il avait abandonnées à l'élection, et quand, *par bonheur*, il était choisi, il s'en montrait glorieux et même étonné. Le lendemain de ce triomphe *inespéré*, les sacrifices les plus somptueux étaient offerts, au nom du nouvel élu, sur les autels de Jupiter.

1. Quarante-quatre ans.

Pour obéir au prince, Ovide accepta plusieurs de ces petites magistratures, dont le titre et la formule avaient survécu au complet anéantissement de la république. Il fut d'abord triumvir, jusqu'au moment où l'empereur éprouva la légitime ambition d'être à son tour... tribun du peuple! Élu d'une voix unanime, Auguste retint, pour lui-même, cette magistrature élective, et, jusqu'à la fin de sa vie, il voulut ajouter à son titre d'empereur ce titre absolu, formidable, et fécond en tumulte. En remontant la liste éloquente de ces tribuns du peuple, on rencontrait le terrible et superbe Caïus Gracchus... Plus loin, on voyait apparaître le vengeur Virginius.

Quand il eut passé par le triumvirat, Ovide accepta l'emploi de *centumvir;* il devint un des trois juges nommés par chaque tribu, une espèce de cour souveraine dont la décision était sans appel. C'était encore une force; elle avait perdu les faisceaux consulaires, elle avait gardé la hache, emblème du droit de vie et de mort... « Vraiment, disait plus tard Ovide en se rappelant son ancienne dignité, ceux qui comparaissaient au tribunal des centumvirs ne se sont jamais plaints de la justice et de l'équité de leur juge. » Il y a pourtant ceci d'étrange : une hache aux pieds d'Ovide! Il est vrai qu'à Londres même (et quoi de plus semblable au patriciat romain que le patriciat anglais?), le charmant et débauché Fielding était un des juges de paix de la ville de Londres; il a laissé dans cette justice urbaine un très-honorable et très-sérieux souvenir.

Ces Romains, ces Anglais, ces patriciens, tout leur

convient: l'armée et le consulat, la justice et l'éloquence, le barreau et l'administration. Ils savent bien juger, bien combattre, et bien mourir. Ovide, un instant, fut soldat sous Varron; Cicéron, gouverneur en Cilicie, a porté les armes contre ces mêmes Parthes qu'Horace a signalés comme un obstacle; Salluste était, en Afrique, un des capitaines de Jules César; Horace, en dépit de son bouclier perdu dans la bagarre, s'est battu pour la liberté dans les plaines de Philippes; le charmant Tibulle a suivi les troupes de Messala dans l'île de Corcyre; Velléius Paterculus était tribun des soldats sous Tibère; on vit, un jour, dans les armées de Néron, un vieux centurion en cheveux blancs, mourant de fatigue et de soif, qui succombait sous le faix de son casque et de son armure : il s'appelait Juvénal... En ce moment, voyez comme ils meurent, ces Anglais, dans les Indes révoltées; ils meurent, non pas en soldats, mais en bourgeois, en citoyens, en pairs d'Angleterre; ils meurent comme ils tuent, sans bruit, sans emphase et sans déclamation! *Æneæ magni dextra cadis!...* Voilà un mot de Gascon, un mot qu'un Anglais ne dirait pas. Certes, nous ne voudrions point nous calomnier nous-mêmes; mais chez nous (c'est pourquoi peut-être l'œuvre est bien faite), chaque homme est à son œuvre, et n'en sort jamais. Ainsi, chez nous, le juge est un juge, et le soldat est un soldat. A peine on permet au peintre de modeler une statue, et si le statuaire osait toucher à la peinture, haro sur l'imprudent artiste! On ne veut pas qu'un seul homme ait tant de vertus à lui tout seul.

Fussiez-vous Michel-Ange : architecte ou poëte, peintre ou statuaire!... il faut choisir!...

En revanche, et beaucoup plus que les Romains et les Grecs, nous sommes jaloux de la gloire, et nous outrageons nos grands hommes. Contemplez, parmi nous, dans les sereines hauteurs, cet homme à part qu'on appelle un poëte! Il chante, il pleure, il se fâche, il prie, il se lamente, il obéit à ses passions, à ses instincts, à ses vengeances; mais il reste un poëte, un homme à part de tous les enfants perdus, et quand parfois il se mêle à la politique, elle a grand'peine à croire aux talents de cette intelligence, et mécontente, inquiète ou jalouse, elle la renvoie à son poëme, à son drame, à sa chanson.

Ainsi nous obéissons à une habitude ancienne et toute française, lorsque nous nous étonnons de rencontrer le poëte Ovide au rang des décemvirs, parmi ces dix magistrats suprêmes tirés, en nombre égal, du sénat et de l'ordre équestre. Ovide, un décemvir, avec tous les honneurs réservés aux magistrats romains! *L'Art d'aimer*, écrit sur les marges de la loi des Douze Tables! Les Romains ne s'en étonnaient pas le moins du monde; ils n'eussent pas été surpris de le voir au nombre des sénateurs.—Jules César, d'ailleurs, avait introduit dans ce sénat docile bien des éléments inconnus avant lui :

Tous ces Gaulois qu'à son retour
César amena comme esclaves,
Posant leurs sayons à la cour,
Ont pris des robes laticlaves...

Il est facile de comprendre qu'Ovide, un poëte, un amoureux, n'ait pas rêvé les honneurs du sénat, dans un sénat d'esclaves. Il était trop habile et trop heureux pour se laisser prendre à ces vains honneurs, dont il pressentait les humiliations et les dangers. Un jour Pétrone, ami de Néron, représentait à l'empereur que le sénat avait à tort chassé d'assez bons comédiens qui charmaient la ville et la cour, et qu'il était malséant de nuire aux choses innocentes :— « C'est vrai, répondit le César hésitant, et je rappellerais volontiers tes comédiens; mais il y a un sénatus-consulte qui les chasse. — Et vous, seigneur, reprit Pétrone, pour qui donc vous prenez-vous? Un sénatus-consulte! eh bien! faites-en deux ! » Ce qui fut dit fut fait. Mais peu de jours après, ce même Pétrone, ennemi du sénat, qui riait des sénatus-consultes, reçut un message de Néron : — « Il faut mourir ! » — Il mourut, dans l'ironie et dans le mépris de cette bête fauve, qu'il avait flattée, il n'y avait pas huit jours!

Ovide, à peine eut payé sa dette à cette fiction qui consistait à toucher aux affaires publiques (un seul homme y touchait, sérieusement, dans tout l'univers), renonça bien vite à ces mensonges; il le disait lui-même :

Et le trône et l'amour ne se partagent pas!
Non bene cum sociis regna Venusque manent...

Ovide était un Athénien; il en avait la parole et l'accent. *Tanto sermo Græcus!* disait Quintilien, pour expliquer l'excellence et l'autorité de la langue que

parlaient Aristophane, Thucydide et Demosthène. Que disons-nous ? Tout ce mouvement poétique athénien était augmenté, pour Ovide lui-même, de la louange et de l'admiration que portait le peuple romain à Virgile, au grand Virgile, à peine entrevu, d'abord, par le poëte des *Métamorphoses* et des *Amours*... *Virgilium vidi tantum!* « Je n'ai fait que l'entrevoir, » disait-il, mais au seul aspect de cette tête féconde où s'étaient enfantées les *Géorgiques*, où les *Églogues* avaient chanté, pour la première fois, leur chant de la Sicile, où l'*Énéide* avait éclaté, *digne des consuls;* dans ce murmure immense de l'Olympe et du ciel, des dieux et des hommes... Oui, certes, rien qu'à voir passer Virgile, Ovide avait senti sa jeune âme entraînée au courant poétique. — « Et moi aussi!... » se disait-il.

Il était semblable, en ce moment, au fils d'Ulysse, à Télémaque, lorsqu'il s'en vient chercher son père à la cour de la belle Hélène! Il n'avait fait que l'entrevoir, cette reine amoureuse : il s'en est souvenu toute sa vie. Il partait; Hèlène se lève avec l'aurore, et lui dit au départ : « Mon cher fils, acceptez ce présent, qui vous rappellera le travail d'Hélène! Il vous servira, le jour de vos noces, à orner la princesse heureuse que vous épouserez. » *En même temps, elle lui présentait un merveilleux ouvrage où brillait tout l'art de Minerve.* Ainsi, d'abord, s'est montré Virgile aux jeunes poëtes du siècle d'Auguste; il tenait en main l'*Énéide*, un ouvrage merveilleux, *où brillait tout l'art d'Apollon.* Il avait cependant commandé que l'*Énéide* fût vouée à la flamme impla-

cable, et ce sera l'éternelle louange de l'empereur Auguste d'avoir cassé le testament de Virgile, et sauvé l'*Énéide* éternelle des feux injustes qui la menaçaient.

A la mort de Virgile, au moment du règne brillant d'Horace, à l'heure, excellente entre toutes, où l'art romain consolait ces beaux esprits de la liberté perdue, ce fut, dans Rome entière, un bruit, un mouvement, une grâce, un charme, une gloire, un cantique universel, une fête où vraiment César, maître du monde, *partageait le ciel avec Jupiter!* Tout brillait, tout chantait; Rome était semblable à ce captif du poëte :

Il chante, accompagné du bruit que fait sa chaîne [1]!

Il y avait, à Rome, en ce temps-là, mais jeunes, charmants, amoureux l'un et l'autre, et tout animés

De l'esprit délicat de la muse athénienne [2]...

Properce et Tibulle, un couple heureux de poëtes ingénieux, enfants de la muse, enfants de l'amour, les délices de la belle société romaine, ce beau monde exquis, frivole, oublieux. Ce qu'on appelle aujourd'hui la *politesse*, la première de ces vertus secondaires que Jules César appelait si bien *leniores virtutes*, la grâce et l'honneur en reviennent au siècle d'Auguste; « l'urbanité, la fleur des vertus sociales. » Ce monde élégant, composé des plus grands seigneurs de l'univers, qui devait servir

1. Crura sonant ferro, sed canit inter opus...
2. Spiritum Graiæ tenuem camenæ...

de modèle et d'exemple à toutes les royautés de l'Europe moderne; maître absolu de tout ce qui n'est pas la force et l'autorité; habile à deviner, à comprendre, à savoir; ce monde ingénieux, timide, connaisseur en belle prose, en beaux vers, en tableaux, en parfums, en habits, en toute espèce de beaux-arts, se vante, à bon droit de la plus antique origine. Il nous vient d'Athènes et de Rome. Il nous vient des poëtes et des philosophes qui charmèrent, en l'instruisant, cette jeunesse grecque, ardente aux belles études.

De ces maîtres divins, la jeunesse romaine allait chercher la trace éloquente dans les écoles d'Athènes et dans les îles de l'Ionie.

Ainsi César et Pompée, Crassus, Antoine, Octave, et le premier de tous ces beaux esprits, Cicéron (il n'est pas de notre livre, et nous y revenons toujours), étaient purement et simplement des Athéniens. Il entrait un certain mépris pour les esprits incultes dans la haine que ces délicats portaient à Marius et à tous ces rustres sans lettres, *qui ne savaient même pas la musique.* Ainsi, de la société polie on peut dire qu'elle prend ses origines aux sources mêmes de la poésie. Elle a régné surtout dans la maison de Périclès, dans le palais d'Auguste.

Elle a, plus tard, habité le palais de Louis XIV, à Versailles, et la place Royale, à Paris. C'est le monde égoïste et fin, recherché, curieux, malin, amoureux des passions légères, des œuvres galantes, de l'élégant badinage et du libertinage voilé. Il adorait Aspasie, Horace et Voltaire, ce monde éblouissant des belles dames, des grands

poëtes, des courtisanes bien disantes, des artistes ingénieux, des grands philosophes du paradoxe, et des écrivains beaux esprits. Et pendant tant de siècles, sous tant de noms propres, dans le centre intelligent de tant de capitales si diverses, d'Alcibiade à M. de Richelieu, d'Horace à Despréaux, de Martial à Jean-Baptiste Rousseau, de Tibulle au chevalier Bertin, d'Aspasie à madame Dubarry, d'Auguste au roi Louis XV, de Plaute à Molière, et de Térence à Marivaux, il faut toujours en revenir à cette frivole, spirituelle et coquette société, où le doute et le joli. la dette et le fard, l'ironie et le luxe entraînent toutes les louanges. Ici la vertu même est une grande coquette; elle se pare, à plaisir, des recherches les plus exquises[1]; ce fut la grande habileté de l'empereur Auguste d'avoir dominé, du sein même de ces élégances suprêmes, la haine, l'envie et le souvenir du passé.

En ce moment, décisif pour la liberté du genre humain, l'ancien monde et le nouveau ont pris leur parti de la servitude volontaire. Il n'y a plus de voix libre, éclatante et vraie, au milieu du silence universel. *La ville*... (il n'y avait que Rome en ce monde pour les Romains), *la ville* appartient à César, qui la prête à son peuple. On n'entend parler, dans les murailles de Curius, de Scipion et de Caton l'Ancien, que des plaisirs et des licences de la jeunesse amoureuse.

Regardez Tibulle entre Ovide et Properce. Il est pâle et beau, ce Tibulle ! Il est, tout ensemble, un poëte, un

1. Ipsa quoque, et cultu est, et nomine, fœmina virtus!

élégant, un homme du monde ; il aime un peu trop les femmes légères, mais il a le bon goût de les élever jusqu'à lui, lorsque tant de patriciens ne rougissent pas de descendre jusqu'à elles. Il a déjà trois amours à sa suite, à savoir : Délie, une femme libre, une ingénue ; Sulpicie, une affranchie ; et Néère, une esclave ! Il en a trois, c'était l'usage ; ainsi l'exigeait le faubourg Saint-Germain de la ville éternelle : la femme libre est pour l'orgueil, l'affranchie est pour l'amour, l'esclave est pour le maintien.

Ah ! jeunesse ! ah ! jeunesse ! et surtout la jeunesse aux temps antiques, lorsque l'amour était sans danger, lorsque la débauche elle-même était sans châtiments ! Elle est vive, elle est heureuse, elle est contente ; elle porte en soi-même une excuse irrésistible ; on l'aime, on la recherche, on l'écoute ; on sourit aux chansons qu'elle improvise ; et justement parce que la femme qu'il implore, il la paye, et parce qu'il ne se vante pas d'être aimé pour rien (*immunis*) de l'avide Cynnare, parce que sa main est ouverte autant que son cœur, et qu'il ne vit pas de plain-pied avec ces dames, le doux Tibulle est resté, de tous ses confrères, le poëte le plus châtié, le plus parfait : une poésie ingénieuse, une forme savante, une extrême habitude à plier, à vaincre, à dominer cette langue rebelle. Elle a résisté longtemps, la langue latine, aux délicatesses de l'amour, et ce n'est qu'à force de zèle, de génie et de travail, que la poésie légère a conquis chez les Romains le droit de cité.

« C'est la mode. Il n'y a pas de jeune homme aujour-

« d'hui qui ne tourne assez élégamment une élégie, une « chanson, une ode à Lydie. A table, aux champs, à la « ville, au Forum, c'est à qui fera le plus de vers ga- « lants, debout sur un pied. Moi-même, au lever de l'au- « rore, j'ai déjà des vers à joindre à ceux que j'ai faits « la veille. Ainsi le forgeron songe à sa forge, ainsi le « médecin songe à ses malades ; ainsi nous autres, les « bons et les mauvais poëtes, nous rêvons à nos vers... » Qui parle ainsi ? est-ce Ovide ?... Non, vraiment ! c'est un poëte un peu plus sérieux qu'Ovide : Horace ! Et l'on comprend que dans cette rage d'écrire en vers (*scribendi cacoethes*), il fallût un talent, très-rare et très-heureux, pour se distinguer de la foule.

Les anciens avaient comme nous, les malheureux ! leur *Almanach des Grâces*, leur *Almanach des Muses*, leur *Bouquet à Chloris*... Pas un de ces livrets n'est resté (chose agréable aux dieux !), et certes notre respect pour leurs poëtes s'est accru de ces pertes si profitables à l'art d'écrire. *Phœbo gratissima dona*, disait Tibulle ; il parle aussi du bruit sonore et de bon augure en ses pétillements, que fait le laurier dans la flamme [1].

Heureux qui peut l'entendre à son oreille, innocente des mauvais bruits que fait une élégie imbécile, une lâche cantate, semblable à *la châtaigne qui pète au foyer d'un fermier* [2], cet heureux pétillement du laurier poétique ! Ah ! le bon présage, un laurier qui brûle honnê-

1. Et succensa sacris crepitet bene laurea flammis.

2. Shakspeare.

tement au foyer d'un galant homme, et dont la flamme et l'encens réjouissent les dieux de la maison.

Cet aimable, ingénieux et glorieux Tibulle était le condisciple et l'ami d'Ovide; ils étaient nés, ces deux maîtres de la lyre athénienne et romaine, enfants d'Homère et de Sapho, dans la même année et le même jour! Ovide, exilé, n'eut pas de meilleur ami que Tibulle; et la gloire, et l'exil, n'ont jamais pu séparer ces deux frères. Trouvez-vous donc beaucoup de ces fidélités touchantes, beaucoup de ces amitiés à toute épreuve, et qui ne se démentent pas un instant parmi les poëtes de notre âge? Non.

Ils n'ont pas le temps de se pleurer l'un l'autre, ou bien si celui-ci se met à rappeler celui-là, c'est qu'il y trouve un beau sujet d'élégie : artiste avant d'être un ami, poëte encore plus que citoyen! Ils sont, l'un à l'autre, un ornement, et non pas une amitié. Où donc est l'ode éclatante en l'honneur de M. de Lamartine? Je cherche en vain le poëte inspiré au tombeau d'Alfred de Musset! Béranger mort est devenu le texte et le héros des plus insipides chansons. Pas un poëte de nos jours n'est aussi tendre à ses pairs qu'Horace à Virgile, ou Tibulle à son cher Ovide.— « O vents du nord, respectez le vaisseau de Virgile! et toi, navire, à qui j'ai confié la moitié de moi-même, sain et sauf, tu rendras au rivage de l'Attique le dépôt qui t'est confié :

Et serves animæ dimidium meæ! »

Voici ce qui charme et nous plaît dans Ovide : il est

un poëte, du consentement même de ses rivaux les poëtes, et sous l'autorité de Tibulle ! Ainsi protégé, il eut bientôt conquis la réputation d'un bel esprit qui méritait la faveur des connaisseurs en beaux ouvrages. Bientôt, grâce à la nouveauté piquante de ses poëmes, il vit venir à lui les jeunes gens à peine émancipés et délivrés de la bulle d'or, et les anciens jeunes gens qui avaient assisté au réveil de la poésie : Messala, Varron, Varius, dont le *Thyeste* a rivalisé avec la *Médée* d'Ovide, Pomponius Secundus, Corvinus, et ce Cornélius Gallus, gouverneur de l'Égypte, amoureux de Lycoris la blonde (*une lumière !*), ami de Virgile, qui dédiait sa dixième églogue à Gallus. Il mourut, lui aussi, cet aimable esprit, dans la disgrâce éclatante d'Auguste, échappant par sa mort volontaire au plus abominable exil.

A ces amis de sa jeunesse et de sa poésie, Ovide ajoutait les élégants, les poëtes et les prodigues de la veille : Albius, Mœnius, Barrus, Nomentanus; ils parlaient, les uns et les autres, des années envolées, des poëtes morts, des amours d'autrefois, des élégances d'un temps déjà loin.

Ainsi chaque jour apportait au poëte une amitié nouvelle : Quintius Macer l'*Italique*, et le continuateur de l'*Iliade;* Battus, un poëte élégiaque; Ponticus, qui chantait la guerre de Thèbes, qui n'a pas fait oublier *le siége de Troie;* un poëte tragique appelé Sévérus, dont les tragédies, longtemps célèbres, se sont perdues. O triste exemple de la fortune des tragédies ! Ce trop admiré et trop dédaigné Sévérus, applaudi la veille, on l'oubliait le

lendemain. Il avait pourtant composé vingt tragédies, et une épigramme... oubliée! Une épigramme emporte-pièce, et dont les méchants se souviennent, à travers les siècles, eût été d'un meilleur profit que toutes ses tragédies, pour la gloire de Sévérus.

Au premier rang des amis d'Ovide, il y avait aussi le bibliothécaire Julius Hyginus, Albinovanus, un ami de Mécène; il y avait Celse, un capitaine, un agriculteur, un médecin; Ovide a pleuré la mort de ce fameux enfant de la famille Cornélia, l'Hippocrate romain.

Tous ces noms populaires à des titres si divers, vous les retrouvez dans *les Tristes*, à l'heure où l'exilé pleure et se souvient, à l'heure où l'amitié lui apparaît comme un regret et comme une consolation. Ovide avait encore à côté de son cœur son ami Tulipanus, le confident de ses vers... Carus, le poëte hardi, qui, sous Tibère, osait célébrer Germanicus; Atticus, le propre fils de cet ami de Cicéron, que cet amitié a fait immortel; Cotta, l'éloquent; moins éloquent, certes, que son père Messala; Messalinus, un rhéteur, qui sera le grand-père, ô misère! ô famille éternellement déshonorée! oui, le grand-père de Messaline. Et Rufin, le questeur en Asie, et Sicilius, le questeur, et Rufus, le poëte comique, dont les comédies légères sont allées rejoindre, au sein des nuages, les tragédies de Sévérus.

Les uns et les autres, ces amis de la bonne et de la mauvaise fortune, ils se saluaient, ils s'aimaient encore à travers cet implacable exil. O respect! ô pitié des grandes âmes pour les grands malheurs! On les retrou-

vait même sous Tibère, le tyran sombre qui s'avance à pas lents dans le règne d'Auguste ! Ajoutez cette louange à tant de louanges : ces hommes, qui avaient l'honneur de rester fidèles à l'amitié, restaient fidèles aux temps anciens, à la liberté perdue, et du moins, par leur contenance et par leur tristesse éloquente, ils échappaient à l'adulation universelle !

Ovide exilé, Ovide implorant à genoux le pardon d'un crime imaginaire, aura, plus d'une fois, rougi de ses propres lâchetés, en comparant sa plainte avec l'attitude austère et silencieuse de ses amis. Ils le consolaient, ils le plaignaient, ils le plaignaient surtout de manquer de courage et de résignation ! « O Jupiter ! ô destin ! conduisez-moi partout où vous voudrez me conduire, là je vous suivrai sans retardement ! »

Il est bien entendu que dans cet avilissement des âmes, dans ce lâche abattement des esprits, tous les amis d'Ovide n'étaient pas des modèles de courage et de dévouement ! Les amitiés courageuses sont rares, et le poëte exilé ne fut pas toujours le poëte écouté, tant la misère est une contagion ! tant la disgrâce est une peste ! Hélas ! les seigneurs les plus puissants et les plus autorisés, et ce que la cour d'Auguste avait de plus exquis, étaient justement les amis les plus timides et les plus craintifs. Ovide en vain les pleure et les invoque ; il se rappelle à leur souvenir ; il les prie et les supplie, au nom de l'amitié passée, au nom de la peine présente, de lui venir en aide, en pitié, en protection... Pas un n'ose, ou pas un qui consente à s'exposer au mécontentement de César !

Pomponius Grécinus, consul désigné, redoute la colère du maître ; Pomponius Flaccus, gouverneur en Syrie, est trop loin du prince ; Sextus Pompée (ô démence ! ô malheur de ces temps pervertis ! un Pompée au service d'Octave !) est content, s'il vient à consoler, en grand secret, l'exilé d'Auguste... Il n'est pas assez bien en cour pour demander son rappel.—Il y avait même un Brutus, le propre fils du meurtrier de César, qui s'était réconcilié ; son nom, qui touchait à la noblesse ancienne autant qu'aux anciennes libertés, était une garantie, une force ; il pouvait solliciter, ce Brutus, ce qu'on appelait une grâce... ; il ne fut guère plus courageux que tous les autres...

Hélas ! te voilà seul dans ta misère immense !

Son véritable ami, son protecteur sincère et dévoué, le seul qui ait osé affronter, longtemps et souvent, la colère et les refus d'Auguste, était Maxime, un petit-fils de ce Fabius *Cunctator* dont nous parlions tout à l'heure. Il avait été soldat, ce Maxime, et son père était un vaillant capitaine, un de ces vieux soldats, comme on en trouve assez rarement chez nous (mais enfin on en trouve), amis des poëtes, esprits fins, délicats, lettrés, oubliant, au foyer domestique, les nécessités de la guerre, et fidèles, même au malheur. Race auguste et glorieuse de ces vaillants capitaines sans reproche et sans peur, que la paix elle-même adopte, et dont elle fait ses héros : un Catinat à Saint-Gratien, un général Foy à la tribune, un Manuel ami de Béranger, et quand son poëte est mort,

ouvrant sa tombe honorée à son ami, et l'abritant contre les honneurs militaires dont ce modeste cercueil est accablé.

Tels furent, dans les rangs des hommes choisis (*hominum venustiorum*), les amis, les compagnons, les échos d'Ovide, et des *Amours:* amours du *Jupiter prodigue* et de *Vénus complaisante,* ces amours que nous savions par cœur, à vingt ans, fils demi-nus des muses grecques et latines, qui s'embellissaient de tant de noms mélodieux.

Les voilà donc, toutes ces têtes au fin sourire, aux regards ioniens: le sein peu voilé, la ceinture peu serrée. Ah! les voix provocantes, les chevelures blondes et brunes, recouvertes d'une poudre d'or! les noms à jamais célèbres de l'académie amoureuse: Lesbie, Glycère, Cynthie, Néobule, Néère et Lalagé, et Quintilie, et Lydie, et Cynnare! Les voilà, les voilà toutes: Chloé, Tyndaris, Lydé, Galatée, Astérie et Phyllis, héroïnes de la *Veillée de Vénus*. O cœurs légers, vagabonds, infidèles! Ils devaient cependant tant de reconnaissance au poëte de *l'Art d'aimer!* Ovide les avait protégés, défendus, *réhabilités*. Il les disputait à la fois aux exécrations de Juvénal qui s'approche, aux mépris de Plaute, à l'ironie ingénieuse et plus clémente de Térence l'Athénien, ces filles de l'amour et de la pauvreté; et, vraiment, il y avait un certain mérite à les défendre, à les protéger, contre les attaques passées et à venir.

« Çà, disait Cléérète, la grand'mère de Néère ou de Cynnare, il faut pourtant que j'obéisse aux lois de ma pro-

fession. Ménager un amant, quelle sottise et quelle faute! c'est se ruiner soi-même. Un amant, pour nous, est un poisson au bout de la ligne. Il est bon nouvellement pêché, et je puis le mettre à toute sauce. Un de nos sourires est un ordre, et notre humble prière est un commandement. Tendez la main, notre amoureux puise en plein sac! A tout prix il veut plaire; absolument il faut qu'on l'aime; il veut que tout vienne à lui, le valet, la suivante et la maîtresse, et le petit chien. Voilà pourquoi, puisque ma personne est à vendre, ma langue demande, et mon cœur babille... et je n'entends que de cette oreille-là. »

Telles étaient ces *dames aux camellias* dans les comédies latines, et si le pauvre amant se fâchait, elles savaient bien lui répondre : « Avez-vous jamais rencontré un peintre, un sculpteur, un poëte, qui nous ait représentées autrement? » Ovide est le premier peintre et le premier poëte à qui ces dames soient redevables de ce vernis charmant qui, d'un peu loin, leur donne encore l'aspect des femmes bien nées :

J'ai dame belle, exquise et honorable.

Qui de nous, quand nous avions vingt ans (c'est vrai, pourtant, que nous avons été si jeunes!), ne les a pas sues par cœur, ces chères et charmantes *Amours* du poëte Ovide? En ce printemps joyeux, nous brûlions des feux les plus vifs pour Corinne, *semblable à Sémiramis*; en ce temps-là, nous n'aurions pas dédaigné Napé la suivante (*illice forma*), et Cypassis, *qui ne pouvait peigner qu'une déesse!*

On dit que cette Corinne était « une grande dame ! » une princesse de la famille impériale, et qu'Ovide avait joué, à la cour d'Auguste, le même rôle que Richelieu, jeune homme, à la cour du Régent...

J'en serais bien fâché pour Ovide ; il aurait eu là une bien triste maîtresse. O l'horreur ! une incestueuse, une indigne créature, et pédante, âgée et corrompue en toute espèce de corruption ! Voilà un nom qui gâterait bien des *amours*, je dis plus, qui justifierait bien des exils. Lui-même, Ovide, on eût dit qu'il pressentait ces accusations des chroniqueurs, lorsqu'il disait si franchement que l'amour se méfiait des longs cortéges et des généalogies fastueuses[1].

Au premier chant de ses *Amours*, il songe à Corinne, oublieux de tout le reste. Il aime, il est aimé !... Tournez la page, et déjà c'en est fait : nos deux amoureux sont deux complices, et les voilà qui conviennent entre eux, d'une langue muette et claire à leurs yeux seulement, qui les aide à s'entendre au milieu des indifférents. « O mon âme ! on se comprend si vite et si bien, quand on aime ? A la rougeur de ta joue, au mouvement de ta bague autour de ton doigt d'enfant, je me dirai : la voilà qui me dit : Je t'aime ! » Il parle ainsi ; puis au mois d'août, par un beau jour « plein de soleil et d'ombre, » une de ces claires et limpides journées, que l'on dirait empruntées à nos vieux poëtes :

Le vingtième d'avril, couché sur l'herbelette,

1. Nescit amor priscis cedere imaginibus.

il a vu venir, chez lui, dans sa maison, ô dieux et déesses! Corinne elle-même, et non pas, comme on l'a dit, la fille d'Auguste. Par la description qu'il en fait, par le récit de cette minute heureuse, enfin par tant de bonheurs qu'il raconte avec tant de joie, ô bonheur! la maîtresse d'Ovide était une jeune mortelle! Elle était... Corinne, et non pas Julie.

Elle est si jolie et si charmante, et toute semblable aux belles maîtresses des plus ardents poëtes! Voilà pourquoi nous aimions la Corinne à vingt ans! Que parlez-vous de Sémiramis? Corinne est semblable à Laïs. Ou bien, si jamais elle a ressemblé à la reine d'Orient, c'est quand la fière Sémiramis, occupée à sa toilette, entendit venir l'émeute. Aussitôt, le feu dans les yeux, le sein nu, les cheveux épars, dans le simple appareil d'une reine au sortir du bain, elle descendit dans la rue, et, d'un geste impérieux, rendit le calme à ce peuple en fureur. De cette Sémiramis échevelée et demi-nue, on avait fait une image célèbre qui se voyait naguère dans la maison de Verrès.

Ainsi, les commentateurs d'Ovide, qui transforment Corinne en une jeune princesse de cinquante ans, que surveillent les espions de l'empereur, n'ont jamais bien lu ce chant des noces éphémères qu'il appelle une élégie... « Elle résistait, mais si peu! Elle défendit, si gentiment, sa tunique légère! O la blanche épaule, et les bras divins... [1]! »

1. Forma papillarum quam fuit apta premi!

Ovide en dit tant... qu'il en dit trop : tout de suite après ce premier rendez-vous obtenu de sa Corinne, il entre, en véritable amant, dans toutes les transes de l'amour.

Ovide, en ce moment de son intrigue amoureuse, se sépare entièrement de son maître, Horace.

Il l'a connu beaucoup, ce grand poëte, l'impérissable honneur de l'ode latine et du discours poétique. Il l'a vu, chez lui, si vif, si vrai, si calme et si content dans son petit jardin, dans son élégante maison.

> Que me faut-il ! maîtresse à fine taille,
> Petit repas et joyeux entretien.

C'est du bel et bon Horace, ou, si vous l'aimez mieux, du Béranger, gai, content, fleuri, joyeux !

> J'ai su, *depuis*, qui payait sa toilette...

Horace le savait *avant* et *pendant* ses amours. Pourtant (voilà de tes miracles, ô poésie !), Horace amoureux, s'il lui plaît de célébrer sa maîtresse et de lui dresser des autels, pas un de ces amoureux de profession n'égale Horace; et ni Catulle à sa Lesbie, et Properce à Cynthie, et Gallus à Lycoris, Ovide enfin à la belle Corinne, n'ont adressé des vers plus amoureux et plus charmants qu'Horace à Lydie, à Glycère, à Chloris, à Phyllidé. Même, et dans tous ces *Amours*, vous ne trouverez rien de plus vif et de plus charmant que l'ode à Pyrrha, Pyrrha si galante et de si bon goût dans sa parure : *Simplex mun-*

ditiis! Corinne relevait, d'un geste moins content, sa blonde chevelure, elle exhalait un parfum moins suave; elle était moins tendre. O la belle au milieu des belles, cette Pyrrha, couchée sur des roses ! Nous avons rêvé de sa jeunesse ! Elle nous a ravis de son sourire ! Nous la préférions à Néobule obéissant à son vieux tuteur, à Chloé semblable à la Bacchante, et réveillant la ville endormie, au bruit de ses chansons ! Lydé elle-même, enfant de la lyre, et Galatée, objet de tant de vœux, venaient dans nos amours après l'éclatante Pyrrha.

Puisque aussi bien nous cherchons les progrès que la langue amoureuse a pu faire, en passant d'un poëte à l'autre, eh bien ! permettez que je signale ici, parmi tous ces poëmes de l'amour, un poëme incomparable, une élégie, une ode, où la vie à pleins bords déborde en mille accents ineffables, un chef-d'œuvre, égal à ce morceau de Victor Hugo, qui commence ainsi :

Le firmament est plein de la vaste clarté...

ce chef-d'œuvre éclate et brille au milieu des vers d'Horace, et déjà vous murmurez l'ode à Néère !

« Ah ! cette nuit, Néère, cette nuit rayonnante d'étoiles, qu'efface encore la clarté provocante de la lune d'avril ! » Et la voilà, menteuse en ses sourires, perfide à ses serments, attestant les dieux de son amour pour le poëte qu'elle tient embrassé !—Le lierre est moins lié au chêne altier que Néère aux bras d'Horace ! « Et, dit-elle, attestant le ciel, tant que le loup sera l'effroi du berger, tant qu'Orion, l'ennemi du matelot, soulèvera les orages de

décembre, et que le vent printanier frémira dans les cheveux d'Apollon, je rendrai à mon poëte amour pour amour! » Vains serments! Tout le reste de l'ode à Néère est un cri suprême, une plainte, une menace, une douleur... Mais qui dirait qu'Horace, au beau temps de sa jeunesse, a jamais été brûlé de cette flamme, et tourmenté de cet amour?

... Horace! O bon garçon
Qui vivais dans le calme et selon la raison,
Et qui t'allais poser, dans ta sagesse franche,
Sur tout, comme l'oiseau se pose sur la branche,
Sans peser, sans rester, ne demandant aux dieux
Que le temps de chanter ton chant libre et joyeux.
Tu marchais, écoutant, le soir, sous les charmilles,
Les rires étouffés des folles jeunes filles,
Les doux chuchotements dans l'angle obscur du bois;
Tu courtisais ta belle esclave quelquefois,
Myrtale aux blonds cheveux qui s'irrite et se cabre,
Comme la mer creusant les golfes de Calabre;
Ou bien tu t'accoudais à table, buvant sec
Ton vin, que tu mettais toi-même en un pot grec.
Pégase te soufflait des vers de sa narine;
Tu songeais; tu faisais des odes à Barine,
A Mécène, à Virgile, à ton champ de Tibur,
A Chloé qui passait le long de ton vieux mur,
Portant sur son beau front l'amphore délicate.
La nuit, lorsque Phœbé devient la sombre Hécate,
Les halliers s'emplissaient pour toi de visions :
Tu voyais des lueurs, des formes, des rayons...

Voilà comme on parle, en grand poëte que l'on est, d'un grand poëte qu'on sait par cœur. « Sans peser, sans rester! »

Horace n'a pas cessé de jouer avec l'amour. Dans sa vie, il est vrai, tout est en ordre; dans ses amours, rien de suivi, d'arrangé, de prévu.—La dame est oisive en ce moment, et le poëte est en train de se faire aimer, huit jours. Quoi de mieux? On se cherche, on se rencontre, on se convient, on se prend, on se quitte, on se reprend le soir, sauf à se quitter demain! Tout va bien ce soir; tout ira mieux demain! Horace eût inventé *la palinodie* avant le poëte Stésichore, s'il eût vécu au temps d'Hélène. Il ne veut rien briser, il ne sait pas rompre. On le quitte; il attend qu'on revienne. Il s'enfuit; prenez patience, il reviendra bien vite. Il est toujours le bel esprit du *donec gratus eram*, tournant en grâce une infidélité passagère. Même l'injure et la violence, entre la maîtresse et l'amant, ne sauraient briser ces alliances d'un jour. Il aimait en homme libre, en homme oisif, en poëte, à ses heures; bientôt, quand l'amour était parti de ce toit brûlant, il cherchait Minerve elle-même dans la fraîcheur des bois, dans le silence du soir, à la chaste clarté des pures étoiles, qui lui montraient naguère les beautés de Néère.

Ovide, au contraire, a fait, de ses amours, un drame où se retrouvent parfois tous les feux de sa *Médée* perdue; une comédie pleine d'entrain et de gentillesse; un conte aux vives allures dont se souvient Apulée en ses métamorphoses plus que badines.

Ovide a l'instinct de l'amour, comme un bon chien l'instinct de la chasse. Il peut dire, avec Jules César, qu'il a réussi près des dames, « en ne négligeant rien. »

Et de même qu'il inventait naguère une langue à l'usage des sourds-muets de l'amour, le voilà qui se met à traiter les gardiens en *quousque tandem?* Catilina n'a pas été plus malmené par l'orateur romain, que le portier de Corinne par Ovide. — « O maudit!... » Cependant il demandait si peu, à peine une porte entr'ouverte! Il est si fluet! les peines et les chagrins ont aminci sa taille.

« O portier misérable! ô cœur plus dur que le bronze! ô le lâche! il me voit sans armes; il sait que je n'ai pas d'autre arme défensive que la couronne des buveurs, chancelante sur ma tête parfumée!... Eh bien! ma couronne, je te veux déposer sur ce seuil impitoyable, et demain, à son réveil, tu diras à celle que j'aime, et qui m'attendait, ma prière inutile et ma douleur impuissante. »

Une autre fois, cet Italien, qui donnera, plus tard, le ton à l'Arioste, et son accent à Boccace, n'a-t-il pas, au milieu des fièvres et des délires de cette passion qui l'obsède et qui l'entraîne, frappé Corinne elle-même! Il était ivre, il était jaloux, il était fou, furieux! Il l'a frappée... En ces moments de fièvre et de tumulte, il eût frappé son père, il eût frappé les dieux même! Ah! main sacrilége! ah! vainqueur superbe d'une enfant! Corinne a pleuré; elle avait peur; elle a chassé ce misérable, et comme on a vu, le lendemain de cet horrible attentat, la trace ardente de ses larmes, les rivaux se sont présentés; les vieilles mégères ont fait leur honteux office, et madame Accoste elle-même (il est pourtant trouvé par



Shakspeare, ce beau nom de *madame Accoste*) offrait, hier, à Corinne, une riche parure, et le voilà bien avancé !

Ovide, en ces batailles galantes, se compare au soldat. Amoureux et soldat sont même chose !—Ils sont exposés également aux saisons mauvaises, à la soif, à la faim, à l'escalade, à la distance hardiment franchie, aux surprises nocturnes, à tout ce qu'il y a de plus pénible et de plus dangereux. Et véritablement, l'amour, ou disons mieux, ses amours donnent à notre Ovide une peine infinie, et qu'Horace n'a jamais prise. Exemple : il faut envoyer, ce matin même, une lettre à Corinne : si tu voulais me servir, ô ma fidèle Napé, tu remettrais ces tablettes à ta belle maîtresse ! O Napé ! tu es jeune aussi, ton cœur est tendre, et tes yeux sont charmants ; étudie avec soin le visage et le regard de *notre* maîtresse, et dis-lui qu'elle me réponde enfin un seul mot : « Venez ! » Alors je dédie à Vénus mes fidèles tablettes !

Voilà comme il parle. Et quand le soldat Ovide a fait, tout le jour, le siége de cette maison dont le portier est si farouche, et que Napé lui rapporte enfin ses tablettes, ô misère ! elles ne contenaient que le mot sans pitié : « C'est impossible ! » Un mot qui revient si souvent, dans l'exercice des plus belles amours : *impossible!* Allons, Napé, c'est ta faute, et tu n'as pas songé aux présages ; ton pied s'est heurté sur le seuil glissant ; ces tablettes sont tirées d'un bois funèbre, et l'abeille de Corse aura composé d'une fleur

de ciguë, acre et mordante, le miel dont elles sont empreintes [1].

Loin d'ici, tablettes inutiles! Ovide en ce moment vous jette aux carrefours, ô bois funeste, naguère digne abri du hibou de mauvais présage, que le berger de Virgile entendait appelant la tempête du fond de son trou creusé dans le saule. « O tablettes mensongères, et bonnes à servir de livre de compte à quelque affreux avare! » Il se plaint de la nature entière; il se plaint de la nuit, il se plaint de l'aurore, il se plaint de l'eunuque Bagoas, gardien de sa maîtresse, et qui ne met pas assez de zèle à le servir. « Ami Bagoas, ne va pas révéler au mari de Corinne un secret qu'il ne cherche pas à savoir. J'ai vu, moi qui te parle, un esclave chargé de fers par le mari, pour avoir dénoncé les amours de sa maîtresse. Et si tu savais comme une femme est habile à convaincre un mari qu'il n'a pas vu ce qu'on lui faisait voir!... » Il crie ainsi, mais en vain; Bagoas est aussi cruel que le portier de la maison : — « O misérable eunuque! Il n'est pas une femme, il n'est pas un homme!... Il n'a rien aimé!... Il ne veut pas qu'on aime!... »

Un autre jour, Corinne apprend, par quelque indiscret de son voisinage, qu'Ovide est l'amoureux de Cypassis, la suivante... Elle les a vus; elle a suivi le regard d'Ovide et surpris un signe d'intelligence; elle est jalouse, elle est furieuse, et, s'il regarde une autre femme que Corinne, elle va s'arracher les cheveux. Quoi donc, mainte-

1. Melle sub infami Corsica misit apis...

nant qu'elle est rassurée sur ses amours avec Cynnare, Corinne est jalouse de Cypassis sa coiffeuse !...—« Oh fi ! dit-il, une servante ! une esclave ! une malheureuse, meurtrie à coups de fouet... Est-ce possible, ô ma chère Corinne ? » Il atteste en même temps Vénus et les armes de son volage enfant ! Lui, Ovide, aimer une Cypassis !

Il a beau dire, et se justifier par tous les serments, grands et petits, je suis de l'avis de Corinne ; et je crois à Cypassis, comme je crois à Briséis, et à cette belle esclave qu'Horace a chantée. Ils ne faisaient pas toujours les dédaigneux, ces jeunes gens de Rome ; ils ne méprisaient pas la *coiffeuse de madame.*

« Ami, disait Horace, pourquoi rougir d'aimer une servante ? » Et il donnait à son ami toutes sortes de bons conseils, dans le sens que voilà. . Mais pourquoi nous tant gendarmer pour ou contre Cypassis ? Après ce bon billet, Ovide en écrit un autre à cette innocente : « O mon enfant, ma piquante et bien-aimée Cypassis, chère à ta maîtresse, et plus chère à ton Ovide, prends garde ; on a dit à Corinne le secret de nos amours. Elle sait tout ! Peut-être ai-je rougi à ta vue, ou peut-être une indiscrète parole m'est échappée... et pourtant que cela t'eût réjouie, si tu m'avais entendu jurer mes grands dieux que je n'aurais jamais d'amour pour une servante !... comme si Briséis n'était pas la servante d'Achille !... Toi, cependant, Cypassis, je t'ai vue en si grand trouble, au moment où je prenais en témoignage de mon innocence le propre fils de Vénus... un serment qui te sauvait, fille ingrate !...

ô ma Vénus aux cheveux noirs ! Çà ! dis-moi, que me donneras-tu pour mon pieux mensonge? Ah ! beauté, tu sais ce que je veux... Si tu me refuses, prends garde; aussitôt, moi, ton complice, je t'accuse, et je dis tout à Corinne... » Il parle ainsi, gai, jovial et charmant ; Cypassis, j'en suis bien sûr, ne le refusa pas.

Toujours, ce parjure était pardonné. On l'aimait, quoique infidèle; il avait le grand art d'occuper sa maîtresse, et d'en être occupé tout le jour. Absente, il la rappelle; présente, il la gronde ! Une fois, qu'elle allait à Baies, qui était une ville de plaisir, la Spa romaine, un rendez-vous des galants oisifs et des belles oisives, il se rappela cette ode magnifique où le poëte Horace a voué à toutes les malédictions le premier qui confie un bois creusé à la mer irritée, et le voilà qui fait une paraphrase élégante de cette ode aux grands aspects. Il invoque à la fois le vent du midi, le vent du nord. Il regrette en même temps le doux rivage où les beaux coquillages se rencontrent, semés dans un sable d'or ; il appelle au secours de Corinne la nymphe Galatée et les Néréides, et la complaisante étoile du matin.

Et toujours Corinne; et même quand la cruelle ose recourir à un infâme avortement, Ovide, en détestant ce crime affreux, la console et l'encourage; il fait plus, il l'invite à dîner à sa maison de Sulmone : un frais paysage où murmure une source d'eau vive... un pays fertile et de vertes prairies, un gazon dru et fin. — « Vous viendrez, ma Corinne; ici, sans vous, mes vignobles me semblent stériles, mes arbres languissent; l'eau fécondante a

perdu sa grâce et son murmure; il me semble, hélas! dans ces champs paternels, que j'habite un désert des Bretons ou des Scythes, un des rochers rougis du sang de Prométhée. » Hélas! le malheureux, il ne croyait pas si bien dire! un temps viendra où Rhodes et Mitylène, Éphèse, et Corinthe, entre ses deux mers, Delphes, chère à Bacchus, et les vallons de Tempé, le charme et l'honneur de la Thessalie, seront si loin d'Ovide, ah! si loin de son exil! Un temps viendra où le *doux pays des Péligniens* ne sera plus qu'un songe évanoui.

« Ils regardaient et ne voyaient point; ils écoutaient sans rien entendre, et leurs idées ressemblaient à ces vains fantômes qui sont l'ouvrage des rêves. Ils ignoraient les premières lois de l'art de bâtir; ils ne construisaient pas de maisons; ils se creusaient des cavernes! » Ainsi se lamente le Prométhée d'Eschyle, déplorant la Muse absente, avec le dieu du jour...

Mais quoi! c'est la loi commune des amours : ces belles amours, les voilà finies. C'en est fait; Corinne a trompé son Ovide. Elle a trahi tous les serments renouvelés tant de fois. O misère! et semblable à cette Barine infidèle, et qui n'a rien perdu de sa beauté, pas même « un ongle, » elle a toujours ses beaux cheveux, son pied charmant, sa joue où tout est rose et blancheur, sa taille élégante et souple. Ils resplendissent encore des mêmes feux, ces yeux brillants comme des étoiles. « Hélas! grands dieux! vous n'avez donc pas de colères pour les parjures? » Et voilà toute sa plainte. Ah! l'ingrate! Elle a fermé sa porte au poëte d'où lui venait la renommée. Elle a pris pour

son amant, un parvenu de la veille! un soldat enrichi!... Où donc est le temps où l'on disait si bien : *Amour avec l'amour se paye!* « Ah! mon pauvre Homère, aujourd'hui tu n'obtiendrais pas un regard de nos beautés à la mode; et que Jupiter a bien fait de se changer en pluie d'or! Honte à la fortune! elle ouvre aujourd'hui toutes les portes, et même les portes du sénat. Adieu donc, ma Corinne, adieu! Tu m'as trahi, je brise ma chaîne, et je renonce à l'amour. Que j'ai honte, à présent, de ces fers portés si longtemps! — Mais, toi, chère adorée, est-ce possible? est-ce vrai? Moi, ton gardien, ton chevalier, ton compagnon et ton inséparable amant... Je ne suis plus là, près de toi, pour te conduire et te présenter à ce peuple, ami de ta beauté et jaloux de ta gloire!... O ma haine! ô mon amour!... Je hais les vices de ton âme, et j'aime les beautés de ton corps, ma Corinne! Eh! que n'es-tu moins belle, ou moins perfide! O malheureux! malheureux que je suis! c'est mon esprit qui l'a perdue! Elle était ignorée, et je l'ai mise en pleine lumière! Elle était toute à moi, à moi seul... mon génie en a fait une courtisane! Ah! que n'ai-je célébré les malheurs de Thèbes ou les grandes actions de Jules César! »

E finita la musica!... Voilà la fin de ces belles amours! Ovide est véritablement un amoureux; c'est l'amour qui en a fait un poëte immortel. Il vivra « tant que la vigne portera du raisin, tant que l'épi tombera sous le tranchant de la faucille; » il vivra, justement parce que l'amour veut qu'il vive : « *Hoc quoque jussit amor!* » et

justement, parce qu'il n'a pas célébré Gygès aux cent mains, dans un poëme en douze chants, comme c'était sa première intention.

Ovide est amoureux, d'une certaine façon d'aimer qui lui est propre; il n'a pas l'adorable tristesse de Tibulle; il n'a pas, nous l'avons vu, la bonne humeur et la simplicité d'Horace en ses amours; il est loin des ardeurs de Catulle; il est possédé, tout bonnement, d'un amour à la française; il est, tout juste, assez constant pour ne pas fatiguer sa maîtresse, et fidèle jusqu'au moment où l'ennui va venir. *Il* aime à tout propos et par hasard : *elle* a les yeux baissés, le voilà pris; *elle* ouvre, en marchant, un œil radieux, *il* est pris de plus belle. Elle est chaste, ah! tant mieux! Elle est facile, ah! la rencontre heureuse! Venez l'entendre, elle est savante; accourez, vous allez rire, elle ne sait rien! Parce que la belle a bien récité les vers d'Ovide, il l'aime; et parce qu'elle n'entend rien à la poésie, sa naïve simplicité le captive. A l'en croire, la blonde est ravissante...; il n'y a rien de plus joli que la brune! Voyez cette beauté novice; elle ne sait rien encore de l'amour et de ses plaisirs; tant mieux! elle en sera plus piquante. Cette autre, dont le regard petille de malice, le charme et l'engage par ces airs agaçants qui *promettent toutes choses*. L'une est de haute taille; il la compare aux héroïnes de l'antiquité, et il l'aime. L'autre est toute mignonne; les petites femmes ont pour lui mille attraits. Son cœur est ouvert à toutes, et son amour est toujours présent. Comme à notre Régnier, tous les genres de beauté

lui plaisent. Que de raisons pour aimer sans cesse[1] !

Des *Amours* à *l'Art d'aimer*, la transition était facile. Rome entière applaudit à la seule annonce l'*Art d'aimer*. Il avait son prix et son importance, le doux poëme, tout frivole qu'il dût paraître aux sévères partisans des vieux usages : il attestait quelle révolution s'opérait dans les mœurs. La galanterie naissait. Ovide fut son poëte, comme Virgile avait été le poëte de l'amour sérieux.

Ce merveilleux quatrième livre de l'*Énéide* (avec quelle grâce, avec quel charme et quelle verve ingénieuse en a parlé naguère M. Sainte-Beuve ! et quelle joie et quelle émulation pour la critique, à voir les beautés immortelles ainsi comprises !), ce quatrième livre où les Romains entrevirent, pour la première fois, non pas le tumulte et l'agitation des sens, l'*impetus in quem*... d'Horace, non plus l'amour de la courtisane, de l'esclave ou de l'affranchie, mais les transports, les peines, les enchantements, les douleurs, j'ai presque dit la *mélancolie;* oui, je dis bien : *la mélancolie* et les peines secrètes d'un honnête amour ; ce quatrième livre de l'*Énéide*, ainsi lu, étudié, appris par cœur, avec des larmes, des pitiés, des regrets, des tendresses dont Rome était ignorante, avait enseigné à la belle société romaine une émotion chaste et décente dont elle était fière autant que surprise.

Or, le poëme qui, le premier, va mettre en pratique et redire, en ses leçons, les tendresses indiquées par Vir-

1. Centum sunt causæ cur ego semper amem.

gile, les élégances devinées par Horace, et cette délicatesse commençante qui doit aboutir, après tant de siècles, au Versailles naissant, à Louis XIV jeune homme, à mademoiselle de La Vallière, à madame de Montespan; ce poëme, animé de toutes les grâces de l'esprit, tout rempli de la passion et de l'ardeur des amours délicates, soyez sûrs qu'il va briller, d'un éclat sans pareil, dans la cité d'Horace et de Virgile, à la ville, à la cour, chez les jeunes capitaines, chez les vieux sénateurs, surtout chez les dames romaines; elles commencent à se sentir honorées et glorifiées dans les vers de l'amoureux chevalier, leur poëte favori, et déjà leur reconnaissance est égale au bienfait.

Voici donc que, pour la première fois, depuis le quatrième livre de l'*Énéide*, on s'occupait non plus seulement de la *locanda,* mais aussi de la femme libre, de la Sabine rigide, de la femme dotée et riche de son propre douaire! Cette fois, la galanterie était trouvée, et les dames romaines échappaient aux violences de la comédie, aux rivalités même de Laïs : *Multis amata viris.* En même temps apparaît, pour la première fois, dans un livre d'intrigue amoureuse, cet hôte incommode et ridicule appelé *le mari*. Voilà, dans les *Amours* d'Ovide et dans son *Art d'aimer,* le mari trompé, le trouble-fête, dont le poëte et la société ont fait un assaisonnement aux plaisirs défendus! Le mari, dans ces amours à la nouvelle marque, est un rival utile, un obstacle qui *accroist,* comme dit Montaigne, *le désir par la malaysance.*

Ovide a créé le mari, lorsqu'il introduisait la galan-

terie au beau milieu de la maison romaine, et qu'il enseignait aux jeunes gens l'art de pénétrer dans les alcôves respectées : *Thalamos temerare pudicos!* Contemplez, cependant, le chemin qu'ils ont fait, ces pauvres maris gens... depuis Térentia, la femme de Mécène, jusqu'à la femme de Sganarelle :

Oh! trop heureux mari d'une si belle femme!

Ce poëme de l'*Art d'aimer* est une merveille étincelante des plus rares beautés, et qui serait l'honneur d'un siècle même plus avancé en galanterie que le siècle d'Auguste.

On y trouve, au plus haut degré, ces qualités exquises : la grâce et la bonne humeur, l'amour et l'enjouement. Le bel esprit s'y heurte, à chaque vers, contre un sentiment vrai, une passion bien sentie. Enfin, pour corriger ce bel esprit, peu sérieux en amour, soudain arrive un peu de véritable amour, un amour léger, ingénieux, clément, ennemi des longues querelles et des serments éternels.

D'un bout à l'autre du doux poëme, on entend le son des lyres, le bruit des baisers et le chant des oiseaux. Et de même que Socrate se vantait d'*être un bon conseiller en amour*, Ovide était, vraiment, un habile, un éloquent professeur! Les charmantes leçons, en effet! Quels plus aimables conseils, et plus voisins parfois de cette douce parole de Vauvenargues : « Ce que la volupté a de délicieux, elle le reçoit de l'esprit et du cœur! »

Écoutez le maître, et le suivez! Il faut d'abord chercher une maîtresse : et tout de suite il indique aux amoureux de profession les endroits de la ville et la belle heure des belles amours. Le portique de Pompée et le portique de Livie, où les coursiers eux-mêmes à l'abri des intempéries de la saison et des ardeurs du jour, sont remplis de la fleur de la beauté romaine. Marot a très-bien dit cela, lorsqu'il montre aux amoureux :

L'aimable promenoir de ces doubles allées.

Bonne chance, enfants, cherchez votre heureuse vie en tous ces beaux lieux, bâtis sur l'emplacement du palais d'Evandre! Allez, on vous appelle, ou du moins, on vous attend, au temple de Vénus, à la fontaine Oppia, et surtout au théâtre, au cirque, enfin dans tous ces lieux de fête et de plaisir où il est facile de rencontrer qui l'on aime, et qui vous aime[1].

Donc, si vous êtes encore dans l'âge heureux où la beauté, la parure et toutes les grâces de la séduisante jeunesse ont un charme enivrant, vous les irez attendre et saluer, ces merveilleuses, à l'heure où tout brille, où tout chante, où l'arène est encombrée, où c'est à peine s'il reste une place aux belles dames du portique d'Octavie! Elles viennent en grande parure, en grand habit,

1. Voyez-les, disait Lucien, contemplant elles-mêmes les statues des cochers célèbres, elles vous diraient le nom de tous les chevaux de l'Hippodrome!... Oui, certes, reprend à son tour saint Jean Chrysostôme, elles savent le nom des chevaux et leur âge, et leur patrie, et le nombre des prix qu'ils ont gagnés.

l'une éclatante et blanche, et défiant le soleil; l'autre ardente et brune, et brûlant toute chose au feu de son regard.

Saluons, mes amis, saluons les dames romaines. Saluons même ces coquettes, chantées par Horace, aimées d'Ovide, et fêtées par Martial. Elles ne ressemblent guère aux sottes filles esclaves de la crinoline et du fard, balayant la rue, et bravant la foule, idiotes et bourrées d'artifices, plus semblables à des guêpes qu'à des femmes, si bêtes que c'est une honte de leur parler, si mal venues, que c'est un déshonneur de leur donner le bras en public. Ces beautés, aimées des poëtes latins, qu'Horace a chantées et qu'Ovide immortalisait dans ses vers, je les vois, l'épaule à demi-nue, en tunique blanche et la robe assez écourtée pour que le vieux Caton en murmure et s'enfuie en grommelant.

O Caton! c'est bien fait de t'enfuir; mieux valait cependant ne pas venir!

Ah! les beautés d'Ovide, au plus beau moment de la splendeur romaine où la tyrannie, habile et calme, est encore un gouvernement supportable aux honnêtes gens! La beauté que recommande Ovide... eh! tenez, la voilà qui passe. Admirez ce pied net et vif, au talon très-tourné, petillant d'impatience! Un petit bout d'oreille, orné de l'anneau d'or, perce et brille au bord du bonnet phrygien. Par Vénus! les belles mains, doucement rafraîchies au contact de la boule de cristal, qui donne à leurs doigts une teinte rosée, où l'ambre jaune exhale une suave odeur! Plus d'une, en ce lieu de fête, a rem-

placé les perles de son cou, par un serpent, vert d'émeraude, brillante et fraîche parure empruntée à la reine Cléopâtre, et que les belles Romaines préféraient aux plus riches colliers.

Elles venaient ainsi, de tous les côtés de la ville, offrir aux jeunes Romains le spectacle enivrant de leur beauté; la porte Capène et la voie Appienne en étaient toutes brillantes! Ces filles d'Ovide et des libertés que ces dames avaient nouvellement conquises, car, elles seules étaient libres dans l'univers esclave, on leur dirait chez nous qui les remplace; on leur montrerait aujourd'hui le luxe misérable et mendié de ce vilain demi-monde, habile à la proie, et plus voisin de l'épervier que de la colombe...; elles riraient de pitié!

Fi! diraient-elles à ces malheureuses, de vos fortunes éphémères, de vos hommes d'argent! Honte à vous, mignonnes, si complétement dégénérées des splendeurs et des élégances de vos grand'mères! Notre luxe, à nous, mettait à contribution les fortunes du monde entier. Nous avions des chariots aux roues d'ivoire, au timon d'argent! Les tapis de Perse ornaient nos riches litières; nos rênes teintes en pourpre, et les mors de nos chevaux étaient d'or! A ces brillants équipages, où s'étalait notre jeunesse heureuse, on attelait des mules luisantes d'embonpoint. La broderie et l'ornement brillaient sur les housses de pourpre! En même temps, quinze ou vingt coureurs numides suivaient, précédaient, accompagnaient ce char de triomphe : à midi, un coureur, léger vêtu, nous suffisait; le matin, il menait en laisse, à

notre suite, une vingtaine de chiens bretons, ornés de colliers d'or.

O les niaises! ces petites maîtresses de Paris, qui se contentent d'une brouette! Une Romaine, enfant de l'île de Chypre ou de Paphos, n'aurait pas osé promener, même sa nourrice ou sa mère, en de pareils véhicules! Nous avions, entre autres chars, le char à quatre roues, emprunté à la Gaule; l'équipage léger, attelé de trois mules; la chaise où se plaçaient l'amant et la maîtresse; enfin le char couvert, le char que conduisaient les dames romaines, avant que Néron eût souillé ce noble métier! La dame était assise sur le siége orné de soie; et penchée sur le timon, ardente, l'œil en feu, la main ferme, elle poussait ses chevaux à tout rompre! On voyait souvent, dans ce char périlleux, calme et souriant au danger, quelque beau jeune homme emporté avec la dame de sa fantaisie! Eh! oui, c'était la belle mode, en ce temps-là, de conduire en grand triomphe et à grandes guides l'heureux infortuné que l'on ruinait!

Il y avait mieux que les chars, au temps de Néère et de Néobule : il y avait les litières, à l'usage des nobles dames; et nous aussi, les affranchies, nous nous faisions porter en litière. La belle et noble invention, une litière ouverte! et comme on était admirée, applaudie, entourée! on allait couchée à demi, sur la pourpre odorante, le corps un peu relevé sur le bras gauche. En ces triomphes, nos plus jeunes esclaves, richement vêtues, nous suivaient, agitant l'air avec les plumes du paon attachées au bois de sandal; huit esclaves, en costumes militaires,

portaient, légèrement, sur leurs épaules souples, nos dix-huit ans, chantés par tous les poëtes d'alentour. Pour coureurs, nous avions des Africains à demi nus ; leur peau noire éclatait et reluisait sous un lambeau de toile d'Égypte qui leur servait de ceinture : en même temps, des deux côtés de la litière, où souriaient, autour de mille guirlandes, les grâces peu vêtues, des esclaves de Grèce portaient un marche-pied d'écaille, incrusté d'or !

Voilà comme on était servie et fêtée en nos jours de triomphe, et voilà pourquoi nous vous couvrons de nos mépris, lâches servantes de Cupidon, qui vous contentez de si petits gages ! Aspasies manquées ! Lesbies de pacotille ! Phrynés au rabais ! Laïs malsaines ! Vénus de rencontre et de mauvais lieux !... Vous voilà bien fières, quand vous avez obtenu, pour quinze jours, de quelque enrichi de la veille, un cheval attelé à une brouette, un laquais qui vous tutoie, un petit chien noir aux yeux chassieux !

Tels seraient pourtant les discours des amoureuses d'Ovide et de Tibulle, de Catulle et de Martial à nos dames du demi-monde, si Lesbie et Néère daignaient parler à ces drôlesses contagieuses !

Ovide excelle à raconter les tempêtes, les bourrasques et les naufrages de l'amour ; il est habile à nous montrer les cent mille petits drames de la vingtième année ; semblable au chasseur, il est à l'affût du sourire, agitant l'éventail, et, d'un doigt empressé, ôtant le grain de poussière.—Et s'il n'y a pas même un grain de poussière sur la robe éclatante de Corinne ?... ôtez-le toujours, dit

Ovide, un rien suffit à gagner un cœur si léger : *Parva leves capiunt animos.*

Il y a tant de façons, disait-il encore, de se faire aimer, pour peu que l'on soit beau, jeune, et riche, et libéral! (Excusez du peu!) Tout convient à l'amour, quand la dame, en *hontoyant,* s'y prête un peu! Le théâtre a ses bonnes fortunes, la table a ses embûches galantes, le bon vin dispose à la tendresse, et le poëte Horace en savait quelque chose en conviant à souper sa belle voisine : « Un vin de dix feuilles, une couronne de verveine et *munda supellex...* hâtez-vous, Lydie, hâtez-vous. »

Amis, disait Ovide à ses disciples, rappelez-vous que tout sert à l'amour : le soleil prête aux beaux jeunes gens ses rayons les plus vifs; la lune, *assise sur ce banc de gazon,* se plaît à contempler les belles amoureuses. Tout convient à ces bonheurs, à ces plaisirs : les fêtes, les concerts, les bruits, les musiques, les silences, les fleurs du printemps, les chansons de l'été, les fruits de l'automne, et le froid de l'hiver :

Chauffons-nous, chauffons-nous bien!

On se rappelle, à ce propos, un charmant amoureux, *le Menteur* de Corneille, et la fête qu'il donne à sa maîtresse; elle est prise au beau milieu de l'*Art d'aimer,* cette fête du jeune Dorante à Clarisse, et les jeunes Romains, même les amis de Pétrone, arbitre ingénieux de leurs élégances, n'ont rien inventé de mieux que cette fête-là!... *ce cadeau!*

DORANTE.

Mais de quoi parliez-vous?

ALCIPE.

D'une galanterie.

DORANTE.

D'amour?

. . . .

DORANTE.

Sur l'eau?

ALCIPE.

Sur l'eau.

DORANTE.

Souvent l'onde irrite la flamme.

Alors voilà notre amoureux, notre enchanteur qui raconte à son crédule ami une nuit étoilée, un festin, des amours et des chansons, dans la langue même du Cid, racontant que les Maures ont pris la fuite... *à cette clarté qui tombe des étoiles.*

Bref, il n'y a rien de plus vif, de plus ingénieux et de mieux inventé dans le poëme entier de l'*Art d'aimer ;*

J'avais pris cinq bateaux, pour mieux tout ajuster!
Les quatre contenaient quatre chœurs de musique,
Capables de charmer le plus mélancolique.
Au premier, violons... en l'autre, luths et voix;
Des flûtes au troisième, au dernier des hautbois...
. . . .
Le cinquième était grand, tapissé tout exprès
De rameaux enlacés pour conserver le frais,
Dont chaque extrémité portait un doux mélange
De bouquets de jasmin, de grenade et d'orange...

« Orange et jasmin! » Ne dirait-on pas que tout l'Orient

s'est dérangé pour cette fête? En même temps, le voilà, ce menteur charmant, qui se prosterne

> Aux pieds du jeune objet qui fait seul son destin!
> De cinq autres beautés la sienne fut suivie...

Véritable et pur *art d'aimer*. Il s'y entendait, ce Corneille; il était Romain, par Tite-Live, et Romain par Ovide; il touchait à la politique, à la haine, aux poisons, au poignard; il touchait aux aventures de l'amour, à la galanterie, à la grâce ineffable. Ce grand Corneille, un vrai Romain de Rome, il savait être aussi un bel esprit de Versailles.

Il a fait une comédie intitulée *la Suivante*, et dans cette comédie, il obéissait à ce conseil de l'*Art d'aimer* : « Ton premier soin, c'est de faire amitié avec la servante de la beauté que tu courtises; elle ouvre, elle ferme, à son gré, la maison de ta maîtresse; elle te protége : aussitôt tout va bien : par elle, tu sais l'heure exacte où la dame est de facile humeur, où son âme est contente, où son cœur est joyeux. » Vraiment, on dirait que Corneille a créé sa *Suivante* avec les souvenirs de Cypassis :

> Amarante, vraiment, vous êtes fort jolie;
> Vous n'égayez pas mal votre mélancolie;
> Votre jalouse humeur a de beaux agréments,
> Et choisit assez bien ses divertissements.

Qui dirait que ce sont là des vers de Pierre Corneille?

Elle est très-jolie, Amarante ; elle a des chansons qui conviennent aux guitares de ce temps-ci :

Qu'en l'attente de ce qu'on aime
Une heure est fâcheuse à passer !
Qu'elle ennuye une ardeur extrême
Dont la joye est réduite aux douceurs d'espérer !

On irait loin sur cette trace, et qui la voudrait suivre arriverait, par Cypassis, aux vraies suivantes, aux vraies soubrettes ; aux suivantes de Dancour, aux soubrettes de Marivaux ; à ces enamourées de leurs vingt ans, tout en fleurs, en dentelles, en habits brodés, en jupes voyantes, qui finissent toujours par être un peu, peu ou prou, reines ou duchesses à leur tour.

Donc, il est bien avéré que dans l'*Art d'aimer*, le charmant poëme, Ovide enseignait aux Romains un art tout nouveau, qui leur était parfaitement inconnu, et dont le poëme épique ne s'était pas douté. Une femme (il est vrai que cette femme était madame Dacier) se vante, avec une joie incroyable, de n'avoir pas rencontré d'amour dans l'*Iliade* et même dans l'*Odyssée :* « Homère, nous dit-elle, n'a pas fait de difficulté de montrer ses dieux amoureux ; il s'est bien gardé de rendre ses héros amoureux. L'*Iliade* ne présente point Achille amoureux, et l'*Odyssée* n'offre à nos yeux qu'un amour conjugal très-parfait. Ulysse, fidèle à sa femme jusqu'à refuser l'immortalité (*une immortalité toujours jeune*), est aimé de deux déesses, il souffre leur amour sans y répondre, qu'autant que l'y oblige la prudence, pour se ménager

leur secours. Dans Virgile, Énée n'est pas plus amoureux qu'Achille et Ulysse ne le sont dans Homère. Ces païens, comme on l'a remarqué avant moi (la remarque est en effet du père Lebossu, dans son *Traité du poëme épique*), n'ont point déparé la majesté de leurs épopées par ces galanteries dangereuses. Ulysse est froid chez Circé et triste chez Calypso, Achille n'est guère sensible qu' l'affront qu'on lui fait en lui enlevant Briséis; Camille n'a point d'amant dans l'*Énéide;* à peine y parle-t-on de l'amour de Turnus, et toute la passion de Didon est moins rapportée comme un épisode amoureux que comme une infidélité criminelle dont cette malheureuse est cruellement punie [1]. »

Or, cette *infidélité* de Didon s'adresse à feu son époux Sichée; et, par Jupiter! au compte de Virgile et de madame Dacier, puisque Didon était si cruellement châtiée, uniquement pour avoir été infidèle à la mémoire de son mari, vous pouvez penser si les Romains de l'*Énéide* étaient encore loin d'être les Romains de l'*Art d'aimer!* A ce compte, Ovide inventa non-seulement les *Amours* de son temps et des siècles à venir, mais encore il a mis en lumière tous les personnages accessoires à cette comédie ineffable de l'amour! Grâce à lui, le mari est inventé, le galant est trouvé; la soubrette a vu le jour, la suivante existe!

Il est plein de Cydalises, de Célimènes, de Lisettes, ce doux poëme où la comédie et l'élégie ont tant d'échos

1. Madame Dacier, *Préface* à sa traduction des œuvres d'Homère.

irrésistibles! On y trouve absolument tout ce qui va désormais remplir la comédie amoureuse, à savoir : les rendez-vous, les billets, les présents, les galanteries, les promenades, les toilettes, les élégances, les festins; le bracelet qui brille à ce bras charmant, l'anneau qui s'enroule à ce doigt jaseur; la coupe où buvait la belle, et que l'amant porte à sa lèvre amoureuse. Amant, heureux amant, que l'*Art d'aimer* soit ton bréviaire! Il contient... tout! Il contient ton parler, ton regard, ton silence, et les cent mille petites courtoisies des amants bien épris : les refus, les dédains, les prières, les faveurs, les larmes, même ta pâleur : « La pâleur est la couleur de l'amour. » Orion était pâle, et Daphnis était pâle aussi, grâce aux refus de la Naïade insensible.

Et quand enfin, par tes soins, tes grâces, ton bel esprit, tes présents, par l'entremise et le souci de quelque Cypassis amoureuse et complaisante, la dame a rendu les armes (il est écrit : l'*amour est un combat!*), c'est maintenant qu'il faut boire, et maintenant qu'il faut danser. Çà! chantons le triomphe amoureux, et puisqu'enfin nous voilà dans la place, aimé de la dame et maître absolu de la citadelle, il faut maintenant, mon brave amoureux, que tu sais comment tu l'as prise, apprendre à la garder. Grâce à l'*Art d'aimer*, tu sauras vaincre et profiter de ta victoire. En amour comme à la guerre, il ne suffit pas d'être heureux, il faut être habile, il faut être éloquent, il faut être un homme accompli en patience, en persévérance, en courage, en flatterie... Il n'y a rien de lâche, en amour! Elle sourit, tu ris aux éclats; elle est triste, allons,

pleure! Elle a dit : « Jouons, » voici les dés! Elle joue, elle gagne à coup sûr, et tu perds de bonne grâce; elle sort : prends l'ombrelle; elle rentre : ôte avec soin la sandale élégante de son pied délicat :

Que je voudrais déchausser ce que j'aime!

a dit La Fontaine. Elle s'habille : il faut lui présenter son miroir. A la ville, il faut l'attendre et la suivre à son bon plaisir. A la campagne, accours, et toujours apportant quelques bagatelles : « Donnez! c'est la grosse cloche en amour! » C'est un mot de M. de Bassompierre. Il traduisait Ovide, à sa façon, ce galant M. de Bassompierre. — Allons çà, jouez tous deux, disait Henri IV, aussitôt que Bassompierre était en argent comptant; le Bassompierre, obéissant, jouait avec la belle Gabrielle, et très-volontiers la dame, en riant et en trichant, lui soutirait ses quadruples d'or.

Surtout, mon amoureux, si tu veux conserver ta maîtresse, il faut graver au fond de son âme, au milieu de son cœur, la conviction qu'elle est, à tes yeux, la plus belle et la plus gracieuse du monde. A ton compte, autant qu'au sien, elle ne fait pas un geste, elle ne dit pas une parole qui ne soient au gré de ton regard et de ton esprit. Aujourd'hui elle porte une robe d'un tissu léger; aussitôt : il n'y a rien, dis-tu, de plus charmant qu'une blanche tunique! Au contraire, elle est toute d'or et de pourpre : — O reine (ainsi tu parles), vous effacez en splendeur les diamants et les perles! Aimes-tu sa négli-

gence! Es-tu fou de ses broderies! Elle danse, admirons ses bras; elle chante, adorons sa chanson. Il faut qu'un amoureux soit lâche autant qu'habile; et même quand la dame est au lit, malade, on la garde, on la veille, on la dispute à ses esclaves; bref, on ne la quitte guère; et si tu vas en voyage, au moins reviens tout de suite :

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines!

Et: « Qui s'éloigne des yeux s'éloigne du cœur! » C'est un proverbe. Or, il ne faut rien négliger, dans le champ clos de l'amour, pas même un honnête proverbe.

Holà! — Vous nous la donnez belle, avec ces rudes leçons, monsieur le précepteur en amours! Quel métier abominable est-ce cela? C'est une galère, et j'y renonce pour ma part! — Discours maladroit! Parole imprudente! Ayez donc un peu de patience, amoureux tout remplis de votre martyre, et vous verrez que le métier n'est pas si rude. Allons, courage, il y a des amendements et des consolations à toute chose, et si, véritablement, la dame est à toi, si ton autorité sur elle est complète, et que rien ne puisse ajouter à ta domination, alors, ma foi! voici l'heure, ou jamais, de te payer toi-même de tes hontes, de tes lâchetés, de tes présents, de tes souffrances. Plus elle t'a donné de peine et causé d'insomnie, et plus cela va te charmer, de prendre enfin ta juste revanche. Ainsi (qui t'empêche, et qui le saura?), bien fou qui se priverait d'une aimable tromperie. On se dédommage, en passant à un autre amour. Mener de front deux galantes

intrigues, quoi de plus facile? Ah! prenez garde! un rien vous trahit: une odeur, une fumée, un bijou, un billet! Se cacher de sa bonne fortune est un moyen; s'en vanter n'est pas toujours une maladresse. On se brouille, on se raccommode; on vous chasse, on vous rappelle! « O le bon temps, où nous étions si malheureuses! » O les temps heureux où tout compte, à la ruse, à la fourbe, au plaisir, au bonheur!

Voilà ce que dit Ovide aux amoureux! Il ne donne pas de plus mauvais conseils aux amoureuses, et les voilà, grâce à lui, bien prévenues que les hommes sont infidèles et menteurs.

Le poëte sait parler aux jeunes femmes; il les calme et les console, il les guide dans toutes sortes de petites trahisons, qu'elles eussent bien devinées sans lui.—Ayez soin, leur dit-il, d'être habillées et parées avec un soin extrême, et coiffées à votre avantage. Il ne faut rien négliger, pas même la négligence; et la simplicité, à qui sait s'en servir, doit être encore une parure. Une femme intelligente se méfie à bon droit des ornements trop choisis. Avant la richesse, inquiétez-vous de l'élégance; avant l'élégance, inquiétez-vous de la plus extrême propreté. Pas de hasard; ne vous y fiez pas, à moins que votre *hasard* ne soit le fruit de l'expérience.

Une femme adroite (elles le sont toutes) est habile à choisir les couleurs bienséantes avec l'air de son visage. Aimez la pourpre, elle est toute romaine. Après la pourpre, il y a le bleu d'azur; le safran convient aux brunes, et le noir sied à la blonde. Heureuse aussi, entre

toutes les femmes, la femme qui connaît ses défauts! défaut connu, défaut corrigé. La mince aux plis de son manteau se drape; la pâle a recours au vermillon; la main mal faite est sobre et fait peu de gestes; les belles dents appellent un beau rire, un rire aisé, joyeux, malin, perlé. Prononcez bien, mesdames les éloquentes, toutes les lettres de l'alphabet, et si quelqu'une échappe à vos efforts, que ce léger défaut se tourne en charme. Une taille élégante est propice au marcher; laissez à découvert, croyez-moi, cette partie ordinairement très-belle, et longtemps belle, où le bras gauche à l'épaule se rattache. Il ne messied pas d'être un peu musicienne, et les sirènes s'en sont bien trouvées. C'est encore un grand mérite à la femme qui veut plaire (et voilà le seigneur Ovide qui parle, à son tour, pour sa rubrique) de savoir par cœur et de bien réciter les vers des poëtes : Callimaque, Anacréon, Sapho, Tibulle et Gallus.

L'*Art d'être aimée*, après l'*Art d'aimer* : quoi de plus juste? Or, l'art est partout pour une femme intelligente. Il est dans le geste et dans le repos; il est dans la façon d'emplir une coupe, et dans la façon de la vider. Il faut un certain art pour chasser d'un geste élégant le dé sonore du cornet d'ivoire, pour poser le roi sur l'échiquier, cacher son jeu, le découvrir, se modérer dans la perte, se contenir dans le gain. Et pendant que les jeunes gens sont à l'affût des jeunes femmes, de votre côté, mesdames les folâtres, ayez l'œil au bois, et recherchez qui vous recherche. On est belle, on se montre, et la beauté veut être vue. Est-ce que Danaé, dans sa tour, eût jamais été

la Danaé de Jupiter, si la belle eût oublié de se montrer au grand jour ?

Belles, votre sourire est un piége, et votre regard est une embûche. Méfiez-vous des galants de profession, méfiez-vous des coureurs d'aventures et des beaux parleurs: le mieux paré de ces damoiseaux n'a souvent ni sou ni maille.

Accorder tout est imprudence; ne rien accorder est maladresse. Évitez la colère, elle gâterait le plus beau visage; évitez l'orgueil, il décourage les amants les plus obstinés. Soyez en garde contre tous les hommes, fiez-vous aux poëtes; ils ne font pas de riches cadeaux, c'est vrai ; ils donnent l'immortalité. Némésis, et Cynthie, et ma Corinne, autant d'immortelles.

C'est pourquoi honte aux filles avares qui demandent au poëte un autre salaire que des poëmes et des chansons!

Ainsi dans ces trois livres, de l'*Art d'aimer*, l'*ingenua manus* , la main, le souffle et l'esprit d'un homme bien élevé se font sentir. Ici commencent à jaser, avec la courtoisie et les grâces les plus charmantes, les cours des plus grands princes, les salons des plus nobles dames : salons, ruelles, oratoires, boudoirs, bosquets... autant d'échos de l'*Art d'aimer!*

Dans l'*Art d'aimer*, se retrouveraient, s'ils étaient perdus, les usages, les coutumes, les habitudes, les exigences de la société polie: il y a même un peu de la *Carte de Tendre* et de l'hôtel de Rambouillet; il y a beaucoup des façons du duc de Gramont, de M. de Lauzun, et plusieurs des vives allures du satirique Régnier.

On y voit le bourgeois et le grand seigneur, le jeune homme et le vieillard; on passe, et d'un pied léger, de l'antichambre aux petits appartements de Versailles. On était chez Laïs : on se trouve, et de plain-pied, chez Célimène, au moment où le grand Alceste vient d'en sortir.

Ces jolis poëmes, à peine écrits, appartenaient soudain aux élégances romaines. Les jeunes gens et les jeunes femmes, enfants du même loisir, s'étaient pris d'une belle passion pour la poésie légère, et, dans leur admiration récente, ils y puisaient les meilleures leçons du luxe et du bon goût, qui étaient pour eux des passions nouvelles.

Ah! le bon temps que ce siècle de fer!

s'écriait Voltaire en son apologie du luxe: il y a beaucoup de cette apologie en toutes ces poésies d'Ovide. Il y parle agréablement, et par un contraste habile, aux coquettes de son siècle, de la première simplicité de leurs ancêtres rustiques : il célèbre, il vante, il est vrai, les fêtes agrestes de l'âge d'or... Mais il admire, par-dessus tout, la Rome resplendissante de palais et de chefs-d'œuvre.—Oui, dit-il, c'était grand, c'était beau, l'ancien Capitole; eh! que dites-vous de notre mont Palatin d'aujourd'hui? Évandre était, certes, un bon prince; Auguste est un dieu. O le beau siècle, et comme il convient à nos mœurs, à nos passions, à ma vie entière!

Hæc ætas... moribus apta meis...

C'est le vers même de Voltaire, et c'est la même émotion.

Parmi ces enseignements chers à la jeunesse, et dont elle a gardé le souvenir, il faut placer le charmant traité des *Parfums*, dans lequel était contenu le secret des toilettes, ce grand art des cosmétiques précieux que les anciens avaient poussé si loin, et dont nous ne sommes que les plagiaires, avec nos essences au benjoin, nos eaux virginales à la Dubarry, nos pommades à la moelle de bœuf.

Soyez amoureux, disait Ovide à ses disciples des deux sexes, et surtout soyez aimables... Être belle est un don de la nature; être longtemps belle est un art. La parure est une magie : « Un beau visage est le plus beau des spectacles ! » Ovide entre, à ce propos, dans les plus aimables détails : la dent blanche et le teint frais : « Prenez essence, rose fraîche et fenouil... »

Malheureusement quelque beauté jalouse a déchiré bien des pages du poëme des *Cosmétiques*, afin sans doute de garder, pour elle-même, et pour elle seule, cette jouvence ; toutefois, dans les fragments que nous avons sauvés, se rencontrent presque tous ces artifices de la parure, auxquels on peut à peine comparer les plus jolies toilettes des petits appartements sous le règne de madame de Pompadour.

Hélas ! que ces dames étaient difficiles à coiffer, à parer, à vêtir ! Il y avait l'*épileuse* qui faisait la guerre aux cheveux blancs; celle qui peignait la dame et brossait sa tête éventée : une esclave était préposée aux pommades,

une autre aux essences : celle-ci avait, pour toute occupation, de poser l'ivoire à la joue et le fard ; celle-là peignait les sourcils, les cils et le bord de la paupière : une autre obtenait le département de la main; une autre avait soin de polir et d'orner les deux pieds. Il y avait les *vestiplices*, c'est-à-dire les *habilleuses*, et les *ornatrices*, qui posaient le collier, et préparaient les parures. Phédria était habile à tenir le miroir, Pauline à tenir le flambeau; —et quand enfin la dame est suffisamment parée, ornée, attifée, éventée et baignée, et, comme on dit chez nous, tirée à quatre épingles, ouvrez les portes, et faites entrer les connaisseuses et les louangeuses, les esclaves qui donnent le dernier coup d'œil; que la dame, enfin, sache à quoi s'en tenir sur les divers ornements de sa personne.

Rien qu'avec la nomenclature des robes de sa Corinne, Ovide eût fait tout un poëme. Il y avait d'abord le premier tissu de soie ou de lin, brodé avec art; puis la *castula*, qui touchait la gorge, et l'*indusiata* qui la recouvre. Il y avait les bandelettes qui compriment un sein rebelle; l'écharpe qui retombait du chignon bien relevé sur de blanches épaules : trois sortes de voiles, et de toutes couleurs; celui-ci pâle et d'un ton chaud comme est la cire; celui-là couleur de miel.

Quant aux différentes robes que pouvaient porter Lesbie, ou Corinne, ou Néère, on n'en sait pas le nombre, et c'est dommage.

Une robe était traînante, à la façon de ce qu'on appelle aujourd'hui « manteau de cour. » Une autre robe était

transparente, et s'appelait la *laconique;* outre la robe courte, couleur de safran, *crocula,* la robe ample, étrangère, à longue queue, il y avait la robe royale et celle des grandes cérémonies, et l'*impluvia*, la robe des jours de pluie et de tristesse. Elles ont porté l'*impluvia,* Lesbie à la mort de son moineau, Corinne à la fuite de son perroquet.

Ajoutez autant de tuniques et de manteaux que de robes diverses. La tunique ornée de franges, la demi-tunique arrêtée aux genoux et doublée de fourrures; la *caltha,* mantelet jaune; la tunique à mailles serrées, à mailles ouvertes et légères. Il y avait surtout, ô la merveille! une robe à retroussis, la robe *homicide;* on l'appelait aussi l'*irrésistible,* parce qu'elle était ouverte et qu'elle laissait voir le sein nu.

Cette robe pouvait être également ouverte sur les épaules; alors elle devenait *homicide* des deux côtés.

Toutes ces merveilles, ces recherches, ces toilettes, ces instruments inconnus aux Sabines, dont Virginie, Lucrèce et Cornélie, la mère des Gracques, n'avaient jamais entendu parler, un bel esprit de Rome, au temps d'Ovide, un coureur de ruelles, une espèce de Gentil Bernard, en avait fait le catalogue. «Et je suis sûr, disait-il, d'avoir oublié bien des choses, dont l'oubli fera sourire toutes ces dames.»

Ciseaux, rasoir, pinces, grattoir, poinçon; vingt brosses pour les dents, les ongles et les cheveux; peignes de différentes formes; bouchons brûlés et préparés; savons gaulois; pâtes et cosmétiques, flacons d'essences, par-

fums naturels et composés; extraits de senteur, aiguières, lavabos, etc.; *strigilles*, espèce de petites étrilles en ivoire pour gratter et nettoyer la peau au sortir du bain; tours de tête, nattes, perruques, fausses dents, tournures, demi-globes ouatés, pierre ponce oléagineuse pour polir le cou, les bras, les épaules; rouges et blancs de fard; pommades adoucissantes, astringentes; colliers et pendants d'oreilles; épingles de mille formes pour la coiffure; chaînes d'or, agrafes, bracelets, bagues, camées; fleurs artificielles, couronnes enrichies de perles et de pierres précieuses; papillons, cigales, mouches et autres bijoux; mantes brodées et frangées; écharpes brochées d'or et d'argent; puis les ceintures de pierreries; les bandelettes, les rubans, les voiles, les souliers... Et toujours le refrain d'Ovide :

... Ut ameris, amabilis esto!

L'*héroïde*, un poëme ingénieux, qui tient au style épistolaire autant qu'au *Dialogue des Morts*, était une invention d'Ovide. On l'avait oubliée, ou du moins cruellement négligée au milieu de toutes les imitations françaises; on a fini par y revenir. Nous avions l'*Art d'aimer* en vers français, nous n'avions pas d'héroïdes françaises, et jusqu'au XVIIIe siècle, Ovide était resté le seul qui se fût amusé à dicter une lettre à Pâris, à Macarée, à l'ingrat Jason, au jeune Hippolyte, et tant de plaintes touchantes, semblables à ces petits romans qui se lisent tout d'une haleine, un jour de fête. Co-

lardeau vint au même temps que notre Gentil Bernard, et pendant que celui-ci rêvait à son *Art d'aimer*, l'autre dictait, d'après Pope, sa fameuse lettre d'Héloïse à Abélard. Ovide est le premier qui ait mis ce tour de force à la mode, et l'on comprend, très-facilement, que les oisifs du siècle d'Auguste aimassent ces petits romans d'amour, qui n'étaient pas toujours à la louange des chevaliers et des héros de l'ancien monde. Il y a bien de la grâce et de l'esprit dans l'héroïde : elle a ouvert le chemin à ce fameux livre intitulé : *le Secrétaire des amants;* elle n'a pas nui à Voiture, à Balzac, aux épistolaires de l'hôtel de Rambouillet. Ces femmes *délaissées*, Ovide en fait autant de *précieuses :* « Écris-moi, cependant reviens tout de suite ! » disait Pénélope ; la Silvia de Marivaux ne disait pas mieux. Phyllis écrit à Démophoon : « Je sais vos trahisons ; j'espère encore ! » Briséis, mécontente d'Achille, traite à peu près le divin Achille comme la comtesse de *** du petit Crébillon traitait le chevalier de ***. Briséis se moque ; elle pleure, elle est jalouse, elle est charmante ; elle est déjà une héroïne à la Claudien, une Espagnole des temps de Sénèque et de Martial. Le bel esprit enrichit l'*Héroïde :* on y sent la ruelle et la lecture en public ; on y jette, à pleines mains, l'ironie et l'allusion : tantôt l'allusion est évidente, et tantôt elle nous échappe ; il y a des amours d'hier qui se cachent dans ces anciennes amours : telle *Héroïde* est une gazette à la main.

On lit encore aujourd'hui le journal en vers de Loret, tout rempli des noms charmants du siècle adolescent :

les Romains lisaient les *Héroïdes* avec la même curiosité et dans le même esprit que les marquis de Versailles la *Muse galante*, ou les histoires de Bussy-Rabutin. Il n'y a rien de plus joli et de plus digne des *Égarements du cœur et de l'esprit*, que la lettre d'Œnone abandonnée à Pâris l'infidèle. Elle est gracieuse et charmante à la façon d'une héroïne de Duclos, cette Œnone; et son mari, comme il ressemble aux jolis amoureux de notre ami Diderot! Œnone était nymphe, et la fille d'un grand fleuve; elle eut le malheur d'aimer ce petit gentilhomme, et la voilà aussi malheureuse, et plus à plaindre que la duchesse de Berry amoureuse de M. de Riom, ou la grande Mademoiselle éprise de M. de Lauzun.

Celui-là a dit vrai, qui disait : Tout homme, ici-bas, une heure avant sa propre catastrophe, en a le pressentiment. Huit jours avant leur ruine et leur exécution suprême, Antoine et Cléopâtre entendirent de joyeux concerts qui tombaient des nuages d'Alexandrie. Ovide avait eu plusieurs de ces avertissements étranges dans ses jours de fête et de folie : il ne les avait pas écoutés. A ces bruits inaccoutumés, il disait que c'étaient les sifflements de l'Envie et les serpents de Mégère.

L'imprudent, qui ne savait pas que, si la jeunesse du prince est la cause des grandes fortunes, sa vieillesse est une cause en disgrâces féconde!

Il riait, il chantait, il faisait l'amour, il s'enivrait des accents de sa poésie et des louanges de la Rome amoureuse...; il ne voyait pas qu'Auguste était sombre, et que son front ridé s'était chargé de soucis. Dieu soit loué, qui

n'exempte personne des regrets et des remords ! Certes, on n'a pas été impunément Octave et l'empereur Auguste ; et l'heure arrive enfin, même aux sommets fabuleux, où l'âme, éperdue en la contemplation de ces vertiges, s'arrête et perd la conscience définitive de sa propre force.

Moment terrible, où le César tout-puissant est en proie à ces terreurs de lui-même ! Il se trouble, il doute, il hésite ; il ne sait plus dormir ; il a peur de ses rêves ; son souvenir le ronge, et sa prévision le tue ; enfin, le travail lui est en mépris ; quoi d'étrange ? Il est à bout de ses espoirs et de ses labeurs.

Comme, en sa qualité de despote, il a dégradé, malgré lui, nié et châtié les bons instincts de l'homme, altéré les idées généreuses, et comprimé les meilleurs sentiments, il finit par se trouver dans une solitude et dans un silence abominables.

Alors l'ennui le tue, et la conscience du bien qu'il n'a pas fait, du mal qu'il a laissé faire, ajoute un grand supplice à tous ses supplices. Au reste, cet état de l'âme, en proie à toutes sortes d'inquiétudes fatales, et qui devient à elle-même son bourreau, avait été signalé à Rome même dans une admirable comédie de Térence (*Heautontimoroumenos*).

Telle était la fin nécessaire de ce grand prince Octave Auguste : il n'a pas évité sa peine, il ne pouvait pas l'éviter.

Depuis longtemps déjà le maître absolu était livré à la solitude, à l'ennui ; chaque jour il s'enfermait dans les

hauteurs de sa maison, qu'il appelait « sa Syracuse » ; et dans cette retraite, il rêvait aux actions de sa vie, aux solitudes présentes. Comme il était tout à fait une intelligence, il était seul à comprendre, à deviner les menaces de l'avenir.

Il sentait l'univers chanceler sous le poids d'un pouvoir et d'une corruption sans bornes. Il voyait son successeur, Tibère, un gaucher, qui s'avançait sombre et menaçant dans toutes les voies violentes de tyrannie, que lui-même il avait ouvertes.

Il était seul; Horace et Virgile, ses divins flatteurs, et les vrais pontifes de sa gloire, n'étaient plus. Ses amis étaient morts.

Les princesses de sa maison l'avaient déshonoré : enfin, il avait exilé son petit-fils, qui fut assassiné. — Donc, voilà les vengeances! Elles arrivent silencieuses, implacables. Ajoutez la peur des châtiments de là-bas, et les anxiétés d'une âme en proie aux remords. Quel changement, grands dieux! Auguste, devenu vieux, était redevenu le timide Octave. Il consultait les devins, il consultait des oracles, il se frappait la tête contre les murailles en criant : « Varus, rends-moi mes légions! » Dans la misère de ces remords, dans ces tristesses profondes, au milieu de ces fantômes et de ces désolations, quand le maître ne veut pas que l'on chante et que l'on s'amuse, celui-là était un homme imprudent qui ne songeait pas à devenir un homme austère, et continuait à chanter : le vin, les fêtes et les amours.

Ce fut ainsi dans la vieillesse de Louis XIV. Tout en-

veloppée d'une sombre et silencieuse austérité, elle s'accomplissait en des limbes moins voisines de la douce clarté que des ténèbres éternelles.—Elle obéissait à cette âme en deuil qui remplaçait si tristement les étoiles et les fleurs des jardins de Versailles. Plus de poésie, et plus d'amours, sitôt que le roi fut contraint de convenir qu'il était un vieillard. Quiconque osait avoir vingt ans, soudain tombait en disgrâce.

—Qui donc êtes-vous? disait le vieux roi à son petit-fils. — Je suis le roi! répondait l'enfant sans pitié. Ainsi les mœurs étaient changées! Les visages étaient devenus des masques : pour avoir osé rire encore, M. le duc d'Orléans fut accusé d'être un athée, et dégradé dans le testament du roi.

Être un homme austère, un mangeur de cumin, un homme grave enfin, voilà le secret de bien des fortunes sous les règnes qui s'achèvent : un habit sombre, un propos sobre, et l'on arrive à tout dans cette zone fatale où se traîne, en chancelant, la caducité des rois!

Par ces temps malheureux où la flèche de Saint-Denis s'élève menaçante au-dessus des horizons, la gravité est un habile mystère du corps, à l'aide duquel se cachent facilement les vices de l'âme et les défauts de l'esprit. Heureux l'homme important, à la fin d'un règne!

Tout lui réussit, tout lui devient facile! Avec ce seul mot : *Un homme sérieux!* vous ferez la fortune de vingt imbéciles. Mais pour être un homme sérieux, il faut l'avoir été dès le berceau... si vous avez souri à votre nourrice, eh bien! j'en suis fâché pour vous, votre

sérieux est compromis pour le reste de vos jours.

Silence! obéissez à la vieillesse, à la tristesse, à la terreur du maître, et tâchez de lui ressembler. Faites mieux : supprimez la jeunesse, coupez les ailes de la vingtième année; gardez-vous des chansons, des gais propos et de l'entrain enivrant des folles pensées; taisez-vous! Point de regards éveillés, point de vives paroles, point d'idéal; rien de ce qui brille et flamboie; enfin pas une fleur, pas une gaieté, pas un verre à demi plein..., pas un sourire à demi joyeux.

Marchez, croyez-moi, dans la voie austère de ces tombeaux, et vous ferez votre chemin. Çà, voyons tes cheveux blancs, jeune homme! et voyons ton livret de la caisse d'épargne!

Ton prince est un vieillard : va-t'en, courbé sous les années, mentir à ta propre jeunesse et calomnier tes amours : voilà ce que j'appelle un mensonge profitable.

Ces conseils... graves sont de toutes les monarchies, de toutes les républiques. Ovide, à quarante ans, était encore un petit-maître, un amoureux, un homme heureux et jeune : il vivait dans la joie, en pleine poésie; il était la fête et le bonheur de la ville et de la cour... Imprudent! Il ne vit pas que sa joie était importune, et que ses chansons déplaisaient! Un beau jour, tout d'un coup, sans que rien fît pressentir sa disgrâce, il fut chassé loin de ces lieux qui ne voulaient plus l'entendre; il fut exilé par ce maître absolu que fatiguaient les Muses clémentes. Comme il fallait une explication à l'exil du charmant

poëte, on l'explique par les *licences* du poëme de l'*Art d'aimer*.

Il avait écrit l'*Art d'aimer;* en revanche, il venait d'achever un poëme admirable qui renfermait l'histoire entière de ces dieux, de ces héros, de ces croyances, que les premiers législateurs de Rome avaient empruntés, avec leurs lois primitives, à la Grèce. L'amoureux de Corinne, en cet oubli universel de l'Olympe antique, et sous le règne ironique des libres penseurs, avait fait pour la religion des Romains ce que naguère avait fait Virgile pour la campagne romaine.

Virgile avait enseigné comment il faut aimer les bois, les champs, les rivages, les bergers; quels soins il faut donner à la terre, aux troupeaux ; il avait célébré en vers incomparables le charme ingénu de la vie champêtre. Eh bien ! lorsqu'à son tour et sur les pas de Lucrèce, Ovide entreprend d'expliquer l'âme universelle du monde, errante à travers l'infini, Ovide rendait la vie aux beautés de la religion païenne.

C'est tout à fait ce qu'on appelle un grand livre, écrit pour un grand peuple, ce poëme des *Métamorphoses*. Il commence au chaos, il s'arrête à la fin des choses; il assiste aux commencements de la création divine, et tout de suite, après le crime et la peine des géants, enfants de la terre, il pénètre au milieu de ces croyances charmantes auxquelles sont restés fidèles les plus grands poëtes de l'art moderne. Ces dieux d'Homère et de Virgile, racontés par Ovide, ont été bien souvent les dieux de Corneille et les dieux de Racine; ils règnent, ils

vivent, ils respirent jusque dans les poëmes des chrétiens.

C'est *proprement un charme,* ce récit d'Ovide, nous racontant, une heure après le déluge, Daphné changée en laurier, Syrinx changé en roseau. Déjà, dans ce premier livre des *Métamorphoses*, tout s'arrange et se prépare en l'honneur des dieux et des hommes : l'air, ami du mouvement, le feu, l'eau, la terre et le ciel. Le conseil des dieux s'est réuni pour châtier les rebelles; ces grands dieux sont les habitants de l'Olympe et du Capitole : Vesta, Junon, Minerve, Cérès, Diane et Vénus, Jupiter, Neptune, Mercure, Apollon, les dieux féodaux, qui vont mener à leur suite une quantité de dieux infimes et de passions secondaires. En même temps, tout se remue et s'agite, au sein de la terre, au sommet du ciel! Delphes est devenue l'écho des miracles; le Nil circule à travers le pays des enchantements et des fables; les vents remplissent, en mugissant, les cavernes d'Éolie. Au pied du Parnasse, et sur le bord divin de la claire fontaine, on a vu les Muses qui préludaient aux grands poëmes. Voici le Céphise *aux belles eaux,* le Pénée, où Daphné la blonde et la craintive se promène aux premiers rayons du jour. Dans les forêts, les Satyres ; le dieu Pan, dans les jardins; les roseaux sonores sur les bords du fleuve éloquent. Même du roseau harmonieux, les bergers ont formé la flûte de Corydon et de Tityre.

Au second chant des *Métamorphoses*, dont le peintre et le poëte ont tiré tant de chefs-d'œuvre, on apprend mille histoires inconnues aux simples mortels. Phaéton,

l'exemple et la leçon des présomptueux, cette race hostile que son impuissance même rend insolente et dédaigneuse, demande à conduire un jour, un seul jour, le char du Soleil... Ces peupliers, qui se balancent au souffle inspiré du printemps, sont les sœurs de Phaéton lui-même. Tout à l'heure Apollon courait après Daphné; voici maintenant Jupiter emportant la belle Europe à travers la Méditerranée éclatante.

Que de noms chers à la poésie en ce deuxième livre des *Métamorphoses!* Doris, fille de l'Océan, et ses filles divines, les *Néréides*, superbes et touchantes dans la trilogie du vieil Eschyle; les Heures, filles de Thémis, et messagères du Soleil. Voici toutes les constellations reconnues par les bergers de la Phrygie... Ici le Tmolus couvert de vignes, le Pactole aux flots dorés, l'Etna, un volcan, l'Éryx, avec son temple à Vénus : *Erycina ridens*, disait Horace. A la fin voici les Alpes : *Aerias Alpes!* A chaque pas, dans cet univers changeant de la poésie et de l'amour, vous frôlez des idylles, vous rencontrez des élégies; vous trouvez le drame à côté du sourire : Actéon, un cerf; Narcisse, une fleur. La nymphe Écho se lamente dans le bois sombre; et là-bas, dans la forêt ensanglantée, Penthée est déchiré par les Bacchantes.

Qui ne s'est attendri aux malheurs populaires de Pyrame et Thisbé? Qui n'a souri aux amours de Mars et Vénus? La nymphe Salmacis est-elle assez jolie, et ces filles de Minée, habiles et mal peignées, comme on s'amuse à les voir changées en chauves-souris! Combien

d'emprunts, depuis tantôt deux mille années, ont été faits aux *Métamorphoses!* Claudien écrivait tout un poëme avec le récit de l'*Enlèvement de Proserpine;* Sénèque une tragédie avec les Bacchantes d'Ovide, jointes aux Bacchantes d'Euripide. Aréthuse a fourni à Voltaire les quatre plus beaux vers de la *Henriade.* Un chef-d'œuvre de La Fontaine, *Philémon et Baucis*, est un chef-d'œuvre d'Ovide. A ces chansons, à ces complaintes, à ces transformations universelles, la terre et le ciel répondent; et moi-même, au milieu de ces campagnes animées de tant de passions de la terre et du ciel, je retrouve, à chaque pas, l'écho divin des *Métamorphoses.* Ce rocher qui s'avance au milieu de la mer, c'est Niobé. Ces grenouilles, dans les marécages, ce sont les paysans lyciens, lâches insulteurs d'une déesse errante et désolée. Un vent violent me rappelle Orithye enlevée par Borée; un vent frais me ramène aux malheurs de la nymphe aimée de Céphale.

Et tantôt l'aigle, et tantôt l'alouette, et la perdrix, et la belette au fin museau, et le sanglier, et les fontaines; tout ce qui respire, tout ce qui a vécu, tout ce qui brille, l'insecte et la fleur, l'onde et l'étoile, le sable, le diamant, me rappellent des féeries. Ces îles dans la Méditerranée ont été des Naïades! Levez la tête, et saluez, parmi les astres resplendissants, *la couronne d'Ariane*, *la chevelure de Bérénice.*

Comptez donc aussi les grands poëmes, les profondes douleurs, les plaintes, les drames et les sanglots que contiennent les *Métamorphoses!* Quoi de plus terrible

et de plus touchant que le martyre d'Hercule au mont Œta? Et cette adorable Eurydice, une enfant de Virgile, adoptée, à tant de siècles de distance, par le vieux Gluck. L'écho attendri répond aux sanglots d'Orphée par des sanglots : — « *Eurydicen! Eurydicen!* »

Là pour nous enchanter tout est mis en usage;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage;
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre;
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune eu courroux qui gourmande les flots.
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse;
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi dans cet amas de nobles fictions,
Le poëte s'engage en mille inventions;
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve, sous sa main, des fleurs toujours écloses.

De ce poëte aimé des dieux toutes les mémoires sont remplies; de ses inventions terribles ou charmantes les voûtes les plus superbes sont ornées. Il prête aux peintres autant qu'aux poëtes; il est le créateur de mille opéras; c'est lui qui a fourni le sujet des partitions les plus touchantes, des ballets les plus galants.

Qui dirait pourtant que le même homme écrivait l'histoire du roi aux oreilles d'âne, et le combat des Centaures et des Lapithes, la mort d'Achille et l'épitaphe du perroquet de Corinne? On ne saurait pas qu'il s'était d'abord destiné au barreau, on le devinerait, à lire en ses vers la

plaidoirie héroïque d'Ajax plaidant contre Ulysse, à qui resteront les armes d'Achille !

Surgit ad hos clypei dominus septemplicis Ajax !

Et de même qu'il parlait d'Ajax après Homère, Ovide a parlé d'Énée après Virgile, et Rome entière a trouvé qu'il en avait bien parlé. O campagnes du Latium, vous n'avez pas été plus dignement célébrées, même dans les *Géorgiques!* Il a chanté Pomone, une nymphe : « Elle n'aimait ni les bois, ni les fleurs; elle n'aimait que les vergers et les arbres chargés de fruits. Sa main porte une faucille, et tantôt elle élague, et tantôt elle émonde... En vain le satyre folâtre, ami de la danse; en vain, Pan, séduit par ses charmes, et Sylvain, plus jeune encore que son âge, avaient tenté de lui plaire; elle a résisté même à Vertumne, habillé comme un moissonneur. » Et comme il est joli, ce Vertumne amoureux ! On le prend tantôt pour un laboureur chargé d'épis, tantôt pour un vendangeur couronné de pampre : armé de l'aiguillon, il est un bouvier; de la serpe, il est un vigneron. Il tenait l'épée en soldat, la ligne en pêcheur. A ce sujet, je me rappelle avoir écrit ce joli vers au-dessous d'un portrait de M. le maréchal Bugeaud que ça faisait sourire :

Miles erat gladio, piscator arundine...

Enfin voilà Vertumne à côté de Pomone... et laissons-les vite au graveur Eisen; Eisen, un disciple d'Ovide et de La Fontaine; un disciple alerte, et plein d'esprit.

Naturellement, les grandes pages et les plus beaux vers de ces *Métamorphoses* appartiennent à Rome; à la Rome invincible et sacrée, la reine des nations. Le poëme a pour conclusion nécessaire l'apothéose de Jules César, le panégyrique d'Auguste, et cet *exegi monumentum*, aussi juste, aussi vrai, aussi mérité que celui d'Horace.

Ah! chères visions de l'antiquité, notre mère! Instincts, amours, passions, vengeances! Paysages de l'Italie; aspects divins de ses fleurs, de ses flots, de ses monuments, de ce beau ciel; adorations aux dieux invisibles, aux puissances de la parole, aux philosophies, aux libertés, aux volontés du peuple et du sénat! Vénus, âme du monde, Vesta, protectrice de César, Jupiter! Il a choisi pour son autel la roche Tarpéienne!

Ovide, avant de partir pour son exil, commençait, par Auguste lui-même, l'apothéose éhontée des empereurs de Rome. Il ouvrait le temple, il dressait l'autel; il offrait à son dieu des sacrifices et lui adressait des hymnes de reconnaissance.

En témoignage des honneurs divins qu'il venait rendre à son maître Auguste, il invoquait les Bretons domptés, le Nil obéissant, les Numides écrasés, Juba vaincu, les dieux contents, César vengé. Il attestait les tables d'airain, sur lesquelles l'histoire est écrite en caractères de diamant; et pendant qu'autour de cet arc de triomphe, élevé par ses soins, il invoquait *le dieu Jules* et le dieu Auguste... le dieu Auguste, d'un doigt méprisant, sans une émotion, sans un regret, sans pitié, désignait au poëte Ovide les sentiers dont on ne revient pas. Malheureux! Le vieux

despote, sans aucun motif qu'il pût avouer, condamnait le poëte à tous les désespoirs, aux lâchetés humiliantes d'un exil sans consolation et sans dignité.

IV

C'est ainsi que par ces plaisirs, par ces amours, par ces poëmes, par ces fêtes de la terre et du ciel, nous sommes arrivés à l'abîme où tout va disparaître : esprit, grâces, faveurs, popularité charmante, accords divins, sourires de la beauté, faveurs de la jeunesse, enchantements du mois de mai. — « As-tu vu le fantôme passer? » s'écrie Hamlet, prince de Danemark. Avez-vous entendu les bruits de l'exil? L'exil approche; il arrive, il arrache au sommet de ces prospérités passagères cet homme heureux de sa gloire, et fier de sa fortune. Hier encore il était semblable au héros des *Métamorphoses*, il était l'homme à la tête haute, au regard superbe et perdu dans les cieux... Auguste a dit un mot, voilà soudain ce désespéré qui tombe au niveau des créatures prosternées, dont le regard est condamné à ne plus voir jamais le soleil et les étoiles du ciel :

Pronaque quum spectent animalia cetæra terram...

L'ordre était donné, il fallait obéir. C'était le premier de ces exils sans cause et sans nom qui tantôt rempliront

l'univers. Pas de retard, pas une heure : il faut quitter Rome et ses splendeurs, et traverser soudain mille nations barbares pour rejoindre un monde inconnu, où soi-même on sera le barbare. Oh! misère! Oh! néant! Ces anciens ne plaisantaient pas avec le supplice; ils avaient poussé, aussi loin qu'elle pouvait aller, ce que nos criminalistes appelaient *la majesté de la peine.*

Un jour que Socrate avait comparé un tyran d'Athènes (il s'appelait Chariclès) au mauvais berger qui mange ses moutons, le tyran lui fit dire qu'il eût à ne jamais parler de berger ni de moutons, s'il ne voulait pas porter malheur à ses propres bœufs[1]. Par la nature d'un esprit railleur et plein d'ironie, avec tant de grâce et de bon sens, il était destiné à mourir de mort violente, ce bon Socrate! Il mourut en vaillant homme, en sage, et consolé. Oui; mais Ovide, un flatteur du prince, un des privilégiés de la servitude, un poëte ingénieux et complaisant, qui n'a pas même accordé à la république expirée un seul des regrets qu'exprime Horace en ses odes immortelles; voilà, certes, un inconsolable.—Exiler Ovide, et jeter ces foudres soudaines sur cette tête innocente, il y avait là tout un mystère, et ce mystère est resté à la charge de l'empereur Auguste; il est resté une accusation, sans réplique, à cette renommée extraordinaire en toutes sortes d'excès : l'excès du mal, l'excès du bien; excès dans la honte, excès dans la gloire... et finir, en se vantant soi-même « d'avoir été un bon comédien! »

1. L'amende et la confiscation.

Dans ce merveilleux livre, écrit naguère en l'honneur de la tribune moderne, par M. Villemain[1], ce grand écrivain, l'honneur de la parole écrite et parlée, explique avec sa verve et son talent, pourquoi donc l'exil, qui est partout une peine horrible, était une peine insupportable pour les Athéniens et pour les Romains des grands siècles. Les premiers, surtout les poëtes, ne savaient guère que les rives du Sperchius et du Pénée, ou les bords fortunés d'Éphèse et de Mytilène... Et, dit encore M. Villemain, « quelque conquérante que fût Rome, il ne venait pas même à ces poëtes la pensée d'étendre leurs peintures au delà des cieux qui charmaient leurs regards et des souvenirs qui parlaient à leurs cœurs. »

Ainsi songez à la peine extrême, à la douleur ineffable, lorsqu'il faut quitter cette Italie *ingénieuse, savante, amusée d'elle-même,* et qui ne savait rien au delà. Ajoutez à ces désespoirs les terreurs sans nom que portait avec soi cet horrible exil.

Quiconque, à Rome, était exilé par la volonté du maître, aussitôt devenait l'ennemi du genre humain; l'eau du Tibre et le feu de l'Italie étaient interdits à ce malheureux. Il était un esclave, et vous lui pouviez attribuer toutes les malédictions que profère en son discours C. Cassius, dans les *Annales* de Tacite. Il était un rebelle, il était, comme l'esclave, *une chose,* et son signalement se répandait dans tout l'univers. Au moins l'esclave avait conservé le droit d'asile... en vain l'exilé se réfugiait aux

1. *M. de Chateaubriand,* par M. Villemain. 1 vol. in-8°, 1858.

autels de Jupiter ou dans le temple de la Pitié : le licteur serait venu qui l'eût arraché de ces autels.

Dans ces touchantes élégies qui consacrent les misères, les chagrins et l'abjection de son exil, que d'angoisses, de douleurs racontées par Ovide; douleurs dont l'écho est venu jusqu'à nous, des confins du monde, en traversant la Rome impériale, abjecte et prosternée! — « Honorez les poëtes, prenez garde à ne pas les rendre misérables, ô princes d'ici-bas : les poëtes sont les rois de là-haut. » C'est un mot d'Aristophane, et la leçon nous étonne un peu, venant du même esprit qui s'attaquait si volontiers aux philosophes, aux généraux, aux orateurs de la ville d'Athènes.

Heureusement, c'est un de leurs priviléges, le malheur va bien aux poëtes; il les décore; et les plus grands ont gagné un immense honneur à se trouver si misérables.

Homère, un mendiant, Camoëns à l'hôpital, Lucain mis à mort, Tasse au milieu des fous, Cervantes!...

Ces misères, ces pauvretés, cet abandon, cet hôpital, si vous les infligez à la plèbe, au vulgaire, on les oublie; elles grandissent le poëte.

En même temps qu'il résiste à ses propres malheurs, le poëte est le seul à qui reste le droit de chanter les misères qui l'entourent.

Tant de rois exilés, tant de couronnes que la haine a brisées, et tant de ruines dans ce palais des rois, le temps les efface : il répare, il relève, il change, il remplace. Ils seraient oubliés, tous ces rois malheureux, elles seraient oubliées ces princesses infortunées, si les poëtes n'étaient

venus à leur aide. Ces illustres misérables ont vécu par la volonté de la tragédie ou de l'ode; ils ont vécu par la pitié, par les respects, par la sympathie des poëtes.

Chose étrange, en effet, que Domitien profite des louanges de Martial, que l'empereur Auguste profite de l'apothéose d'Ovide, et que Néron lui-même, un Néron, reste enveloppé dans l'ironie et dans les élégances de Pétrone!

« Honorez les poëtes! » L'exil d'Ovide, et sa plainte, ont gâté les années clémentes, pacifiques, glorieuses et respectées de l'empereur Auguste. Il n'y a rien de plus touchant dans les poésies, dans les drames, dans les histoires, que ce départ « en cette nuit sans pitié! » A peine si le malheureux Ovide avait eu le temps de comprendre l'étendue et la cruauté de sa misère. Il était seul en ce moment dans sa maison déserte. Hélas! cette maison à l'abandon était naguère un séjour de fête et de joie, où tant d'amis accouraient à toute heure! Un seul ami lui restait de tant d'amitiés dévouées; un seul amour de tant d'amours: sa femme épouvantée et qui pleure, invoquant, mais en vain, les dieux et les hommes, Jupiter et l'empereur. Hélas! sa fille elle-même était absente, et si loin, qu'elle apprendra l'exil de son père, au moment où il ne sera plus temps de lui apporter ses adieux.

Que de larmes, de gémissements, de plaintes dans cette maison en deuil! Troie en flammes était moins désolée et désespérée. Ah! malheureux proscrit! poëte infortuné! Saluez une dernière fois la ville éternelle. — En même

temps, le Capitole, à la clarté de la lune d'avril[1], montrait ses sommets blanchissants, et l'exilé disait adieu à l'Italie, à ses pénates. C'était l'heure, hélas! c'était l'heure! Et trois fois il voulut partir; trois fois, triste présage, il se heurte au seuil de sa maison. « O ma femme! ô mes amis! ô ma chère et divine patrie! On m'entraîne en Scythie... au tombeau! »

Le chemin d'Ovide, à travers ces contrées barbares, étonnées qu'on les fît servir à l'exil d'un poëte latin, fut rempli de dangers et de traverses. Cet homme heureux, qui ne connaissait que les bords enchantés de la Méditerranée éclatante, il affrontait, pour la première fois, les tempêtes, les violences et les clameurs de cet Océan qui va le séparer de toutes ses affections; *dissociabilis*. Il allait perdu, misérable et désespéré, dans les ténèbres, dans la tempête; il entrait ainsi dans cette destinée à part que M. de Chateaubriand appelait, énergiquement, la *destinée des misérables*.

Hélas! nos pères l'ont éprouvée, et cruellement, cette *destinée des misérables*, quand une loi sans pitié les jetait çà et là, seuls, pauvres, dépouillés, sans nom, sans patrie et sans patrimoine, errants, vagabonds, ou traqués dans leurs propres forêts comme autant de bêtes fauves. Quels récits de ces nécessités n'avons-nous pas entendus dans les jours de notre enfance! On nous disait la faim, le froid, l'abandon, le pénible et douloureux travail de ces mains faites à l'épée, à la plume, à l'éventail. En même temps,

1. Capitolium fulgens. (HORACE.)

quelle était notre épouvante aux récits de nos pères, nous racontant qu'ils ont vu plus d'une noble épée dont le pommeau d'or était en gage pour acheter du pain, plus d'un écusson des croisades devenu une enseigne à bière; quand ils nous disaient que ces femmes, si frêles et si blanches, l'honneur de la société française, tendres fleurs qu'un souffle eût fanées, pieds légers qu'une feuille eût blessés, réduites maintenant à la servitude, lavaient elles-mêmes, pour vivre, accroupies sur le bord d'un ruisseau fangeux, les draps de lit de leurs maîtresses!

A ces récits funestes, qui donc ne se sentirait les yeux pleins de larmes, et de la pitié plein le cœur? Au contraire, les Romains, par la férocité de leurs vengeances, de leurs spoliations, de leurs exils, s'étaient endurcis à ces crimes de la force... Ils avaient applaudi au départ et aux larmes de Mélibée emmenant, loin des champs dont il est dépouillé, sa chèvre triste et malade, et laissant derrière lui l'espoir du troupeau, *spem gregis*. Ils avaient trouvé que Tityre était heureux de son bien sauvé de la convoitise ardente des centurions d'Auguste; que Mélibée était à peine à plaindre, exilé loin de sa maison confisquée. Ils les savaient par cœur, ces vers charmants, et leurs enfants les répétaient sans émotion, comme ils chantaient l'*hymne séculaire*. « Et voilà comme, ô Romains! innocents des crimes de vos pères, vous en porterez le châtiment, jusqu'au jour où vous aurez relevé le temple et l'autel de vos dieux! »

Ces temples et ces autels à relever, c'étaient la piété, la justice et le droit; c'étaient les anciennes mœurs, in-

vinciblement liées aux anciennes libertés; c'était l'ancien courage aussi, comme on le voit dans les *Tusculanes*. « Le roi Lysimaque, un jour qu'il menaçait un philosophe : Oui-da, dit celui-ci, vous perdez votre peine; gardez vos menaces pour vos courtisans; quant à moi, je m'en moque! » (Cic., 1. *Tuscul. quæst.*) Il n'y a pas d'exil qui soit insupportable, quand on le porte avec un grand courage. A défaut de courage, il n'y a pas d'exil que ne rende supportable un esprit de tolérance et de bonne humeur. Saint-Évremont, chassé de Versailles, comme on lui disait que le roi voulait le revoir : — « A Dieu ne plaise, que j'aille montrer à Versailles mon vieux visage! Ici on est fait à mon humeur, et j'y reste.»

Il ne disait pas tout à fait : « Là où je suis bien est ma patrie,» il disait : « Où je suis en repos, je reste. » Le roi l'avait exilé; Saint-Évremont exilait le roi à son tour. Ainsi il s'en fit estimer, pendant que cet humilié Bussy-Rabutin renouvelait, mais en vain, les lamentations d'Ovide; se plaignant de n'être pas maréchal de France, autant que le poëte se plaignait d'habiter chez les Sarmates. Vous avez vu dans Brantôme une assez fière inscription qu'un autre Bussy, Bussy d'Amboise, avait écrite pour son propre tombeau :

Passant, tourne le monde, et va chercher Bussy;
Son cœur plus grand qu'un monde a mis son corps ici
Il fut craint du soleil, bien aimé de la lune,
Délaissé seulement de l'ingrate fortune...

On aime ces gasconnades; elles consolent du spectacle

affligeant de ce chien honteux qui lèche encore la main qui le frappe. Hélas ! Ovide était loin d'être un stoïcien ; il disait de lui-même, en dépit des *Métamorphoses :* « Je suis chose légère ! » Il ne savait pas comme on résiste à la tyrannie ; il ne savait que se plaindre, humblement, d'une voix gémissante. Que voulez-vous ? il a quitté, non pas comme Ulysse, une Ithaque austère au milieu des rochers et des écueils, mais la ville aux sept collines, la ville éternelle, le siége de l'empire, un Olympe... (*Deumque locus !*) Il a renoncé pour toujours aux doux loisirs poétiques ; aux chers souvenirs de son aimable épouse, à l'inspiration de ces fêtes, de ces grandeurs toujours présentes. Et vivre ainsi aux dernières limites des continents habités ! Mourir si loin, sur des bords inconnus, privé de la pompe funèbre et des honneurs du tombeau !

Il ne verra donc plus Périlla, sa fille, entourée des livres de son père, dont elle fait ses délices ? Il habite un pays si froid, si triste ! Ici Médée a déchiré le corps de son frère, c'est pourquoi la ville est appelée *la ville du meurtre*. Ici le froid, la glace, et la neige, et la pluie ; un fleuve horrible, un sol stérile : au printemps pas une fleur, pas un raisin en automne ; à peine si la voix humaine y fait entendre un langage humain ; et rien de la ville éternelle ! Au contraire, un profond silence : en six mois un voyageur qui raconte, en passant, quelques nouvelles de la précédente année. Le poëte écrit ses élégies, et pourquoi faire ? à quoi bon ? Pas une oreille ici qui puisse entendre un bon vers.

O misère! Ovide, un tel poëte, parmi les Gètes et les Sarmates! Et pendant que l'heure apporte à l'heure suivante une espérance, une consolation, un allégement, ici chaque heure rend plus cruelle et plus pesante l'infortune du poëte exilé. Sa misère, en vieillissant, devient intolérable, et sa santé se perd loin du ciel natal, le doux ciel du clément Latium. Deux ans d'exil; déjà deux années! Le voilà vieux.

Les maladies et la tristesse accablent cet abandonné des hommes et des dieux. C'est pourtant l'heure où le citoyen romain, sentant venir *l'âge de seigneurie*, embellit sa retraite, et, calme au sein de ses vieux pénates, ne songe plus qu'à s'envieillir doucement entre sa femme et ses enfants, à l'ombre clémente du foyer domestique. Étonnez-vous donc de ses larmes! Il était naguère un émule heureux de Gallus, de Properce et de Tibulle... Aujourd'hui, il ne sait plus guère que ces lamentations. Plus de sourire, et plus de chansons joyeuses; plus de souci de sa gloire et de sa renommée. Hélas! la poésie est rebelle aux lâches invocations d'un proscrit. Elle aime un bel esprit content; elle se plaît dans une âme virile et forte, capable de se roidir contre le malheur et l'injustice.

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

« Écrivez-moi! » dit-il encore à ses amis, « par grâce et par pitié, deux fois, par chaque année, une lettre, est-ce trop?... » Quelques-uns oubliaient d'écrire; ils avaient peur qu'une réponse les compromît, ô lâcheté!

Un ami d'Ovide, épouvanté de cet exil, consentit à

recevoir ses lettres datées de *la ville du meurtre*, mais à cette condition, que son nom ne serait jamais prononcé. Ovide (il était si malheureux!) accepta cette proposition déshonorante pour l'ami qui l'osait faire, et voyez le châtiment des lâches : la condition fut observée avec tant de rigueur, que ce traître aux plus simples devoirs de l'amitié, son nom ne s'est pas retrouvé dans ces élégies où brillent des noms glorieux et fidèles. Ainsi cet homme idiot, par sa couardise, a perdu la seule occasion d'être immortel.

Honorons cependant le courage et la constance des hommes généreux restés fidèles au malheur, qui protégeaient le poëte exilé contre la foule abjecte et délatrice, *perfida turba*. C'est l'usage : il y a toujours des lâches et des brigands qui se cachent derrière le disgracié pour accomplir leur guet-apens, et pendant que le plus simple honneur consiste à protéger l'homme absent, il y a des bourreaux qui le dénoncent, et ceux-la surtout font horreur au genre humain.

M. le duc de Choiseul était disgracié depuis trois jours à peine, et déjà un courtisan de Versailles insultait à cette éclatante disgrâce. « Et le coq chanta! » s'écria le roi Louis XV levant les épaules, et tout rempli de cet invincible dégoût qui fut le châtiment de sa vie, et la peine impitoyable de son règne.

Des amis d'Ovide (hormis le nom du lâche) on sait les noms encore aujourd'hui : Maxime, un brave homme, un généreux esprit; Rufin, qui lui écrivait des lettres si tendres; Græcinus, ancien ami de Mécène.

Il était absent de Rome, au moment où l'empereur Auguste exilait Ovide, ce Græcinus : peut-être eût-il conservé, de l'ancienne familiarité, assez de courage pour représenter à l'empereur la cruauté de son caprice.

Il faut nommer aussi Maxime Cotta, qui envoyait à son ami l'exilé, en guise de consolation et sans doute pour lui faire prendre patience, les portraits d'Auguste, de César et de Livie; images bien *consolantes*, en effet, devant lesquelles Ovide ne craint pas de se prosterner! ***Est aliquid spectare deos,*** dit-il en un langage obséquieux.

On retrouve aussi dans ses lettres les noms de Germanicus, qui resta sourd à ses prières; d'Atticus, le fils de l'ami de Cicéron; du docte Salanus, qu'il appelle éloquent, et qui peut-être l'était; de Sextus Pompée; d'Albinovanus; de Rufus Fundanus, l'oncle de sa femme; de Sévère, *poëte des rois* (*vates magnorum maxime regum*). Il écrit même au roi de Thrace, à Cotys, pour implorer sa commisération et son aide.

Enfin il écrit à ses amis inconstants, à ses amis infidèles, à ses ennemis, à ses protecteurs, à ses envieux; il s'adresse à Gallus, le frère adoptif du frère de Sénèque; il invoque à la fois tous les hommes et tous les dieux; il invoquerait la mort elle-même. Il ne veut pas que ses os soient enfouis dans la terre des Sarmates; il est semblable au roi d'Ithaque : avant de mourir, il reverra, du moins, les foyers de sa patrie [1]; et ce n'est pas de lui qu'il faut attendre le courage de l'énergique Rutilius,

1. Fumum e patriis videre saxis.

qui jadis avait refusé de revenir à Rome. A la vérité, il était exilé à Smyrne, et non pas sur les bords du Pont-Euxin, cet admirable Rutilius, dont Sénèque a parlé dans son livre *des Bienfaits* [1].

Ovide est une âme faible ; et ce n'est pas lui qui écrirait son propre nom sur les coquilles de l'ostracisme; il ne connaît pas d'autre endroit que Tibur, où l'exil soit supportable. Amis, contemplez sa peine ! Il est triste, il est vieux, il est chagrin, et tout couvert de cheveux blancs. Il porte un fardeau plus lourd à porter que l'Etna même : il ne sait plus écrire, il ne peut plus aimer; il regrette à chaque instant, et chaque jour davantage, sa maison et la vue du champ de Mars, ses fermes dans le pays fertile des Péligniens, ses jardins plantés sur les collines que longe au loin la voie Claudia, ses vieux arbres, ses fleurs, sa douce fontaine, aussi claire que la Bandusie; il regrette aussi l'Ombrie, et sa maison d'Albe, ouverte sur la voie Appienne. A peine il peut vivre encore, à peine il peut dormir; il n'est plus un homme : il pleure, il se lamente, il s'humilie : « O mes amis, protégez-moi, secourez-moi ; voyez ma peine, écoutez ma plainte, entendez ma misère. Ah ! par grâce et par pitié, un mot à César, un mot à l'empereur, un mot à Tibère...»

Hélas ! il a flatté même Tibère ! Il s'est humilié sous cette main de fer et de fange; il a plié le genou devant ce maître abominable, obscène, qui fut à la fois le crime et le châtiment d'Auguste. Ovide n'a pas compris qu'Au-

1. Livre VI, chap. XXXVII.

guste avait emporté la pitié, l'espérance et le pardon.

Un grand peintre exposait récemment sur une toile immense et désolée un drame appelé : *les Exilés de Tibère :* un tas de malheureux qui s'en vont en des mondes inconnus, sans espoir de retour. Que de plaintes muettes! Que de cris à renverser Caprée! Ici la peur, là tout ce que l'accent humain a jamais contenu de colère et d'indignation. Ce tableau des *Exilés de Tibère,* Ovide a dû l'entrevoir dans la chambre obscure de son cerveau. Je comprends qu'Ovide ait prié l'empereur Auguste ; mais qu'il se soit adressé à Tibère!...

Nulle part, vous ne trouverez dans Ovide cette sérénité fière et cette résignation superbe en quoi consistent les respects que l'exilé sait porter à son propre exil. La dignité lui manque, à savoir : la majesté du malheur.

Il est mort sans courage, la plainte à la bouche, le désespoir dans le cœur, les larmes dans les yeux, en implorant encore le monstre sourd à sa prière.

Il mourut dans la *ville du meurtre;* il fut enterré non loin de la Chersonèse Taurique, aux mêmes lieux où les furies avaient poussé le parricide Oreste. Comme il avait fini, dit-on, par écrire un poëme dans la langue des Gètes, il fut pleuré par ces barbares qui se montrèrent moins oublieux et plus sensibles que les habitants même de Sulmone, sa ville natale. Un Gète écrivit, en assez mauvais latin, l'épitaphe du poëte exilé :

La nécessité et le destin sont des lois.
Ici est enfoui le poëte que la colère de César
Avait chassé loin de Rome.

Son plus vif désir était de reposer dans le sol natal.
Ce fut un vain désir :
Sa mauvaise fortune lui a donné ce tombeau !

Un étrange accident, et qui ne peut plus étonner personne aujourd'hui, c'est qu'Ovide, à peine exilé, rencontra, pour aggraver sa peine et pour jeter l'ironie à son deuil, un de ces malheureux biographes de l'égout, dont Tibère et Néron devaient faire, un peu plus tard, leurs eunuques du palais et leurs délateurs; « race abjecte et née exprès pour la perte des gens de bien, » disait Tacite. Il y en eut un surtout qui porta la fureur et la lâcheté jusqu'à insulter la femme d'Ovide exilé, une héroïque et généreuse épouse, digne de tous les respects. Oui, *le biographe* osa jeter son outrage à la grâce, au dévouement de cette noble femme ! il l'insultait, le misérable ! en l'appelant « femme d'un exilé » *Exulis uxorem*; et le poëte, indigné de tant d'impudence, appela cet homme *Ibis*, du nom de cet oiseau égyptien qui se nourrit de crapauds et de couleuvres.

Cette fois, Ovide écrit avec toute la colère d'un poëte irrité. Il se venge, et sa vengeance est terrible. « Romains, dit-il, voulez-vous voir un lâche ? regardez ce délateur. Il m'a vu par terre, il m'a frappé; il m'insulte dans mon exil ! Je le maudis.

« Qu'il soit misérable; que les hommes, les femmes et les enfants rient de ses maux. *Ibis*, triste objet de dégoût et de haine !... Un vautour ne voudrait pas de ses entrailles; Sisyphe aurait honte de lui confier son rocher. Sous quel astre il est né, ce brigand, ce fléau de tout

honnête renom ! Quels présages à sa naissance ! et quelle fête à sa mort ! » Il va d'invective en invective, ardent, indigné, furieux, et se livrant à tous les excès d'une colère effrénée.

Quoi qu'il en soit, reconnaissons qu'Ovide, parmi tant de qualités charmantes, n'a pas su être grand et calme dans le malheur.

Combien je préfère à cet abandon de soi-même la douce et sereine contemplation du poëte exilé sur les grèves de l'Océan, et qui se promène en rêvant dans les domaines de son exil :

Tout regorge de rêve, et de vie, et de bruit,
De rameaux verts, d'azur, firmament d'eau qui luit,
Et de petits oiseaux qui se cherchent querelle...

Un autre exilé, parmi nos vieux poëtes français, gardait également ce calme d'une âme forte que le poëte latin ne connut pas; il chantait, au milieu des chagrins de l'exil, des vers qu'Ovide n'eût jamais chantés :

Soit l'Océan calmé, sans tempête et sans bruit ;
Séchée aux champs soit toute herbe qui nuit ;
Comme le jour, soit luisante la nuit...
. . . .

Et celui-là, insulté par un autre *Ibis*, ce poëte adoré, Béranger, quelle chanson il a faite en l'honneur de l'exil ! Nos soldats captifs la chantaient :

Hirondelles que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France,
De mon pays ne me parlez-vous pas ?

V

Un jour, comme elle se promenait à travers les splendeurs futures de son empire illimité, la grande impératrice Catherine découvrit, parmi des ruines, une tombe abandonnée; et, rêveuse, elle voulut savoir qui donc reposait sous ces broussailles? On lui répondit que c'était un poëte, un Romain, dont le nom était oublié. Mais elle était femme; elle était l'amie et le disciple de Voltaire; elle savait l'histoire de son empire; et, sur cette pierre usée par le temps, elle retrouva le nom d'Ovide. Alors, au milieu de ce triomphe à travers les déserts, on vit une larme mouiller les yeux de cette impératrice qui ne pleurait guère. O louange suprême! larme éloquente et doublement glorieuse!

Et voilà comme, à dix-huit siècles de distance, la souveraine absolue a lavé le crime inutile de ce maître absolu, Auguste empereur!

PLINE LE JEUNE

ET

QUINTILIEN

PLINE LE JEUNE

ET

QUINTILIEN

Même aux heures de la décadence, on dirait volontiers des Romains ce qu'un homme d'honneur disait de sa patrie : « Il faut aimer sa patrie, au moins par orgueil. » Les Romains nous ont tout appris, les lois, la politique, l'éloquence, la philosophie, la poésie, tous les arts de la paix, tous les arts de la guerre; ils se sont appelés, comme les Grecs, leurs prédécesseurs, *catholiques*, c'est-à-dire universels; à côté de tous les exemples, ils ont placé tous les préceptes, et depuis tantôt deux mille années, ils sont restés les maîtres du monde. Retranchés dans le sanctuaire auguste de leur sagesse, ils dictent encore leurs lois éternelles à qui les veut interroger avec confiance et respect. Rome est notre *confédérée;* elle est un immense rendez-vous des opinions, des espérances, des souvenirs

dont l'Europe est faite. Nous savions son histoire avant de savoir l'histoire de la France; le nom de ses consuls avant le nom même de nos rois; le *Capitole* nous est apparu bien plus grand que le Louvre, et le Tibre aussi fier que la Seine. A cette heure encore, Rome éloquente nous tient dans une admiration voisine du culte.

Quelle nation de géants! — quelle prudence! quel génie et surtout quelle langue mieux faite pour dompter les superbes, encourager les timides et commander à l'univers! Vainqueurs de la Grèce, ils sont parvenus à la vaincre en ce grand art de bien parler et de bien écrire. Il était à leurs yeux la vertu suprême, à ce point qu'ils ont défini l'orateur parfait : *un dieu revêtu d'un corps mortel*. S'ils n'ont pas atteint, malgré tant d'efforts, à l'exquise délicatesse des Grecs, ils ont remplacé la légèreté par le bon sens, l'élégance par une abondance toute virile. Pendant que l'esquif athénien ose à peine confier sa voile au vent tiède qui vient du rivage, Rome au loin va poussant sa proue ardente dans la haute mer; si les Grecs ont l'atticisme, les citoyens de la grande cité du monde ont découvert l'*urbanité;* si la marchande d'herbes appelle Théophraste un *étranger,* l'homme consulaire retrouve dans les plus belles pages de Tite-Live un goût du terroir padouan. — A cette œuvre excellente de la langue romaine, à la grandeur de la république, ont travaillé tous les peuples intelligents. Les soldats d'Annibal et les Gaulois de Brennus avaient laissé, en passant sur cette terre qui fut un instant leur conquête, une empreinte de leur force et de leur génie... En traversant

cet univers, leur domaine, les Romains adoptaient les mots qui étaient à leur convenance, comme ils adoptaient les dieux des peuples vaincus. Ils avaient fait de la *grammaire* (une science que nous abandonnons aux enfants), « le délassement de la vieillesse, le charme tout-puissant de la retraite [1]. »

« La plus sincère des sciences, disaient-ils, car, entre toutes les sciences, elle a plus de fond que d'apparence. » Quoi d'étrange? Elle contient les trois grandes qualités du discours : la *correction*, la *clarté*, l'*ornement;* pour tout dire en un mot, ils appelaient l'éloquence *une incomparable vertu* [2].

Au premier rang des hommes célèbres qui ont illustré les derniers efforts de l'éloquence et de la liberté de Rome, il faut placer Pline le Jeune. Son esprit charmant, ses rares talents, ses vertus, son courage, sa violente passion pour tout ce qui était la renommée et la gloire, ont brillé d'un vif éclat dans ces époques de servitude, et sur le bord de ces abîmes. Comme il s'était préparé, de bonne heure, aux arts et aux sciences de la liberté, sans redouter les dangers que cette science, toute romaine, amenait avec elle, il ne fut pas pris à l'improviste lorsque cette résurrection du génie de Rome, grâce à Trajan, ne trouva plus, pour la servir, que des esprits sans règle et sans art, poussant, aux derniers excès, même l'espérance,

1. Jucunda senibus, dulcis secretorum comes. (*De l'Institution oratoire*, liv. I; ch. IV.)

2. Est etenim eloquentia unaquædam de summis virtutibus. (Cicéron, *de Oratore*.)

impatients de l'avenir, par la même raison qui les avait faits patients dans la servitude. Sa fidélité aux anciennes institutions le rendit cher à un empereur digne des meilleurs temps de la république. Pour avoir suivi de près les grands modèles d'autrefois, Pline le Jeune eut la joie d'être compté parmi les guides d'une société débarrassée (un instant) des délateurs et des bourreaux. Soldat, il fut honoré par les soldats de ces tristes armées, où la vertu passait pour suspecte; avocat, il avait osé parler, librement, dans le silence de Domitien empereur; juge, il avait obéi à sa conscience sur ce tribunal qui était une embûche à l'innocent, un rempart au coupable. Il fut un patron juste, un sénateur intègre; il allait tête levée au milieu de ces abjections, précédé et suivi du noble orgueil de l'honnête homme; et plus les temps de sa jeunesse avaient été cruels, plus il mettait à profit le bonheur inespéré de ce règne qu'il a célébré si dignement dans son *Panégyrique*. Quand il entendait dire autour de lui que le règne de Trajan serait court : « Raison de plus, se disait-il, pour livrer notre voile à ces vents favorables, et pour nous hâter de mériter la proscription des tyrans à venir. » Enfin (voilà sa suprême louange), il fut à la fois le meilleur ami de Tacite et le meilleur disciple de Quintilien.

Rappelez-vous cependant l'état de la littérature romaine aux temps funestes de Domitien. Déjà, à cette heure cruelle, tout semblait perdu pour les esprits, les consciences, les fortunes, les libertés. Le siècle d'Auguste s'était perdu dans les nuages sanglants du despotisme.

Virgile, Horace, Ovide et Lucrèce avaient, disait-on, emporté dans le tombeau la grande poésie romaine. On se taisait; si quelque colère osait sourdre encore, elle parlait à voix basse, murmurant les imprécations et les haines secrètes que les tyrans léguaient à l'avenir.

La philosophie était une proscription si elle n'était pas un mensonge; l'éloquence était une déclamation, un sophisme, un jeu puéril; cendre éteinte d'un grand feu qui avait donné des clartés éternelles. Ce magnifique exercice des plus grandes et des plus rares qualités de l'âme humaine n'était plus guère qu'une invention misérable, destinée à seconder les crimes, opprimer l'innocence, outrager la vérité. L'arme salutaire qui guérissait autrefois, même les blessures qu'elle avait faites, n'était plus qu'un stylet, armé de poison, entre les mains des tyrans et des voleurs. Rien de vrai, rien de sacré n'était resté dans l'exercice de ce grand art; les jeunes Romains prenaient tout au plus un maître d'éloquence, comme ils prenaient un maître à danser. Où êtes-vous, Hortensius, Cicéron, Messala, Agrippa, Pollion, *épées de feu,* et vous, les vieux sages, renommés par la toute-puissance de votre parole et de vos vertus : Lélius, Scipion l'*Africain,* Caton l'*Ancien?* On chercherait en vain, dans ces époques funestes, la turbulence des Gracques, l'énergie et la volonté de César, la gravité de Brutus, l'abondance de Sénèque. L'éloquence, cette *parole qui court,* comme dit saint Paul, avait remplacé, par un tambourin et des grelots, ses armes offensives. Comme elle n'avait plus la victoire devant les yeux, elle ne savait plus ni porter des

coups, ni se défendre. C'était maintenant un art en surface et sans profondeur, privé de cette force intérieure qui en est le génie; éloquence d'imitation, de plagiat: l'élévation remplacée par l'enflure, la concision par la maigreur, l'audace par l'embûche, la richesse par un luxe menteur, l'harmonie par le désordre, la simplicité par la négligence.

Hélas! le moyen d'être un *honnête homme qui sait et ose parler*, dans cette société écrasée par les corruptions du luxe et des mœurs, sous les règnes affreux : Tibère, Caligula, Claude, Néron! C'est à peine si la victime osait se plaindre et gémir; les misérables, sans souci de leur suprême honneur, s'écriaient marchant à la mort: *Ceux-là qui vont mourir te saluent, ô César?* Nul n'osait plus parler dans ce forum qui avait été la citadelle et le rempart de toutes les libertés de l'univers; l'éloquence (elle vit surtout de franchise et de courage) avait pris la teinte sombre de ces règnes sanglants qui avaient changé en oppression la douceur romaine, et le courage en lâcheté.

Regardez les honnêtes écrivains de ces temps farouches; ils parlent du fond d'un nuage. — Perse, un sage, s'enveloppe dans une ombre impénétrable; Tacite, un vengeur, les deux mains sur ses lèvres pleines de fiel, se cache au fond de l'abîme qu'il s'est creusé, pendant que l'arbitre ingénieux des élégances à la cour de l'abominable empereur Néron, ce voluptueux, éloquent et hardi Pétrone, au plus vif éclat de cette verve railleuse qui devait enfanter la *satire Ménippée,* appelle à son aide (hélas! il n'avait rien à craindre, il parlait, la veine ou-

verte et baigné dans son sang) toutes sortes d'images, réticences, énigmes et métaphores dont il pouvait si bien se passer.—Par ces précautions inutiles, Pétrone a perdu une illustre part de l'honneur qui lui revenait d'avoir traîné dans les fanges amères du ridicule cet abominable Néron.

A ce mélange insensé de génie et de misère, la littérature latine était arrivée, à l'heure où vint au monde, sur les bords heureux du lac de Côme, et dans une famille patricienne, le plus habile avocat du barreau romain, Pline, un bel esprit qui devait fermer, de sa main vertueuse, le cercle d'or et d'airain dans lequel est contenue l'éloquence romaine.—Encore aujourd'hui, ce lac de Côme est le rêve des poëtes, des artistes, des âmes épuisées par les grandes passions. Sur ces bords charmants se construisent les plus beaux châteaux des Espagnes imaginaires; Côme aux belles eaux est restée la *ville délicieuse,* chère au printemps, aux doux ombrages. —Pline, enfant de ces beaux lieux, s'est rappelé jusqu'à la fin de ses jours, le rivage où, plein de gloire et de santé, il venait se délasser de ces heures pénibles, qui se précipitent, plus rapides que les coureurs du stade. A son lit de mort, il revoyait ce canal bordé d'une fraîche verdure, qui se plie et se replie en tant de façons différentes.

La maison paternelle était située dans le faubourg, au bout d'une longue avenue dont le terrain était ferme et facile; appartement de jour, appartement de nuit; le bain à toute heure, le repos et l'étude à volonté. Sa mère possédait un assez grand bien dans un bourg ap-

pelé Tiferne, et les habitants de ce hameau eurent très-vite adopté le jeune homme. A peine il sortait de l'adolescence, qu'ils en firent leur avocat dans toutes leurs causes; à son tour, quand Pline eut obtenu les honneurs consulaires, il fit élever un temple en ce village qui l'avait adopté. Parmi tant de curiosités célèbres à bon droit, nous citerons la fontaine de Tiferne. Elle prend sa source au bas de la montagne, elle fait entendre (il n'y a rien de plus charmant) son frais murmure dans une salle à manger que décorent quelques belles statues; elle se perd dans le lac de Côme, en chantant. Cette eau qui chante a son flux et son reflux comme la mer, et, trois fois chaque jour, l'eau s'enfle, monte, descend, disparaît pour reparaître, une heure après, régulière seulement dans son caprice. A son tour, le lac est une histoire :

Un jour, comme il se promenait en bateau avec son père, son père fit remarquer à l'enfant une élégante maison qui s'avançait dans le lac. De cette fenêtre ornée de pampre, de ce balcon aérien en marbre doré, il n'y avait pas longtemps une jeune femme s'était précipitée dans ces ondes, pour apprendre à son mari comment il fallait mourir. Son mari souffrait d'un mal incurable : « —Voilà, lui dit-elle, la guérison ! » et, le prenant par le corps, elle l'entraîne avec elle. Mais pourquoi donc, se disait Pline en son petit entendement, cette femme expirante au fond de ces eaux profondes est-elle moins célèbre qu'Aria, la femme de Pétus?

Il possédait aussi une terre en Toscane, non pas vers le canton qui s'étend le long de la mer, mais de l'autre côté,

un peu au-dessous de l'Apennin : l'air qui souffle de l'Apennin est le plus pur de toutes les montagnes de l'Italie; sur ces calmes hauteurs on aurait pu transplanter ces sages de l'Attique dont la vie se passait à méditer *entre le thym et le serpolet de l'Hymette*. En Toscane, l'hiver est sec et froid, sans être dur, ce qui gêne un peu les oliviers et les myrtes; cependant le laurier y prospère, il y croît mieux qu'à Rome. Le printemps toscan est un enchantement, l'été est une fête; les vents respirent, plus qu'ils ne soufflent. A chaque instant de ces journées charmantes, on dirait d'une température nouvelle; à minuit, si vous vous réveillez au chant du coq, vous sentez la douceur d'une nuit de Laurente; au matin, c'est la fraîcheur de Lanuvium; avant midi le soleil s'échauffe comme à Tusculum; si le soleil se plonge au vaste Océan, vous respirez les vents tièdes et calmes de Tibur. On ne meurt pas sur ces bords heureux; le trisaïeul promène, en riant, l'enfant du fils de son fils.

Vieilles gens, vieilles anecdotes; sous ces frais ombrages d'une jeunesse éternelle, où les bains, la paume, les jeux paisibles sont de grandes occupations, c'est une surprise heureuse de rencontrer les siècles passés qui se promènent en cheveux blancs. Figurez-vous, au pied même de la montagne chargée de vieux chênes, un immense amphithéâtre; au pied de cet amphithéâtre s'étend une plaine immense. Ici se montre une suite de montagnes vivement éclairées du soleil; de chaque pente verdoyante, à travers les collines doucement ombragées, descendent des vergers, des pâturages, des vignes, des

terres labourables, et si fortes, qu'à peine les meilleures charrues suffisent à tracer le sillon! Les prés sont émaillés de fleurs, les taillis sont pleins de gibier, les étangs de poissons, les buissons d'oiseaux chanteurs. Dans cet Élysée, où chaque roche abrite une source d'eau vive, on ne trouverait pas un seul marécage, tant la pente est douce entraînant au fleuve les eaux inutiles. Mais c'est surtout de son village natal que Pline se souvient avec amour : « Est-ce l'étude, est-ce la pêche, est-ce la chasse, « ou toutes ces joies à la fois qui vous occupent, car tous « ces plaisirs, on les rencontre en notre maison du lac « de Côme? — Le lac fournit le poisson, les bois vous « donnent les daims et les cerfs, pendant que l'admirable « tranquillité de ce beau lieu invite l'esprit à l'étude; « innocents loisirs après lesquels je soupire, comme le « malade après le vin frais, après le bain tiède, après les « eaux salutaires... Mais quoi! la chaîne de mes travaux « ne fait que s'allonger et s'appesantir [1]! »

Dans ses lettres, dans ses pensées, le cher village revient toujours; là il est né, là il veut vivre, et les dieux savent s'il y voudrait mourir. Il sait le nom des arbres, l'honneur de ces frais paysages : les cèdres, les hêtres, les aunes, les lauriers et les myrtes; devenu riche et puissant, il ne se contente pas de la maison paternelle, il en veut avoir plusieurs, sur ces rivages chéris du ciel. Entre autres palais de campagne, il s'est bâti deux maisons de plaisance, à peu de distance l'une de l'autre.

1. Livre II, lettre VII, à Catinius.

La première, au sommet de la montagne, a nom : la *Tragédie*; l'autre, moins élevée, habitation de la plaine, on l'appelle : la *Comédie*. Chacune de ces habitations a son agrément, et leur diversité même en augmente la beauté; mais il les faut posséder toutes les deux à la fois. La *Comédie* est au bord du lac; sur le plein-pied, vous pouvez méditer dans une ligne droite qui borde le rivage, c'est le jardin français; mais là-haut mille surprises, voilà déjà le jardin anglais. La *Tragédie,* au loin, vous montre au matin les barques de pêcheurs louvoyant sous leurs voiles blanchissantes, le *suave mari magno* de Lucrèce; la *Comédie* met à votre portée ces belles anguilles, et de votre lit vous pouvez jeter l'hameçon! Quant à la description intérieure de ces deux édifices, dignes de la plus belle époque de l'art, vous en jugerez par le dénombrement de notre maison de Toscane, au pied même de l'Apennin.

Il y a de quoi sourire à la seule idée d'un bien-être à ce point calme et complet. La maison des Apennins est exposée au midi; elle semble inviter le soleil, soit que le soleil se montre, en été, vers le milieu du jour, soit, en hiver, un peu plus tard. Une galerie entoure à plaisir cette habitation royale. Un gazon toujours vert, tapis fleuri de ces bois fantastiques taillés à la façon du Versailles de Le Nôtre et de Louis XIV, s'abrite aux jours de l'été brûlant sous de vieux arbres impénétrables au soleil. Du côté opposé, une vaste prairie, où la nature a tout fait, borne cet heureux héritage d'une fraîche clôture de ruisseaux et de fleurs. Une première salle à

manger prend jour sur cette prairie et sur les parterres remplis de l'utile et de l'agréable : le figuier pompéien, la rose de Tarente, le légume d'Aricium. Vers le milieu de la galerie, sur une cour ombragée de platanes, et rafraîchie par un jet d'eau qui ne se tait jamais, voici la chambre à coucher : réduit silencieux, retraite cachée.

Un cabinet de travail n'est pas loin, revêtu de mar bre ; les murailles splendides sont ornées d'oiseaux, de fleurs, de feuillages, à la façon des murailles de Pompéi et d'Herculanum. Vous passez, de là, dans un vaste salon qui prend jour, d'un côté, sur le parterre, et, de l'autre côté, sur la prairie ; une pièce d'eau claire, au bord du gazon, reflète ces exquises merveilles dans son miroir d'argent et de soleil. En hiver, un calorifère, caché dans les murs, remplace la chaleur absente ; le bain est tout auprès : ici le bain froid, là le bain tiède ; trois escaliers de marbre vous conduisent dans cette piscine salutaire, exposée aux feux du jour.—Un de ces escaliers est à l'ombre. Après le bain vous trouvez le jeu de paume, et le manége, enfin, qui donne sur les treilles, où pendent encore quelques survivants de la dernière vendange. Ce n'est pas tout ; une galerie souterraine vous abrite, en plein midi, contre l'ardente canicule. Une galerie ouverte, fraîche au matin, mais plus chaude à mesure que va le jour, vous conduit encore à deux appartements si bien disposés que, de chambre en chambre, on peut chercher le soleil ou l'éviter.—L'allée au-devant du manége représente un fer à cheval ; un vieux lierre unit, par un lien toujours vert, une longue suite de vieux

platanes, et forme une muraille naturelle, entremêlée de pommiers et d'acanthe flexible. Sous une treille que portent légèrement quatre colonnes en marbre de Carixte, un lit en marbre blanc ; une source d'eau vive, qui s'échappe à gros bouillons de ce lit de repos, vous invite au sommeil. Bientôt cette onde pure ira se perdant entre mille canaux, non pas sans remplir une vasque de bronze qui conserve toujours le même niveau.

Comptez donc les meubles, les tableaux et les livres, les statues, les esclaves, les chevaux, l'argenterie ; et rappelez-vous qu'outre ces trois maisons du lac de Côme et cette maison de l'Apennin, notre avocat poëte possédait encore un pavillon à Tusculum, par respect pour Cicéron; une maison à Tibur, une autre à Préneste, en souvenir du poëte Horace. Eh bien! tel qne le voilà, cet homme heureux ne passait pas pour un homme riche ; il était tout au plus dans une honnête aisance. A ce compte, on aura une idée à peu près exacte de l'existence d'un gentilhomme romain.

Loin des terreurs et des crimes des bandits qui tenaient l'empire, cet enfant bien né eut une heureuse et charmante enfance. Écoutez comme il en parlait : « J'étais à « Côme ces jours passés [1]; un jeune enfant, fils d'un « compatriote, me vint saluer.—Vous étudiez ? lui dis-je; « il me répond qu'en effet, il a commencé ses études.— « En quel lieu ?—A Milan.—A Milan ! et pourquoi pas à « Côme, votre pays natal ? Le père, qui était là : —Nous

1. A Tacite, liv. IV, lettre III.

« n'avons point de maître ici, m'a-t-il dit.—Et pourquoi « donc n'avez-vous pas un maître, je vous prie? Il me « semble pourtant qu'à vous autres, pères de famille, il y « va de votre intérêt le plus cher. Où trouverez-vous un « séjour plus favorable qu'une telle patrie pour ces chers « enfants? En quel lieu se formeront-ils aux bonnes « mœurs, mieux que sous les yeux attentifs de leur fa- « mille? Où donc les entretenir à moins de frais que chez « vous? Vous dépensez pour l'aller, pour le retour, pour « le logement, pour la surveillance, pour l'habillement, « pour la nourriture! De loin, on est obligé d'acheter « tant de choses que l'on n'achète pas chez soi! Croyez- « moi, prenez un précepteur à Côme même, et vous y « gagnerez tous; pour moi, en faveur de cette chère « patrie que j'aime à la fois comme un père et comme « un fils, je suis prêt à fournir mon contingent aux hon- « noraires de ce précepteur qui vous manque, et si je « ne prends pas tous les frais à ma charge, c'est moins « par économie que par prudence. A vous le devoir de « choisir les maîtres de vos enfants; votre choix sera « d'autant plus médité que votre contribution sera plus « sérieuse. Allons, faites cela; vous aurez des enfants « meilleurs et mieux portants : accoutumez-les, par « votre exemple, à se plaire et à se fixer dans leur pays « natal! »

Ceci dit, cet homme illustre établit une école dans la ville de Côme, et il se met à chercher, aidé de Tacite, des professeurs dignes de la confiance des pères et de l'obéissance des enfants.

Cependant, quand il eut passé l'âge du berceau et des premiers vagissements, quand il eut mis à profit, non-seulement le *petit gain que l'on peut faire jusqu'à sept ans*, mais les premières études, de dix à douze, on comprit qu'il était temps d'adresser cet adolescent de tant d'espérances au plus grand instituteur qui ait donné ses soins à la jeunesse romaine. Notre écolier s'en vint donc où vint Horace, à Rome, pour se former à la sévère discipline des belles-lettres que venait de remettre en honneur Quintilien, ce maître admirable, et qui n'a pas eu son égal (jusqu'au bon Rollin) dans l'art d'enseigner, d'honorer et de faire aimer les belles-lettres. A cette école savante, que protégea l'empereur Vespasien, que Domitien se vit forcé de respecter, où même il envoya ses fils, Quintilien attirait les plus beaux esprits de ce vaste empire, qui se mourait, faute de doctrines.

Ce savant maître avait commencé par conquérir une grande célébrité dans le forum; bientôt, par un de ces sentiments de l'âme [1] irrésistibles, plutôt que pour se reposer dans une œuvre moins laborieuse, il comprit que sa vocation véritable était l'enseignement. Quelle tâche à la fois plus grande et plus utile? Quels services plus magnifiques se pouvaient rendre à cette patrie de Cicéron, de Jules César, de Mécène, de Messala, de Pollion, de Domitius Afer, d'Hortensius? Quel plus excellent travail, que de choisir les meilleurs sentiers, les plus beaux préceptes, et de conduire tant de jeunes âmes

1. Motu animi quodam. (*De l'Institution oratoire*, liv. VI, ch. III.)

dans le droit chemin qui mène au talent, à l'honneur?

Justes dieux! la belle joie en effet de parler aux esprits attentifs des plus saintes croyances, des plus illustres exemples, des plus magnifiques idées : patrie, honneur; la liberté, le mépris du vulgaire, la force contre les passions, l'amour de la gloire?—Et quelle fête aussi de chercher ses modèles uniquement dans l'histoire nationale, et de se servir des vieux Romains, fertiles en exemples, pour enseigner à leurs petits-fils à conserver la justice, la bonne foi, la continence, la frugalité, le mépris de la douleur et de la mort! Sources sacrées, sources fécondes, où le maître ira puiser l'équité du citoyen, la force de l'avocat, l'indépendance du sénateur; tâche auguste, et moins occupée du temps présent, que de la gloire et de la reconnaissance de l'avenir!

Dans aucune nation, même parmi les nations chrétiennes, on ne saurait trouver rien de plus grand que l'enseignement de Quintilien; jamais éloquence plus saine au service d'une plus sincère vertu.

« Avant tout, si vous voulez être un digne orateur, l'orateur que cherchait Cicéron, apprenez que toute éloquence est dans l'honnêteté. » L'orateur de Quintilien était l'homme par excellence, or cet homme, cet *oiseau du ciel* (un mot de saint Augustin), ne se peut rencontrer que dans l'intime union de ce qui est vrai, de ce qui est beau. Aux dieux ne plaise qu'un méchant homme soit éloquent! Si l'éloquence est l'intelligence à son plus haut degré, comment donc pouvez-vous admettre qu'un homme intelligent se mette à choisir le vice, quand la

vertu lui fait tant de chastes avances?—Qui dit un *méchant* dit un *insensé;* il n'y a d'ailleurs qu'une âme exempte d'ambition, de cupidité, de haine, de toutes les passions mauvaises, libre aussi de remords, l'âme vaillante et frugale, qui suffise aux volontés, je veux dire aux plus difficiles devoirs de l'éloquence. — Eh! quand bien même se rencontrerait ce prodige (un monstre en morale), un malhonnête homme éloquent, donnera-t-on ce nom sacré d'*orateur* au traître, au transfuge, au marchand de paroles qui étale sa marchandise : *comme les bouchers étalent leurs viandes au marché?*

Quant à la nécessité d'enseigner l'éloquence, ceux qui prétendent que l'on vient au monde orateur, sans qu'il soit besoin d'aller aux écoles, ceux-là feraient bien d'ajouter qu'ils ont eu grand tort de quitter leurs cabanes pour de belles maisons, de tailler leurs vignes sauvages, de défricher leurs champs incultes. Au contraire, l'art oratoire exige les soins, le zèle et l'attention de toute la vie : *Magnus est labor dicendi, magna res est;* la rhétorique est mieux qu'un art, c'est une vertu.—Instruire, toucher et plaire, quoi de plus difficile? — « Il faut avoir tout vu, tout pénétré et tout embrassé, pour savoir la place précise de chaque mot, » dit Fénelon. « Prendre soin de la forme, c'est prendre souci de l'idée, » disait Quintilien; la forme ajoute à la beauté, à l'énergie, à la grâce de la pensée, comme l'habit triomphal, qui est tout ce qu'on peut imaginer de plus auguste [1], ajoute à la

1 Quo nihil excogitari potest augustius. (Lib. X, ch. I, *Instit. orat.*)

majesté même de la gloire. Enfin, savez-vous rien de plus beau sous le soleil qu'un beau jeune homme dont le sang est pur, noble nature fortifiée par l'exercice et glorifiée par l'étude? — Écoutez aussi les vrais préceptes qu'il faut graver, non pas sur l'airain des temples, mais dans l'âme des jeunes gens. La récompense de l'avocat n'est pas dans la victoire : elle est dans la conscience!

« La perfection, mon cher élève, la perfection, voilà notre but; nous devons y tendre de toutes nos forces, si nous voulons nous signaler et dépasser quelques-uns de nos rivaux! » Ainsi il parle avec feu, énergie et conviction, comme un maître qui ne veut pas que, lui vivant, l'éloquence reste ensevelie en ses ornements et dans ses parures. Il parle en honnête homme. « Un homme de bien, s'il enseigne tout ce qu'il sait, personne n'a rien de plus à lui demander. »

En même temps, l'illustre maître s'inquiète des moindres détails de l'éloquence : la voix, le geste, le corps, le visage, l'habit, l'accent, la main, le regard, la santé de l'orateur. Il veut que son disciple soit chaste, sobre, continent, pour qu'il ait la voix belle, le regard brillant, la démarche imposante. Que votre style soit agréable et naturel, que votre diction soit infiniment pure, et délasse l'esprit par la variété des formes. Plaisantez, mais soyez sobre de bons mots; Démosthène en disait trop peu, Cicéron en a trop dit, peut-être, bien que sa raillerie attique soit presque toujours fine, délicate et sentant son grand seigneur.

Si vous voulez finir par bien parler, écrivez beaucoup.

Cicéron l'a dit : — *Le style est le meilleur artisan, le meilleur maître de l'éloquence.* — Il faut donc écrire avec soin, et tous les jours, si l'on veut se créer des forces pour l'heure du combat ; il faut peser chaque chose et chaque mot : mais, en fin de compte, sachons nous contenter d'un certain point de perfection : *Tu veux donc faire plus que tu ne peux?* disait Julius Florus, l'orateur gaulois, à un sien élève qui n'était jamais content de ce qu'il avait fait. Bref, la correction doit *avoir une fin*. J'insiste sur ces détails : ce sont autant de leçons à l'adresse du jeune Pline et dont il a merveilleusement profité.

A chaque page du livre admirable de Quintilien, vous pouvez reconnaître l'esprit, le talent, les préjugés même de cet habile orateur dont nous écrivons l'histoire. Nous pourrions même, avec un peu de bonne volonté, retrouver les grands écrivains dont les livres, passés déjà à l'état de chefs-d'œuvre, devaient mûrir son goût et sa jeunesse. Autour de cette chaire éloquente et féconde, les disciples accourus ne manquaient pas d'admirables exemples; comptez plutôt les rares génies que le maître avait associés à son enseignement : Homère, la source intarissable de tous les genres d'éloquence; Hésiode, le roi du style tempéré; la muse champêtre de Théocrite; les chants inspirés de Tyrtée; l'ïambe mordant d'Archiloque; le lyrisme de Pindare; Alcée, à la harpe d'or; le tendre Simonide, et les poëtes comiques de la Grèce : Eupolis, Aristophane, Cratinus; — Eschyle, Sophocle, Euripide, trois grands poëtes repus des reliefs du festin homérique. Il les proclamait *divins;* il ajoutait que So-

phocle, entre tous, était le vrai conseiller des jeunes aspirants aux honneurs du barreau. « La tragédie de Sophocle se rapproche du genre oratoire plus que toute autre tragédie. Ménandre possède ce grand mérite qu'il a représenté la vie humaine sous toutes ses faces : lisez Ménandre, il vous apprendra, jeunes gens, comment parlent le père et le fils, le soldat, le villageois, le riche et le pauvre, le furieux, le suppliant, le brutal.» — Parmi les historiens, il faut étudier l'énergie et la concision de Thucydide, l'abondance et la clarté d'Hérodote. Xénophon..... Mais Xénophon est un philosophe. — Les orateurs, vous savez leurs noms : Démosthène, qui peut être regardé comme la loi vivante de l'éloquence; après celui-là, à long intervalle, arrivent Eschine, l'abondance en personne; Lysias, d'une élégante simplicité; Isocrate dans sa grande parure, une des plus rares splendeurs du style; Démétrius de Phalère, le dernier des Grecs qui ait uni l'atticisme à l'éloquence; Platon, cette tête homérique et presque divine; Aristote, qu'attendait une domination suprême sur les esprits du moyen âge chrétien; Théophraste, à savoir le langage fleuri d'Apollon et des Muses. Puis toute l'école stoïque, plus jalouse de cueillir les fruits de la dialectique que les fleurs de l'éloquence; voilà pour les Grecs.

Rome n'est pas moins féconde que la Grèce, et si l'on veut arriver à ce langage *tout romain*, à l'accent, au *goût* de la ville, comme disent les Hébreux, à cette exquise et fière politesse qui pénètre dans la voix, dans le geste, dans le ton de celui qui parle, à ce je ne sais quoi

de court, net, précis, plaisant parfois, qui se fait sentir au sénat, au barreau, au théâtre, chez l'empereur, chez le consul, chez l'affranchie élevée à l'école d'Ovide ou de Properce, le grand moyen, c'est de s'attacher aux poëtes, aux prosateurs de Rome aux belles époques.

Étudiez avec respect ces grands précepteurs du monde; tenez, d'une main ferme, le pli de leur manteau : Virgile,un digne enfant d'Homère; Lucrèce, voisin de Virgile; Ennius, qu'il faut honorer comme ces grands chênes qui sont plutôt l'objet de notre secret effroi que de notre reconnaissance; Ovide, amoureux de son esprit, et bien digne qu'on l'excuse de le tant aimer; Lucain, ardent, impétueux, orateur enveloppé dans le manteau d'un faiseur de dithyrambes! Et nos charmants amoureux : Tibulle, Properce, Gallus, Horace enfin, c'est tout dire. A ce nom d'Horace s'incline le passé, le présent sourit, l'avenir le salue; les nations civilisées le célèbrent en chœur, comme le philosophe, le railleur, l'amoureux, le critique et l'homme de goût par excellence. On arrive ainsi, par des sentiers de fleurs, au théâtre latin (l'orateur ne doit pas négliger les poëtes dramatiques, maîtres des passions); et voici Plaute, et voilà Térence. Si les Muses parlent en latin, elles parlent le latin de Plaute. L'histoire romaine vous donne avec Salluste, le laborieux, le naïf Tite-Live, un second Hérodote. Cicéron est vraiment le roi de l'éloquence romaine. Au temps de Pline et de Quintilien, nul ne dira la trace que Cicéron avait laissée.

Sa louange était dans toutes les bouches, son admiration dans tous les respects : on l'admirait pour son génie et

pour ces braves formes de s'expliquer, profondes et si vives; pour cet esprit dont la pointe était partout, pour cette armure brillante et solide qui a garanti tant de misérables, qui n'a pas sauvé le héros qui la portait; on l'aimait pour les larmes qu'il faisait répandre et pour les sourires que soulevait sa raillerie impérissable.

A tant d'années de distance il faisait loi (déjà!) dans le bon goût, dans les arts, dans l'esprit, dans les préjugés de la nation romaine; il était devenu, tour à tour, l'avocat, le juge et le témoin du siècle dans lequel il avait vécu. Son éloquence, torrent qui s'échappe d'une source profonde, réunit les dons les plus heureux de la science et du courage. Ne touchez pas à Cicéron, si vous voulez qu'on vous respecte, et qu'il vous donne en toute son abondance le plaisir qui se peut tirer de son art.

Un jour, pour avoir soutenu que Cicéron portait une robe à longs plis, afin de dissimuler les varices de ses jambes, le jeune Pline a mérité de son maître indigné cette verte semonce :

« Les plus belles statues antiques sont ainsi vêtues, à « l'exemple des Grecs. Cessez de pousser à l'excès, comme « vous faites, cet esprit d'investigation. Autant vaudrait « nous répéter votre méchant paradoxe d'avant-hier, dans « lequel vous conseilliez à l'orateur de ne pas déranger « l'économie de sa chevelure! » — Et voilà toute la mention qui est accordée à Pline, au disciple adopté, dans ce livre excellent de l'*Institution oratoire,* qu'on dirait écrit, par Pline lui-même, sous la dictée de Quintilien.

Quant aux philosophes romains, Domitien ne les

aimait pas; il eût voulu les chasser de l'empire. Quintilien, de son côté, soit qu'il voulût flatter la faiblesse de l'empereur, soit qu'il partageât le mépris dont Juvénal accable ces faces pâlies par le cumin, ces tartufes de mœurs dont le manteau troué laissait percer tous les vices, fait grâce au seul Sénèque, avec réticences.

« Sénèque est rempli de vices charmants d'une imitation dangereuse; c'est un philosophe peu exact, un écrivain plein d'un éclat ambitieux et faux, dont les jeunes gens, si portés à l'imitation, doivent se méfier. A force d'habileté, il a corrompu l'éloquence. A force d'art, il a corrompu le goût du peuple romain. Rhéteur admirable, comme il ne pouvait pas atteindre à la hauteur des modèles, il s'est efforcé de les placer à son niveau. »

Telle est l'analyse rapide, incomplète, mais fidèle, de cette suite infinie de leçons illustres, fondées sur les chefs-d'œuvre de ces riches et grandes âmes des temps passés. Après avoir arrêté, pendant cinquante ans, la Rome littéraire sur le penchant de l'abîme, elles serviront plus tard à créer, dans l'Europe renaissante, l'esprit des saines études. Quintilien, et à son exemple les maîtres de la jeunesse chez tous les peuples du monde, enseigne aux jeunes gens à se servir des chefs-d'œuvre : prenez leur charme aux poëtes, sa magnificence à l'histoire, son enjouement à la comédie, leurs vives et curieuses saillies aux atellanes, prenez tout ce que vous pouvez prendre aux modèles, c'est votre bien, c'est votre fortune et votre dot. De l'*Institution oratoire*, ce chef-d'œuvre, la juste admiration de Corneille et de Pascal,

de Racine et de Despréaux, de Molière et de Fénelon, est sorti le *Traité des Études* : disons mieux, l'Université de France en est sortie. Et voilà comment l'esprit, la probité, la science du livre de Quintilien ont veillé sur les générations passées, qui surveillent à cette heure les générations présentes; flambeau du goût que porteront en avant les générations à venir.

Il était donc important de ne pas séparer le maître du disciple, Pline le Jeune de Quintilien, d'autant mieux que jusqu'à la fin, le disciple entourait son maître de déférence et de tendresse. Après avoir élevé les deux fils de Domitien (tâche ingrate et qui n'eut pas de récompense), après vingt ans d'un si rude service, Quintilien se trouva pauvre et seul. Dans l'intervalle, il avait perdu son fils, digne objet des plus chères espérances paternelles, cet être adoré que le vieillard, s'arrêtant au milieu de sa leçon commencée, regrettait avec des larmes dans la voix, dans les yeux... plein le cœur.

« Un être si beau ! il avait tous les avantages : un son « de voix clair, charmant ! une extrême facilité à prononcer « cer les deux langues, comme s'il eût été également né « pour l'une et pour l'autre ! Hélas ! tant de fermeté, de « gravité, de force ! — Un consul venait de l'adopter ! un « préteur, son oncle maternel, lui destinait sa fille ! Mou« rir ainsi, mon fils, par qui devait refleurir l'éloquence « des meilleurs siècles ! » Voilà pourtant le grand secret de cette douleur si touchante : ce que pleure le vieux Quintilien dans son fils, c'est l'orateur ! Il était son fils, mais il était le plus éloquent des jeunes gens ! Au mo-

ment suprême, et déjà défaillant pour son père : *il vivait encore pour les lettres!* — Depuis la mort de cet enfant, son espoir, l'admirable vieillard, étranger désormais au monde, à ses ambitions, à ses affaires, n'était plus *qu'un père sans enfants.* En vain il avait résisté à la douleur, la douleur avait été plus forte même que l'orgueil du stoïcien, et lorsqu'enfin il s'aperçut qu'il lui restait d'autres enfants, qu'il avait une fille à pourvoir, il découvrit en même temps qu'il n'avait pas une dot suffisante à lui donner. Ce fut alors que notre Pline écrivit à son vieux maître cette lettre, honorable pour celui qui l'écrit, et pour celui qui la reçoit :

« Personne ne sait mieux que moi, mon maître vénéré, « la vertueuse modération de vos désirs; je sais aussi que « votre fille a été élevée dans toutes les vertus convena- « bles à la fille de Quintilien et à la petite-fille de Tutilius: « mais aujourd'hui que vous la donnez à Nonius Celer, « un très-galant homme, honoré de charges importantes, « il faut que notre enfant soit entourée de cet éclat que « commande le rang de son mari; cet éclat, sans aug- « menter notre dignité, lui donne cependant plus de « relief extérieur. Vous êtes riche des biens de l'âme, et « l'autre fortune vous l'avez toujours dédaignée, souffrez « donc, vous, mon second père, au nom des rares bien- « faits dont vous m'avez comblé, que je donne à votre « chère fille cinquante mille sesterces. Je compte sur la « médiocrité de ce petit présent pour obtenir la permis- « sion que je sollicite de votre indulgence! »

Mais Quintilien lui-même, avec sa douce gravité, n'a pas été le seul instituteur de ce jeune homme. Autour de cette entance austère, on rencontre les hommes les plus sincères de ces époques malheureuses qui avaient conservé cependant quelque énergique souvenir des antiques vertus. Le philosophe Eucrate devint bientôt un des amis de Pline : Pline l'avait recherché au fond de la Syrie, alors que lui-même il remplissait les devoirs d'un soldat; mais le moyen de rester sous la tente, uniquement occupé d'études militaires, lorsqu'une école savante est là tout proche, et les portes grandes ouvertes? — Notre jeune soldat se fit aimer facilement du philosophe Eucrate, et celui-ci, quand il eut reconnu la modestie et le mérite du jeune élève de Quintilien, le traita comme s'il eût été son enfant. Ce philosophe Eucrate était un vrai disciple de Platon, élégant et subtil dans la dispute, inspiré dans son discours, véhément et passionné quand il fallait prouver et conclure; il avait les grandes apparences d'un vrai sage, la taille haute, le visage austère; il portait ses cheveux longs, une très-longue barbe; modeste en ses habits, fier dans son attitude, il faisait la guerre aux vices, et non pas à l'humanité. Père de famille, il avait deux fils qu'il élevait et qu'il aimait comme Quintilien aimait le sien. Eucrate réconcilia Pline avec la philosophie, et même avec les philosophes; il l'encouragea dans ces instants difficiles où les jeunes gens doivent choisir entre le plaisir et le devoir; par son exemple, il lui apprit que la plus noble fonction de la sagesse est de faire régner la paix et la justice entre les

hommes. Tant qu'il vécut, Pline le Jeune se rappela le philosophe Eucrate et ses leçons.

Il fut aussi honoré de l'amitié et de l'estime du sage Spurrina; de bonne heure, il apprit à l'école de ce digne vieillard, non-seulement la jurisprudence, sans laquelle on n'était pas Romain dans Rome, mais aussi l'ordre et la majesté qui conviennent à la vieillesse. Pline admirait cette maison bien réglée, ce repos occupé, cette sérénité des derniers jours. Spurrina se réveille à sept heures; à peine éveillé, il repasse en lui-même les événements de la veille; il est debout à huit heures, et tout de suite il se promène, donnant à son corps autant d'exercice qu'à son esprit. Sa journée est consacrée à l'étude : il lit, il cause, on lui fait des lectures. Sa femme est d'un rare mérite et ne quitte guère ce vieillard confié à sa garde.

Après son repas du matin, il se retire en son cabinet, où il s'occupe à composer, en grec et en latin (il sait à merveille les deux langues), des poésies pleines de cette grâce douce et gaie qui convient si bien à l'*âge de seigneurie*. A l'heure du bain, à trois en été, à deux en hiver, il se déshabille; après le bain il se promène au soleil. De là, il va à la paume : il joue, et longtemps et vaillamment, ce qui est une façon de faire la guerre à la lourde vieillesse. Après le jeu, il se jette sur un lit, alors ses amis l'entourent; c'est l'heure où chacun le peut approcher. Sa table est un peu mieux que frugale; une argenterie massive et antique rappelle les vieux temps des vraies fortunes. Il possède son buffet d'airain de Corinthe, et ces beaux vases réjouissent sa vue.

Pendant le repas, on cause, on fait des lectures; souvent même, à la première torche, Spurrina fait venir des bouffons, des comédiens, des danseuses, des joueuses de flûte, la tête couronnée d'amarante. Et voilà comme, après avoir assisté aux grandes affaires, et s'étant conduit toute sa vie en vrai Romain, avec liberté, avec justice, en tant d'emplois difficiles : le travail d'armée, le travail du sénat, l'administration des provinces, ce noble vieillard, modèle parfait de politique et de sagesse, à l'âge de soixante-dix-sept ans, a sauvé de sa jeunesse passée tout ce qu'il en pouvait sauver : la vue, l'ouïe, l'énergie, la vivacité d'esprit, la parole facile et nette ; il est resté un jeune homme, avec la bienveillance et la sagesse en plus.

Ces illustres Romains d'autrefois, glorieux débris sauvés par la Providence du grand naufrage de la République, Pline nous les fait aimer par la seule raison qu'il nous les montre, tels qu'il les a vus lui-même, rois du discours, ornement des provinces, prêts à faire tout ce qui était beau et bon, pour la république et l'empire du peuple romain. Rufus, le vieux général, criblé de blessures, était mort que Pline n'avait pas vingt ans. Pline rétablit à ses frais la tombe oubliée de Rufus. Corellius, nommé consul à vie, chargé d'ans et d'honneurs, est le premier qui ait sollicité les charges publiques pour Pline le Jeune; il avait mieux fait que cela, il avait recommandé Pline à l'empereur Nerva, dont il était l'ami et le conseil, mais aussi, à son lit de mort, Corellius disait à sa fille : « Ma fille, dans le cours d'une longue « vie, je vous ai fait quelques amis, je l'espère, comptez

« sur eux; mais comptez, avant tous les autres, sur Pline « et sur Cornutus. » A ce noble appel, Pline répondit en prenant la défense de Corellia contre C. Cécilius, consul désigné. « Il s'agit de la fille de Corellius et vous « me priez de la défendre! Je vous remercie de votre « avis, mais je me plains de votre prière. » Helvidius aimait Pline : il est mort; Pline, à son tour, veille sur ses enfants; il mène le deuil de ses filles, les deux sœurs, mortes en couches le même jour; il s'inquiète de l'avenir de l'enfant qui reste.

Et son tuteur, Ariston, de quelle tendresse il l'a entouré jusqu'à la fin : « Rien n'égale la sagesse d'Ariston; « c'est pour moi un trésor où je trouve la prudence qui « me manque. J'aime sa frugalité, sa prudence, sa fer- « meté, la sincérité de son discours, le zèle qui lui fait « accepter les tâches les plus rudes. Les affaires pu- « bliques et le barreau l'occupent tout entier [1]. Il plaide « pour l'un, il donne à l'autre des conseils, en un mot « il pratique si complétement les leçons de la philoso- « phie qu'aucun de ceux qui en font profession publique « ne lui peut disputer la palme de la justice et de la « grandeur d'âme. »

Un autre jour, le digne Mentor qui avait surveillé tout à la fois sa jeunesse et sa fortune, ce Titus Ariston, d'un esprit si ferme, il était si malade qu'il avait résolu d'en finir violemment avec la vie. — « Par- « lez à mon médecin, disait-il à Pline, qu'il vous dise

1. Liv. I, lettre XII.

« où j'en suis. Allez, je ne suis point insensible aux « prières de ma femme, aux larmes de ma fille, aux « inquiétudes de mes amis, mais je ne veux pas de « souffrances inutiles; vous m'entendez! » Pline promit à son ami de l'avertir quand il faudrait mourir. Une crise heureuse survenue dans sa maladie, après qu'il eut ruminé trente jours l'arrêt de sa mort..., au moment où il allait prendre un parti terrible, a sauvé Titus Ariston.

Les violents philosophes! Ils regardaient le mépris de la mort comme un des plus grands bienfaits de la vertu! Quand ils n'ont rien à répondre à la destinée ou à la douleur, ils se tuent, et il leur semble que tout est dit. Le suicide est passé, pour ainsi dire, dans les habitudes de ces autocrates, impatients de toute gêne à leur volonté. Tout à l'heure, Titus Ariston voulait mourir pour un accès de fièvre; en voici un, nommé Rufus, le frère du vieillard dont nous parlions, qui se tue parce qu'il a la goutte. Ce Rufus était cependant reconnu pour un homme d'une *souveraine raison;* il était entouré des biens qui font aimer la vie : honneur, crédit, fortune. La goutte avait passé des pieds dans la tête, et cet homme, résolu d'en finir, fait appeler son ami Pline :

« Par Proserpine, s'écrie-t-il, si j'ai vécu si longtemps, « c'est que je voulais survivre à ce brigand de Domi- « tien; mais je n'en puis plus, je veux partir et je me « laisse mourir de faim! » En vain sa femme et ses enfants, ses amis, prient et supplient Rufus de renoncer à sa résolution... *L'arrêt est porté!* Il mourut comme il l'avait décidé!

Ainsi est mort, parce qu'il voulait mourir, un des derniers poëtes de la littérature romaine, écho affaibli de Virgile, Silius Italicus, poëte oublié de la *Guerre sociale*. Ces âmes inquiètes et malheureuses comprenaient confusément que la fin du monde était proche; elles ne pouvaient s'imaginer qu'il y aurait un autre monde après Rome. Esprits découragés, ils ne savaient même plus à quels rêves se rattacher. L'espace leur manquait dans cet univers écrasé; pas une étoile en ce ciel assombri, tout comme la terre, par la tyrannie immense. Au temps de Virgile, au temps d'Horace, le poëte doutait encore; sous Domitien, le doute même était mensonge, et le poëte, assis sur les ruines de sa poésie, en était réduit à se dire, en ce naufrage universel : — plus d'Océan, plus de ciel! c'est-à-dire plus rien à chanter, espérer, plus rien à attendre. A ces époques malheureuses, le génie avait à choisir entre ces deux abîmes : la mort de Pétrone ou l'infâme complaisance de Martial, cet enfant de l'Espagne, qui jouait le rôle du dernier des parasites. Cette mort volontaire de Silius Italicus l'entoure d'un intérêt inattendu; il pouvait réaliser les plus grands rêves, les plus heureux : une belle terre près de Naples, une grande renommée; il avait eu beaucoup de gloire dans son gouvernement d'Asie, et s'en était retiré, les mains nettes, avec l'approbation unanime. Il menait la vie élégante d'un patricien et marchait l'égal des personnages les plus considérables; on l'invitait souvent, et souvent aussi on le priait de lire ses vers, plus dignes d'un rhéteur que d'un poëte.

Il s'occupait d'une façon charmante : réparer ses maisons, acheter des livres, des statues, des portraits, des curiosités. Le portrait de Virgile le suivait en tout lieu, il célébrait chaque année la fête de son poëte, il s'était fixé à Naples pour être voisin de son tombeau. Consul sous Néron, il fut le seul homme de cette dignité qui échappa aux proscriptions, et le tyran égorgé, il fut le seul des puissants de ce règne qui fut respecté des réactions politiques. Que de biens! Pourtant il s'est tué, sans attendre même que son second fils, le seul qui lui restât, fût élevé à la dignité consulaire! Graves sujets d'étonnement.

Parmi les amis de sa jeunesse dont Pline s'est souvenu, il faut placer le philosophe Artémidore. Artémidore, proscrit et chassé de Rome par cet édit de Domitien qui bannissait les philosophes, témoins importuns de tant d'esclavage, ne trouva de refuge que dans l'amitié de Pline. En dépit de sa dignité de préteur et malgré le double danger de déplaire au tyran, Pline tendit au proscrit une main secourable; et comme Artémidore, tout proscrit qu'il était (scrupule digne d'un brave homme), ne voulait pas quitter la ville sans avoir payé ses dettes, qui étaient considérables, Pline se chargea des dettes du philosophe. Il aimait Artémidore, il se rappelait que celui-ci l'avait aidé durant son service comme tribun des soldats en Syrie, il honorait sa probité et son courage, il eût préféré la mort à la honte de se montrer ingrat. Certes, le danger était grand d'agir ainsi; Pline était déjà suspect à ce pouvoir timide et jaloux; le plus grand nombre de ses

amis avaient été envoyés en exil ou au supplice. Sénécion, Rusticus, Helvidius avaient porté leurs têtes au bourreau; Mauricus et ses autres amis, Gratillus, Arius, Fannius étaient exilés... On trouva plus tard le nom de Pline, inscrit par la main furieuse et lâche de Domitien, sur les tablettes sanglantes de ses proscriptions.

Pline, homme sérieux, esprit correct et d'une dignité toute consulaire, a été bon même pour le poëte Martial, poëte agréable, délié, piquant, ingénieux, honnête dans le fond; mais les formes de la probité lui manquaient, ou, pour mieux dire, un si pauvre diable manquait de cette dignité morale sans laquelle les plus admirables talents perdent beaucoup du respect qui leur revient. Quand le poëte Martial quitta Rome et cette petite maison sans ombre et sans eau, dans un quartier perdu, que lui avait abandonnée l'avare Domitien, Pline donna au poëte de quoi gagner l'Espagne, sa patrie, et ce fut le commencement de la fortune de Martial.

Pline avait été l'ami d'un sénateur nommé Licinius, ils avaient fait ensemble leurs premières armes. L'histoire de ce sénateur est un vrai drame. Domitien, qui recherchait les crimes, comme Trajan les belles actions, s'était signalé par le supplice d'une vestale... Ces sortes de supplices frappaient d'étonnement et d'épouvante ce peuple qui voyait tomber sans s'étonner les têtes les plus hautes et les plus illustres vertus. — La vestale destinée à ajouter cette nouvelle emphase à la fureur de Domitien s'appelait Cornélie; en sa qualité de pontife souverain, l'empereur accusa la vestale d'*inceste,* lui qui avait dé-

bauché sa propre nièce, et qui l'avait fait mourir de honte! Aussitôt Cornélie est condamnée sans avoir été entendue; on vient lui dire que sa tombe l'attend, et qu'il y faut descendre vivante! Elle sourit de dédain et de pitié, elle répond qu'elle est prête; on l'entraîne dans le champ scélérat où le caveau funèbre était creusé. Comme la prêtresse s'enfonçait dans ces ténèbres, sa robe s'accroche à l'échelle. Cornélie se retourne, elle détache sa robe, et repoussant le bourreau, qui lui présente la main, elle disparaît d'un pas aussi ferme que lorsqu'elle montait, reine des prêtresses, à l'autel de Vesta, par l'escalier solennel du Capitole. Rome fut indignée de ce supplice et retrouva quelque énergie pour s'écrier que l'empereur avait violé la justice et le respect qui se doivent aux vestales.

Furieux du peu de succès de son crime, Domitien fait arrêter le sénateur Licinius, comme le complice de Cornélie, et celui-ci, pour sauver sa tête, eut la faiblesse d'avouer qu'en effet il était coupable d'inceste. Dans son exil, Licinius, le sénateur, s'est fait maître d'école en Sicile..., *et d'orateur, le voilà devenu rhéteur!*

L'historien C. Fannius honorait la jeunesse de Pline d'une estime toute particulière, et souvent, quand ils étaient seuls, Fannius lisait, à son jeune ami, quelque terrible passage de son *Histoire de Néron*. Une nuit, comme ils s'étaient oubliés dans leur commune malédiction contre ce prince abominable, Fannius, resté seul, s'endormit et vit en songe Néron lui-même, horriblement couvert du sang de sa mère! Le pâle empereur,

ou plutôt l'*histrion couronné*, s'assit près du lit de l'historien. Fannius avait posé sur sa table la cassette où il tenait renfermés les divers chapitres déjà consacrés au récit des crimes de l'histrion couronné et des horreurs de son règne. Le fantôme ouvrit la cassette, il prit le premier livre et il le lut d'un bout à l'autre; il en fit autant du second livre, autant du troisième; puis, sa lecture achevée, il remet tout en place; il se lève et se retire comme il est venu. De ce rêve, Fannius éperdu a tiré cette prophétie : qu'il mourrait avant d'avoir écrit son quatrième livre, et l'événement a justifié cette prophétie.

La conduite de Pline avec Corellia, la sœur de son ancien patron Corellius, est des plus honorables; Corellia, d'ailleurs, avait été l'amie de la mère de Pline, et c'était un grand titre à ses meilleures déférences. Cette dame venait de faire un héritage de sept cent mille sesterces, et comme elle voulait avoir un bon placement de son argent, elle s'adresse à Pline. Celui-ci répond que, justement, il peut lui vendre, aux environs du lac de Côme, autant de terre qu'elle en voudra, pourvu seulement que l'on ne touche pas à l'héritage qui lui vient de son père et de sa mère. Corellia accepte la proposition, et, pour ses sept cent mille sesterces, on lui donne un bien qui valait un million. Quelques jours après, la sœur de Corellius réclame : elle dit qu'on l'a trompée, qu'on lui a vendu un bien fort au-dessous de sa valeur, et qu'elle ne saurait accepter ce bénéfice...; à quoi Pline répond que le marché est fait... parfait : « Permettez-moi donc, ma-

« dame, pour cette fois, de résister à vos ordres, qui « seront toujours des ordres absolus pour moi [1] ! »

Même avant de raconter son dévouement pour ceux qui ont soigné son enfance et protégé sa jeunesse, nous aurions dû commencer par où il a commencé. A peine maître de sa fortune, il donnait à sa nourrice une belle ferme de cent mille sesterces; bien plus, il faisait régir cette ferme par un sien ami, Vérus; il ne s'en rapportait pas même à son affranchi pour une affaire de cette importance. « Je vous rends grâces de votre bonté à faire « valoir la ferme que j'ai donnée à ma nourrice... Sou- « venez-vous que ce ne sont ni les arbres ni la terre que « je vous recommande (cependant ne les négligez pas), « mais le bien-être de celle qui tient de moi cette petite « fortune. » Vous le voyez, toutes les vertus de l'esprit et toutes les vertus du cœur.

Parmi tous ces noms illustres qui font cortége à Pline le Jeune, il en est un qui devait agrandir outre mesure les vastes espérances et le juste orgueil de ce jeune homme. En ce moment se présente à nous Pline l'Ancien, un de ces rares esprits dont l'adoption suffirait pour ennoblir toute une vie. Au souvenir du grand naturaliste, tout s'incline! Il est au premier rang parmi les nomenclateurs qui ont su, des premiers, le nom sacré, le mouvement, la gloire... des plantes sur la terre, des oiseaux dans les nues, des bêtes des forêts, des hôtes de la mer, des étoiles du ciel. Il avait compris tous ces miracles!

1. Liv. XIV, lettre VII.

Par les respects même que Pline le Jeune portait à tout ce qui ressemblait à la probité, à la science, à l'honneur, vous pouvez juger du zèle tout filial dont il entourait ce père illustre que lui avait donné l'adoption. — C'était sa vie de l'aimer; il songeait, nuit et jour, à conquérir de si difficiles suffrages. On verra dans plusieurs lettres, écrites pour ainsi dire sous la tente du savant naturaliste, que son fils adoptif, pour lui plaire, aura sa part des études et du grand style qui ont pour objet l'histoire de la nature. Même dans les pages de l'oncle, on ne trouve rien de plus ingénieux que cette lettre du neveu, où il raconte comme il a vu la source du Clitumne [1] :

« Au pied d'une petite colline, ombragée d'un bois de « cyprès, s'échappe avec un doux murmure une fon-« taine... L'eau est si limpide, que l'on pourrait compter « les sables de son bassin. Bientôt, entraînée par son « abondance même, la fontaine est un fleuve [2], chargé « de bateaux qui s'en vont au fil de l'eau et ne remontent « qu'à force de rames. Le rivage est ombragé de grands « arbres qui se reflètent dans cette eau pure comme le « cristal, fraîche comme la neige; quantité de petites « sources ajoutent leurs eaux et leur murmure à ces « belles ondes que l'on dirait habitées par la déesse même « de la santé. »

Une autre fois [3], il a vu, près de Rome, des merveilles si rares, qu'il ne leur manque guère que d'être cachées

1. Liv. VIII, lettre VIII.
2. On dirait *la source du Loiret*.
3. Livre VIII, lettre XX.

au fond de l'Égypte ou de l'Asie pour attirer les voyageurs. Il a passé plusieurs jours dans une maison nommée Vadimont, située près d'un lac, dont la forme rappelle une roue à terre. Ce lac est consacré; pas un n'y voudrait naviguer; en revanche, il est couvert d'îles flottantes qui vont çà et là, au ras de l'eau, dans un poétique pêle-mêle de fleurs et de verdure. Elles plongent, elles se cachent, elles se montrent comme une bande de cygnes capricieux : parfois, les petites suivent les plus grandes, comme fait le canot attaché au flanc du navire; parfois vous diriez que les grandes îles luttent de vitesse avec les petites. L'eau de ce fleuve est favorable aux fractures; au bout du lac il se perd dans un abîme profond. Gracieuses fantaisies dans lesquelles se montre un grand désir d'être agréable à cet oncle qui savait jeter sur les moindres accidents de la terre et du ciel un regard qui voyait tout.

C'est un des drames les plus considérables de l'antiquité savante, la mort de Pline l'Ancien. Il mourut au champ d'honneur de la science, et de même qu'il n'avait pas reculé devant l'ennemi, il aurait eu grande honte de reculer devant une de ces violentes commotions de la nature qui font disparaître des villes entières sous le feu, sous la cendre, dans l'oubli, dans l'entassement des siècles. C'est un des plus beaux récits qui se puisse lire, cette mort de Pline l'Ancien racontée par son neveu, par son fils. Ce rare historien de la nature vivante n'avait pas plus de cinquante-six ans, lorsqu'il fut envoyé à Misène, pour commander la flotte qui s'y trouvait alors. C'était au mois d'août, par ces grandes chaleurs qui rappellent les soleils

de l'Orient. Pline était avec son oncle et sa mère sur le même vaisseau. L'oncle venait de prendre un bain d'eau froide, et s'était séché au soleil; puis, couché sur un lit, il étudiait. On vient l'avertir qu'un nuage au loin se montrait, d'une forme étrange. Aussitôt notre capitaine sort de sa cabine, et, grimpant sur le mât, il observe ce nuage au-dessus du Vésuve : la fumée avait la forme d'un grand pin aux branches étendues, elle était mêlée de terre et de cendres; ce qui la faisait paraître blanche ou noire, au gré du vent.

Pline alors, pour mieux s'expliquer ce problème, fait appareiller une frégate légère, et, laissant son neveu sur le vaisseau amiral, il pousse au Vésuve.

En vain ses matelots prient et le conjurent d'éviter le péril, il veut étudier les points du rivage qui lui paraissent les plus menacés. Cependant chacun fuyait, et regagnait la pleine mer, à force de rames. Déjà le feu, la fumée, la cendre, des blocs énormes, violemment arrachés de la montagne, tombaient tout au loin comme une pluie funeste... L'amiral, d'un air serein, dictait ses observations à un secrétaire épouvanté. « Cette fois (c'est le neveu « qui parle), le pilote veut gagner, sans virer de bord, la « pleine mer. La fortune est pour les braves gens, dit mon « oncle, tournez du côté de Stabie. Or Stabie est une des « anses que forme, en se courbant, ce rivage naguère « aimé du ciel. Là se tenait, avec une partie de la flotte, « un des capitaines de mon oncle, Pomponianus. Pom- « ponianus habitait une jolie maison non loin de ce rivage; « à la première annonce du Vésuve en courroux, il avait

« donné l'ordre du départ, et déjà il faisait emballer tous « ses meubles. Mon oncle lui demande l'hospitalité, il lui « dit que tout va bien, il le rassure, et, pour mieux « témoigner qu'il n'y a rien à craindre, il se met au bain, « après le bain, il demande à dîner et mange gaiement.

« Cependant le Vésuve en feu s'abandonnait à ses « colères, la flamme, rougeâtre comme la flamme de « l'incendie, s'échappait avec de grands bruits terribles, « pantelants, sonores,—le tonnerre!—*Ce n'est rien*, dit « mon oncle, *quelques villages brûlent sur les hauteurs,* « *abandonnés des paysans*. Il se met au lit et il dort, on « l'entendait ronfler de l'antichambre! A chaque instant, « la cour qui précède le vestibule se remplissait d'une « cendre fine et brûlante, cela dura jusqu'au matin. Alors « seulement on se décide à éveiller mon oncle, et quand il « vit que la cendre menaçait toutes les issues, il consentit « enfin à sortir. Dans la rue, il tint conseil avec Pompo- « nianus et les gens qui étaient restés sur pied toute la « nuit. Rester dans la ville était impossible, le tremble- « ment de terre avait ébranlé toutes les maisons, déjà « quelques-unes n'étaient plus qu'un monceau de ruines; « d'autre part, la place n'était pas sans danger, le Vésuve, « à chaque instant, vomissait des laves et des pierres.

« A la fin, comme le danger grandissait encore, ces « infortunés se hasardent en pleine campagne, la tête « couverte d'oreillers : leur projet était de se rapprocher « du rivage et de reprendre la mer; mais la mer, soule- « vée dans ses dernières profondeurs, les rejeta sur la « terre ferme. En ce moment, mon oncle demande à

« boire; il boit, il se couche sur un drap, par terre, et « tombe mort.

« Trois jours après, son cadavre fut retrouvé à la « même place; on eût dit, à voir ce calme visage, que ce « grand homme était endormi. Pour moi, je fus sauvé « par un grand miracle. J'étais resté dans la galère de « l'amiral, à lire les histoires de Tite-Live. J'avais passé « la nuit dans cette étude attachante, lorsqu'à sept heures « du matin, le tremblement de terre devint si violent « qu'il nous fallut aborder, et nous enfuir à travers la « campagne. Le Vésuve était en feu, la fumée éclipsait le « soleil, nous cherchions mon oncle... un nuage, arri- « vant du côté Caprée, nous fit perdre de vue le pro- « montoire de Misène. Tout semblait perdu; ma mère, en « ce moment, me supplie de l'abandonner au plus fort « de ce désastre; elle me représente que je suis jeune, « alerte et que je puis me sauver; elle cependant, retar- « dée par l'embonpoint de l'âge mûr, ne pourra que « m'entraîner dans sa ruine... à quoi je réponds en pre- « nant la main de ma mère, et l'entraînant dans ma « fuite; elle veut se défendre, il faut me suivre. L'orage « avançait toujours : — Courage et prenons un sentier « de traverse, ma mère! sinon la foule va nous briser... « Quelle nuit! des plaintes, des cris, des prières, des « blasphèmes! La mère appelait son enfant, le fils cher- « chait son père, les enfants criaient à rompre le ciel! « d'autres invoquaient les dieux. Ce qui me consolait, « c'est que je mourrais avec ma mère, et le cœur net « d'une lâche impiété. Un instant nous vîmes poindre,

« au fort du nuage, comme une lueur de l'aurore... hé-
« las! c'était la flamme du Vésuve! A la fin parut le
« jour : ce n'était pas tout à fait le jour, mais un crépus-
« cule funèbre qui venait du ciel! Nous cependant, ma
« mère et moi, oubliant la fuite, nous cherchions mon
« oncle... mon père... ce grand homme que nous ne de-
« vions plus revoir! »

L'ancien Pline est un des plus grands exemples de l'aptitude des illustres Romains à l'universalité des sciences et des arts. Jeune homme, il commandait une brigade de cavalerie, il composait un *Traité de l'art de lancer le javelot à cheval*. Il écrivit encore deux livres de la *Vie de Pomponius Ælianus*. Après les guerres d'Allemagne, il en écrivit l'histoire, par les ordres mêmes de Drusus Néron, qui lui était apparu dans un songe, le suppliant de ne pas le laisser dans l'oubli. Il avait fait aussi six livres de *l'Homme de lettres :* bien dignes qu'on les regrette; en effet quelle étrange profession, à cette difficile époque, où il était également dangereux de parler et de se taire! Il écrivit huit livres *sur les façons de parler douteuses;* trente et un livres pour servir de suite à l'histoire d'Aufidius Bassus; enfin ses trente-sept livres de l'*Histoire naturelle*, son chef-d'œuvre impérissable. Sans compter que ce même homme, habile soldat, grand capitaine, heureux marin, savant de premier ordre, écrivain du plus rare mérite, tête consulaire, avait tenu au barreau une place éminente, occupé de grandes charges à la cour, et rempli des gouvernements importants. Il travaillait nuit et jour; il se levait à une heure du matin, en

hiver, et se couchait avec les étoiles. Dans sa litière à six esclaves il écrivait; à son dîner, on lui faisait la lecture: il fallait que le lecteur lût vite, et bien. Une fois, comme son neveu faisait répéter un passage que l'esclave avait lu trop rapidement : « Eh quoi? ne l'avez-vous pas entendu? dit son oncle, votre interruption nous coûte au moins dix lignes! » Même au sortir du bain, il étudiait. Toujours est-il difficile de s'expliquer comment cet homme admirable a pu venir à bout, en si peu de temps, de ces études, de ces chefs-d'œuvre, de ces nombreux et incroyables travaux!

Nous ne voulons pas, à coup sûr, nous montrer ingrat avec notre savante mère, l'Université de France (*alma mater*), mais quand on compare, même les études des disciples les plus distingués de l'Université de Paris, aux efforts de la jeunesse romaine sous l'empereur Néron, dans cette absence de liberté et d'espérance, on ne peut s'empêcher de donner les palmes du zèle et de l'émulation à ces jeunes Romains, destinés à toutes les servitudes.

Tel était le malheur des temps; ces rares et généreux courages n'avaient guère que des tyrannies à attendre, et, pour le soulagement passager de ces tyrannies pesantes, deux ou trois bons princes qui, dans les intervalles cléments, venaient calmer ces irritations et ces misères. Trente-neuf meurtres seulement jusqu'à Tacite, dans la maison des Césars! C'est rare et beau cependant de voir, dans le courant de ces misères, l'école de Quintilien s'attacher, sans relâche, aux sincères et dangereuses majestés de la parole. A peine échappés à la férule du maître, ses

bons disciples abordaient, pleins de zèle pour l'État et de passion pour la gloire, les nobles charges dans lesquelles l'éloquence était encore nécessaire; ils tenaient à honneur de faire partie de la *milice civile;* à défaut des libertés perdues, ils défendaient les droits que le peuple romain avait mis en réserve, héroïques souvenirs d'un passé qui ne pouvait plus revenir : le droit de liberté, droit de race; le droit de famille, le droit de mariage, le droit paternel, le droit de tutèle, le droit de propriété légitime, le droit de testament, le droit d'héritage, le droit de cens, le droit de suffrage et le droit d'honneurs! Le barreau avait remplacé la tribune politique, et ces hardis enfants de l'éloquence retrouvent souvent, au barreau même, les hauteurs difficiles, le vieux sentier au milieu des chênes nourris par les vents et les pluies d'orage, qui naguère conduisait à cette tribune dominatrice où la tête de Cicéron avait laissé son empreinte de sang et de génie.

En dépit de l'esclavage qui pesait sur le monde, en pleine décadence de cet empire formé des débris de tant de monarchies, c'était une époque turbulente, active, pleine de colères, d'ambitions, de regrets : ici la république rêvée par tant d'esprits invincibles, là les nouveaux adeptes des nouveaux pouvoirs, s'efforçant de faire, par les lois, ce qu'ils ne pouvaient faire par les mœurs; çà et là, partout répandu, et prêt à adopter les causes les plus contraires, ce peuple insensé qui fut le peuple romain.—De toutes les libertés perdues, il regrettait surtout la liberté de la parole : *Défendre les autres et en être défendu, quoi de plus noble?* Il y a tantôt trois mille

années que Platon a dit cela ! A peine entrés dans cette carrière glissante de tous les devoirs et de tous les honneurs, le premier soin de ces intrépides athlètes était, comme on disait encore, de s'appliquer à l'éloquence. Que de peines, de travaux, quelle attention sur soi-même, et quelle abnégation de tous les plaisirs et de toutes les joies de la jeunesse ! On choisissait les sentiers les plus difficiles, par la raison toute simple « qu'il n'y a rien de haut et d'élevé qui ne penche à l'abîme[1]. »

« Ne me parlez pas du chemin tracé dans les plaines ; « il est plus sûr, mais il est si obscur ! Les écueils font tout « le prix de l'éloquence. Avez-vous peur, faites-vous sal- « timbanque ! On applaudit le funambule à l'instant où « sa chute paraît imminente ! La tempête prouve le pilote ; « que le ciel soit chargé d'orage, que les vents soient « déchaînés, que le mât plie à se rompre, alors seulement « le pilote peut se comparer au dieu de la mer ! »

Donc malheur à qui voudrait renfermer l'éloquence en un trop petit cercle et la priver des ressources d'un grand génie ; autant vaudrait la nuit éternelle, au genre humain, que l'éloquence éternellement absente. Non, non, tant que nous n'aurons pas perdu tout à fait la cité romaine, tant que nos lois, gravées sur des tables d'airain, seront attachées à des clous de fer sur les murailles du Capitole, nous ne renoncerons pas à l'éloquence. C'est le véritable talent de l'homme libre : émouvoir, charmer, détourner, exciter, embellir, enflammer, dé-

1. Pline, liv. IX, lettre XXXVI.

fendre les passions d'un si grand peuple, par la force, par la grâce et la toute-puissance de la parole; en revanche, cette irrésistible puissance de l'art oratoire demandait toute la vie d'un homme, et cette longue étude, commencée dès l'enfance, se prolongeait jusque dans la vieillesse, jusqu'au tombeau. César-Auguste, à douze ans[1], prononça, devant les rostres, l'éloge de son aïeule; à vingt-six ans, Cicéron plaidait pour Sextus Roscius, aux grandes acclamations du peuple; Démosthène, encore enfant, plaida contre son tuteur; Calvus, César, Pollion n'avait pas atteint l'âge pour la questure, qu'il était déjà chargé de causes importantes; le vieux Caton, Caton le censeur, *l'homme le plus éloquent de la race romaine*, disait Salluste, le même qui eut l'honneur de trouver dans son âme l'admirable définition de l'orateur : *un homme de bien qui sait parler,* a plaidé jusqu'à la fin extrême de sa vie. Ainsi l'éloquence est de tous les âges; elle resplendit comme une auréole sur le front du vieillard, elle brille au front inspiré du jeune homme.

A l'exemple des Grecs, les Romains voulaient être capables de toutes les choses humaines, à condition de ne faire que les bonnes. Écoutez-les; plaire est la vertu suprême de l'orateur; une dissonance dans le discours est un délit encore plus grand que l'imprudence dans la pensée. Vous portez une toge, il la faut de la plus belle étoffe et de la plus éclatante couleur écarlate. Tu vas combattre, eh bien! sois armé de toutes pièces; l'élo-

1. Quintilien, *Institution oratoire*, liv. XII.

quence... un art qui se compose d'un nombre infini de préceptes! Sais-tu à fond en quoi consiste le style simple et le style figuré? Sais-tu quand tu dois chercher une image ou la rejeter? Saurais-tu bien te reconnaître dans l'armée des *similitudes?* les similitudes de *fond*, les similitudes de *forme?* Comment donc entends-tu : l'*ensemble*, les *parties*, les *caractères propres*, les *différences*, les *contraires*, les *conséquences*, les *analogies*, en un mot le répertoire des lieux communs chez les rhéteurs?

Avant de vous hasarder dans ce travail nécessaire, sachez distinguer, l'une de l'autre, les trois espèces de style, surtout les trois genres d'éloquence : le *démonstratif*, le *délibératif* et le *judiciaire*, et notez bien que désormais, il faut nous en tenir à l'éloquence des panégyriques ou des plaidoiries; il n'y a plus, à Rome, d'orateurs que pour louer le maître, ou pour défendre les clients; la grande éloquence, l'éloquence politique, celle qui *délibère*, a été supprimée par l'empereur Auguste et les autres Césars. Ah! jeune homme imprudent, qui commences avec tant d'ardeur, prends garde à la grandeur de tes pensées, à la richesse, à la beauté des paroles qui doivent leur servir de manteau. Prends garde à bien choisir les moindres expressions sorties de ta bouche; ingénieuses, sonores, cadencées, retentissantes, pareilles à l'harmonie des oiseaux du printemps. Si tu veux que ta voix se fasse entendre dans le bois sacré de l'éloquence, en tous les mots vraiment latins dont ta mémoire est remplie, apprends à choisir les mots convenables et nuancés

de leur couleur naturelle : méfiez-vous des mots nouveaux et des médailles frappées de la veille.

Donc choisis des mots à la vraie marque romaine; et quand tu t'es rendu maître de tes expressions bien latines, mets-les dans leur vrai jour; ne va pas les jeter, pêle-mêle, en ton discours, comme autant de quolibets mal appris que l'on jette où l'on peut, dans l'ivresse d'un festin. C'est pourquoi il faut savoir l'ordre, la valeur, l'âge et la noblesse de chaque mot; il faut savoir aussi comment on peut répéter la même expression quatre fois, et même davantage, jusqu'à ce que l'on ramène habilement toute la période sur un point fixe. Allons, je vois que tu sais choisir tes paroles; il faut à présent les pousser d'une main ferme, à la bataille : et si, chemin faisant, tu rencontres des auxiliaires, accepte les mots de bonne volonté, et renforce ta phalange. Une fois réunis, marchez! marchez, au pas de course, au même but! Les mots qui se traînent en chemin, force-les à te suivre, afin que tu ne restes pas bouche béante, attendant qu'un mot te pleuve du ciel comme le Palladium. Cultive aussi les maîtres qui nous ont précédés dans la carrière; pratiquons ces grandes âmes des meilleurs siècles, avec zèle, avec respect, avec cette vertu philosophique et généreuse qui vient à bout des plus rudes tâches; chacune d'elles a son mérite et son génie. Caton, c'est le soldat dans la mêlée ardente, il frappe à droite, à gauche, et sans rien craindre; Cicéron, dans sa rapide fécondité, c'est le fleuve que rien n'arrête; Gracchus, la tempête mêlée de tonnerre et d'éclairs; Calvus, le raisonnement!

Étudions-les pour leur génie, et parce que c'est l'office des gens de bien de peindre les vertus, de façon à nous les faire aimer.

Pour mieux faire, il ne faut pas négliger les philosophes de ces vieux temps-là : emprunte à Zénon sa clarté; à Socrate, ce rare effort de la nature, prends sa logique, à Pythagore son accent solennel. Jeune homme qui te mêles aux sacrifices du printemps sacré, il faut honorer les poëtes; ce sont de grands artisans dans l'art de l'éloquence : Ennius, Plaute, Labérius et tous les autres, dans les sujets rustiques, bouffons, satiriques, nous offrent de merveilleux modèles. Surtout, si vous voulez éviter de passer à l'état de bateleur, si vous avez horreur du métier de bouffon et de faiseur de pirouettes, digne de servir de marionnettes dans les jeux publics, charlatans que l'on fait taire ou parler pour un morceau de pain [1], tenez-vous à cette ombre irrésistible, à l'ombre de Cicéron, le maître de l'éloquence romaine.

Pas un homme, né ou à naître, n'a porté et ne portera plus loin la beauté du langage; pas un orateur n'a fait un emploi plus complet et plus magnifique des images, de la décence et de la grâce dont resplendit le discours. A chaque page de cet écrivain irréprochable vous retrouvez le souvenir vivant de la Grèce et de l'ancienne Rome; cette prose accorte, qui prend son accord tantôt au son harmonieux des flûtes et des hautbois, instruments de paix, tantôt sur le cri strident de la trompette

1. Aulu-Gelle, lettre I, § 15.

des guerres civiles, brille du vif et pur éclat des diamants et des perles de la poésie. Ah! le grand artiste habile à sertir, à monter les diamants de l'éloquence avec un art qui laissait bien loin les plus habiles lapidaires!

Pendant que l'orateur médiocre se contente des premiers mots qui se présentent à son esprit, pourvu qu'ils soient à peu près bons, le grand orateur ne se contente pas même des bons, s'il en est de meilleurs.—Ainsi parlait Quintilien : mais comment osons-nous faire ce résumé de tous les conseils qui attendaient un jeune homme bien né, dans l'école, au sortir de l'école, et dans tous les efforts de sa vie? Un seul fait peut nous donner une idée approchante des soins incroyables que prenaient les Romains de cette langue dont ils étaient aussi fiers que de leurs victoires. Dans sa première occupation des Gaules, au milieu de ces batailles de géants, dont il devait être à la fois l'historien et le héros, Jules César écrivit avec un soin minutieux deux livres sur l'*analogie* sous un nuage de traits volant de toutes parts; il s'occupait des déclinaisons des noms et de la formation des mots, au bruit des clairons et des trompettes : « Ce qui est peut-être pousser trop loin une semblable occupation, » comme disait La Fontaine au prince de Conti [1].

Et quand enfin vous aurez accompli toutes ces études, qui n'auront pas d'autres bornes que les bornes de votre vie, vous ne serez encore qu'un orateur médiocre, si vous

1. Lettre.—1684.

n'avez pas la flamme intérieure, le *mens divinior;* et même en vous supposant le génie, il vous faut encore les qualités extérieures de l'éloquence, à savoir : le geste, le regard, l'animation, la voix, la voix surtout.—Point de cette voix embarrassée, enchaînée, difficile, brisée ou discordante; on la veut parfaite, c'est-à-dire déliée, facile, pleine, sonore, et telle enfin qu'elle puisse donner la vie à ce qu'il y a de plus populaire dans la pensée, de plus brillant dans la parole, de plus séduisant dans les images, de plus hardi dans la métaphore, de plus ardent et de plus châtié dans la composition oratoire. Le peuple attend, il lui faut parler avec véhémence; le sénat t'écoute, que tes discours s'élèvent par la majesté même de l'assemblée : ou bien s'il s'agit d'une cause particulière et capitale, je veux que tu sois tout à ces graves intérêts et laisses là, pour un instant, ta parure oratoire. Sois réservé, sois habile; recherche avant tout les expressions honnêtes et bien sonnantes; ne va pas à l'aventure, comme les *têtes placées je ne sais où* (*caput nescio ubi impositum*), qui s'agitent dans le vide, au son banal des mélodies efféminées qui remplissent les carrefours; en un mot, si tu veux obtenir ce grand prix, le *prix de l'âme,* sois un homme digne d'entendre et d'aimer tout ce qui est le génie, la liberté, la vertu, la gloire enfin! Rappelle-toi cette satire où le vieux Lucilius flagelle d'un fouet ardent ces bandes d'avocats, mêlés, nuit et jour, aux oisivetés du forum, et dont la vie se passe à faire assaut de fourberies; à se dresser, l'un l'autre, d'horribles embûches, comme feraient des ennemis dans une bataille!

La louange n'est pas là, mon enfant. Tu n'envies pas les louanges, me dis-tu. Jeune inconsidéré, prends garde; il y a péril pour toi dans ce précoce dégoût des louanges; sans la passion de la gloire, il n'est pas d'éloquence; elle est le premier vêtement de l'orateur, c'est le dernier dont il se dépouille. « Quand j'ai parlé avec talent, je me com« plais avec moi-même, » disait Marc-Aurèle à son vieux maître Fronto; celui-ci, oubliant ses habitudes de rhé« teur, répondait à son disciple : « Plus tu parleras en « homme de bien, plus tu parleras en César ! »

Ces détails de l'éducation romaine, à cette époque de l'histoire du monde, s'augmentent de je ne sais quel intérêt douloureux, quand on songe à la honte, à l'horrible malaise, dont ces tristes époques sont remplies. Dans la France de nos jours, sous un roi pacifique, dans ce merveilleux pays de toutes les libertés, unies à toutes les majestés, quand l'avenir appartient à chacun de nous, quand toutes les routes sont libres à qui sait marcher dans l'austère ligne droite, quand notre tribune appelle tous les courages, notre Église toutes les inspirations, nos chaires publiques tous les genres de génie et de talent; quand notre barreau grandit, chaque jour, en autorité, sous la majesté des juges et la libre inspiration des avocats; lorsque la poésie, affranchie de tous ses liens, s'en va par le monde, échevelée et le sein nu, à la recherche de l'ode, de la tragédie, du drame, de la chanson; en un mot, dans ce vaste royaume de toutes les opinions généreuses, où chacun peut être appelé à prendre sa part dans e règne universel, par la pensée, par la parole, par le

talent, par l'égalité souveraine d'un peuple intelligent et fier, à coup sûr on ne s'étonne pas que ce grand art de l'éloquence soit remis en honneur; c'est notre vie et notre espoir, notre orgueil, notre force; après tout, nous sommes les enfants de ces vieux Gaulois qui revêtaient la statue de leur Hercule de la robe triomphale, et le saluaient, ainsi vêtu, comme le dieu de l'éloquence, ou, si mieux vous l'aimez, de la force souveraine. Mais que des Romains de l'empire, des proscrits fils de proscrits, des contemporains de Juvénal, de Tacite et de Suétone, lorsque autour d'eux tout est mort ou tout succombe, se condamnent à ces ingrats travaux de l'art oratoire, que ces enthousiastes généreux oublient tant de servitudes et de misères, dans la contemplation des orateurs d'autrefois, que ces héros de la paix saluent, en passant, l'image de Cicéron décapité, voilà ce que nous ne saurions poursuivre de trop d'admiration, de trop de louanges, nous autres, les Athéniens d'un siècle d'égalité, de liberté, de bonheur!

Songez donc, à tant de princes qui, depuis Auguste seulement, ont été sans langue et sans voix, muets comme le poison et le poignard! Depuis l'époque où les *magistrats annuels*, car on n'ose plus dire les *consuls*, les *censeurs*, les *préteurs*, ont été remplacés par la domination d'un seul, à quoi bon l'éloquence? Auguste conserva l'éloquence pour son usage personnel, et comme un des nombreux priviléges qu'il s'était réservés, mais il garda pour lui seul ce privilége sacré. Plus de délibération du sénat, plus de décret du peuple; la forme républicaine fut

seule conservée, elle resta dans l'éloquence, en modérant sa gloire. Tibère hérita violemment de quelques lambeaux flétris et sanglants de ce grand art, qu'il étouffa d'un geste.—O crime! ô misère! le silence fut désormais une divinité sacrifiant des victimes humaines sur les autels de la peur.—Jusqu'à Vespasien (et encore!), les empereurs qui sont venus après Tibère, quels hommes ont-ils été? La honte de leur langage égale le dégoût de leurs mœurs et l'horreur de leurs crimes! Vous appelez ces monstres des hommes faits pour commander à des hommes! Ils commandaient, d'un geste muet, comme les histrions; ils commandaient, par interprète, comme les barbares! Muets au forum, muets au sénat, ils appelaient le silence à leur aide, s'il fallait formuler un édit ou dicter une lettre. Misérables! comme si l'empire ne se composait pas tout à la fois de l'autorité et du discours! Comme si régner, ce n'était pas en même temps commander et choisir!... Mais voilà ce qui devait arriver avec vos empereurs héréditaires; ils venaient au monde comme le poulet sort de sa coquille, emplumé et piaulant le réveil matinal. Ces maîtres ne s'amusèrent plus à étudier l'éloquence dans les historiens et dans les orateurs; ils étaient éloquents dans le ventre de leur mère, ils recevaient d'une sage-femme l'éloquence et l'empire — et c'est peut-être pourquoi, à certains moments critiques, on faisait sortir du sénat l'image de Caton le censeur, comme si le sénat respectueux eût voulu lui épargner le spectacle affreux de toutes ces hontes.

Dans les lettres de Pline, on retrouve, à chaque pas, les

traces vivantes de ces études, de ces essais, de ces combats : *disputatio fori*. Il fut tout de suite un homme de toutes les heures[1], dont la porte est ouverte au premier chant du coq, jusqu'à l'heure la plus avancée de la nuit. — Quintilien, son maître, l'avait dit assez souvent à ses disciples[2] : « L'avocat et le général ont le même de« voir; vous vous levez avant le jour pour répondre à « des plaideurs, lui pour conduire les soldats au rendez« vous qu'il a désigné; vous préparez votre plaidoyer, il « sait disposer sa bataille; vous protégez la fortune et « l'honneur de vos clients, pendant qu'il veille sur la for« tune et sur l'honneur des cités. »

Il faut donc un grand soin de ses premières armes dans la bataille oratoire. Pline, docile aux conseils de son maître, commence par des causes modestes; il étudie, il consulte. Il entrait dans l'arène — (c'est l'usage depuis longtemps!) — par un procès criminel; il s'agissait de prendre la défense des esclaves d'un sénateur qui avait été trouvé mort dans son lit. Appliqués à la torture, les esclaves n'ont rien révélé, et cependant on demande ce qu'il faut en faire... Les avis sont partagés dans le sénat; les uns votent pour l'absolution, ceux-ci pour le bannissement, ceux-là pour la mort! « Je soutenais, dit Pline, que chacune des trois opinions devait être séparément comptée, que ceux dont les voix allaient à la mort, devaient être séparés de ceux qui se contentaient d'un bannissement, et que, pour nous priver du bénéfice de

1. Ainsi on appelait Asinius Pollion.
2. *Institution oratoire*, liv. IX, chap. III.

ces contradictions qui nous sauvaient, ils ne formassent pas ensemble un seul et même parti contre les juges qui voulaient absoudre! »

Par cette division, il sauva ces malheureux, du bannissement ou de la mort.

Plus tard, les Bithyniens intentent une accusation contre Jùlius Bassus, leur gouverneur. Pline se chargea de répondre à l'accusation. Ce Bassus était un homme illustre par les disgrâces de sa vie; une première fois il avait été accusé et acquitté, mais non pas sans conteste. A peine de retour de son gouvernement de Bithynie, il fut accusé de malversation; vivement pressé, fidèlement défendu, il y eut partage entre les juges. « Bassus m'avait chargé de jeter les fondements de son apologie, et moi je me mis à prendre corps à corps les délateurs; je montrai mon client exposé à des injures incessantes, à des haines abjectes, et je prouvai que ce n'était pas une condamnation qu'il devait attendre, mais bien une récompense. » Il est fâcheux que, des plaidoyers de Pline, écrits avec tant de soin et d'élégance, pas un n'ait été sauvé. Encore aujourd'hui, l'on voudrait savoir par quelle habileté le jeune avocat a pu démontrer, à des juges prévenus, que le gouverneur était dans son droit lorsqu'il acceptait tant de présents de sa province. « Implorer la miséricorde des juges, c'était mettre le poignard sous la gorge de l'accusé; défendre une action digne de blâme, c'était me déshonorer sans le justifier. » Il prit un moyen terme; il fallait parler deux heures, il parla trois heures, un peu à côté de la question, et enfin « la nuit vint qui finit le combat judi-

« ciaire et mon discours. » Le lendemain, l'accusation répliqua au discours de la veille, et c'est là que nous attendions le jeune orateur. Rassurez-vous, sa cause est bonne, il y tient; il a dit la veille tout ce qu'il avait à dire, et il sait déjà : « Qu'il y a témérité à ne pas se contenter de ce qui nous a réussi une première fois! » Cependant l'accusé veut que l'on réponde, et il supplie son défenseur de ne pas le laisser sous le coup de la seconde accusation; Pline y consent enfin, « et je trouvai dans les esprits une attention si vive qu'ils paraissaient plutôt mis en goût, que rassasiés par le discours précédent. » — Il gagna donc cette mauvaise cause, en la perdant, grâce à un compromis, qui laissait, tout au plus, l'accusation en suspens. — L'affaire étant renvoyée aux juges ordinaires, c'est-à-dire devant le tribunal civil, cette accusation infamante prit la tournure d'une affaire d'argent. Après l'arrêt, Bassus se vit entouré avec de grands cris et de grandes démonstrations de joie; pendant que les vieux sénateurs blâmaient tacitement cette sentence qui n'était pas dans les mœurs d'autrefois.

Un autre jour, et c'est un des heureux souvenirs de sa vie, Pline et Tacite, l'écrivain des *Annales*, son ami le meilleur, sortis l'un et l'autre, à dix ans de distance, de l'école de Quintilien, s'étaient chargés d'une cause immense. Marius Priscus, proconsul d'Afrique, accusé par les Africains, et se fiant sans doute à l'arrêt qui avait sauvé Bassus le proconsul, s'était borné à demander que sa cause *fût civilisée*. Alors se lèvent nos deux jeunes gens, Pline et Tacite. Au nom de toutes les lois

divines et humaines, que Priscus a violées, ils s'opposent à ce changement de juges. Cette fois, disent-ils, rien ne peut soustraire le sénat à la nécessité de juger, par lui-même; sur quoi les plaidoiries commencent. L'avocat du proconsul, très-savant dans l'art de tirer des larmes, supplie le sénat de renfermer l'accusation dans une accusation de péculat; Tacite et Pline s'obstinent à en faire une accusation capitale. Leur avis l'emporte : ils obtiennent que les témoins seront entendus, qui attesteront que l'accusé a vendu la fortune et la vie de ses administrés. On touchait au mois de janvier, celui de tous les mois de l'année qui rassemble à Rome le plus de monde; le sénat, au grand complet, était présidé par l'empereur. « Imaginez-vous quels sujets d'inquiétude « et de crainte pour Tacite et pour moi, qui devions « porter la parole devant cette auguste assemblée. » L'accusé était d'ailleurs un vieillard, un homme consulaire qui n'avait plus de sang ni au cœur, ni aux veines; il était entouré d'une grande famille. Mais rien ne put arrêter ces deux esprits intrépides, qui avaient pour client tout le peuple d'Afrique. Le plaidoyer de Pline dura cinq heures, il parla si bien que, plus d'une fois, l'empereur lui fit dire de ménager ses forces.

Après lui parla Tacite; « avec beaucoup d'éloquence, « il fit éclater dans toute sa vigueur ce beau génie auquel se rattacheront bientôt tant de chefs-d'œuvre. » Pline a raison, c'était là un spectacle tout à fait digne de l'ancienne Rome : le sénat réuni trois jours et ne se séparant qu'à la nuit; l'empereur juge de la loi qui juge

tout, le peuple attentif à la voix de Tacite, cette voix puissante au milieu de cette auguste assemblée, étonnée de ces mâles accents!

A la fin, le coupable est déclaré indigne d'exercer aucune magistrature à l'avenir. Pline et Tacite reçoivent en même temps les éloges du sénat et de l'empereur. — « Quelle triste condamnation! s'écriait Pline avec « son bon sens accoutumé. Voilà un homme qu'on « laisse enchaîné au travail du sénateur, sans qu'il « puisse jamais en retirer l'honneur! Voilà un mal- « heureux, déshonoré par ses pairs, qui n'a pas le « droit de cacher sa honte au fond d'un désert; au « contraire, il est forcé de la donner en spectacle! Il « est vrai qu'on ne pèse pas les voix, on les compte, « parmi les membres du sénat, si tous n'ont pas les « mêmes lumières, chacun a la même autorité! »

Plus d'une cause moins importante mérite cependant qu'on s'en occupe. Marcellus, qui était questeur dans une province reculée, perd son commis, dont il avait reçu les appointements d'avance. A son retour, Marcellus demande à l'empereur ce qu'il doit faire de cet argent? D'un côté les héritiers du mort réclament; de l'autre côté, c'est le trésor public. — Atilius Crescens, un enfant du lac de Côme, avait prêté de l'argent à Valérius Varus; Varus est mort, et Crescens en est réduit à s'écrier : Varus, rends-moi mon argent! — Point de titres. — Pline s'adresse à Maxime, l'héritier de Varus, et cette juste cause, plaidée dans une lettre, est gagnée de point en point. Cette plaidoirie courante de chaque

jour eut bientôt lassé l'habile orateur, qui, peu à peu, s'est habitué aux grandes luttes du barreau. « Je commence à me lasser de plaider devant les décemvirs[1]; la peine passe le plaisir, et rarement trouve-t-on une cause qui, par l'intérêt du procès ou par la qualité des plaidoiries, mérite dans le public quelque attention et quelque sympathie. Encore si l'on avait à qui répondre, mais ce tribunal malencontreux est livré en pâture aux enfants! Quand j'étais sur les bancs, c'était encore un honneur très-recherché d'être admis à ce tribunal, et il fallait être présenté par un sénateur; aujourd'hui, le premier venu est accepté, non-seulement lui, mais encore une queue d'applaudisseurs gagés qui s'extasient, à tant par tête, sur l'éloquence du patron qui leur donne à dîner. C'était un des chagrins de Quintilien, mon maître.—*Ah! c'en est fait de l'éloquence*, disait-il. »

A chaque instant, Pline revient à ce maître, dont le souvenir est présent dans toutes les actions de sa vie. — « L'éloquence, disait Quintillien, se compose de trois « choses : lire, écrire et parler; trois choses insépara- « bles à ce point que, celle-ci négligée, les deux autres « vont manquer par ce fait[2]. » Aussi notre jeune homme lisait, parlait, écrivait. Un certain sentiment, dont il ne pouvait se rendre compte, le poussait à étudier l'histoire, à suivre, en leur sillon lumineux, les grands écrivains qui, les premiers, avaient débrouillé les origines italiques et l'enfance des premiers peuples latins. Son ami-

1. Liv. III, lettre XIV.
2. *Institution oratoire*, liv. X, § 1.

tié pour ce grand tragédien qu'on appelle Tacite, ses liaisons avec Suétone, le Dangeau funèbre du palais des Césars, l'intérêt immense des événements et des hommes, seulement depuis Actium, le conseil de ses amis, et cette admirable façon de prolonger son nom dans l'avenir, tout le portait à cette étude sévère : « Je n'ai jamais mieux senti que ces jours passés la force, la hauteur, la majesté, la divinité de l'histoire. »

Or, voilà ce qui était arrivé. Tacite lisait à quelques amis une de ces pages vengeresses, le plus cruel supplice des tyrans... Tout à coup, de ce cercle d'amis, un homme se détache et, se mettant à genoux devant l'historien, il le conjure de ne pas aller plus loin! « Tous ceux qui « n'avaient pas rougi de faire ce qu'ils entendaient rou- « gissaient d'entendre ce qu'ils avaient fait! » — La réflexion est de Pline. — Tacite ferma le livre, mais à quoi bon! le crime reste, et l'histoire est immortelle.

Et plus loin: « Le grand bonheur d'assurer l'immor- « talité à ceux qui ne devraient jamais mourir et de ren- « dre son nom propre immortel! Les harangues, les « poésies ont peu de charme, sinon les excellentes, l'his- « toire plaît, de quelque façon qu'elle soit écrite. » Mais ce besoin d'applaudissements et de louanges, sa passion pour le barreau, la nécessité où il se trouvait de revoir et de retoucher ses plaidoiries, « s'il ne veut pas *s'exposer à perdre un travail qui lui a tant coûté,* » ce sont-là autant de motifs qui l'ont empêché de mêler la *branche de houx* aux fleurs de la couronne de papyrus; il laisse à d'autres, plus patients, le bonheur de cette contempla-

tion des générations passées et de leurs travaux accomplis.

Il laisse à Tacite son vin, son sel, ses victimes, ses grandes enjambées à travers la voie Appienne, la reine des routes, et ses augustes méditations sur les bords du Tibre ensanglanté, dans les rues de cette Rome encombrée de vices et de statues, sur les ruines de ce Capitole, la tête éclatante du monde romain. Encore une fois, il laisse à d'autres les travaux, les ambitions, les fatigues de l'histoire, il veut vivre absolument par l'éloquence, pour l'éloquence. Seulement, si de temps à autre, on veut lui permettre de retoucher ses plaidoiries et de les lire à ses amis, ou, pour parler comme les Parisiens de Rome, si l'on veut lui permettre de *mettre toutes ses navigations en tempêtes* par un beau temps, il s'estimera le plus heureux des hommes. Quelle joie, en effet, d'attirer, sous le portique de Pompée, sous le portique d'Octavie, dans ces jardins dédiés à Vénus, ou dans cette bibliothèque d'Apollon fondée par Auguste sur le mont Palatin, la fleur de la jeunesse romaine, les beaux jeunes gens, les riches affranchis, les clients qui suivent le patron, les vieillards qui sont restés amoureux de jeune poésie, et d'obtenir leur suffrage pour les enfantements de notre courage et de notre esprit !

Depuis qu'ils ont ruiné Carthage et conquis la Grèce, et depuis que la puissance intellectuelle a remplacé la puissance politique, les Romains se piquent d'aimer les lettres. Cicéron a plaidé pour le poëte Archias; le grand Pompée fit un citoyen romain de Téophane de Mytilène,

qui avait écrit l'histoire de ses batailles; Marius lui-même, ce sauvage, recherchait l'amitié des poëtes. Auguste avait donné l'exemple de ce respect pour la poésie lorsqu'il fit ses amis d'Horace et de Virgile ; Rome entière, la Rome élégante, la Rome des passions, du paradoxe et de l'amour, a vécu, longtemps, des passions et des élégances de ses poëtes favoris : Ovide, Catulle, Properce, Tibulle et Gallus ; Térence était l'ami de Scipion et de Lélius, si bien qu'au milieu de l'orgueil, de l'insolence et de l'égoïsme romains, la position des poëtes était respectable et touchante. Ces pauvres gens marchaient les égaux du consul ; ils faisaient passer, avant la fortune, le bruit et la gloire; leur triomphe et leur grand bonheur, c'était de lire leurs poëmes en public, et de tenir attentif, à quelque récit de l'autre monde, ce peuple romain occupé de tant d'affaires.

Malheureusement, la *récitation* (c'est l'histoire de tous les vers !) était devenue un des fléaux de la ville; en vain le poëte cherchait une maison honorable qui voulût abriter sa poésie et son auditoire, il affichait son poëme sur les murailles, en promettant..... tout ce qui fait une odyssée, en vain il se posait comme la pythonisse sur le trépied.... à moins que le lecteur fût un homme considérable, l'assemblée était rarement complète. Hélas, dans ce forum où les plus belles plaidoiries se succèdent et se détruisent, comme les saisons, combien nous sommes loin de ce *ciel de la poésie où les muses chantent, pendant que Jupiter écoute!* Ce jeu des poëtes est devenu une seconde danse pyrrhique, lorsque

les danseurs, vêtus, ceux-ci d'écarlate, ceux-là de safran ou de blanc, ou de pourpre, courent et se mêlent, et s'entrelacent, les uns les autres, dans une ronde haletante qui s'agite et tournoie au hasard.

Cet exercice de la lecture en public, si Pline le Jeune y tient encore, c'est que son maître en a fait une loi dans l'*Institution oratoire :* « La harangue sur le papier « est l'original, le modèle du discours que vous allez « prononcer[1] ; mais ce n'est pas tout le discours. » Et plus loin[2] :

« Les déclamations de l'école sont très-utiles, non-seu-« lement aux jeunes orateurs, mais encore à des ora-« teurs consommés et déjà célèbres au barreau. Ces « déclamations sont comme une nourriture succulente « qui donne de l'embonpoint et de l'éclat à l'éloquence, « la rafraîchit et renouvelle sa séve épuisée par les dé-« bats judiciaires. » Vous le voyez, tout convient à la perfection de l'éloquence; le travail à tête reposée et l'improvisation, la parole écrite et la parole parlée, le style abondant de l'histoire et la vivacité du dialogue. « Et même, ajoute Quintilien, l'orateur peut très-bien, « sans que j'y trouve à redire, se permettre quelques « délassements poétiques, à l'exemple des athlètes qui, « de temps à autre, interrompent leurs exercices les plus « violents pour se donner un peu de bon temps; toute-« fois, prenez garde à ne pas tenir trop longtemps l'élo-« quence dans le fourreau, et méfiez-vous des procès

1. Livre I, § 3.
2. Livre X, § 5.

« imaginaires plaidés devant un tribunal d'amis com-
« plaisants. » Quintilien rappelle, à ce propos, l'accident survenu au célèbre professeur Porcius Latron, un jour qu'il était appelé à plaider, dans une véritable audience, en plein public. L'aspect du ciel lui parut si nouveau, que notre homme, muet tout à coup, demanda comme une faveur que l'audience fût transportée dans un palais voisin. On eût dit que son éloquence ne pouvait vivre que sous un toit, entre quatre murailles.

Écrire des vers! voilà encore de ces conseils auxquels notre Pline a été obéissant toute sa vie. Avec la permission de son maître, il déclame en public, il écrit des dialogues, des pages d'histoire et des poëmes. Il a fait un peu de toutes ces choses qui s'écrivent, comme disait un autre rhéteur, de la même époque, *le bec en l'air*[1].

Rien n'est plus charmant à suivre que ce jeune homme, dans les premiers essais de son génie en fleur; jamais jour plus serein n'a brillé, à son aurore, d'une lumière plus doucement commencée, et, par ce qui nous reste de ses jeunes efforts, on peut juger de son zèle à bien dire : « Tirez-moi d'embarras [2]. On me dit que je
« lis mes vers bien plus mal que je ne déclame mes ha-
« rangues : j'aurais bonne envie de faire lire mes poésies
« par mon affranchi qui les sait par cœur. Mais, pendant
« qu'il récitera mon poëme, quelle figure vais-je faire
« dans l'assemblée? Serai-je assis, les yeux baissés,
« comme un homme qui n'est là que pour entendre, ou

1. Non supino rostro scribenda.
2. Pline, liv. IX, lettre XXXVI.

« bien ai-je le droit d'accompagner cette récitation de « l'œil, du geste et d'un petit grognement de satisfaction? « Tirez-moi d'affaire, en me disant s'il ne vaudrait pas « beaucoup mieux lire, et très-mal, mes propres vers? »

Au fait, il ne s'en fiait qu'à lui-même du soin de lire ses vers..... et sa prose. Avant tout, pour trouver des amis bienveillants, il commençait, avec eux, par la bienveillance; il ne les accablait pas de ses compositions, comme un lecteur mal appris qui vous assassine des œuvres de son génie; au contraire : il choisissait son jour, son auditoire, le lieu, l'occasion, l'à-propos. « Je « suis persuadé que dans les études comme dans la vie [1], « il n'est rien de plus convenable au bel esprit que de « mêler l'enjouement au sérieux, de peur que l'un ne « dégénère en tristesse, et l'autre en folle joie. Et voilà « pourquoi je me repose, par des bagatelles, des œuvres « les plus sérieuses. Comme il me faut un auditoire « même à table, j'ai choisi le mois de juillet pour faire, « à ceux que j'aime, mes confidences poétiques. C'est le « mois des vacances, j'ai soin que ma maison soit pleine « de fraîcheur, mon jardin plein de fruits, que les siéges « soient commodes et que toutes les facilités de la vie « heureuse viennent en aide à mon poëme. »

De leur côté, les gens dont il aimait à s'entourer avaient l'esprit agréable, poétique, et d'une complaisance si grande, en échange de tant de prévenances, que souvent la lecture durait plusieurs jours : « Pendant que

1. Livre VIII, lettre XXI.

« les autres lecteurs passent sous silence grand nombre « de pages dans leurs poëmes, je ne passe rien; je lis « tout, pour tout corriger, c'est ma façon de montrer à « mes amis ma confiance; en effet, il faut bien aimer les « gens pour ne pas craindre de les fatiguer. Au reste, « tant pis pour celui qui serait plus content de trouver, « dans l'ouvrage d'un ami, la perfection, que de con- « tribuer à la lui donner. » Ce qui ne l'empêchait pas, au milieu de ces joies poétiques, tant il était peu l'esclave de ses passions, de s'arrêter court, dès qu'un de ses clients avait besoin de lui. « Je commençais à « faire ma lecture, lorsque l'on vient me chercher pour « une cause assez peu importante; aussitôt je ferme mon « cahier et prends congé de mes amis : ils savent fort « bien qu'il n'est pas d'un galant homme de donner la « préférence au plaisir sur les affaires. » On n'est pas plus charmant que cela!

Ce n'est pas que ce digne artiste n'ait été parfois exposé aux railleries réservées à toutes les âmes honnêtes qui aiment la gloire, mais il avait réponse à toutes les objections. Par exemple, on trouvait étrange, dans quelques salons de Rome, que Pline se mît à lire les plaidoyers qu'il avait déjà prononcés. — A quoi bon revenir sur une émotion épuisée? Tu as gagné ton procès, ou bien tu l'as perdu, que me fait ce discours, à cette heure, et que te fait, à toi-même, notre blâme ou notre louange? Autant vaudrait *jeter des parfums sur des lentilles,* disait Varron. — Parler ainsi serait de la déclamation toute pure. Les anciens mettaient, à plus haut

prix, le travail oratoire; ils seraient morts de douleur, s'il leur eût fallu renoncer, à tout jamais, à tant de chefs-d'œuvre d'inspiration, de talent, de courage que les rois de notre barreau, les deux Dupin, Chaix d'Est-Ange, Berryer, abandonnent, vainqueurs dédaigneux, à la renommée... A grand'peine elle a sauvé l'écho de cette parole infatigable, et renaissante toujours!

Non! les orateurs d'autrefois estimaient l'éloquence un trésor trop précieux pour le semer, çà et là, comme le sable des fontaines; la cause qu'ils avaient plaidée n'était définitivement perdue ou gagnée que s'ils avaient sauvé leur plaidoirie de l'indifférence, de l'oubli. Quand il a prononcé son admirable *Pro Milone* et que Milon est parti pour l'exil, Cicéron se remet à l'œuvre comme s'il s'agissait de la vie et de la liberté de son client; il refait sa plaidoirie, et Milon s'écrie, sur l'autre bord de la Méditerranée : « S'il avait plaidé comme il écrit, je ne mangerais pas de si bonnes barbues à Marseille! » Ces *citoyens romains de naissance* aimaient la gloire autant que la vertu. Leur opinion était celle-ci (écoutez-la sans la trop blâmer, cette opinion a fait de grands citoyens!) que celui qui aime mieux être honnête homme, que de le paraître, a rarement la fortune favorable. Ce qui veut dire : celui qui néglige la réputation de la vertu néglige bientôt la vertu elle-même; comme aussi celui-là ne fait pas de grands efforts pour acquérir de grands talents, qui s'inquiète peu que l'on sache qu'il soit, ou non, un homme de mérite. Laissez donc Pline lire ses plaidoyers devant un public de son choix, et loin

des railleurs à nez de rhinocéros (*nasuti*), vous aurez une garantie de plus des soins, du zèle et de l'ambition généreuse de l'orateur. D'ailleurs il a besoin de cet *auditoire d'appel*, comme la tragédie a besoin de ses comédiens et de son théâtre, comme l'ode a besoin de l'orchestre et des chanteurs.

Les vieux Romains, les Grecs même, en usaient ainsi; ils se seraient bien gardés de confondre le feu de l'âtre, et le feu qui brûle sur l'autel de Vesta, la plaidoirie appliquée aux affaires courantes, et le plaidoyer solennel, l'improvisation ardente et la sévère composition, pleine de cette obstination obstinée qui aspire à se placer sur le faîte de l'éloquence. « Rassurez-vous, s'écriait Pline « à ses amis, ce n'est pas la même plaidoirie que je vous « lirai; les auditeurs du lendemain ne seront pas les « auditeurs de la veille : écoutez-moi donc, et venez en « foule pour m'entendre. Le concours et le nombre « des auditeurs apporte je ne sais quel avis universel « d'un grand poids dans la perfection d'une œuvre « d'art; le goût, qui peut être médiocre dans chacun en « particulier, se trouve exquis dans une foule atten- « tive! »

— Tous ces beaux détails vous montrent à quels scrupules s'abandonnaient ces excellents artisans de la parole; quelle était leur crainte, leur retenue, leur attention sur eux-mêmes; de quels périls était entouré le moindre ouvrage offert au public, et comment ils s'essayaient à plaire toujours, et à tout le monde.—Respect à la plume! disait Cicéron.—Respect au public! disait Pline.—Le pu-

blic! c'était un roi sans appel. Un écrivain de tragédies [1], quand ses amis désapprouvaient quelque scène qu'il leur lisait en petit comité : — J'en appelle au peuple, s'écriait-il. *Populum provoco.* Le peuple des œuvres choisies de Pline était une assemblée de gens honorables, honorés, qu'il estimait séparément, autant qu'il les redoutait quand ils étaient réunis... C'est Pline ou c'est Montesquieu qui appelle les plaisirs de l'esprit : des *biens sociaux*.

Ces plaidoiries, prononcées avec tant de feu, écrites avec tant de soin, revues, corrigées, augmentées avec cette passion sincère de la gloire qui peut produire les plus grandes choses, le temps les a emportées dans un pli de son manteau, et nous en sommes à retrouver, en hésitant, des mots, des souvenirs! Dans sa défense de Julius Varénus, on citait ce mouvement oratoire : — Permettez-moi, disait l'avocat de la partie adverse, d'ajouter un seul mot! — Et l'avocat parla longtemps! — Je répondrais, dit Pline, si j'avais vu venir ce mot, tant annoncé, et qui devait jeter dans cette affaire un jour si nouveau! — A ce propos, il ajoutait : — J'ai appris, ce jour-là, qu'il y a souvent plus d'éloquence à se taire qu'à parler! — Il raconte aussi qu'un jour il se présente à la basilique Julienne pour plaider dans une cause importante ; déjà les juges étaient à leur place, les décemvirs étaient arrivés, la foule remplissait le tribunal, tout le monde avait les yeux sur l'orateur... Soudain arrive

1. Pomponius Secundus.

l'ordre du préteur de lever la séance. — Quel bonheur! Notre homme rentre chez lui, aussi heureux que l'écolier à qui l'on donne un jour de vacances!

Une autre fois, Pline, arrivé à toute sa renommée, devait prendre la parole, et Rome entière s'était portée au tribunal; il arrive, la foule était si grande qu'il se vit forcé de se frayer un passage à travers le tribunal même où les juges étaient assis. Un jeune homme eut ses habits déchirés dans cette mêlée, et resta avec sa tunique en lambeaux, debout pendant sept heures,—« car je parlai pendant tout ce temps avec beaucoup de fatigue et encore plus de succès! » Voilà sa joie; il ajoute— : « Courage! Avec un peu de talent on trouve encore un auditoire et des lecteurs! Tâchez seulement que le public ne manque ni de bons livres, ni de bons discours! » — J'aime aussi ce moment douloureux pour son âme, quand, au milieu d'une plaidoirie devant les centumvirs, les quatre chambres réunies, il vient à songer que de tous les jeunes avocats qui sont entrés dans la carrière en même temps que lui, il est le seul qui soit resté à son poste : les uns sont dans la tombe, et les autres dans l'exil; celui-ci s'est retiré accablé de vieillesse, celui-là a été pris de l'amour de la retraite; il en est qui commandent des armées, quelques-uns brillent à la cour du prince.—En si peu de temps, que de changements! que de révolutions!

Qu'on me permette de citer ce passage d'une lettre admirable, qui est toute de circonstance en ces temps d'élections où nous sommes; épreuves mauvaises pour

le poëte, pour l'artiste, pour tous les gens qui ont besoin de l'attention publique, bonnes seulement pour l'ambitieux. Il s'agit de l'élection *par scrutin secret*, cette lâcheté qui faisait horreur aux bons esprits de Rome.

« Je vous l'avais bien dit que ce mode d'élection par « scrutin secret amènerait quelque désordre [1]. Dans la « dernière élection de nos magistrats, on a trouvé, sur « plusieurs billets, d'ignobles plaisanteries et de gros- « sières injures; un des billets, qui devait porter le nom « d'un candidat, portait le nom de son patron! Aussitôt « le sénat s'indigne, et porte ses plaintes à l'empereur, « en demandant justice! Mais allez donc découvrir l'in- « solent dans les lâches ténèbres où il se cache, peut-être « même était-il de ceux qui criaient le plus haut. La « sotte liberté, je vous le demande, accordée à des gens « qui, dans un intérêt de cette importance, ne craignent « pas de descendre à ce vil métier de calomniateur ou « de farceur! Un pareil homme se dit à lui-même: *Qui « le saura?* et, fier de cette impunité, sûr de l'anonyme, « peu jaloux de sa propre estime, cet homme écrit, sur « son bulletin, tout ce qui lui passe par la tête... des « bons mots dont les halles et les tréteaux ne voudraient « pas!...—Le mal est sans remède, à moins qu'une au- « torité plus grande que la nôtre ne vienne en aide à « notre faiblesse et à notre inertie! »

Quant à la partie poétique de cette vie laborieuse, il me

1. Livre IV, lettre xxv.

semble, si nous en jugeons par quelques échantillons peu remarquables, qu'il ne faut guère regretter les vers de Pline; ils valent, tout au plus, les vers de Cicéron lui-même. C'est un de leurs travers à tous ces grands hommes, l'honneur de la prose romaine, de vouloir réunir la double couronne, le chêne et le myrte, la fleur achetée chez la bouquetière et les guirlandes dont se parent les pontifes. C'est leur rêve, à tous, de parer leur médiocre poésie [1] de toutes les images des vrais poëtes : ils ne sont jamais plus contents que si vous les comparez à un agriculteur laborieux qui, ne demandant que le grain et le vin à ses fermes, ne laisse pas que d'y cueillir des fruits et des fleurs :

De quoi faire à Margot, pour sa fête, un bouquet.

Il faut avouer d'ailleurs que les bonnes raisons ne leur manquent pas pour se livrer, sans remords, à l'exercice puéril de ces bagatelles cadencées. Théophraste et tous les rhéteurs à sa suite recommandent à l'orateur la fréquentation des poëtes; c'est là qu'il doit trouver le feu de ses pensées, la grâce et la force de la parole, la vérité des sentiments, la justesse des caractères. Nous avons vu que Quintilien [2] conseille la poésie, comme un délassement excellent: d'où nos poëtes ont conclu, par une fiction peu poétique, qu'il n'y avait pas de plus sûr moyen de fréquenter les poëtes que de se faire poëte à son tour. De là tant de petits vers, échappés à l'oisiveté de tant de grands

1. Ornare versus.
2. Liv. X, § 1.

hommes. L'empereur Auguste en a fait, et même de très-jolis. Mécène, le poëte efféminé des ruelles, un bel esprit qui gâtait, en se jouant, la langue d'Horace et de Virgile, que disons-nous? la langue de Lucrèce! avait rempli la grande cité de petits vers, perlés et mignards. Sur le trône, où l'ennui les pousse à tous les crimes, les empereurs faisaient des vers; Néron lui-même, dans les loisirs de ses vices, chantait ses poëmes à la lueur de l'incendie.

Les exemples ne manquent pas; pour peu que les orateurs vinssent à oublier que la poésie est faite surtout pour le badinage, qu'elle vit de fictions, de prodiges, qu'elle est soumise à des règles exceptionnelles, on comprend qu'ils s'abandonnassent volontiers à cet enchantement qui reposait leur esprit, en flattant leurs oreilles de toutes sortes de mélodies que le vers emporte, et divise à tous les échos. Quintilien n'avait pas passé sous silence ce danger des orateurs : « La poésie est née pour l'ostentation, l'éloquence pour l'utilité et le service. Nous autres orateurs, nous sommes des soldats sous les armes, « et non pas des danseurs de corde; nous combattons « pour des intérêts importants, pour des victoires sérieuses. Il faut que nos armes frappent et brillent en « même temps; je leur veux l'éclat terrible du fer, et « non pas le poli efféminé de l'argent et de l'or! Fi de « cette *abondance lactée* qui annonce un style malade! « Parlez, enfants, mais parlez, *salva sanitate*, d'un style « sain et fort. » Ainsi, il brise ces lyres inhabiles qui se

1. Livre X, § II.

sont couronnées des guirlandes fanées de Tibulle, d'Ovide et de Properce, frivole démenti donné au cuivre, à l'airain de Caton, de Salluste et de Jules César.

Cependant ne soyons pas trop sévères pour les poésies de ces grands hommes; Montaigne explique à sa façon, je veux dire d'une façon bienveillante et sage, ce petit travers des plus beaux et des plus rares esprits, à toutes les époques : « Si quelqu'un me dit que c'est avilir les « Muses que de s'en servir seulement de jouet et de « passe-temps, il ne sait pas, comme moi, ce que vaut « le plaisir, le jeu et le passe-temps ! »

Sous ce titre modeste : *Endécasyllabes* (vers de onze syllabes), Pline avait composé un gros tome « de ces petites pièces galantes et délicates, propres à délasser des plus grandes occupations ! » On s'y plaît, et puis... que sait-on ? « Ces jeux, parfois, ne nous attirent pas moins de gloire que des écrits sérieux ! » Il ajoute : — « On ne saurait croire combien ces petits ouvrages éveillent l'esprit et le réjouissent. » Enfin, pour joindre l'exemple au précepte, il écrit d'assez jolis petits vers d'avocat. Il avait quatorze ans, lorsqu'il écrivit une tragédie dans la langue même de Sophocle et d'Euripide. « O ces Grecs, les admirables mortels ! » En revenant de l'armée, il composait des élégies contre les vents, contre la mer, qui le retenaient dans l'île d'Icare; il avait fait aussi un recueil d'épigrammes et de chansons; on les chantait... on les chante à Rome, et parfois même les Athéniens les chantent. « Quoi ! direz-vous, un homme si grave, des chansons galantes? — Eh oui! moi-même, et de temps

à autre, je me prends à fredonner mes propres vers. Que voulez-vous! on pardonne aux poëtes un peu de folie! »

Que ces vers de onze pieds, ou même ces vers de douze pieds se soient perdus, ce n'est pas un motif pour blasphémer contre les dieux. Pline a beau parler de ses *gaillardises*, je n'y crois pas, surtout quand je me rappelle que Quintilien a dit quelque part : — *Il est plus d'un passage de notre poëte Horace que je ne me chargerais pas d'interpréter.* — La prose est, d'ailleurs, le véritable talent de Pline, et quand il écrit en prose quelque récit de poëme ou d'élégie, alors il est charmant.

Il avait trouvé, par exemple, un beau sujet de poëme descriptif, un dauphin amoureux d'un bel enfant : « Près de la colonie d'Hippone (silence! n'entendez« vous pas les premiers vagissements de l'orateur chré« tien, du fils de sainte Monique?) en Afrique, sur le « bord de la mer, on voit un étang navigable d'où sort « un canal qui, comme un fleuve, s'échappe ou retourne « dans l'eau profonde, selon que le flux l'entraîne ou que « le flux le repousse. La pêche, la navigation, le bain « y sont les plaisirs des enfants, qui luttent à qui s'éloi« gnera le plus du rivage! Dans cette sorte de combats, « un jeune écolier plus hardi que ses petits camarades, « s'étant fort avancé, un dauphin se présente et tantôt il « précède l'enfant, tantôt il tourne autour de lui, si bien « que l'enfant finit par sauter sur son dos. »

Désormais entre l'enfant et le dauphin ce sont des joies et des tendresses infinies. Hélas! le lieutenant

du proconsul, Octavius Avitus, voyant accourir sur ses rivages les peuples d'alentour, attirés par ce prodige, résolut de tuer le dauphin, pour délivrer Hippone d'une hospitalité onéreuse. « Le dauphin qui jouait avec cet « enfant, et qui le portait, avait coutume de venir à « terre, après s'être séché sur le sable, et quand le soleil « arrivait trop vif, il se jetait à la mer. On prit le temps « que le pauvre animal se reposait pour lui jeter des « odeurs mortelles. Il mourut, appelant du regard l'en- « fant qu'il avait adopté[1]. » Quand on relit ces pages touchantes et d'une grâce accomplie, on se félicite que Pline n'en ait pas fait un poëme sur le patron de l'*enlèvement de Proserpine,* ou toute autre composition du poëte Claudien.

Dans ces récits, écrits au courant d'une plume qui se hâte lentement, il est impossible d'être tour à tour plus élégant, plus gai, plus dramatique, et ces pages d'une prose admirable, valent, à notre avis, les plus beaux vers. On sait par cœur cette histoire de revenants qui, depuis dix-huit cents ans, a servi de modèle à toutes les histoires du même genre. Le philosophe Athénodore, passant par Athènes, demande à se loger dans la ville. On lui indique une maison fort grande et de belle apparence, mais déserte et décriée. Toutes les nuits, à minuit, l'heure des fantômes, un grand bruit de chaînes et de ferrailles se faisait entendre sous ce toit maudit, bientôt on voyait apparaître un vieillard, la peau sur les os,

1. Livre III, lettre XXVII.

les cheveux hérissés, les fers aux pieds et aux mains. — Le philosophe Athénodore vint facilement à bout de cette horrible aventure. Il achète la maison au plus bas prix, il s'y loge, il y porte son lit, ses tablettes, sa lampe; à minuit il entend ce bruit de chaînes, le spectre lui apparaît livide, hideux, menaçant, et l'appelant du doigt.

« Athénodore lui fait signe, de la main, d'attendre « un peu; continue à écrire et le spectre agitait ses « chaînes d'un geste impatient. Alors, sans tarder da- « vantage, le philosophe se lève, prend la lampe et « suit le fantôme qui marche d'un pas lent, comme si le « poids de ses fers l'eût accablé! » Ce malheureux avait été assassiné dans cette maison, et son spectre errant demandait qu'on lui rendît les derniers devoirs! Ceci fait, Athénodore reste tranquille possesseur de cette belle maison achetée à si bas prix. — C'est là encore une de ces pages qui défient tous les vers!

Ne croyez pas cependant, bien qu'il se plaise un peu à *cultiver les Muses* pour son propre compte, selon le conseil de Platon, que, plus d'une fois, notre poëte n'ait pas rendu aux poëtes, ses frères, toute leur politesse. Au contraire, il assiste autant qu'il le peut faire, aux lectures publiques; il est très-assidu aux réunions littéraires de Titinius Capito, qu'il aime pour la douceur, la force et la grandeur de son esprit. Naguère encore, il a écouté avec beaucoup de zèle, la comédie inédite de Virginius Romanus, taillée sur le patron des anciennes comédies. Les ïambes de ce Romanus sont pleins de finesse et d'atticisme. « Il a quelque chose du genre de Ménandre, le

« poëte grec, et plus tard on le placera entre Plaute et « Térence.» A cette admiration sans limites, vous pouvez reconnaître un acharné faiseur de vers qui donne des louanges à ses voisins, pour qu'on les lui rende à la première occasion. A titre de revanche aussi l'ami Sextius Augurinus, dans une de ses lectures publiques, a déclaré, en petits vers, que, de tous les poëtes romains, Pline était son poëte favori!

Unus Plinius est mihi.

Le lendemain (c'est la loi des poésies qu'on se lit en public!) Pline lui a rendu la pareille. « Je n'ai jamais mieux senti toute l'excellence de vos vers. » Après la joie intime de lire ses poëmes, il ne sait rien de plus amusant que d'entendre ceux des autres : « Cette année, nous avons « des poëtes à foison, il n'y a pas un seul jour du mois « d'avril qui n'ait eu son poëme et son poëte pour le « déclamer! » Mais où donc est le temps bienheureux qui faisait, d'un poëme nouveau, une fête pour toute la ville, quand l'empereur Claude, entendant par la fenêtre de son palais, applaudir le célèbre poëte Romanus, s'en venait surprendre agréablement l'assemblée? Holà! tant d'indifférence pour la belle poésie, est-ce croyable? — L'autre jour encore Calpurnius Pison (quoi donc, un des Pisons de l'*Art poétique?*) lisait son joli poëme de l'*Amour dupé!* « sujet riche, élégant, traité en vers élégiaques! » Il paraît que ce poëme était une vraie perle poétique, et pourtant il y avait bien peu de monde à la lecture de cet *Amour dupé.* «Pour moi, j'embrassai Pison

« à plusieurs reprises[1], et je l'exhortai fort à continuer « comme il avait commencé, afin de rendre à ses descen- « dants l'illustration qu'il avait reçue de ses aïeux ! »

Voyez cependant, quand il n'est pas dans son enthousiasme, avec quelle grâce il se moque de ces lectures ! Un jour que quelqu'un lisait un poëme chez Passionus Paulus, chevalier romain, homme très-considéré, et proche parent du grand poëte Properce :—Priscus, *vous ordonnez !* disait le poëte.—Moi, reprit Tadolinus Priscus, qui assistait à la séance, rêvant à je ne sais quoi, moi, monsieur, mais je n'ai pas d'ordres à vous donner ! » Et de rire. Au reste, cette histoire que raconte Pline a dû lui rappeler ce bon conte que faisait Quintilien[2] de Cassius Sévérus à un jeune avocat. Le jeune avocat s'écriait, dans le pathétique de son discours : — *Comment ! monsieur, vous me regardez de travers !* — Moi, reprit Cassius, je ne songeais même pas à vous ! *Mais, je comprends ; ceci est une métaphore de votre calepin. Eh bien ! soit, je n'ai rien à vous refuser !* — Et il se mit à lui faire des yeux de furibond.

Maintenant que nous avons vu le poëte, et, ce qui vaut mieux, le défenseur éloquent, généreux des causes justes, étudions, s'il vous plaît, l'accusateur public, car c'est une des grandes lois de l'éloquence romaine ; elle vaut beaucoup pour la défense, elle vaut beaucoup pour l'accusation. Ces rudes jouteurs qui plaidaient la cause

1. Livre V, lettre XVII.
2. *De l'Institution oratoire*, livre IV, § 1.

du peuple romain se rendaient célèbres et parfois populaires, à force de véhémence et de cruautés; ils usaient immodérément de ces occasions souveraines de prendre en main la défense des libertés menacées, des priviléges attaqués, des hommes libres, cruellement battus ou dépouillés par quelque gouverneur de province.

Les *Catilinaires*, les *Imprécations contre Verrès*, les *Philippiques*, savez-vous, dans la véhémence de Démosthène, un coup de poignard mieux appliqué, plus juste à la fois et plus cruel? Caton le censeur, ce grand homme (on le pourrait appeler la majesté vivante du peuple romain) avait, le premier, apporté l'éloquence dans ces sanglants combats des opinions, des passions des partis qui divisaient la république. Dénonciateur sans reproche et sans peur de toutes les fraudes, et parfois même, victorieux calomniateur de la gloire, on le vit, à son retour de l'Afrique, où il avait suivi l'armée de Scipion, en qualité de questeur, dénoncer les triomphes de son consul. A son tour, ce Romain féroce, il fut quarante-quatre fois accusé de brigues, de concussion, de péculat; au plus fort de ces accusations injustes, appuyé sur la plénitude de sa vertu, il se réjouissait de ces excès de la parole républicaine qu'il regardait comme un signe manifeste d'indépendance et de liberté. Il était en ceci le digne élève de Fabius Maximus, son premier général (il avait fait ses premières armes au siége de Capoue). Dans les fragments qui nous sont restés de Caton le censeur, on retrouve encore les vestiges acharnés de ses dénonciations publiques : « Des pleurs, des outrages publics,

« des meurtrissures, des coups de fouet, de telles dou-« leurs, de telles tortures, avec la honte et le déshonneur « sous les regards épouvantés des citoyens ! Et voilà ce « que tu as osé faire? — O combien de pleurs, combien « de gémissements et de larmes et de sanglots ! Non ! de « pareilles injures, des esclaves ne les supporteraient « pas sans frémir. » Telles étaient les paroles solennelles de ces hommes de bonne race et de grande vertu qui s'étaient faits les représentants de la justice divine, sur cette terre *livrée à toutes les disputes*[1]. Ils ne voulaient pas que, faute d'une dénonciation publique, le crime échappât au châtiment, et que le criminel, faute d'un orateur qui le prît à partie, allât *contre-balançant ses crimes par d'habiles et perverses antithèses*, comme dit Perse, en sa première satire. Cette éloquence de Caton, c'était l'éloquence romaine. En ce temps-là, on ne songeait guère à se demander, comme dans la comédie de Pomponius :

Dois-je frapper en paysan ou en citadin.—J'hésite[2].

On frappait en citadin, on frappait en paysan, on frappait comme on savait, comme on pouvait frapper, et, pourvu que le coup fût mortel, Sa Majesté le peuple était contente, c'était son vrai combat de gladiateurs, son vrai spectacle imité de ces Grecs à qui tout fait ombrage, et même la vertu d'Aristide. Chose étrange ! les lois prononçaient une amende contre celui qui abattait un arbre

1. Tradidit mundum disputationibus.
2. At ego rusticatim tangam, urbanitim? Nescio.

heureux[1], et l'homme heureux, l'homme chargé de victoires plus que le pêcher de ses fruits, le laurier de ses feuilles, n'était pas à l'abri de sa gloire!

La vieillesse elle-même (un port après l'orage) n'était pas à l'abri des tempêtes; c'était pitié de voir s'éteindre, souvent sous des accusations imméritées, ce faible crépuscule avant-coureur de la mort. Tel était le jeu de ces institutions libres, tel était l'emploi le plus hardi des armes oratoires les mieux trempées, et voilà comment se rendait la justice politique, sur les bords du Tibre. A tant de siècles de distance, on frémit encore à certains passages de ces accusations qui laissaient les hommes sur la place. *Vous dont on voit toute la famille, traînée aujourd'hui dans un tombereau*, s'écrie Cicéron,—désignant du doigt l'accusé. Et cette autre malédiction : *Eh! puisque vous nourrissez un chien, donnez donc du pain à votre père!* Et ceci encore : *Claudia, cette Clytemnestre des carrefours*. Les anciens avaient un mot pour exprimer cela : cela s'appelait *l'éloquence canine*, et produisait véritablement dans les âmes mordues l'effet et la blessure d'un chien enragé. Aussi bien Quintilien, notre maître, rappelle à ses disciples qu'en ces moments de rage oratoire, l'orateur n'est pas seulement un homme qui parle, il est, avant tout, un homme qui juge. Il faut aussi que la haine de l'accusateur contre l'accusé, soit une haine toute personnelle: « Quel est l'homme, en « effet, pour peu qu'un sang libre coule dans ses veines,

1. *Digeste*, XII, II, 24, § VI; XLVII, VII, 2.—*Instit.*, *Com.* IV, § II.

« qui consente à s'armer de l'injure, au gré d'autrui [1]? »

Ces préceptes et ces enseignements de son maître, Pline se les rappelle, en ces moments terribles, où il lui faut demander la fortune, la tête, l'honneur de quelque personnage consulaire, abrité tantôt sous la faveur du prince, et tantôt sous d'immenses trésors achetés par le sang des misérables, et dont les juges prennent leur part. Ces hommes chargés de tous les crimes, il les a condamnés au fond de sa conscience, et quand enfin il n'a rencontré, ni un mouvement de pitié pour ces brigands, ni un seul besoin de pardon, alors quel que soit cet homme, qu'il ait écrasé une province sénatoriale, ou ruiné une province impériale, qu'il soit proconsul ou propréteur, que son titre le protége ou que l'empereur le défende, le voilà qui se met à le poursuivre de ces haines vigoureuses et loyales, dont nous n'avons pas l'idée, nous autres, depuis que nous sommes tombés honteusement dans les fangeux abîmes de la satire anonyme, ou du pamphlet signé des noms perdus.

« Classicus est-il coupable? Il y avait doute encore ! » Mais quand une fois l'orateur s'est dit à lui-même : — En mon âme et conscience, il est coupable ! Quand il a tenu, entre ses mains indignées, la liste complète des exactions du proconsul, quand il a lu, de ses yeux, l'insolent billet de ce Classicus à sa maîtresse : — *Allons, soyons joyeuse, ma belle, je reviens, tout au plaisir, avec quatre millions de sesterces au service de mes amours* [2] *!*

1. *Institution oratoire,* livre XII, § VII.

2. Livre III, lettre II.

aussitôt l'accusateur convaincu n'hésite plus, il prend en main la défense des peuples d'Andalousie, il fait rendre gorge à cet avare sénateur, il rend la consolation et l'espérance à ces provinces torturées, dépouillées, ruinées par les crimes de cet autre Verrès... En vain on le prie, on le supplie, il résiste à toutes les prières; sur le tribunal, plus d'un juge favorise ouvertement l'accusé, l'un d'eux même veut interrompre l'orateur dans cette tâche éloquente d'une justice méritée.—*Eh!* s'écrie l'illustre accusateur, *laissez-moi continuer; quand j'aurai tout dit, cet homme n'en sera pas moins innocent.* Un peu plus loin, on le menace de la colère de l'empereur, il répond : *Je ne puis déplaire qu'à de mauvais princes!* Puis venaient les parents, les conseillers intimes, disant : *Quelle entreprise! Que de périls! Pourquoi vous perdre? Offenser le trésorier de l'Espagne!* Il répondait fièrement : — *L'arrêt est porté!* et qu'enfin, si c'est le bon plaisir de la Fortune de le perdre, dans la poursuite d'une action infâme, *ultionem legis*, comme dit Tacite, il est tout prêt à en porter la peine... *la gloire*, pour mieux dire! » C'est un beau spectacle, un pareil homme, en lutte avec toutes les corruptions de la Rome impériale! A la fin, l'accusé courbe la tête sous la sentence vengeresse du sénat; le voilà tout à fait ruiné, déshonoré, ce Classicus; la province victorieuse échappe enfin à ce deuil immense de toutes ses libertés, *ingenti luctu;* alors il faut voir la joie et l'orgueil des vrais enfants de la république, la pâleur des méchants, le contentement des âmes justes; frappé d'une éloquence si généreuse, le

sénat se lève pour complimenter l'audace heureuse de l'orateur! — Triomphes ineffables de la parole, quand elle est au service de la justice, du courage et de la vérité!

Mais plus il est redoutable en ces accusations contre les crimes qui lui étaient démontrés, et plus il se montrait l'ennemi de ces vils criminels qui se servaient de l'éloquence pour leurs basses œuvres de délation quotidienne. Horrible fléau, ce fléau des délateurs, et pourtant on ne saurait nier que cette délation publique soit un peu la parente des accusations portées, en plein forum, par tant de jeunes esprits qui, dans l'ardeur de se faire un nom, franchissaient toutes les bornes de la violence [1]. — Il n'est rien de comparable aux fureurs de Pline indigné contre les délatenrs. Tacite et Juvénal ne vont pas plus loin dans leurs malédictions sans appel. C'était là un grand crime : profiter de la tyrannie de Néron, des fureurs de Tibère, de l'imbécillité de Claude, des penchants de Domitien, pour dénoncer à l'avarice implacable de ces maîtres du monde la vie et les richesses des citoyens les plus considérables, afin d'avoir sa bonne part dans ces dépouilles sanglantes et puis se réjouir, en se disant : — *C'est moi qui suis le bourreau de cet homme!* C'est pourquoi, s'il rencontre un délateur, ce brave homme éloquent et disert, cet aimable épicurien de la meilleure compagnie, au langage charmant, soudain il s'abandonne à toutes les indignations dont son

1. Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs,
Ne sont plus habités que par leurs délateurs.
(*Britannicus*, acte I, sc. II.)

âme est remplie. Loin d'ici les artifices du discours, les préparations savantes, les ornements ingénieux; rappelons-nous les délateurs de Néron, Marcellus Éprius et Crispus Vibius; cinquante-six millions de sesterces, gagnés à la délation, les ont protégés, même contre la justice de Vespasien. Régulus a suivi leurs traces sanglantes; Régulus (ce déshonneur d'un si grand nom) a reçu trois millions de sesterces et les ornements consulaires. Vengeance contre cet homme! Aujourd'hui, soyons sans pitié, nous serons éloquents plus tard; avant tout, il nous faut venir à bout de ce misérable; il a calomnié la vertu, il a menti contre l'innocence, il s'est engraissé de patrimoines volés, dont le tyran lui a fait une part.

A ces devoirs civils, si nouveaux dans ce monde romain, Pline n'a pas manqué, d'autant plus courageux, qu'en frappant le délateur, il sentait qu'il frappait le tyran. Ainsi que l'enseignait son maître[1], sa parole « était un port de salut pour les innocents, et non pas un refuge de pirates! » Son maître lui avait enseigné que, dans ces circonstances suprêmes, « le nom d'accusateur devient une gloire! » Où donc, en effet, serait la force et la vertu de la loi, si le glaive des lois n'était pas tenu par un homme éloquent? Où serait la sûreté des citoyens, s'il n'était pas permis de réclamer, avec gloire, le châtiment des criminels? « N'est-ce pas condamner « les bons, que d'accorder toute licence aux méchants?

1. *Institution oratoire*, liv. XII, § VII.

« n'est-ce pas permettre le crime, que d'hésiter à le dé-
« noncer? Non, non, mon fils, tu ne souffriras pas que « les plaintes de nos alliés, la mort de nos amis, l'exil « de nos frères, les libertés de l'État demeurent sans « châtiment et sans vengeance! » A chaque instant et sur chaque action du disciple, on retrouve l'enseignement du maître; touchante alliance de la pratique et de la leçon. — *Ce que vous avez dit, je le ferai !* disait un soldat de Sparte au rhéteur athénien.

Entre autres coquins, Pline a poursuivi, par delà le tombeau, ce même Régulus, *le délateur,* qui avait été le bras droit de Domitien. Ce misérable s'était poussé par toutes sortes de sales emplois; il avait commencé par capter des héritages, comme s'il eût voulu réunir, sur sa tête souillée, la double imprécation de Juvénal. Il avait poussé l'impudeur et l'avidité jusqu'à se faire léguer, faute de mieux, par une dame noble, *l'habit qu'elle porterait à son lit de mort!* Les proscriptions lui avaient rapporté plus que les testaments, et cet homme, un gueux dans toute son étendue, avait amassé, autour des échafauds, soixante millions de sesterces! Tant de vices et tant de richesses avaient fait de ce Régulus un homme redoutable; Pline le prit à partie, et demanda compte à ce scélérat, entre autres victimes, de la mort d'Helvidius. « Helvidius était mon ami, mais les droits de « l'amitié me déterminent beaucoup moins à cette accu-« sation capitale, que l'intérêt public, l'indignité du fait « et la nécessité d'un exemple. — Et cependant j'ai at-« tendu, pour accuser cet étrange Régulus, que la joie

« de la mort de Domitien se fût calmée; je voulais acca-
« bler un criminel si redoutable, non pas sous le coup
« de la haine publique, mais sous le fardeau de ses
« crimes. » On peut juger par ce passage d'une simple lettre, quelle devait être l'énergie indignée de ce plaidoyer : pour *la vengeance d'Helvidius.*

Accablé par cette accusation sans réplique, Régulus y laissa sa renommée, qui l'inquiétait peu; il y laissa (voilà sa peine) une bonne moitié de cette fortune qui était la passion de sa vie. Il végéta quelque temps encore, entouré d'exécrations et de mépris vengeurs. « Il vécut
« donc, mais sa vie ne pouvait plus alarmer le public
« sous un empereur qui abhorrait les services de ces
« gens-là ! » Ces quelques lignes sont comme le digne préambule du *Panégyrique de Trajan.*

Cette harangue pour Helvidius passait, du temps de Pline, pour un chef-d'œuvre, comparable à la harangue de Démosthène contre Midias : « et véritablement [1], je relisais, nuit et jour, le discours de l'orateur, non pas sans doute avec la prétention de l'égaler (il y aurait eu témérité ou folie), mais pour le suivre d'aussi près qu'un humble esprit peut suivre le plus ferme génie de l'univers! » Vous retrouvez toujours le même soin, toujours la même étude; admirable exemple de cette patience laborieuse que l'on ne saurait trop recommander à tous les gens qui aspirent à quelque durée dans les belles-lettres et dans l'éloquence. Qui que vous soyez, il faut

1. Lettre XXX, livre VII.

chercher, avec toutes les peines imaginables, cette correction excellente; elle n'enlève rien à la verve, à l'ironie, à la passion. Il y a dans les lettres de Pline tel passage que devait envier Tacite. Un jour qu'il parcourait le grand chemin de Tibur, à un mille de la ville, il s'arrête devant le tombeau de Pallas l'affranchi, ce digne courtisan de Néron, et sur le marbre de cette tombe, restée debout par miracle ou par mépris, on pouvait lire encore cette inscription : *Le sénat a décerné à Pallas les marques de distinction dont jouissent les préteurs, avec quinze millions de sesterces;* mais ce digne Pallas a laissé l'argent et *conservé l'honneur qu'on lui décernait!*

L'indignation de Pline, en lisant ce marbre insolent, sa fureur de voir ainsi traité un infâme, enfin sa franche gaieté quand il compare, ô mensonge! l'homme enterré là, à sa fastueuse épitaphe, sont autant de mouvements d'une vraie éloquence mêlée d'atticisme. Ce n'est pas tout : de retour chez lui, Pline veut relire en son recueil des lois et décrets, d'un bout à l'autre, l'arrêt bouffon du sénat, et il découvre, en riant de plus belle, que l'inscription est une modestie, comparée à la magnificence des lâchetés de cet illustre corps : « Oh! grand Dieu! est-ce possible? « rendez-moi, pour une heure, les plus illustres Romains, non pas même nos vieux grands hommes d'autrefois, les héros de l'Afrique et de Numance, mais « tout simplement les Sylla, les Pompée, les Marius, je « leur lirai ce décret, en l'honneur d'un vil affranchi; « alors ils comprendront les hontes et les misères de la « gloire, comme on la fait aujourd'hui! »

Malheureux esclaves qui se prosternent devant un esclave !... Les sénateurs de Néron étaient d'avis, non pas seulement *d'exhorter Pallas à porter les anneaux d'or,* mais encore à l'y CONTRAINDRE ! Et bien plus, le sénat, pour Pallas (et le palais du sénat n'a pas encore été purifié !) remercie l'empereur *de l'éloge qu'il a fait de son affranchi.* (C'est toujours le texte du décret.)—Certes, l'indignation de ce passage d'une simple lettre de Pline conviendrait à merveille à quelque chapitre des *Annales.* C'est une belle page, tout à fait digne de cette autre page de notre auteur, où il nous montre le délateur Régulus pleurant son fils, à la façon d'un comédien qui joue un rôle.

« Ce bel enfant avait des chiens, des chevaux de main, « des rossignols, des perroquets et des merles. Son père « inconsolable a tout fait égorger sur le bûcher de son « fils ! On le hait, on le méprise, et pourtant chacun le « visite dans ses jardins au delà du Tibre, horribles de« meures qui se ressentent de l'infamie et de la richesse, « de l'avarice et de la vanité de ce misérable; tout ce « mouvement de visites et de condoléances incommode « la ville entière, mais cela plaît au sordide vieillard de « déranger de plus honnêtes gens que lui ! » Ce Régulus ne s'est-il pas avisé d'écrire l'éloge funèbre de son fils ! Cette fois, il a démontré *qu'un malhonnête homme est un orateur qui ne sait pas parler.* Ce Régulus, que visite la ville entière, est-ce le même homme flétri déjà par Pline et que le sénat a frappé d'un arrêt infamant ? La chose paraît impossible, elle n'en est que plus vraie. *Victrix provincia ploras !* « Tu pleures, ruinée dans ta victoire,

province infortunée! » C'est Juvénal qui l'a dit.

Voici, au reste, une anecdote qui rend croyable ce tombeau de Pallas, respecté plus que ne l'ont été les statues de César, et Rome entière portant ses condoléances au délateur Régulus frappé d'une peine infamante. C'était à la table de Nerva, brave soldat, digne empereur : on parlait des terreurs du règne passé; et, entre autres délateurs, on vouait à l'exécration, un certain terroriste nommé Catulus Messalinus, le Marat de ce temps-là, aussi laid que Marat, un tigre; en perdant la vue, il avait redoublé de férocité : il ne connaissait ni l'honneur, ni la honte, ni la pitié; il était, entre les mains de Domitien, comme un poignard, trempé dans les poisons de Locuste.—Qu'en pensez-vous? disait Nerva, et si Messalinus était encore de ce monde, qu'en aurait-on fait?

Le flatteur Vejento, parasite de son métier, était auprès de l'empereur; penché sur son sein, il allait répondre par quelqu'une de ces adulations qui ont fait de ce Vejento un homme fameux; mais Junius Mauricus, homme ferme et sévère, coupant la parole à Vejento : — « Par Jupiter, dit-il à Nerva, si ce Messalinus était vivant, il souperait avec nous! » Horrible anecdote; on rencontre sa pareille dans l'histoire de toutes les guerres civiles : tristes détails, ils représentent, mieux que ne ferait l'histoire, cette fatale indifférence des hommes pour l'infamie, pour la gloire, pour le vice, pour la vertu! Bourreaux d'hier, tâchez de ne pas mourir demain; les enfants de vos victimes souperont chez vous, dans huit jours!

Nous sommes entrés dans ces longs débats, qui tou-

chent de si près à la littérature, à la politique des derniers Romains, pour montrer comment, dans cette Rome encore éclairée des grandes lueurs du siècle d'Auguste, le talent de l'écrivain, du poëte, de l'orateur, n'obtenait, dans la communauté romaine, une influence légitime que si ce talent, bien reconnu, se mêlait, à l'administration des affaires. — Quant à l'écrivain que sa mauvaise fortune tenait isolé des forces qui régnaient alors, ce n'était plus qu'un esprit déplacé, dont on ne savait que faire, à moins d'en faire un bouffon, comme Martial; et véritablement on ne savait quelle place leur assigner, dans une société positive, où les rangs étaient désignés à chacun; en un mot, on ne comprenait pas cette séparation des lettres et des armes, des lettres et de la politique.

La rêverie, une invention toute moderne n'était pas encore acceptée, et quiconque se fût retiré de la vie active, sous le frivole prétexte d'écrire un poëme, eût mérité une mauvaise note des censeurs. C'est si beau, d'ailleurs, cette étroite alliance des belles-lettres et des affaires! Nous lui devons, dans les temps passés, Xénophon, Annibal, César, Cicéron, Auguste, Mécène, Pline, Antonin, Marc-Aurèle, chefs des nations, et, dans une époque moins reculée, Charlemagne, Richelieu, le chancelier de l'Hospital, d'Aguesseau, M. de Lamartine, M. Thiers, M. Guizot.

Chez ces grands Romains, plus la dignité était grande, plus les études étaient complètes; l'éloquence et tout ce qui tient aux arts de la parole était un devoir des empereurs. « Il appartient aux Césars, disait le maître de

« Marc-Aurèle à son disciple[1], de soutenir dans le sénat, « les intérêts publics : soumettre au peuple assemblé « la plupart des affaires, expédier sans relâche des « lettres par toute la terre, convoquer à son tribunal « tous les rois, réprimer par des édits les torts des « alliés, louer les bonnes actions, enchaîner la sédition, « épouvanter l'audace... Eh bien ! tous ces labeurs « du prince, ils sont accomplis par la parole.... et tu ne « voudrais pas cultiver cette puissance qui doit te servir, « en des occasions si nombreuses et si grandes? — Com- « ment respecter celui dont on se moque à son premier « discours, et qu'on méprise quand il a parlé? »

On comprend que ces hommes, avides de renommée, ambitionnaient la gloire et les travaux de l'éloquence. Cette préoccupation de l'éloquence est si grande, que c'est la seule raison qui pousse les historiens à écrire ces merveilleuses harangues qui bientôt, par une illusion irrésistible finissent par faire un seul et même corps avec l'histoire, à ce point que nous sommes certains aujourd'hui que Catilina a harangué ses complices avant de mourir, et qu'on ne sait plus, ou, pour mieux dire, on ne veut pas distinguer les lettres qui ont été véritablement écrites, par les héros de l'histoire, de celles que l'historien leur a prêtées.—Lisez, dans Thucydide, la lettre de Nicias[2]; dans Salluste[3], les lettres admirablement ou-

1. *Lettres de Fronto*, t. II, p. 1, vous lirez une très-belle lettre sur l'éloquence, mais tronquée et mutilée par le temps.

2. Thucydide, Lettre III, § II.

3. Salluste, *Histoire*, liv. IV.

trageantes de Mithridate au satrape Arsace; vous y trouverez ce fier passage des *Romains grands par nos fautes: illorum fortuna vitiis incolumis*. La lettre de Cnéius Pompée au sénat qui oublie de payer son armée; l'imprécation d'Adherbal, assiégé dans Cirta, autant de chefs-d'œuvre d'historiens habiles et tout-puissants, qui savent, par l'expérience de la sagesse, que, même parmi les dieux, l'honneur des dieux muets n'est pas égal aux respects que les hommes portent aux dieux qui témoignent de leur divinité par leurs oracles...

Pline obéit à cette loi, à cette passion de la nation *porte-toge*. Ses maîtres, sa jeunesse, ses habitudes, ses amitiés, son ambition, sa vie entière, sont tournés du côté de l'éloquence. Pas un des hommes qui l'entourent ne s'est soustrait à cette passion du bien-dire[1]. L'autre jour Pline a rendu les derniers devoirs à Virginius Rufus, deux fois consul; sur les cendres de ce vieillard de quatre-vingt-trois ans, il célébrait le rare bonheur d'avoir entendu lire, avant de mourir, *plusieurs poëmes et plusieurs histoires à sa louange*[2]! A ses yeux, ces louanges de la poésie et de l'histoire effacent, et bien au delà, les parfums et les couronnes d'or des funérailles de Sylla, ou les vingt-deux mille tables, servies au triomphe de César!

Si notre Pline est attaché à son ami Arianus Maturius,

1. Dans Athènes, un Grec, qui avait battu Périclès, appelait Périclès : « Son vainqueur. » — Comment donc? disait-on à ce général, mais vous avez battu Périclès deux fois! — *C'est vrai*, dit le Grec, *je me bats mieux que mon vainqueur, mais il parle mieux que moi!*

2. Lettres de Pline, liv. II, lettre 1.

c'est *que son goût a dirigé ses études;* du second ordre, il le fait passer au sénat. S'il dote le fils de Rusticus Arulénus, comme il a doté la fille de Quintilien : « *par l'avance de ses louanges, Arulénus m'a appris à mériter les éloges de l'avenir.* » Il est lié avec Maxime d'une grande amitié, pour l'avoir entendu parler, en grec, aux écoles d'Athènes : « On croyait entendre Callimaque! Mais quel bonheur, pour un citoyen de Rome, de parler le grec aussi bien qu'un Athénien! »

Les Romains lettrés aimaient la Grèce comme une seconde patrie; Athènes était la grande école de la science, de la poésie, de la philosophie et du savoir-vivre. En ces lieux chers à Minerve, ils avaient appris à combattre avec la parole puissante de Platon; on y lisait les poëmes d'Homère ou d'Hésiode, avec le culte des livres qui contenaient l'histoire des dieux, mêlée à l'histoire des hommes. A dix-huit ans, pour un Romain de bonne maison, Hésiode était un prêtre, Homère était un dieu! Ne pas savoir la langue de ces Grecs, l'honneur de la race romaine, était une aussi grande honte que d'ignorer la langue de Virgile ou d'Horace; on disait, pour dire un malôtru : *Il ne parle ni grec ni latin!*

Depuis Sylla, qui l'avait épargnée par un sentiment de piété filiale, Athènes était restée honorée des Romains. *Alma mater!* Au milieu de tant de cités ruinées, la grande cité avait conservé son Parthénon, son Lycée et son Portique!—Tous les Romains ont partagé cet enthousiasme ingénu pour l'asile sacré et charmant de leurs jeunes années. Cicéron est rempli de l'éloge d'Athènes,

il avait surnommé : l'*Attique*, son ami Pomponius, ce bel esprit qui s'était fait Athénien.

« Heureux Maxime, l'empereur vous envoie[1] dans « l'Achaïe, au berceau de la politesse, des belles-lettres, « de l'agriculture ! Dans cette terre bénie du ciel, l'empe- « reur vous confie des villes, des hommes libres, dont « les vertus, les actions, les alliances, les traités, la reli- « gion ont eu pour objet principal la conservation et la « défense du plus beau droit de la nature, la liberté ! — « Soyez au niveau de cette tâche auguste, à force de dé- « vouement, d'intelligence et de respect ! Honorez les « dieux fondateurs de la patrie athénienne, honorez l'an- « tique gloire de cette nation de poëtes et de soldats, « respectez la vieillesse sacrée des villes, vénérable « même dans ses fables. Rappelez-vous que nous, les « Romains, nous avons demandé, à l'Attique, notre droit « public ; pendant que nous imposions nos lois aux na- « tions vaincues, nous nous sommes agenouillés devant « les Grecs, pour implorer les lois qu'ils s'étaient faites. « Vous allez commander dans Athènes, à Lacédémone ! « Soyez humain, et ne les affligez pas en insultant à « l'ombre des libertés disparues; rappelez-vous plutôt « l'illustre passé de ces deux villes que ce qu'elles sont « aujourd'hui. » Cette admirable lettre est une des plus belles choses qui soient sorties d'un honnête cœur.

A chacune de ces pages, remplies d'une perfection si polie et d'une amitié fondée sur les meilleurs gages de

1. Lettre XXIV, liv. IX.

probité, d'estime ou de talent, vous rencontrez la même passion, active, sincère, dévouée, pour tout ce qui est beau, pour tout ce qui est bon : « Mon cher Octave, « laissez vos livres parcourir librement les contrées où « se parle la langue latine. — Je me représente déjà « cette foule d'auditeurs, ces transports, ces silences « heureux qui de temps à autre me viennent charmer, « quand je plaide ou que je lis mes vers ! »

Le fils de Spurrina, Cottius, est mort jeune encore et tout rempli de l'instinct poétique, Pline lui dresse une statue!—Sextus est plein de probité, de sagesse et de savoir ; il a fait, de l'éloquence, la douce compagne de la philosophie; son père, Érutius Clarus, excellait dans la profession d'avocat; Pline recommande Sextus à l'empereur, et de ce jeune homme il fait un membre du sénat et un questeur.—Que de larmes répandues sur le jeune Avitus ! « Il avait pris chez moi la robe de séna- « teur; ma recommandation l'avait poussé dans les « charges. Sa principale prudence *était la passion qu'il « avait de s'instruire;* sans cesse, il proposait quelque « intelligente question sur les belles-lettres ou sur les « devoirs de la vie... Hélas ! pour comble de chagrin « j'étais absent quand il est mort ! » Comme il admire et d'une ardeur généreuse, l'éloquence d'Iséus le rhéteur ! Iséus passant par Athènes : « Venez, accourez, « disait Pline à Népos, il est ici; rien n'égale la variété, « la grâce et la richesse de sa parole; que de finesse « élégante ! que de majesté ! il se lève, il se recueille, il « commence, aussitôt tout se trouve sous sa main.

« Il plaît, il touche; il sème les fleurs sur son « chemin; sa mémoire est un prodige; il a plus de « soixante ans, et s'exerce encore dans les écoles. Il « est, à mes yeux, le plus éloquent et le plus heureux des « hommes, et je vous plains si vous n'avez pas grande « envie de le connaître.—N'entendez-vous pas, je vous « le répète, qu'Iséus est à Rome? et quelle affaire vous « peut retenir? On raconte qu'un citoyen de Cadix, « charmé de la réputation et de la gloire de Tite-Live, « s'en vint, des extrémités du monde, pour voir le grand « historien... le voit, et retourne à Cadix[1]. »

A tout propos, à chaque instant de sa vie, il vous dira qu'il aime la gloire avec passion, avec fureur! La gloire, à son compte, est voisine de l'immortalité de l'âme, il ne sait pas d'autre façon d'être immortel, que d'être un homme glorieux : « Pour moi[2], je n'estime point de plus « heureux mortel que celui qui jouit d'une grande et « solide réputation; sûr des suffrages de la postérité, « il se pare à l'avance de la gloire qu'elle lui destine. « A quoi bon vivre, si l'on meurt tout entier! »

Dans toutes ces amitiés fondées sur l'amour du bien public, sur la passion pour les chefs-d'œuvre, sur la sagesse et la probité, sur l'honneur et toutes les vertus sérieuses, une importante amitié s'élève et se montre en plein éclat dans la vie et les travaux de ce maître, une amitié entourée de tous les prestiges du génie et du courage; nous avons nommé Tacite, l'immortel écrivain

1. Livre II, lettre III.
2. Livre IX lettre III.

des *Annales*. Il était né en pleine tyrannie, au commencement du règne de Néron, six ans avant Pline, un demi-siècle depuis l'ère chrétienne. Ils avaient étudié, l'un et l'autre, aux mêmes écoles, fiers de Quintilien, celui-ci et celui-là. En s'aimant, Pline et Tacite obéissaient encore aux leçons de ce maître qui a tout prévu. Il enseignait l'amitié entre ses disciples, comme une garantie de l'avenir[1].

L'amitié de Pline pour Tacite est le résultat, non pas seulement de l'enthousiasme et de l'entraînement du jeune âge, non pas même la mise en pratique de ce conseil de Lycurgue, quand il recommandait aux jeunes gens : *ces combats de la parole où l'on se bat avec des fleurs,* mais une juste conséquence de la raison et du mérite ; ils s'aiment à la vie, à la mort : *amore capitali.* Pline appelle Tacite *sa plus belle âme ;* il lui recommande à chaque instant de surveiller son génie, *ingenium tuum excole ;* il le félicite hautement de tout le bonheur de son audace : « Adieu, mon esprit ! lui dit-il ; adieu, mon souffle ! *Vale, spiritus meus !* » A chaque mot qu'il adresse à l'admirable historien, on voit que cet homme heureux, jaloux de toutes les gloires, aspire à remporter la couronne dans le *combat des grandes amitiés ;* amitié tendre, inquiète, dévouée, entre ces deux beaux esprits esclaves

1. « Je parle de ces amitiés empreintes d'un sentiment religieux, « qui se prolongent avec la même vivacité jusque dans la vieillesse. « Avoir partagé les mêmes études est un lien non moins sacré, que « d'avoir été initié aux mêmes mystères. » (*De l'Institution oratoire,* liv. I, § II.)

du même labeur. La lettre de Pline à Tacite, dans laquelle il raconte une chasse où il a pris trois sangliers, non pas des plus petits, est d'une grâce accomplie.

Madame de Sévigné, Voltaire et Saint-Évremond, dans leurs meilleurs instants de confiance et d'urbanité, n'ont rien écrit de si charmant : « Les filets étaient tendus; mes « tablettes à la main, j'attendais le gibier, afin de ne « pas rentrer au logis les mains vides! Tout m'a réussi ; « j'ai rempli mes tablettes, et me voilà sûr désormais « que Minerve, autant que Diane, se plaît dans nos mon-« tagnes. Essayez-en, c'est une chose admirable. Com-« bien l'esprit est excité par l'exercice du chasseur! en « même temps, comment le calme des forêts, le silence « des bois, la solitude sont favorables à la méditation ! » La lettre suivante se compose d'une admirable dissertation sur le style; on voit que Pline s'inquiète en rhéteur, mais la rhétorique ici n'avait que faire des tendances de ce fier génie, inventeur de ce langage souverain.

« Certes, la concision n'est pas à négliger [1] quand « la langue le permet ; mais aussi je soutiens que c'est « souvent une trahison de ne pas dire tout ce qu'on de-« vait dire, de tracer à demi ce qu'il fallait imprimer « dans les âmes ! Ne méprisons pas les ressources de la « parole ; elle ajoute à la force, à l'éclat de la pensée. « Nos passions entrent dans l'âme de notre auditoire, « comme le fer dans un corps solide : un seul coup ne « suffit pas, il faut redoubler. A Lysias, le roi de la

1 Livre IV, lettre XX.

« concision, au vieux Caton, qui eût rougi de dire un « mot de trop, j'oppose l'abondance d'Eschine, de Dé-« mosthène, de Cicéron ; Cicéron disait qu'à son sens, « la plus belle harangue était la plus longue [1]. »

Puis, avec la passion d'un Romain de cette école athénienne, dont plusieurs disciples ont été chassés pour avoir été trop réservés dans leurs discours, avec cette impétueuse ambition d'un orateur qui n'a pas de plus grande émotion que les plaisirs abondants de l'éloquence, notre Pline, oublieux de la règle austère et stoïque, pousse à son extrême limite cette louange du style abondant, de la période sonore. A Tacite lui-même il soutiendra que les statues, et même la figure des hommes, des animaux, des arbres, reçoivent principalement leur prix de leur dimension, pourvu que cette dimension exagérée soit régulière. A ce discours, nous voilà bien loin des peintures énergiques de Tacite. Il nous faut donc renoncer au mot qui blesse, au trait qui tue, au sourd grondement d'une vengeance éternelle ? Tacite était de l'avis de cet orateur qui disait à Pline : « A grand tort vous pensez qu'il faut tout relever dans « une cause : moi, je prends d'abord mon ennemi à la « gorge, et je l'étrangle. »

Cependant, les préoccupations de l'artiste ne sont pas les seules qui occupent l'amitié de ces deux hommes ; la liberté, la vertu, le souvenir des mœurs et des hommes antiques, qui est la vie de la chose romaine [2], tiennent

1. « C'est celle que je sais le mieux, » disait Massillon.
2. Moribus antiquis stat res romana virisque. (LUCILIUS.)

la plus grande place en tous les entretiens de ces deux nobles âmes. « Il reste encore de l'honneur et de la probité parmi les hommes [1] ! — J'ai vu hier dans la maison de Lucius Silanus, entourés des honneurs mérités, les portraits de Brutus, de Cassius et de Caton ! » Cette lettre est parvenue à Tacite le jour où il écrivait cette phrase sublime de Brutus et de Cassius, *brillant par leur absence, à la cérémonie des funérailles!*

Dans ses moments de travail, Pline écrit à Tacite ; il lui écrit à ses heures d'oisiveté. L'autre jour encore, Pline était à sa maison de Tusculum (dans le voisinage des beaux jardins de Cicéron) ; voici un petit livre qu'il a écrit à l'intention de son ami. — Le mois suivant, il était à Côme, et comme il y veut établir une école qui vienne en aide à tant de pères de famille, forcés d'exiler leurs enfants, Pline demande à Tacite un maître : *que vous aurez choisi dans cette foule de savants que votre juste renommée attire, de toutes parts, auprès de vous !* En revanche, les moindres désirs de Tacite sont des ordres pour son ami. « Vous me recommandez Julius Nason, qui aspire aux charges publiques. Eh ! moi-même j'allais vous demander votre protection pour Julius Nason ! » Vous rencontrez à chaque ligne de cette correspondance les sentiments les plus dévoués et les meilleurs. Nous aimons, nous honorons ce galant homme en raison de tout l'attachement qu'il porte à Tacite, et quand lui-même il recommande aux respects de la pos-

1. Pline à Tacite, livre I, lettre XVII.

térité, cette alliance entre l'histoire et l'éloquence.....

Certes, Pline et Tacite, vous pourrez compter sur les déférences de la postérité... poursuivez votre route[1], elle vous mène à quelque chose d'immortel. Pline, un jour qu'il renvoie à son ami un livre pour lequel Tacite a demandé ses corrections : « Oh! dit-il, l'a-« gréable, le charmant échange ! Et l'avenir dira, je « l'espère, que nous nous sommes aimés, que nous nous « sommes compris ! On dira : Ils avaient à peu près le « même âge, leur rang était le même, égale leur renom-« mée ; à toutes ces causes d'émulation, leur amitié a « résisté. » Rome, il est vrai, comptait, de leur temps, de grands esprits et de grandes renommées, mais Pline avait choisi Tacite entre tous, pour en faire son ami et son modèle. — « Et voyez déjà comme on nous place à « côté l'un de l'autre ! Déjà nous sommes inséparables « dans l'opinion publique : celui-ci vous préfère à moi, « l'autre à vous me préfère. Mais venir après vous, c'est « tenir la première place : d'où je conclus que vous « et moi, Tacite, nous ne pouvons pas trop nous ai-« mer[2] ! »

Une autre fois, dans une lettre du plus intime et du plus sincère épanchement, notre homme supplie, avec tant de grâce ! son ami Tacite de lui donner une place dans quelqu'un des divers chapitres de ses histoires. « J'ai un pressentiment certain que vos histoires seront « immortelles, et je l'avoue ici sans détour, j'aspire à

1. Pergamus modo itinere instituto. (Livre IX, lettre XIV.)
2 Livre XII, lettre XX.

« l'honneur d'y trouver une place. Si c'est déjà une « gloire d'avoir son portrait de la main d'un grand ar- « tiste, jugez de ma joie si vous m'accordez ce que je « vous demande ! » En même temps, il lui indique un témoignage d'estime qu'il a reçu de l'empereur Nerva, et voici comme preuve à l'appui une lettre autographe de cet empereur honnête homme que sa probité a fait monter sur le trône des Césars. La postérité ! quelle place admirable elle tient dans les travaux et dans les espérances de ces grands hommes ! Elle les conseille, elle les encourage, elle les console :

« Voilà le sentiment qui fait *haleter,* dit un philoso- « phe en son langage énergique[1], et s'il arrivait que « l'orbe des comètes se connût assez bien pour qu'on « démontrât que dans mille ans d'ici l'un de ces corps « se rencontrera avec notre terre dans un point commun « à leurs courses, adieu les poëmes, les harangues, les « temples, les palais, les tableaux, les statues ; on n'en « ferait plus, ou l'on n'en ferait que de très-mauvais : « chacun se mettrait à planter des choux ! »

En ce moment, Diderot parle comme Pline a pensé ; Diderot espère que cette voix, qui doit parler aussi de nous à l'avenir, sera une voix éternelle ; il veut que sa gloire lui soit payée, au comptant pour la moitié de la dette, et le reste en un billet à échéance imprescriptible. Alors, plein d'espoir, il se courbe sous la bénédiction des siècles à venir.

1. Diderot, lettre à Falconet, janvier 1766.

Qui le croirait? Tacite n'a pas exaucé la prière de son ami; le nom de Pline se trouve à peine une fois dans les *Annales*, dans les *Histoires;* même, pour arriver à trouver une lettre de Tacite à Pline, il faut chercher cette lettre de Tacite parmi les lettres de son ami. « J'avais grande « envie de suivre vos conseils (il peut se faire en effet « que ce soit la réponse de Tacite à la lettre de Pline « où il est parlé des tablettes et des trois sangliers), mais « les sangliers sont si rares ici[1] qu'il n'est pas possible « d'accorder Minerve avec Diane. »

Tel est l'unique souvenir de Tacite à cet ami enthousiaste et bienveillant, si pénétré d'admiration pour la gloire de son ami! Mais c'est là le grand défaut de l'amitié, elle n'est jamais égale des deux parts: celui-ci donne un peu plus que celui-là. Pendant que votre ami vous aime au grand jour, c'est à peine si lui-même il peut vous compter parmi ces honnêtes gens *avec qui l'on peut jouer dans les ténèbres*[2], ou bien c'est vous qui êtes un ami de tous les instants, si votre ami est à peine un client peu zélé. L'amitié, disait un ancien, *est une école de jeu de hasard.* Convenons alors qu'il vaut mieux encore tendre les mains à la gloire qu'à l'amitié; la gloire est plus fidèle et ses promesses sont plus grandes, même quand elle oublie de les tenir; on pleure alors, mais on verse de nobles larmes; au moins n'est-on pas trahi dans ses tendresses, on n'est trompé que dans son ambition.

1. Dans les lettres de Pline, livre IX, lettre x.
2. *De officiis*, lib. III, cap. XXII.

Ploravere suis non respondere favorem
Speratum meritis...

Cette lettre de Pline à Tacite, on la prendrait, cela doit être, pour la copie exacte d'une lettre charmante de Cicéron à Lucceius, son historien. Cette lettre de Cicéron est écrite avec une grâce des plus charmantes. On dirait d'un amoureux à sa maîtresse ; il ose, il n'ose pas, il a peur, il désire, il baisse les yeux : s'il écrit, c'est *qu'une lettre ne rougit pas*[1]. Mais comment faire ? il est tourmenté *d'un désir si vif, qu'il est impossible de s'en faire une idée,* — à la fin donc le grand mot est lâché, Cicéron voudrait que Lucceius écrivît l'histoire de Cicéron. L'illustre orateur serait si content, s'il avait seulement l'espérance d'obtenir un peu d'immortalité, en compagnie de Lucceius ! « Ah ! si Lucceius voulait écrire l'histoire « du dernier consulat, de Catilina châtié, et *arracher* « *aux jalousies de Salluste ce beau sujet historique !* « C'est beaucoup demander sans doute, mais enfin il n'y « a, comme on dit, que les honteux qui perdent. »

Après cet exorde, qui n'est pas le moins habile de ceux qu'il a faits, Cicéron donnera le plan du livre qu'il implore ; il indique à l'historien comment il devrait s'y prendre, et lui démontre en fin de compte que l'abondance et la variété des plus vives émotions peut se rencontrer *dans la vie d'un grand homme.*

« Voilà pourquoi, Luccéius, je souhaite ardem- « ment que vous sépariez, du corps de votre histoire,

1. Lettres de Cicéron, an de Rome 698.

« le drame des événements qui s'y rattachent ! »

L'instant d'après, notre homme s'inquiète et se demande s'il n'est pas le jouet de sa vanité. Il se fait humble et modeste ; mais, encore une fois, il faut qu'il soit jugé par l'intelligence de Luccéius. Jamais Cicéron, plaidant *pro domo sua*, n'a déployé tant d'habileté d'esprit pour obtenir cette merveilleuse récompense de ses labeurs : sa biographie écrite par un homme de ce mérite !

Pourtant, même en ses désirs les plus ardents, il comprend que l'on peut en sourire : « Mon naturel est un peu le naturel de l'enfant ; je meurs d'impatience de jouir, avant ma mort, du peu de gloire que j'ai mérité. » Voilà, j'espère, ce que Montaigne appelle *parler rondement de soi.*

Vous le voyez, je cherche mes exemples çà et là, au hasard, mais avec joie ; eh ! depuis si longtemps, dans les livres qui se font aujourd'hui, l'idée de la gloire est absente ; depuis si longtemps, la sainte image de la postérité, aux palmes d'or, a déserté nos âmes et nos poëmes ! C'est un récit en l'honneur de l'antiquité : un jour, en plein sénat romain, le cri du héraut se fit entendre ; il disait : « Que celui-là qui ne tient pas à l'immortalité de son nom ose le dire ici tout haut. » Un seul homme osa répondre : *Je n'y tiens pas !* Et telle fut la confusion de l'assemblée épouvantée, que pas un sénateur ne voulut regarder cet homme en face ; il fut traité comme s'il venait d'accomplir un de ces crimes sans rémission possible ici-bas et là-haut. C'est que les Romains savaient le prix de cette chose inappréciable, la gloire ! Ils por-

taient en eux-mêmes ce sentiment de la durée éternelle qui avait servi de base au Capitole : Horace, au milieu des fêtes, des amours et de la vie heureuse, chantait son *exegi monumentum;* Virgile, inquiet de sa propre renommée, condamne aux flammes l'*Énéide* ; l'orgueil de Cicéron, c'est de planter un grand arbre qui doit prolonger son ombre sur les générations à venir : *Serit arbores quæ alteri sæculo prosint*[1]. La belle image ! Assises à cette ombre féconde que tant de grands hommes ont plantée, les générations reconnaissantes, après tant de siècles évanouis, célèbrent, à plus haute voix que jamais, le nom sacré de leurs bienfaiteurs.

Suétone, ce redoutable secrétaire de l'empereur Adrien, qui devait écrire, avec une naïveté sanglante, l'histoire des plus cruelles tyrannies de Rome, était au nombre des amis de Pline, et Pline a laissé une lettre adressée à Suétone, inquiet de l'interprétation d'un songe. Admirons cette chose étrange ! L'historien de ces règnes ou plutôt de ces meurtres (Néron et Tibère peuvent attester que l'historien ne manquait pas de courage), troublé par un songe, a sollicité la remise d'une cause qu'il doit plaider le lendemain, à quoi Pline a répondu par son propre exemple : « Il y a longtemps « j'étais jeune, timide, et je devais plaider, le même « jour, devant quatre tribunaux différents. Je rêvai que « ma belle-mère me suppliait à genoux de ne pas plai- « der ce jour-là, qu'il y allait de la fortune et de l'hon-

1. « Mes arrière-neveux me devront cet ombrage. »

« neur de mon client, Julius Pastor. Cette vision me « tenait encore à mon réveil ; j'hésitai longtemps ; à la « fin, malgré l'augure de cette nuit troublée, je me « décide à parler, et je fis bien, je gagnai ma cause ; à « cette cause gagnée commence le peu de réputation « que je puis avoir. » — Ces hommes romains ont du bon sens, même dans leurs superstitions. — Ils avouent franchement leur trouble ; ils n'ont pas cette fausse honte de comédiens que nous portons en toute chose ; au contraire, ils ont, les uns pour les autres, une confiance entière, absolue ; *ils rougiraient de ces mensonges intimes* qui nous semblent, à nous autres, le comble de l'habileté et de la prudence. Ils se consultent facilement, simplement, les uns les autres, pour les plus grandes entreprises et pour les plus petites, pour une élégie ou pour l'achat d'une province. « Amitié salutaire et ré« glée, dit Montaigne, également utile et plaisante ; qui « en sait les devoirs et qui les exerce, celui-là est *vrai« ment du Cabinet des muses,* il a atteint le sommet de « la sagesse humaine et de notre bonheur ! » Que vous en semble ? Ce *Cabinet des muses* vient à merveille, au milieu de ces amitiés souveraines, fondées sur tout ce qui est beau, bon et sage :

Curantem quidquid dignum sapiente bonoque est !

« Rien ne contribue à former et fortifier notre bon sens, « comme une vie passée avec nos semblables et parfai« tement identique à leur vie ! » Ceci est une belle parole de Gœthe, parfaitement justifiée par la biographie de

Pline le Jeune. Partout, dans chacune de ces pages que nous relisons comme un nouveau *Traité des devoirs*, nous retrouvons la passion studieuse, l'amour de la gloire, la sincérité d'une vie ordonnée, la sécurité que donne une fortune bien faite, bien gagnée, la trace et la saveur exquise d'une grande position sociale.

Dans ces lettres, où brille le soin d'un grand écrivain qui se complaît aux grâces de la parole, grâces sérieuses, grâces légères, il est question tantôt d'un portique à élever, tantôt d'un poëme à finir. Aujourd'hui, il s'agit de soutenir les droits d'une province pillée par son proconsul; le lendemain, on s'occupera de réparer la voie Émilienne... Pleurons! La jeune fille de Fundanius vient de mourir, elle était aimable et belle! A quatorze ans qu'elle pouvait avoir, elle montrait déjà la prudence et la majesté d'une femme de condition, mais sans rien perdre des grâces naïves et décentes du premier âge[1]!

Réjouissons-nous! Servianus, homme consulaire, a donné sa fille à Justus Salinator, petit-fils du consul; le gendre de Servianus est digne de cette fortune; il est très-versé dans les belles-lettres, il est éloquent, il réunit à l'enjouement du jeune homme la sagesse du vieillard.— Avidius Quintus, l'ami de Thraséas (ce vengeur de la Rome républicaine a laissé un souvenir impérissable dans la Rome des empereurs[2]) contait à Pline que Thraséas, ce

1. Livre V, lettre XVI.

2. Quale coronati Thrasea Helvidiusque bibebant
Brutorum et Cassî natalibus!

« Tu boiras d'un vin généreux, le vin qui remplissait la coupe de

grand homme, lui disait autrefois : « Il existe trois sortes « de causes que tout homme d'honneur doit accepter « avec orgueil : la défense d'un ami, la protection d'un « innocent, enfin les causes qu'il faut plaider *pour l'exem-* « *ple, ad exemplum.* » C'est même en reconnaissance des bons conseils d'Avidius Quintus que nous célébrons sa fête encore aujourd'hui ; nous la célébrons *pour l'exemple,* car la reconnaissance d'une âme honnête est le plus salutaire de tous les exemples.—« Comment allez- « vous aujourd'hui, cher Arius[1] ? Soyez courageux et « soyez sobre; la tempérance est le plus honnête et le « plus salutaire des remèdes. Tous mes gens sont bien « avertis que dans le cas où je serais malade, si je n'étais « pas assez sage pour me mettre à la diète rigoureuse, ils « doivent se refuser à mes ordres.—Le régime et l'absti- « nence, deux mots de grand profit, cher Arius ! »

Ses amitiés au dehors vous peuvent donner une juste idée de son dévouement à sa famille; il aime ses parents, autant qu'il aime ses amis, et l'on voit qu'il en est aimé. Sa femme surtout (marié deux fois, nous parlons de sa seconde femme) est l'objet constant de ses meilleures déférences : — « Vous savez si je vous aime ! « je ne me suis jamais plaint de mes nombreux travaux « que lorsqu'ils m'ont empêché de voyager avec vous, « ou de vous rejoindre quand vous êtes absente, et main-

« Thraséas et d'Helvidius, le jour où, couronnés de fleurs, ils célé- « braient l'anniversaire des Cassius et des Brutus ! » C'est un beau mouvement d'une satire de Juvénal.

1. Un homme qui était réservé à un grand honneur, cet Arius : Antonin *le Pieux* devait être son petit-fils.

« tenant surtout que je vous sais souffrante, en notre « maison de la Campanie, je suis triste et très-alarmé ! « Écrivez-moi, et songez que ce n'est pas trop d'exiger « de vos nouvelles deux fois par jour. — Mon cher pa- « rent, j'ai vu votre nièce hier, ma chère femme, et je « suis bien sûr de vous faire plaisir en vous disant qu'elle « est charmante ; elle est digne de son aïeul, digne de « son père, digne de vous ; *elle a, nuit et jour, mes livres « entre les mains, et elle les apprend par cœur.* Quand je « lis en public, elle se ménage une place, où derrière « un rideau elle prête une oreille attentive ! »

L'enthousiasme ingénu de ce grand écrivain pour ses œuvres est une part de sa vie, une part de son bonheur, de sa fortune. Xénophon l'a très-bien dit, *la louange sonne bien aux oreilles, quand on sait qu'on l'a méritée.* — La femme de Pline n'a pas manqué à cette loi suprême; elle était l'espérance et le soutien de cet esprit infatigable; elle a donné le signal de l'admiration et de l'obéissance qui ont entouré le maître de famille : « Elle écoute avidement les louanges qu'on me « donne, elle chante mes vers, et l'amour, le plus excel- « lent de tous les maîtres, lui a appris à s'accompagner « sur la lyre. Elle m'aime et m'aimera longtemps, elle « n'aime en moi ni la jeunesse, ni la figure, choses péris- « sables, mais la gloire qui ne périt jamais ! » Il écrit presque tous les jours au père, aux oncles, à la mère de cette femme tant aimée. — « Réjouissez-vous, mon bon « père, je vous mène votre petite-fille, et je suis aussi « heureux de vous revoir qu'elle peut l'être elle-même.

« Tout est prêt pour notre départ; nous passerons en « Toscane, non pas tant pour savoir où en sont nos do- « maines (nous aurons tout le temps à notre retour), que « pour faire une visite à mes bons clients de Tiferne. « Depuis que je suis un homme, ces braves gens n'ont « pas cessé de s'intéresser à ma joie, à ma peine. Ils se « sont réjouis de ma renommée et de ma fortune, comme « d'un succès qui leur eût été personnel; de mon côté, « pour reconnaître tant d'affection, j'ai fait bâtir en ce « lieu un temple à mes frais. Mon temple est achevé; je « dois assister à sa consécration, et puis votre fille et moi « nous allons nous jeter dans vos bras! »

Pendant que le gendre élève un temple à la rustique divinité de Tiferne, l'aïeul fait construire, autour de sa maison, un beau portique à l'usage du public, et pour toute récompense il inscrit sur cet édifice royal le nom de sa fille et le nom de son gendre. « J'espère mainte- « nant, dit Pline à son beau-père, que vous allez entre- « prendre quelque nouvelle magnificence : la libéralité « est la couronne des vieillards tels que vous, mon père; « plus elle éclate, et plus elle est belle; vous ne ferez « jamais trop pour votre gloire, elle est à nous! » Ou bien le gendre et le beau-père, dignes l'un de l'autre, âmes généreuses, parlent de leurs intérêts, et c'est le gendre encore qui pousse le vieillard dans les sentiers glorieux de la dépense aisée et bienséante : « Oui, mon père, vous « devez vous étonner que je me sois privé de l'ardeur « des enchères, et que j'aie vendu ma terre de Salerne « aux deux tiers de sa valeur; mais je tenais à obliger

« Corellia, la sœur d'une amie de ma mère, et je pense « bien que vous approuverez cette façon de payer une « dette d'estime et de respect. »—En revanche, il invite son aïeul à affranchir, de son vivant, tous les esclaves que son testament doit affranchir :—« Rappelez-vous que « vous êtes le maître; tout ce que vous faites de bon et « de généreux sera bien fait. Laissez là votre discrétion « importune, agissez à votre plaisir, votre bien est à vous ! « —Hélas ! bon père, votre fille vient encore de tromper « l'espoir que nous avions, vous et moi, d'un jeune en- « fant, qui eût été la grâce de votre vieillesse et l'espoir « de mon âge mûr. Les jeunes femmes se ressemblent « toutes; elles négligent les plus simples précautions, et « voilà la mienne qui en est réduite à se lamenter. Fas- « sent les dieux que ce cruel accident se répare ! et ce- « pendant il leur faut rendre grâce d'avoir sauvé la mère « en prenant l'enfant.—Quel malheur de n'en pas avoir ! « je leur aurais appris à suivre les plus nobles sentiers « de leur aïeul, le beau chemin au bout duquel se trouve « la considération, la fortune, la gloire, le respect de « tous ! —Faites des vœux pour que notre douleur se « tourne en joie avant peu. » Infatigables tendresses de ce brave homme pour des êtres qu'il honorait de toute son âme ! Et cependant quelle n'est pas notre surprise de trouver, dans les lettres familières d'un consul, ce dévouement à la compagne de sa vie, cette tendresse pour sa beauté, cette admiration pour sa jeunesse ! Pline a tout à fait l'accent de Fronton parlant de sa femme Gratia : « Il reconnaît volontiers, en dépi des sarcasmes

« contre les femmes, une race à part d'honnêtes femmes « et de bonnes mères de famille[1]; filles de Minerve, elles « allient la grâce de leurs yeux à la gaieté, la sévé« rité, à la douceur. Laissez-les nous sourire, vous ver« rez, sur leurs lèvres entr'ouvertes, les plus secrètes « pensées de leur cœur! »—Et plus loin, avec une plaisanterie de bon goût que l'on dirait copiée par Racine dans *les Plaideurs :*

Elle eût, du buvetier, emporté les serviettes.

« Quoique femme d'avocat, Gratia n'a pas grand appétit. » Comme nous voilà loin de la définition de la femme non dotée! « Le mari, tant qu'il n'a pas fait divorce, est, pour « sa femme, un juge, un censeur; il exerce sur elle un « empire absolu, il la châtie à chaque instant; si elle « boit du vin, si elle le déshonore avec un étranger, il la « tue.—Oui, si tu surprends ta femme en adultère, tu « peux la tuer impunément; au contraire, qu'elle te sur« prenne avec une autre femme, elle n'a pas le droit de « te toucher du doigt, elle n'en a pas le droit[2]. »

Il est vrai que la femme dotée prenait cruellement sa revanche par les précautions abominables de son contrat, et ces précautions, qui allaient parfois jusqu'au déshonneur pour le mari, étaient un immense sujet de rancune dans l'âme de cet homme obéissant à la passion, plus

1. Voir un fragment grec dans ces lettres de Fronton.

2. Aulu-Gelle, XX, § 23.—Ita te si adulterares, digito non auderet contingere, neque jus est.

qu'au bon sens. —« Méfiez-vous de la femme dotée! « Vous croyez d'abord qu'elle vous apporte une grosse « dot, cette dot est une fiction! Voici mes biens, vous « dit-elle, mais elle en retranche un tiers, puis une moitié, « et puis quelque chose sur la dernière moitié; ces « retranchements, elle les *prête* à son mari, et encore! « Vienne un nuage dans la maison, la dame tient en « réserve un jurisconsulte ès fins de présider à la répé- « tition immédiate de ses biens [1]! »

Au contraire, entre Pline et sa femme s'établit cette amitié complaisante de toutes les journées, de toutes les heures, et de même que les amants, à chaque coupe, redisent le nom de leurs amours, le nom de sa femme revient dans toutes ses lettres. Tendres sentiments, affection éclairée, association vraie et sincère! Soit qu'il déplore, à la façon de Malherbe célébrant Rose Duperrier, la jeune fille de son ami Fundanus, *si digne de vivre, et de vivre toujours* [2], soit qu'il félicite Servianus du mariage de sa fille avec Servius Salinator, ou qu'il écrive l'éloge funèbre de Numidia Quadratilla [3] morte à quatre-vingts ans, « dans un corps plus robuste que son « sexe et sa condition ne semblaient le promettre, » il revient par un détour, à son bonheur domestique.

Quadratilla avait d'autant plus de mérite d'être une honnête femme que son aïeule, femme de qualité cependant, avait élevé sa petite-fille dans une société de

1. Aulu-Gelle, XVI, § 1,
2. Lettre xvi, livre I.
3. Lettre xxiv, livre VII.

bouffons de danseurs! Servius Salinator, le gendre de Fundanus, est un gendre tel qu'un bon père de famille le peut rêver,— « la simplicité d'un enfant, l'enjouement d'un jeune homme, la prudence d'un vieillard! »

Quant à la fille de Fundanus, morte si jeune, elle était accomplie. A quatorze ans, qu'elle avait à peine, on remarquait dans son air la naissante majesté d'une femme de condition. Elle était si charmante, suspendue au cou de son père! Elle aimait les livres, l'application, l'étude! « Elle se savait condamnée, elle ne songeait qu'à consoler son père et sa mère! »—Autant il déplore le malheur de ses amis, autant il est sensible à leur joie. — « Heureux « Marcus, rien ne vous manque [1]; vous avez avec vous « votre femme et votre fils, vous jouissez de la fraîcheur « de vos fontaines, de la beauté de vos campagnes. » La femme de Tullus est un modèle de toutes les vertus [2], et l'on ne dira pas, de celle-là, ce que disent, en plaisantant, les croque-morts de la ville :

Madame activera la flamme du bûcher [3].

Jeune, belle, riche, elle avait épousé un vieillard, paralytique de tout son corps; il ne se tournait dans son lit, qu'avec le secours d'autrui. Il fallait (chose horrible à dire) qu'il donnât sa bouche à laver, et ses dents à net-

1. Livre V, lettre XVIII.
2. Livre VIII, lettre XVIII.
3. On croyait en effet qu'une femme ou deux, jetées, avec des morts de l'autre sexe, dans le bûcher des funérailles, activaient la flamme; cette croyance-là était à la fois une superstition et une malice quelque peu funèbre.

toyer. Il vivait cependant, il voulait vivre, surtout pour aimer sa femme; elle avait trouvé, par sa constance et son dévouement, le secret de se faire honneur d'un pareil mari!—Toute cette partie de la correspondance de notre ami n'est pas à coup sûr la partie brillante, elle nous touche davantage. Les grands récits dans lesquels l'histoire est appelée en témoignage, le magnifique appareil des charges, des dignités; les faisceaux du consul, les insignes de l'augure, la chaise curule, cet éclat, ce triomphe, et cette majesté romaine dans laquelle tout n'est pas humain, ce grand tas de richesses éblouissantes, et la suite infinie de ces pompes dont on ne sait que faire, ne valent pas, pour le charme de la leçon, une bonne action simplement racontée, une idée généreuse, un sentiment honnête. La vérité simple, dans les hommes et dans les affaires, il n'est rien de meilleur, et la plus belle vie est justement celle qui se range (on sait cela quand on a quarante ans) *au modèle commun et humain*, avec ordre, et sans miracle. Un grand plaisir, c'est de rencontrer ces honnêtes gens dans les plaines florissantes où l'on arrive par les belles routes semées de gazons et de fleurs!

Une lettre à la marque bourgeoise, écrite par un honnête homme à sa femme légitime, est d'un effet moins dramatique (on en convient) que les correspondances pleines de transports, d'enthousiasme et de passion.... les lettres d'Héloïse ou les fureurs à la Mirabeau!—Mais, dans l'antiquité, la lettre d'amour, qui tient tant de place, ici, chez nous, est supprimée, en supposant qu'on l'ait écrite.

Les anciens parlent d'amour assez volontiers, pourvu que ce fut en vers, à quelque Iris en l'air; mais la lettre de passion, ou tout simplement le billet doux, comme on en trouve dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de France*, à toutes les époques, voilà la chose rare chez les hommes d'État, à Rome, et même chez les hommes de loisir.—Horace écrit à Néère de se hâter (*properet*), mais si elle ne vient pas, si elle est ailleurs occupée, bonsoir la compagnie! Elle ne viendra pas ce soir, on se passera de la dame, le poëte reprendra son billet, et ce sera tout bénéfice. Dans les lettres de Pline, vous ne trouverez pas une seule trace de ces amours de passage aux accents si divers dont se compose une vie élégante, à la française. Pline écrit à sa femme, aux amies de sa femme, aux amies de sa mère, et c'est tout; pas de Néère, de Glycère, ou de Lesbie; il veut bien que l'on se permette des fictions amoureuses dans les poëmes, il comprend même qu'on aille jusqu'au mot : *un peu gras de saupiquet*, comme dirait Brantôme, mais dans la vie réelle, ou, ce qui revient au même, dans la prose, il est tout à fait de l'avis du vieux Caton : *L'homme du peuple qui vit en bon accord avec sa femme est plus recommandable qu'il ne faut pour être sénateur!*

Caton faisait ainsi de la sagesse la plus utile des sciences. Il voulait qu'un bon citoyen menât de front la santé, la conscience, l'autorité, la science, la richesse; que l'homme en action sût méditer et *manier* sa vie, afin de dérouler sa tâche en ce monde[1]. En quatre mots

1. Meum pensum explico. (CATON.)

donc, voilà la sagesse : ***aimer*, *servir*, *supporter*, *s'abstenir*;** le démon de Socrate ne parlerait pas mieux que cela.

« Ma femme, disait Montaigne (en 1570), vous entendez « bien que ce n'est pas le fait d'un galant homme, aux « règles de ce temps-ci, de vous courtiser et caresser « encore; car ils disent qu'un habile homme peut bien « prendre femme, mais que de l'épouser, c'est affaire à « un sot ! »

Ces belles âmes, à tant de distance, se retrouvent et se reconnaissent! Ces sages et ces bienveillants parlent le même langage, ils mènent la même vie, chacun dans sa sphère, celui-ci au sénat, celui-là au coin de son feu. Leur philosophie est taillée sur le même patron : *Je révère Socrate, Diogène m'étonne, j'aime Aristippe;* philosophes par la science, par les mœurs, par la modération, par l'indulgence, ils aiment l'ordre, comme la cause éternelle de la vertu : « L'ordre qui règne dans les saisons ne me charme pas davantage que l'ordre d'une maison bien réglée. »—« L'ordre est une vertu *morne et sombre*, au premier abord, » dit Montaigne, mais bientôt il avoue que rien n'est plus beau et plus charmant; l'ordre fait *l'âme pleine et non bouffie*, il amène avec lui et *Flora* et les *Grâces*, il aide à la raison, ce flambeau commun de Dieu et des hommes, il est le commencement et la fin de la loi naturelle. *Raison* et *bonté* remplaçaient avec avantage le *beau* de Platon, le *bien* de Zénon, la *volupté* d'Épicure. Cherchez dans Pline, dans Quintilien, à quelle école ils appartiennent, ils vous répondront, avec Horace, qu'ils ne veulent jurer par aucun maître!

Au contraire, ils veulent choisir; ils marcheront avec Platon dans le sentier qui conduit à la pratique de la justice; ils diront, avec Aristote, que le bonheur consiste dans l'économie convenable de la vertu et des biens extérieurs, vertus intellectuelles, vertus morales. D'une main ils tiennent Épicure et de l'autre Zénon; ils disent avec Épictète : *Sois sain de corps et d'esprit, afin d'être en état d'exécuter de grandes choses!* Ils disent, avec Caton l'Ancien : *Il est doux d'être rude à soi-même!* Ils s'entourent, paisibles et bienveillants, de cette modération que donnent la bonne fortune et le succès de tant de bonnes actions, commencées et achevées sous une étoile heureuse. Cette partie de la biographie de Pline ne saurait être racontée d'un style trop rempli de paix, de calme, de repos, tant notre ami est en plein exercice de ces rares et charmantes qualités qui l'ont rendu si populaire. Quel bonheur! réunir tant de mérites, à toutes les apparences du mérite; tant de politesse, à tant d'honnêteté et de délicatesse ingénieuse; goûter les *plaisirs de l'ordre* dans tout ce qu'ils ont de facile, d'honnête et d'utile; s'abandonner librement à cette gaieté douce, à ce contentement intime *aussi nécessaires à la vie que le sommeil*[1]. Quelle vie mieux arrangée, quels ornements plus charmants d'une vie bien faite, et quel plus facile moyen de remercier la nature et les dieux!

1. Aristote. — Pascal disait : « La grandeur a besoin d'être quittée. » — « Et maintenant que nous sommes seuls, faisons des solécismes! » disait Ménage à Balzac.

A chaque page, à chaque ligne, éclate humblement cette sagesse tolérante qui était dans son esprit et dans son cœur. Il ménage sa vie, il la cultive; on vit si vite à Rome! Des noces, des fiançailles, l'enfant d'un ami qui prend la robe virile, un testament à signer : O ma maison du Laurentin! ô l'aimable retraite[1]!—Ou bien, un ami que l'on attend à souper, l'ami Septimius Clarus, et Clarus n'est pas venu! Le souper était bon, cependant! A chacun sa laitue, trois escargots, deux œufs, un gâteau, du vin miellé et de la neige; puis des olives d'Andalousie, des courges, des échalottes. Au dessert, que voulez-vous pour vous distraire? un comédien? un joueur de flûte? un lecteur?—Mais il paraît que ce festin de Pythagore n'a pas été du goût de Clarus!—Des œufs, des courges, des escargots, un lecteur, fi donc! Clarus aura cherché, dans une meilleure maison, des tentations plus succulentes, de belles huîtres du lac Lucrin, des viandes exquises, des vins de cent feuilles, et des danseuses espagnoles, fraîches et jeunes comme les roses de leur guirlande!—« Ami Clarus, je te plains! « c'est si charmant, une joie honnête, mêlée de propreté « et de liberté! »

Cette maison du Laurentin avait cela d'agréable, elle était aux portes de Rome. On vient, de bonne heure, à la ville, on fait ses affaires dans la journée, on se retrouve à Laurente le même soir. Le lac de Côme, nous le réservons pour nos grandes vacances; la *Tragédie*,

1. Livre I, lettre x.

la *Comédie*, et même notre maison de l'Apennin, nous gardons toutes ces fêtes pour notre vieillesse; en notre maison du Laurentin est contenu notre délassement de chaque jour.

Dès les premières pages de cette biographie illustre, que nous écrivons cependant avec tout le soin dont nous sommes capables, une phrase mal faite a jeté quelque confusion dans l'énumération des domaines et des nombreux héritages de Pline, et le lecteur a pu croire que nous confondions la maison du lac de Côme et le domaine de l'Apennin! mieux vaudrait confondre le lac Lucrin rempli de poissons et le lac d'Averne où rien ne surnage, si l'on en croit Virgile; le lac Solfataro aux îles flottantes, et le lac Castel-Gandolfo, dans son amphithéâtre de montagnes; le lac de Vico, à Viterbe, et le lac de Bolsène. Côme, c'est une des gloires du duché de Milan, la plus charmante ceinture des Alpes rhétiennes; rien n'égale, encore à cette heure, la riante fraîcheur de cette admirable petit coin de la Lombardie. Toute la magnificence italienne éclate et brille en ces jardins, dans ces palais, dans ce paysage enchanté. La cathédrale de Côme est un des plus beaux édifices de la renaissance, Bramante élevait les murs du Baptistère, Giotto, ce grand génie, a couvert de ses glorieuses peintures la voûte sublime. Voici le lac resplendissant dans ce grand pêle-mêle de bois, rochers, cascades, dans sa bordure naturelle d'oliviers et de citronniers.

La Suisse, l'Italie, la Grèce se reflètent, on le dirait, dans ces ondes poétiques.— Ombres mobiles, le nom

même de ces beaux lieux sonne grec : *Lenno, Nesso, Lecco, Colonia, Corenno,* les doux noms! ne dirait-on pas de quelque baptême athénien? Les Arcadiens, en passant dans ces montagnes, ont laissé quelques-uns des mots chéris de la langue maternelle : *Nesso* en souvenir de *Naxos, Corenno,* en souvenir de *Corinthe.* Ce lac de Côme! Il prend toutes les formes, moitié fleuve et moitié lac, ruisseau et torrent; limpide entassement de promontoires doucement éclairés. Pline a célébré son lac de Côme en stances trop modestes!

Le nom de cet homme éloquent se retrouve partout, sur ces bords. La *Pliniana,* cette source qu'il a décrite, obéit encore au flux et reflux impérieux de chaque jour! Depuis tant de siècles l'empire romain est tombé, entraînant tant d'empires dans sa chute, et construisant tant de monarchies du débris de ses conquêtes renversées... la fontaine de Pline, intarissable, chante et se plaint comme aux premiers jours; le bruit d'un filet d'eau est venu à bout de l'éternité de Rome! Au sommet de la montagne (*Bellagio*) on voyait, autrefois, les ruines de la *Comédie.*—Sur les ruines de l'autre maison, la *Tragédie,* Paul Jove, courtisan et bel esprit, avait élevé cette belle retraite, oubliée plus tard pour la villa Odescalchi. Sur l'emplacement du *Suburbanum* de Caninius Rufus, l'ami de Pline et son voisin, s'élève, un peu triste, mais superbe, la villa Odescalchi; au milieu du lac, un bateau à vapeur, nommé le *Pline,* vous conduit à la villa Sommariva, où respire, immortelle et charmante, la Joconde de Léonard de Vinci. Plus bas, vous rencontrez la villa

Melzi, endormie au bruit du torrent *il fiume Lutte,* qui se jette au milieu du lac.—Plus haut, la villa de Serbelloni, une ruine moderne ; elle se cache à demi dans ses arbres verts.

Ainsi, Pline est resté le roi de ces beaux lieux ; son souvenir se retrouve, à chaque pas, sur ces frais rivages, sous ces ombrages séculaires ; le noble lac de Côme est resté limpide et clair comme aux beaux jours d'autrefois.

Hélas ! que mes yeux sont contents
De voir ces bois qui se trouvèrent
A la nativité du temps
Et que tous les siècles révèrent,
Être encore aussi beaux et verts
Qu'aux premiers jours de l'univers !

(Saint-Amant.)

Il ne faut donc pas être trop sévère pour la construction d'une période vicieuse qui sera échappée à notre plume. Cicéron a fait pis que cela, deux fois de suite ; à propos d'un nom de géographie, il resta court devant Pompée, qui savait la terre sur le bout de son doigt. Voici déjà bien des siècles, que les rhéteurs reprochent à Xénophon sa fameuse phrase : *Darius et Parysatis avaient deux fils !*

Un homme de beaucoup d'esprit, mais qui était en même temps un pauvre diable, impatienté des descriptions de Pline, s'était écrié que Pline était un commissaire-priseur, à coup sûr il avait l'intention de vendre ces maisons qu'il décrivait si bien ! J'aime assez cette boutade d'un poëte logé au sixième étage, mais certai-

nement (on le voit à la façon dont il en parle), il n'avait guère envie de se défaire de sa *Tragédie*, ou de sa *Comédie*, non plus que de sa maison des Apennins, de sa villa du Laurentin. Vous allez à Laurente à cheval; deux routes vous y mènent : le chemin d'Ostie et celui de Laurente; les deux routes sont belles, un peu sablonneuses, mais en belle vue, entourées de pâturages pleins de moutons, de bœufs, de chevaux.

La maison est petite, la cour est riante, une galerie vitrée conduit dans une belle salle à manger qui donne sur la mer: portes à deux battants, fenêtres aussi hautes que les portes; dans le lointain, des bois et des montagnes bornent la vue, du côté opposé au rivage. La bibliothèque est garnie par excellence de ces livres qu'on ne peut trop lire et trop relire;—du bain même, un bain en pleine eau douce, vous voyez bondir et folâtrer les vagues de la mer.—Le jeu de paume n'est pas oublié, il est à l'ombre de cette tour d'où la vue domine la Méditerranée et les campagnes environnantes. Au sommet de cette tour, Pline assez souvent faisait porter son dîner;—ou bien, s'il veut se recueillir en lui-même, il dîne au rez-de-chaussée, en un frais souterrain où c'est à peine si l'on entend le bourdonnement du flot qui monte et du flot qui descend. Le jardin de ces belles demeures se compose de plusieurs allées bordées de bois et de romarin, vignes, figuiers, mûriers.

Vous trouvez une seconde galerie, un potager plein de légumes; la forêt vous donne son bois, la mer ses poissons, le village ses denrées, la génisse son lait, l'écho

son bruit jaseur, le soleil son grand jour, et la nuit ses étoiles brillantes!—Belles campagnes, dignes d'un consul, on s'y peut recueillir cinq ou six heures chaque jour. Dans ces beaux lieux, on peut être à la fois augure et laboureur, préfet du trésor et berger, avocat et poëte, agriculteur, amateur de tableaux, de statues, de *bric-à-brac,* si nous pouvons exprimer une passion toute romaine par un mot tout français. C'est une noble ardeur de grand seigneur, cette curiosité pour les livres, pour les tableaux, pour les statues, les ouvrages de ciselure, les chefs-d'œuvre de la gravure sur pierre, les vêtements somptueux, les buffets élégants, les coupes d'argent ciselé, les cachets, les vases, les œuvres délicates des artistes de la Grèce. Chaque Romain de ces temps d'opulence et de luxe avait son musée, comme il avait autrefois ses dieux domestiques.

Pline aurait aimé tout comme un autre (et mieux qu'un autre, il avait le sentiment le plus vif des belles choses), cet entassement des plus rares chefs-d'œuvre, mais la modération de son esprit s'opposait à ces jouissances égoïstes. Il se disait que les chefs-d'œuvre doivent être comme l'eau des fontaines, où chacun se désaltère; il ne comprenait pas ce malheureux privilége de la fortune qui permet, à un seul homme, d'accaparer, pour lui tout seul, les grands modèles des beaux-arts, dont la contemplation est déjà une étude; il aimait les musées, mais les musées publics, et s'il rencontrait en son chemin quelque bel ouvrage, il l'achetait pour le rendre au vrai propriétaire... à tout le monde.

« J'ai acheté une figure d'airain de Corinthe[1], pe-
« tite à la vérité, mais d'un fort beau travail. Elle est
« nue ; on peut en voir les défauts et les beautés, les os,
« les muscles, les veines et les tendons, les rides même :
« on dirait d'un homme vivant! Le front large, le visage
« étroit, le cou maigre ; un vieillard. La couleur du
« bronze ajoute à la vraisemblance.—Je n'ai pas la vanité
« de garder, pour moi seul, ces mille ornements d'une
« maison que je veux faire simple et modeste, et je vous
« envoie ce bronze pour que vous le placiez dans le
« temple de Jupiter. — Faites, à ma statue, un pié-
« destal du plus beau marbre, sur lequel vous graverez
« le nom et les titres de votre ami. »

Son nom et ses titres! les esprits mécontents vont se récrier : *A la vanité!* Mais, je vous prie, où donc est le grand crime de laisser au travail, au talent, à la vie honnête, un peu d'orgueil? La vanité, est une compagne encourageante, sans laquelle la vertu même n'irait pas aussi loin qu'elle peut aller. La vanité ; c'est bientôt dit, à qui veut s'excuser de sa paresse, de son orgueil injuste, de cette vie inutile et nonchalante, qui passe comme *l'ombre d'une fumée*[1], mais au véritable amoureux de la gloire, ne reprochez pas de songer à la reconnaissance de l'avenir; ne lui ôtez pas sa récompense, son espoir, son courage! Honte à ces demi-dieux qui ne sont même pas des hommes. Haine aux nations qui élèvent des temples à des insensés dont on ne ferait pas

1. Livre III, lettre VI.
2. Pindare.

des esclaves; laissons crouler, sans nous inquiéter, ces grandes colonnes fondées sur de si petites bases; un honnête homme, actif, dévoué à son œuvre, dévoué avec joie sinon avec modestie, voulez-vous donc lui faire un reproche d'aimer cette récompense qui ne coûte rien à personne : la renommée et la gloire, ces nobles couronnes des fronts blanchis par le travail, qu'il faut mériter chaque jour, si l'on veut les retrouver le lendemain à son réveil?—Et voilà comme on se sert de ces victoires de la renommée... en n'en jouissant pas[1].

Mais s'il faut imiter ce Romain d'autrefois, non-seulement dans ses amitiés, dans son esprit, dans son talent, dans cette éloquence, ornée de souplesse et de grâce, il le faut encore et surtout étudier dans la sage administration de sa fortune. Pas un bourgeois, de nos jours, même parmi les pince-mailles et les fesse-mathieu, âmes viles qui ne jugent des hommes que par leur bien, et qui n'accordent leur estime qu'aux morceaux de terre que chacun possède, ne s'entend mieux que Pline à disposer, réparer, cultiver, arrondir ses héritages. Il s'accommoderait de ce domaine, il le payerait comptant, le terroir est fertile, arrosé, la terre produit du blé, du vin, du bois, enfin le grand plaisir de changer d'air en voyageant d'une maison à l'autre ! Encore faut-il savoir avant de l'acheter le produit de ce manoir? Que dit-on du fermier?

1. Ce que Florus dit ingénieusement d'Annibal.—*Quum victoria posset uti, frui maluit :* Il pouvait se servir de la victoire, il aima mieux en jouir.

Est-il solvable? Est-il habile, et vaut-il bien la peine d'ôter cet argent du commerce où il circule, pour diminuer son revenu. « Quant à la somme, au fait, mon cher « Calvitius : si je n'ai pas toute la somme, ma belle-mère « me prêtera le surplus ! »

Que si vous voulez faire un bon placement d'argent, achetez, croyez-moi, des terres aux environs de Rome; la terre augmente de prix dans toute l'Italie, et surtout à Rome. Dernièrement encore une loi nouvelle exige, pour éviter la corruption, que ceux qui aspirent aux dignités aient au moins le tiers de leur bien en fonds de terre : tant c'était chose indécente, en effet, que les magistrats romains traitassent Rome en lieu de passage!... Cette loi a fait doubler le prix des terres, et les ambitieux les achètent à tout prix. Rome, en effet, c'est le rang, c'est la gloire; elle est la tête d'un empire de cent vingt millions d'hommes, renfermés dans une ligne fabuleuse de mille lieues, d'Orient en Occident! Ici un grand peuple parle encore la grande langue romaine; ici se débattent les affaires du monde; l'univers est en cause, même dans la conservation de Rome! Eh! comment dire adieu pour longtemps au champ de Mars, au champ de Flore, au théâtre de Pompée, au cirque Flaminien, à la voie Sacrée, au temple de Jupiter?

« C'est là, disait Tacite, que nous dévorons les richesses de l'univers; esclaves et maîtres, tout travaille pour nous! Donc tenez-vous à l'ombre sainte de la ville éternelle! ne la quittez pas! La Lucanie ou la Campanie, on y va, on reste à Rome! Il ne s'agit pas de veiller ou

de dormir à son gré : il s'agit de gouverner Rome, de vivre à Rome et d'agir à Rome ! La ville vous fera paraître votre maison des champs plus charmante, surtout si vous trouvez votre domaine en bon état et votre fermier en argent comptant. « J'ai vendu mes vendanges, « en faisant la remise d'un huitième sur le prix qu'on « m'en avait offert ; encore, outre la remise de ce hui« tième, ai-je fait la remise d'un dixième. Chacun dit : « *J'ai bien fait !* mais je suis revenu sans argent[1] ! »

Viennent ensuite les orages, la grêle, les inondations ; le Tibre est débordé, il remplit les vallées, il coule à travers les campagnes, il va au-devant des fleuves qu'il a coutume de recevoir et d'emmener avec lui. L'Anio, le plus doux des ruisseaux, s'enfle et s'emporte ; il a déraciné les beaux arbres qui lui donnaient de l'ombre en été. A cette heure, il entraîne au loin les charrues tout attelées, les bœufs, les moutons, les laboureurs...

« Adieu donc, ma récolte ! Je vous ferai voiturer, en guise de vin nouveau, de petits vers nouveaux de ma façon ! » Vous voyez que malgré tant de soucis, notre homme a pris bien vite son parti de ses pertes. Aussi intelligent que généreux, il n'a pas fait de l'ordre une vertu morne et sombre, au contraire une qualité gaie et bienfaisante, remplie de plaisirs justes et purs. Il ne songe guère à grimper jusqu'aux sommets escarpés de la philosophie sur lesquels on ne reste pas assis une heure ; il s'en tient à des vertus plus modestes, et n'ira pas leur

1. Livre XIII, lettre IV.

fermer la porte de son âme, parce qu'elles seront assistées de quelques petits vices, inséparables de la faiblesse humaine. Il sait que l'argent est un bon valet, un mauvais maître, il s'en sert en maître absolu : ses revenus suffisent à ses besoins, il veut que sa maison soit libre et son âme aussi. En vain Rome a fait de la Fortune la suprême déesse; ni ces temples, ni ces chapelles, ces sanctuaires nombreux, ces statues ne sauraient décider ce brave homme à faire violence à la justice.

Héritier d'une dame romaine, il trouve dans le testament de cette dame : *Je lègue à Modestus, à qui j'ai donné la liberté...* Mais Modestus n'a pas été affranchi... le legs est nul, l'héritier peut garder l'esclave et l'argent, Pline affranchit l'esclave et lui donne le legs qui lui revient! Pline a porté le deuil de tous ses amis; il a pleuré même ses esclaves! « Ce qui me console un « peu de les avoir perdus, c'est qu'au moins je les ai « affranchis et qu'ils sont morts libres! » Ceci dit, il s'applique ce vers d'Homère, avec un juste orgueil :

Il avait pour ses gens une douceur de père!

Notez qu'il n'avait pas fréquenté l'école de Zénon pour apprendre à désarmer son orgueil.

Nous arrivons ainsi, par ce sentier des plus studieux labeurs et des plus sincères vertus, à ce moment solennel dans la vie de Pline le Jeune, lorsqu'après avoir passé par toutes les dignités romaines : soldat, avocat, juge, préteur, préfet du trésor, consul, gouverneur de Bithynie et de Pont, commissaire de la voie Émilienne,

augure enfin[1], cet homme, d'un si bon et d'un si droit génie, un modèle d'honnêteté dans les mœurs, d'égalité dans le caractère, se trouva, par ses titres, par son courage, au niveau de l'amitié de Trajan.

« Cherchez dans toute la nature et vous n'y trouverez « pas de plus grand objet que les Antonins! » Grande louange, quand on songe qu'elle est prononcée par Montesquieu!... Cette ère glorieuse de quatre-vingts ans de bonheur et d'honneur pour l'espèce humaine, cette halte ineffable dans la servitude universelle, elle commence à Trajan. Non, ce monde romain, sa tâche accomplie ne peut pas disparaître, empire d'un jour : il faut que son éternité lui serve à mourir avec grandeur, enfin ce serait calomnier la Providence qui a fait Rome si grande, que Rome manquât, dans son agonie, de cette majesté divine, qui est un des caractères de sa force. Elle ne saurait disparaître, cette Rome toute-puissante (*Roma aurea*, disent les sceaux de Charles-Quint), sous les cruautés de Tibère, les folies de Caligula, l'imbécilité de Claude, la fureur sanglante de Néron, la gourmandise de Vitellius. Les dieux même de l'Olympe, ces dieux

1. « Vous vous réjouissez avec moi de ma promotion à la dignité « d'augure, et vous avez raison : il est toujours honorable d'obtenir « l'approbation d'un prince aussi sage que le nôtre; ce sacerdoce « est vénérable par son antiquité; il a cet avantage, sur tous les « autres, qu'il ne se perd qu'avec la vie!... Ce qui vous en plaira « davantage, c'est que Cicéron fut augure! Plût aux dieux qu'après « être parvenu, beaucoup plus jeune que lui, au consulat et au sa- « cerdoce, il me fut donné, dans ma vieillesse, de posséder une « partie de ses talents. » (Livre IV, lettre VIII.)

éternels qui vont mourir... ces dieux qui sont morts, aux premiers cris du vagissement divin de l'enfant de Bethléem, n'ont pas abandonné, dans leur agonie, la ville fidèle à Jupiter. De grandes âmes ont brillé, parmi les âmes viles du trône impérial; Galba nous console de Néron, Othon compense Vitellius, Vespasien rebâtit le Capitole; soyez loués, justes dieux, qui donnez Titus au monde, pour faire paraître plus abominables les lâchetés de Domitien! Salut enfin à Nerva, qui précéda Trajan, comme l'aurore matinale annonce le grand jour!

Que ce moment romain est plein d'espérance et d'orgueil! Ces longs navires partent pour tous les écueils de toutes les mers, tout chargés de délateurs, pendant que ces armées oisives se réveillent, dans les camps où elles paraissent oubliées, et saluent d'un transport unanime le nouvel empereur qui va mener contre les barbares les aigles, dieux de la guerre[1].

Marchez, aigles triomphales, relevez l'honneur des armes romaines au bout du monde! Trajan va vous suivre! Le temps n'est plus où le Danube insultait au Tibre, où le Dace défiait la majesté du peuple romain. Trajan, pareil à Jules César pleurant à la vue de la statue d'Alexandre, veut marcher sur les traces de l'homme de Macédoine; les Parthes sentent sa présence, il se promène en vainqueur dans l'Arménie, dans l'Assyrie, dans l'*Odyssée* et dans l'*Iliade* d'Alexandre. Au pied de Trajan, les rois barbares déposent leur sceptre humilié.

1. Bellorum deos. (Tacite.)

Vaincus, reprenez vos sceptres, Rome vous en garantit la possession. Donc à l'orient les Scythes, à l'occident les Bretons et les Maures, au midi l'Arabe, au nord les mille nations guerrières qui s'étendent de la Batavie au Pont-Euxin; de la crête des montagnes qui servent de boulevard à la péninsule Italique, du Tibre à l'Euphrate, le monde, étonné du fracas de ces victoires, célèbre l'héroïsme de Trajan. Il a ramené le temps où l'Euphrate était une limite de la carte romaine, et ces jours triomphants où les fils de la louve ne reconnaissent pour bornes à la carte générale de la terre, que les bornes de leur empire.—Victoire à ce dieu propice ! Rome fait plus de cas de Trajan que de ses dieux ! Étonnez-vous que la louange de Trajan remplisse à la fois la terre, et le ciel !

Étonnez-vous aussi que le plus grand orateur du règne de Trajan, ébloui de tant de victoires et de bienveillante grandeur raconte à l'avenir les merveilles de ce règne divin! Il faut dire cela à la louange de l'éloquence romaine : elle était restée la plus digne récompense qui se pût accorder à la gloire, à la vertu. Dressez jusqu'au ciel vos arcs de triomphe; taillez dans le marbre un peuple de statues, bâtissez des villes qui portent le nom de votre héros; non loin des bains de Titus et du portique de Claudien, dressez la colonne Trajane au milieu de son vaste portique; multipliez les amphithéâtres; les aqueducs, les palais, les grandes voies à travers les forêts sauvages, frappez des médailles, écrivez vos inscriptions sur le bronze, apprêtez, pour votre héros les pompes même du triomphe, apothéose de la terre dont

les dieux sont envieux; ni vos quadriges, aux rênes de pourpre et d'or, ni votre bronze éternel, ni vos marbres, ni vos lauriers; les temples même, oui! les temples, la statue adorée à genoux, l'autel fumant du sang des victimes, le César invoqué comme un dieu à la vapeur de l'encens... les jeux brillants de la victoire, les grands honneurs (*dii majorum gentium!*), si peu semblables aux petits honneurs dont se contentent les nations modernes (*dii minorum gentium*), ne valent pas, pour l'éternité de la gloire, une page de l'historien, un vers du poëte, une période enthousiaste de l'orateur!

Pline avait appris, à l'école de Quintilien, cette confiance que donne la conviction mêlée à l'éloquence; il redisait le mot moitié bouffon, moitié sérieux de cet empereur qui va mourir : —*Je sens que je deviens dieu!* En même temps il se rappelait que l'empereur Auguste regardait le monde comme un vaste théâtre, dont les hommes étaient les histrions[1], c'est pourquoi il ne voulait pas, pour son héros, de ce piédestal croulant et sans honneur. La colonne Trajane est le chef-d'œuvre de l'art grec, mêlé à la richesse romaine; arc de triomphe et mausolée, elle portait dignement les cendres de l'empereur, dans cette urne d'or dont la tête se perd dans la nue. Eh bien! une colonne Trajane eût été élevée avec le même zèle, dans les onze cent quatre-vingt-dix-sept villes que comptait l'Italie, Pline le Jeune n'eût pas renoncé à

1. « Ai-je bien joué la farce de la vie? » disait Auguste à son lit de mort.

écrire son admirable Panégyrique. — « C'était un des « devoirs de mon consulat de prouver que l'Éloquence « est encore la source la plus abondante de la solide « gloire[1]. »

Au reste, c'était l'usage romain d'écrire, même de leur vivant, les louanges des grands hommes. L'auteur de la *Vie d'Agricola,* Tacite, venait d'écrire un panégyrique du consul Virginius[2]; Alexandre le Grand avait eu son panégyrique composé par Isocrate, à telles enseignes que l'orateur grec avait été plus long à écrire la louange du grand capitaine, que le capitaine à prendre l'Asie. Heureuse l'éloquence, quand elle rencontrait des héros véritables, quand elle n'était pas semblable à ces âmes en peine dont parle Lucien (Lucien vient de naître sous Trajan), *qui promènent des mots dans le vide!* Heureux l'orateur qui se servait de la louange, comme d'un merveilleux diamant que l'habile ciseleur enchâsse en noble métal! Artiste et magistrat, Pline devait tenir doublement à cette œuvre que lui demandait l'univers.

A vrai dire, l'entreprise était difficile; il s'agissait de léguer à la postérité le digne éloge d'un prince accompli; mais aussi la récompense était grande : ouvrir son âme à l'espérance d'une félicité sans terme, et s'abandonner librement à son inspiration, sans jamais redouter d'aller jusqu'à l'impossible. Quintilien l'avait dit : *Tu peux aller au delà du vraisemblable, et non pas au delà de toutes les limites.* Ou, comme dit un autre esprit de la même

1. Livre XXIII, lettre III.
2. Ce panégyrique est perdu.

trempe[1] : ***Porter trop haut une hyperbole, c'est la détruire.*** Cette fois le danger de l'hyperbole disparaissait dans la gloire à célébrer; ou du moins, de cette hyperbole méritée, l'univers se faisait le complice. Rome entière se portait en foule chez l'orateur pour écouter à l'avance, quelques fragments du panégyrique sacré; Rome qui ne trouvait jamais le temps d'assister à ces lectures intimes, resta trois jours attentive aux premiers essais de son consul.

La ville saluait avec une joie réelle cette louange du très-excellent empereur; on disait de tous côtés, que cette fois enfin la récompense de ce grand homme était trouvée, une récompense à peu près digne de la grandeur de son âme et de sa gloire : un éloge dicté par le suffrage uuiversel, destiné à passer entre les mains, sous les yeux, dans le cœur, dans la mémoire de tous les mortels. Enfin donc Trajan, le roi philosophe, échappe aux louanges souillées, qui avaient servi déjà à tant de monstres couronnés[2].

Justes honneurs, honneurs mérités et tout nouveaux, ces honneurs du panégyrique de Trajan. Quelque chose de pareil devait s'agiter dans l'âme de la nation française, quand le grand Bossuet mettait la dernière main à ce chef-d'œuvre de son éloquente vieillesse : l'oraison funèbre de Henri de Bourbon, prince de Condé ! Ce panégyrique de Trajan était attendu non pas seulement

1. Cousin. *Traité du sublime.*
2. *Plurimos honores pessimo cuique delatos.* Livre VI, lettre XXVII.

par la Rome éternelle, mais chez les peuples les plus éloignés de l'empire, sur les rives du Rhin, sur les bords du Danube, dans la Bretagne séparée du monde par tous les peuples domptés et par les quarante-quatre légions qui les avaient domptés. Les consuls, les tribuns, les sénateurs, les prêtres, le peuple, les enfants, les vieillards, les barbares, l'unanime écho de l'univers ressuscité et glorifié, répétaient le panégyrique!

Et lorsque, à tant de siècles de distance, vous relisez de sang-froid cette vaste composition, d'un style élégant, antique, latin, disposée avec tant d'ordre et d'éclat, vous vous étonnez, à certains passages, que la louange puisse aller si loin pour un homme vivant... Hélas! c'est que nous ne savons plus admirer; c'est que nous n'osons plus applaudir; c'est que nous n'avons pas, superbes que nous sommes, le courage de nous avouer à nous-mêmes, qu'un homme puisse obtenir, à force de génie et de bonté, cette importance paternelle et royale dans les destinées d'une nation, c'est que cela humilie enfin notre orgueil de révolutionnaires et de bourgeois, de lever les mains jusqu'au trône en nous écriant : — *Seigneur, sauvez-nous! nous périssons, Seigneur!...*

Les Romains étaient assez généreux pour tout admirer; et pour admirer tout à leur aise, ils avaient cette grandeur véritable qui consiste à aimer les bienfaits et à les reconnaître. Éprouvés si longtemps par l'épouvantable tyrannie des empereurs, dépouillés de leurs privilèges, courbés sous le joug de ces monstres, ils en étaient réduits à pleurer leur impuissance.

Fils de la louve et du dieu Mars! Quoi donc tant de victoires, tant de persévérance et de courage, de conquêtes et de trésors, tant de rois évanouis devant la majesté du sénat, pour arriver à l'abjection d'une pareille servitude? On comprend cet impérissable fanatisme du genre humain arraché par Trajan aux fureurs imbéciles ou féroces de ses tyrans!... Titus renaissait sous la couronne de Trajan! Domitien restait écrasé sons le pied de Trajan! Le règne de Trajan c'est le plus grand des règnes, c'est le bonheur, c'est la gloire; cette fois, par une de ces alliances presque impossibles, l'homme politique est égal au capitaine, le cœur de ce grand homme vaut son esprit; son génie est complet: — *l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, à représenter la divine.*

Voilà d'où venait aux Romains cet enthousiasme! et voilà pourquoi le panégyrique de Trajan, écrit par leur consul, fait un événement immense! On eût dit, à voir la joie universelle, que le genre humain pressentait la gloire de Trajan, la valeur d'Adrien, la vertu des deux Antonins, les dernières promesses de l'avenir. Aussi bien les hommes de cet empire s'abandonnaient librement à leur transport; ils chantaient, à haute voix, les louanges du *père de la patrie,* ils étaient fiers de leurs respects, ils se disaient: — Le voilà, ce maître illustre! voilà notre César! fassent les dieux qu'il nous soit conservé[1]!

1. Ils disaient de l'empereur Auguste: *Plût au ciel qu'il fût encore à naître, ou qu'il fût encore à mourir!*

Ainsi ils parlent, en véritables enfants de l'Italie, avec l'expansion de la liberté reconquise et de la vie honorée; éloquence un peu verbeuse, je le veux bien, enflée de l'orage et de la peur des guerres civiles, à la bonne heure. Elle est bruyante, il est vrai, mais elle est vivante; elle vous représente le bruit du tonnerre dans un ciel serein. Elle est sincère, et, pour expliquer toute ma pensée, osez comparer cette éloquence du panégyrique à l'abominable silence qui se fait soudain autour des mauvais empereurs, quand, par exemple, Néron s'abîme en sa tombe, toute remplie de mépris, de vengeance, d'indignation : — *L'univers ayant souffert ce monstre pendant quatorze ans, à la fin il l'abandonna*[1].

C'est donc une chose étrange de voir un Italien, un poëte, un poëte dramatique, Alfieri, prendre à partie Pline le Jeune pour avoir loué, avec tant d'épanchement, tant de reconnaissance, un prince qui ramenait l'âge d'or des anciens triomphes et des anciennes libertés! De cette louange unanime, de cette louange de l'univers que la postérité a confirmée, Alfieri fait une satire qu'il écrit *en latin!* Or dans cette satire il s'applique à ne rien voir de ce grand règne; il se met à conseiller ce maître du monde que gouvernaient la sagesse et la vertu; il veut instruire à son propre exemple les vertus de Trajan; il arrange, il dispose à sa façon les triomphes et les bonheurs de ce grand règne, que le sénat romain célé-

1. *Tale monstrum per quatuordecim annos perpetuus terrarum orbis destituit.* — Le mot est de Suétone; Tacite n'eût pas mieux dit

brait encore au bout d'un siècle et demi, lorsqu'il souhaitait au nouvel empereur la fortune d'Auguste, la bonté de Trajan [1]. En un mot, Alfieri, le républicain de 1789, ne veut pas voir, ne veut pas comprendre que désormais la république romaine est impossible; il ne veut pas se souvenir qu'à la mort de Caligula et après une abdication volontaire de soixante-dix ans, le sénat avait tenté de sortir enfin de cette longue obéissance; poussé par ses consuls, le sénat s'était réuni dans le Capitole, et là, sur le trône occupé naguère par Caligula, par Néron, les sénateurs avaient voué à l'exécration de l'avenir la famille des Césars... Vains efforts! Pendant que ce sénat impuissant promulguait l'indépendance des lois romaines et l'autorité des consuls, quelques soldats prétoriens rencontraient dans les latrines de *la maison Dorée* un imbécile dont ils faisaient un empereur! Mais de quel droit le poëte Alfieri a-t-il osé entreprendre cette singulière satire de Trajan?

Vous relirez avec zèle, avec respect, le *Panégyrique de Trajan;* c'est le morceau le plus accompli qui soit sorti de la tête de Pline l'orateur. Dans ces pages, brillantes de tous les feux d'une auréole, Pline a déployé l'abondance et la grâce infinie de sa parole; à chaque mouvement de ce grand travail, d'une perfection trop achevée peut-être (mais quel plus beau reproche?), on comprend que le monde entier soit attentif aux paroles de cet orateur chargé d'une cause si glorieuse. Pline est consul, il

1. Felicior Augusto, melior Trajano. (*Eutrepe,* liv. VIII, § 5.)

est citoyen de Rome, il est sénateur, augure, il parle devant le peuple, il parle devant les dieux, il entreprend un discours d'actions de grâces, et naturellement il arrive au cantique, à l'apothéose!

« Heureux empire, heureux empereur! » et nous qui l'écoutons, nous pouvons ajouter: Heureux orateur! Il invoque en son discours toutes les vertus humaines, sans redouter que cette louange se change en reproche; il attache son œuvre à un nom immortel, le nom de cet empereur, fils de la paix, fils de l'adoption, présent du ciel réconcilié avec la terre! L'admiration, la reconnaissance unanimes des citoyens, et non pas les cris des oiseaux de l'augure, ont salué Trajan montant au Capitole. En mêlant sa voix à ces cris de triomphe, l'orateur entre tout d'abord dans son sujet, calme et véhément tour à tour; pour bien faire, il salue avec transport l'enfant adoptif de Nerva, ce sage vieillard.—Nerva est devenu le père de Trajan, parce que Nerva était le père des Romains, et cette fois Rome obéit à un maître qui ne lui a pas été imposé par l'aveugle caprice des soldats; mais aussi quelle autorité dans Trajan! Il est lieutenant, soldat, général; il s'applique à rétablir l'ordre et la beauté des lois; il est grand de sa propre grandeur... *Magnæ spes altera Romæ!* Honte aux autels que Tibère fit élever à la divinité d'Auguste! Honte aux autels de Claude, amère dérision de Néron! Trajan n'en veut qu'à l'apothéose du peuple! Et cependant le soldat l'aime et l'admire: il vient de rendre aux soldats le combat d'autrefois; il marche à leur tête dans les mêlées.

On dirait quelque enfant des Fabricius, des Scipion, des Camille.—Trajan est le soldat des vieilles guerres; il porte une armure à la vieille mode des époques héroïques; il a conquis son premier laurier chez les Parthes; il a réuni dans la même obéissance le Rhin et l'Euphrate, les Pyrénées et les Alpes; héros de dix campagnes, on ne saurait plus compter les champs arrosés de son sang et de ses sueurs. Quels arbres si lointains ont abrité ses repas militaires, quelles roches si sauvages ont abrité son sommeil! Victoire à Trajan! Cette fois il ne s'agit point de victoires volées, de triomphes menteurs, de butin dérobé aux alliés de Rome, tout est vrai dans cette gloire et dans cette modestie!—Trajan traversant les provinces, la paix le salue!

On reconnaissait le héros, non pas à la pompe de son char, mais à la mâle beauté de son visage. Les nations battaient des mains, les enfants et les vieillards quittaient leurs demeures, le malade oubliait son médecin, les femmes se réjouissaient d'être fécondes.—Point de satellites, point de soldats, mais l'élite du sénat, mais la fleur de l'ordre équestre, mais tout le peuple à ses pieds. Victoire! C'est le roi des triomphes, ce triomphe au milieu de la foule, sans clairons, sans trompettes, sans fanfares, chacun tendant une main amie à ce grand homme qui reconnaît ses fidèles et les appelle par leur nom. A la suite de Trajan marchent la paix, la fortune, l'abondance!

Tutus bos, etenim rura perambulat;
Nutrit rura Ceres, almaque faustitas...

ou, comme disait le poëte Régnier pour Henri IV :

> Partout le villageois entonnant tes louanges,
> Riant, coupe ses bleds, chantant, fait ses vendanges.

L'Égypte nourrissait Rome autrefois; au temps de Trajan, c'est Rome qui nourrit l'Égypte; le Tibre rend au Nil ses richesses et ses moissons; l'Italie de Trajan est devenue le grenier du monde! Même les jeux et les spectacles du peuple romain prennent un aspect tout nouveau! Le peuple ne veut plus de ses bouffons et de ses farceurs, il lui faut des spectacles de guerre; en guise de bandits et de voleurs, Trajan jette dans l'arène la bande des délateurs, pires que les assassins et les brigands. Les voilà donc ces rois pervers du Forum! les voilà, le cou renversé et la tête en arrière, vous pouvez contempler leurs faces hideuses. O Trajan! Rome entière te rend grâces de l'avoir délivrée de cette peste! Grâce à toi, maintenant le trésor public, dont les délateurs avaient fait une caverne, le trésor public est un temple! Grâce à toi, le fils hérite de son père, sans être forcé d'abandonner au fisc la moitié de l'héritage paternel!

Donc nous voilà bien loin des cruelles époques où tous les vœux de l'univers *étaient d'avoir un prince qui valût mieux que le plus méchant des hommes!* Trajan assujettit l'empire à force de gloire; la vie est assurée à tous, et en même temps la dignité de la vie. La vertu, sous le pouvoir d'un seul, jouit des mêmes récompenses que sous la liberté; les hommes se trouvent bien de la probité: Trajan réserve, pour les honnêtes gens, les dignités,

les sacerdoces, les provinces. Entrez, qui que vous soyez, le palais impérial est ouvert, vous y trouverez l'accueil généreux et cordial d'un grand prince. Plus d'embûches et de tortures; il est remplacé par les contentements de tout un peuple, ce silence affreux dont s'entourait la divinité tremblante de ces lieux pleins de crimes et d'horreurs. Trajan veut qu'on l'aime, et non qu'on le craigne; il a chassé lès bouffons de sa maison, comme il les a chassés du théâtre; l'orgie lui cause autant de dégoût que de pitié, orgie de l'esprit ou des sens, saturnales de toutes les nuits, fêtes immondes mêlées de sang et de vices, bourreaux mêlés aux courtisanes, vous ne déshonorez plus les fêtes du César. Modéré dans ses dépenses, l'empereur regarde d'un œil satisfait le bien d'autrui; ce n'est plus un crime aujourd'hui de posséder une belle maison, un tableau célèbre. Ainsi, dans son *Panégyrique*, le Consul écrase, par les vertus de Trajan, les vices de ses prédécesseurs!

Chacune de ses louanges est une accusation contre les tyrans. Les habiles ont reproché au *Panégyrique* je ne sais quelle teinte uniforme; pourtant, plus d'un passage austère fait reconnaître l'ami de Tacite. Autant l'admiration de Pline est vraie, autant son indignation est profonde; il faut l'entendre se moquant de ces faux empereurs qui souillaient la majesté des dieux et le parvis sacré des temples par l'image banale de leur majesté d'un jour. On les brise avec joie, ces dieux que l'on a adorés avec crainte; on les traîne aux gémonies, ces histrions couronnés qui se sont élevé des temples; on efface

leur nom du calendrier romain, on voudrait pouvoir l'effacer de l'histoire. En ce moment, l'énergie indignée de Pline égale sa colère; puis, revenant par ce détour sanglant à ce bon prince, objet de ses louanges éternelles, Trajan est au comble de la félicité, c'est-à-dire au comble de la gloire! — « Et quand nous parlions de la sorte, ô César, ce n'était point votre fortune que nous admirions, mais votre âme. »

Telle est l'idée incomplète, mais juste, de ce discours célèbre. En toutes ces grandeurs, la nation romaine ne perd aucun de ses droits, et cette belle louange, à force d'être méritée par un seul, semble rejaillir sur tant de millions d'hommes qui l'écoutent. Le héros, le capitaine, le magistrat, l'ami, le citoyen, l'empereur, nous apparaissent dans cette oraison vivante du plus ferme et du plus doux des maîtres. Consul, et réellement consul par la bienveillance de Trajan, Pline pouvait dire à son tour, comme Virgile, dans l'églogue à Pollion: *Non injussa cano;* lui-même il s'honore en cet éloge que lui demandait le monde entier; maintenant encore, la postérité reconnaissante partage cet enthousiasme, et nous, témoins étonnés de tant de gloire, de vertu, de liberté, rencontrées en plein empire romain, nous nous prenons à nous réjouir de ton bonheur, ô chère ville du grand Jupiter[1]!

1. Et Corneille :

. . . .

Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Considérez le prix que vous avez coûté :
Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté;
Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée.

Trajan accepta ce panégyrique comme il eût accepté des villes reconnaissantes la couronne de chêne; dans sa sagesse, il trouva que le consul l'avait assez dignement loué pour qu'il en fît son conseil [1] et pour qu'il restât son ami. Chargé du gouvernement de Pont et de Bithynie, ce vaste monument de trois dynasties que Nicomède avait légué aux Romains [2], il se montra digne d'avoir écrit le *Panégyrique de Trajan*. Son grand secret, le voici : ***Parler peu, écouter beaucoup, ne pas se mettre en colère;*** ajoutez : Garder avec soin l'honneur des mœurs [3]. Alors s'établit entre l'empereur et le proconsul une correspondance admirable dont quelques parties nous ont été conservées. Pline écrit de bon sens, simplement, en peu de mots; l'empereur envoie à Pline, écrites d'un style exact, vigoureux et sentant son empereur, des lettres couronnées de lauriers [4]. « Autant de lettres, s'écrie un autre correspondant d'un autre Trajan [5], autant pour

1. « L'empereur m'a fait l'honneur de m'appeler au conseil qu'il
« a tenu dans sa maison des cent chambres, et ce fut une grande
« joie pour moi de voir de très-près la justice, la majesté et l'affa-
« bilité de ce bon prince, dans la retraite où elles se manifestent
« davantage. (Livre VI, lettre XXI.)

2. Le roi Nicomède obtient une grande louange de Pline le Naturaliste. Pline raconte que le roi de Bithynie avait offert aux habitants de l'île de Gnide de payer leurs dettes, à condition qu'ils lui donneraient la Vénus sans voile, la Vénus de Praxitèle. Les Gnidiens rejettent les propositions du roi Nicomède : ils gardent leurs dettes... et leur Vénus. (*Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXI.)

3. Deus morum.

4. Litteræ laureatæ.

5. Fronton à Marc-Aurèle, tome I, 95.

moi de consulats, autant de lauriers, de triomphes et de toges peintes. » Les lettres de Trajan sont mieux que cela pour le gouverneur de Pont et de Bithynie, ce sont autant de conseils à bien faire, autant de vérités sérieuses dans un rang où tout est tromperie. En même temps, ces lettres de l'empereur apportent avec elles des faveurs méritées, par exemple, le privilége de père de trois enfants accordé à Pline, qui n'avait pas eu d'enfants de ses deux femmes. Et pourtant, tel était son désir d'être père, qu'*il avait souhaité des enfants sous le plus malheureux de tous les règnes*[1] ! Dans ces lettres et dans ces réponses, vous trouverez à son plus haut degré l'heureuse alliance, la glorieuse alliance de ces deux grands arts qui se tiennent de si près : commander aux nations et commander à la parole humaine; imposer ses lois au monde, obéir aux lois du bien dire; ne pas séparer l'exemple du précepte, et si bien faire que l'on puisse innocemment tenir le sceptre impérial ou la plume de l'historien.

Ces temps heureux *où la bonne conscience enfle le courage des citoyens*, Pline en fera profiter les honnêtes gens. Pour Vaconius Romanus, il obtient une place au sénat; il accorde à son médecin, Posthumius Marinus, le droit de bourgeoisie romaine; d'Accius Surra, il fait un préteur; de Rosianus Géminus, il fait son trésorier. Il obtient une province pour Cæcilius Clémens, une cohorte pour Gabius Bassus, une légion à son vieux centenier Nymphidius Lupus. Ils avaient fait ensemble leurs

1. Sæva et infesta virtutibus tempora.

premières armes. Lui-même, il profite de la paix universelle pour réparer, pour embellir le royaume confié à ses soins, car c'est la volonté de Trajan.... C'était l'usage de la Rome républicaine d'embellir les moindres parties de ce vaste empire, et rien ne coûtait à ces grands administrateurs, afin de laisser, dans les villes reconnaissantes, des traces mémorables de leur passage. A ces peuples doucement gouvernés, Rome ne demandait que l'obéissance; en revanche, elle leur donnait tout le reste : des bains, des aqueducs, des routes superbes, des palais, des arcs de triomphe, des fontaines, des temples, des théâtres, des bois sacrés.

Rome, au loin, jetait des ponts sur les torrents les plus rebelles; sur les sommets les plus escarpés, elle fondait des autels; elle recueillait les enfants, les vieillards, les membres souffrants de la communauté romaine. Dans chaque ville de l'immense département confié à ses soins, Pline faisait sentir sa présence paternelle. Il fait une ville d'un village nommé Chalcédoine[1], il répare Chrysopolis (*Scutari*) sur le Bosphore de Thrace; à Libyna (*Gébiné*), il relève le tombeau d'Annibal; dans Nicomédie (la ville de Nicomède, que l'incendie venait de ravager), il fait rebâtir la maison de ville et le temple d'Isis; il donne à la ville une place, un aqueduc et un canal *d'une source très-pure;* bien plus, par un travail digne de Rome, il veut réunir le lac de Nicomédie et la mer, qui gronde assez loin de la ville. Il protége les magistrats de Myléa

1. *Géographie* de Danville.

(*Moudonia*), car, par une fiction qui ne fait nul tort à Rome, et qui leur fait grand plaisir, les citoyens de Myléa se gouvernent par leurs propres lois; tour à tour, il visite Dacylium, la capitale de la Petite Phrygie ; Apollonie, au pied du mont Olympe; Prusa (*Bursa*), la ville du roi Prusias; il répare les bains de Nicæa (*Nicée*), où naquit, où mourut Hipparque, le grand astronome de la Grèce. A Nicée, il établit un gymnase et un théâtre; il apure les comptes des habitants d'Apamée; il donne un aqueduc aux citoyens de Sinope; il construit à Bithynium (*Bastan*) un aqueduc de cinq lieues de long, des bains à Tium (*Falicos*), une ville grecque, car vous savez qu'il aimait la Grèce en fils reconnaissant.

« Soyez un père pour les Grecs; faites-vous aimer : la « crainte s'éloigne avec nous, l'amour reste. Gouverneur « de ces belles provinces, soyez au niveau de votre « tâche. Quoi de plus humain qu'un bon gouvernement! « quoi de plus précieux que la liberté[1] ! » Tels étaient ses conseils, telle fut sa conduite; il fut affable avec dignité, juste avec bienveillance; il rappela de toutes ses forces la mémoire des anciennes mœurs; Pline a mérité jusqu'à la fin cette louange autographe que lui donne l'empereur Trajan : « *Pline, mon cher ami, vous avez rempli tous les devoirs d'un bon citoyen et d'un bon sénateur !* »

Comme histoire de la *centralisation* impériale, ces lettres du proconsul et de l'empereur méritent toute l'attention des hommes politiques. Trajan, ce grand

1. Livre VIII, lettre IX.

homme, chargé de la tutelle du genre humain, se montre à chaque instant le plus bienveillant et le plus habile des administrateurs, et tout à fait digne de réunir sur sa tête bénie cette immense accumulation de toutes les dignités romaines. Mais il est temps enfin d'arrêter cette longue étude où nous avons eu le bonheur de rencontrer tant de belles actions, de belles âmes, d'éloquence et de vertu!

En ce moment de son histoire, Rome, notre aïeule, se relève un instant triomphante, honorée; elle a devant elle encore près d'un beau siècle de ces prospérités incroyables. En effet, quelles années glorieuses séparent le *Panégyrique* de Trajan de l'avénement de Commode! Songez donc à ces bienfaiteurs du genre humain : Nerva, Trajan, l'empereur Adrien, les deux Antonins, les derniers représentants de la majesté romaine! Hélas! viendra trop tôt, pour le malheur de l'humanité déshonorée, le règne des Barbares, quand rien ne restera plus de la Rome dominatrice qu'une immense insulte de cette force suprême qui n'a pas employé moins de dix siècles à naître, à grandir, à mourir.

Après tant de travaux et de fatigues (trente ans, le terme moyen d'une génération), Pline se rappela ce mot d'un sage : —*Avez-vous su prendre du repos, vous avez mieux fait que de prendre des villes et des empires!* — Il remit à l'empereur ce gouvernement que lui avait délégué sa confiance, et, libre de ce labeur qui l'enfermait comme dans un cercle, il revint à Rome pour goûter en repos toute sa gloire. Il appartenait désormais à l'étude,

aux beaux-arts, au beau style, à l'éloquence, la passion de sa vie, à l'amitié des honnêtes gens, au respect de la jeune génération. Lui aussi, il pouvait dire avec l'empereur Auguste : —*Jeunes gens, écoutez un vieillard que les vieillards ont écouté quand il était jeune!*

S'il était las de Rome, il allait respirer dans sa douce retraite de Côme *cet air pur qui faisait sa joie;* et l'étude, après avoir été la gloire de sa vie, était devenue l'ornement de sa vieillesse. « J'aurais un pied dans la tombe, que je voudrais apprendre encore. » Il se réveillait à sept heures, et, les fenêtres fermées, il s'abandonnait à son premier recueillement. En ce réveil paisible il disposait son travail de la journée; on ouvrait chez lui, son secrétaire venait prendre ses ordres, il dictait jusqu'à dix heures. En même temps, il se lève, il s'habille, et comme la vie est à la fois un mouvement du corps et un mouvement de l'âme, il se promène, tantôt sous ses beaux arbres, tantôt dans des galeries bien chauffées; plus tard, il monte en chaise : il aime ce mouvement saccadé, son imagination s'en trouve bien, et c'est peut être pourquoi il appelle *diverticula* les sentiers de traverse; après quoi, il dort un instant, il se promène en lisant à haute voix quelque chef-d'œuvre de la langue latine ou de la langue grecque, la reine des langues, exercice excellent, qui fortifie la voix et surtout la poitrine; puis la paume; après le jeu, on le frotte d'huile; après le bain, le repas mêlé de causerie et de lecture.

Voilà la règle; mais quoi! la règle n'est pas inflexible : Pline, chez lui, dépouille souvent la robe des grandes

cérémonies : il reçoit ses amis, il cause avec ses plus savants esclaves, et il en a de fort savants; il aime la chasse, le souper ne lui déplaît pas, non plus qu'une chanson chantée par quelque belle comédienne.—Homme sage, il met à profit les souvenirs, les amitiés, les exemples de ceux qu'il a aimés, les hommes qu'il a connus, les leçons qu'il a reçues, homme sage, homme heureux! Il s'était enrichi de la plus charmante des fortunes. C'était l'usage à Rome, et dans tout l'empire, pour tout homme bien élevé, de laisser dans son testament quelque témoignage de reconnaissance et de respect aux meilleurs citoyens qui avaient brillé dans les armes ou dans les lettres, et rien n'était plus glorieux que cette reconnaissance posthume d'un ami inconnu qui, du fond de sa tombe honorée, acquittait, de sa propre fortune, une part de la dette publique. *Ami honoré d'un legs, legato honoratus*, tel était le titre que prenaient ces sortes de légataires.

Pline et Tacite, sous Domitien lui-même, réunirent le plus grand nombre de ces legs littéraires accordés à ces deux grands soutiens de l'honneur des lettres romaines. « Vous avez pu remarquer, dit Pline à son ami, que dans les testaments où nos deux noms sont inscrits, on ne laisse pas un legs à l'un de nous, sans laisser à l'autre un legs semblable[1]. »

Ainsi, même l'abnégation de notre Pline trouva sa récompense : son oncle avait commencé sa fortune, le peu-

1. Livre VII, lettre xx. Cela s'appelait *se placer parmi les seconds héritiers*. On disait en droit romain : *faire crétion de l'hérédité, hereditas cernatur*.

ple romain la compléta; Trajan le paya en honneurs, comme un pareil homme voulait être payé.—Pline mourut sept ans avant l'empereur, au moment où l'Évangile naissant venait d'accomplir, dans les catacombes et dans les supplices, le premier siècle de ces. divins combats dont la palme était au Capitole, quand le trône de saint Pierre sera dressé sur l'autel renversé de Jupiter Capitolin. Comme Pline avait parlé des chrétiens avec bienveillance, et comme Trajan avait répondu au gouverneur de Bithynie d'assez bonnes paroles, favorables à ces nouveaux stoïciens d'une trempe céleste[1], les premiers chrétiens (honneur insigne qu'ils faisaient surtout à la probité et à la bienveillance de Pline le Jeune) ont voulu placer l'ami de Trajan dans leurs dyptiques; c'est un honneur que Pline a mérité, non pas par sa croyance, mais par ses vertus! Cet homme heureux n'avait rien d'un martyr; il eût préféré aux terreurs de l'Évangile l'ironie de Lucien, ou même la fantaisie d'Apulée; mais Lucien venait de naître, Apulée cherchait ses rêves d'or

1. La lettre de Pline est touchante : —« Faut-il donc appliquer « tous ces chrétiens à la peine, sans distinguer les plus jeunes des « plus âgés? Faut-il donc immoler celui qui se repent? Est-ce le « nom seul de chrétien que l'on punit en eux, et ne sommes-nous « attachés qu'à ce nom-là?—Comme quelques-uns des malheureux « atteints de cette folie étaient citoyens romains, je les envoie à « Rome, à ton tribunal! »—« Tu as très-bien fait, répond Trajan; « il suffit que l'accusé nie qu'il soit chrétien, en invoquant les dieux, « pour le laisser en paix. Au reste, dans nul genre de crime « tu ne dois recevoir de dénonciation anonyme, car cela est d'un « pernicieux exemple, et éloigné de nos maximes! »—« *La folie de la croix!* » dit saint Augustin.

et de licences, et la vigueur de la loi romaine protégeait même les croyances que Rome n'avait plus.

Avant de rencontrer des chrétiens, de vrais chrétiens dans cet empire que l'Évangile seul peut sauver, il faut que tombe enfin toute cette gloire de Rome dominatrice, que ces triomphes s'oublient; il faut que Trajan et les Antonins remontent dans le vieux ciel mythologique, en attendant qu'un pape conciliateur fasse de Trajan un chrétien dans le ciel chrétien! Non, non, la croyance du Christ n'est pas faite pour grandir dans ces bruits de l'éloquence et des triomphes, dans ces cris des nations qui espèrent encore, dans cette joie universelle de la terre soumise à Trajan; attendez quelque temps encore que Rome soit arrivée aux dernières limites de la décadence et qu'elle ait bien compris, à force de misères, que ce n'est pas la fortune qui gouverne le monde, mais la Providence. Attendez que l'évêque d'Hippone ait montré la *cité de Dieu* dans le ciel chrétien, et que le Nord se réveille aux paroles prophétiques de la croyance nouvelle, chargé des lumières et des prospérités du monde nouveau.

Alors enfin, quand ces monstres couronnés auront brûlé tous les autels des dieux de Rome pour y placer leur propre image; quand les philosophes, à bout de leur science, auront dit le dernier mot de leur philosophie, éternellement vaincue et dépassée; quand les rhéteurs auront disparu pour ne se montrer de nouveau qu'aux derniers jours de Bysance battue en brèche par Mahomet; quand cette loi générale... égale pour tous

des nations chrétiennes aura vivement éclairé les âmes fortes, les esprits généreux, les courages héroïques, une voix se fera entendre aux quatre vents du ciel, qui dira, dans le silence du polythéisme écrasé :

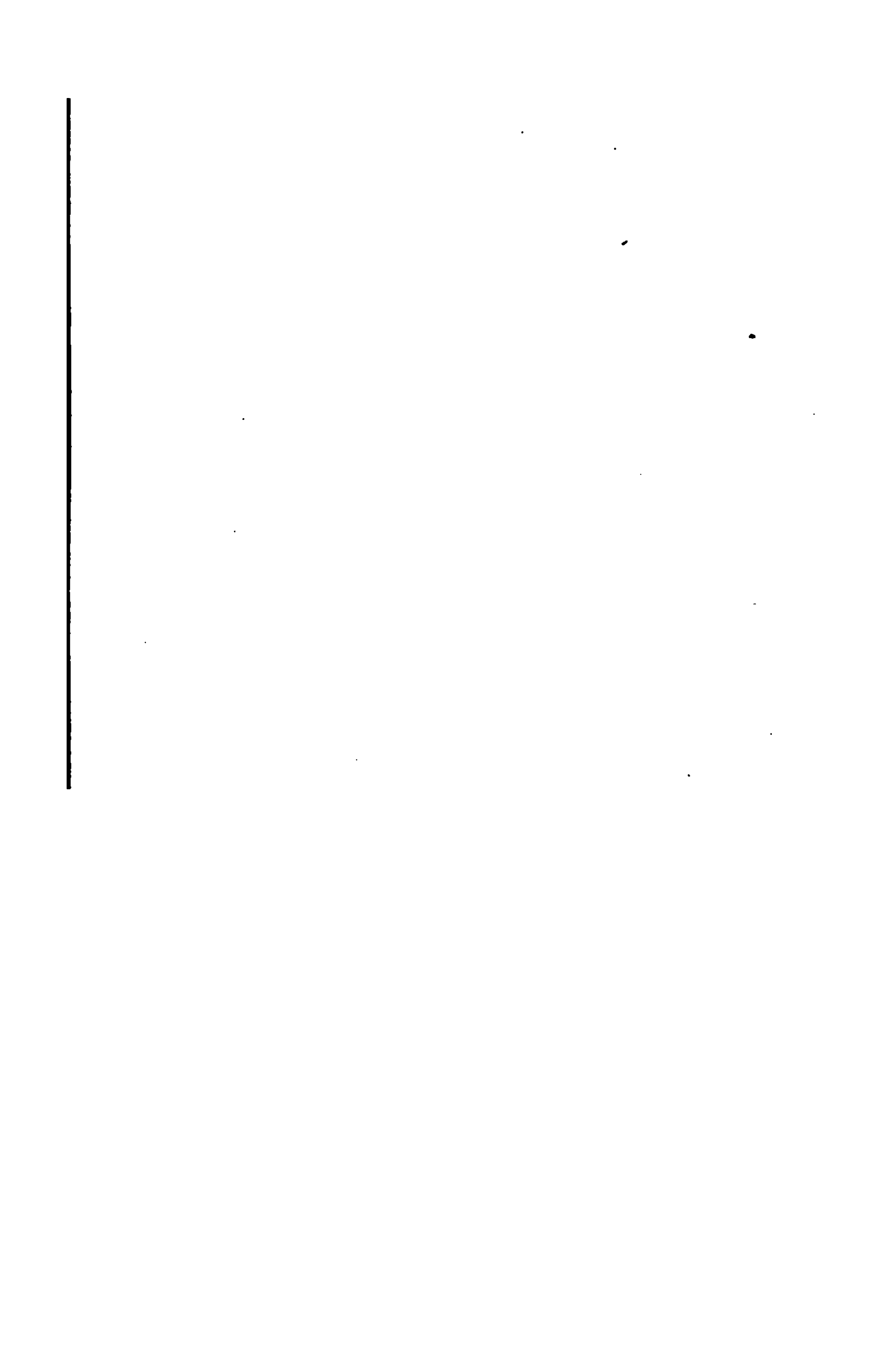
Les dieux sont partis! Seul est dieu le Dieu qui s'établit maître et sauveur sur les ruines de ces tyrannies et de ces tyrans!

Pan est mort!

PÉTRONE

ET LE SATYRICON

26



PÉTRONE
ET LE SATYRICON

Quel malheur de quitter si brusquement le digne ami de Pline le Jeune, Tacite, et de le quitter justement au plus terrible instant de l'histoire des Césars !

Quand règne Acté la courtisane, quand la plus belle des femmes romaines, cette Poppée, *à qui rien ne manquait, sinon la vertu,* se met en peine de remplacer la triste Octavie, accusée d'adultère ; quand chaque matin on se racontait tout bas, dans la ville, les orgies de la nuit : tant de meurtres, tant de misère dont ce grand historien avait été le juge et le témoin.

Sous le règne de Néron, Tacite était à peine un jeune homme ; et jugez de son épouvante quand il fut réveillé, la nuit, par cet immense incendie qui pouvait dévorer la ville éternelle ! Soudain un cri d'effroi

s'élève de toutes parts dans ces murs que menace la foudre impériale. O terreur ! le feu s'est déclaré dans le Cirque, du côté du mont Palatin, et déjà, en suivant l'édifice, le feu a gagné le mont Cœlius. A chaque instant, la flamme augmente, le vent la pousse, les maisons tombent dévorées. Qui donc viendra au secours de cette ville imprévoyante, dans ses rues étroites, escarpées, inaccessibles? Cependant le feu va toujours.

Seul conservant son sang-froid dans ce tumulte, le jeune historien prête l'oreille; il entend les larmes des femmes, les gémissements des vieillards, les cris des enfants; dans ces rues embrasées, la foule se précipite, chacun emportant ce qu'il a de plus cher : celui-ci son trésor, celui-là ses enfants, quelques-uns leur vieux père. En vain voudrait-on échapper à l'incendie, il s'est déclaré à la fois dans plusieurs parties de la ville; la flamme ardente souffle de toutes parts. Où donc aller? Où ne pas aller? Les plus intrépides se réfugient dans les égouts, dans les tombeaux; car déjà, en ce désastre immense, nul ne songeait à se défendre. On savait quelle main avait jeté cette flamme; on reconnaissait l'incendiaire, assis au sommet de cette tour, couronné de lauriers, à demi-couvert de sa tunique d'or, la lyre à la main, entouré de ses eunuques et de ses courtisanes en délire, et chantant des vers grecs qu'il a composés tout exprès pour son propre Ilion.

Cet incendie a duré sept nuits et six jours. Pendant sept nuits et six jours, le jeune homme, en ce fatal sursaut, assista, épouvanté, à toutes les scènes de cet hor-

rible drame. Il entendit à ses oreilles grincer cette harpe funèbre. Il vit applaudir cet histrion couronné : *Morituri te salutant!* C'était le seul cri des victimes ! Pendant six jours, pendant sept nuits, ce long meurtre a duré.

Rome y périt presque entière; elle y perdit ses antiques monuments, restes vénérés de ses jours de liberté et de gloire : le temple consacré par Servius Tullius; le grand autel dédié à Hercule par le vieil Evandre, comme le raconte Virgile; la chapelle consacrée par Romulus à Jupiter Stator, et le palais de Numa, et le temple de Vesta, et les pénates du peuple romain, et le vieux Terme, immobile depuis tant de siècles, il reculait enfin épouvanté devant Néron. Tout ce qui restait dans Rome de la Grèce antique disparut dans l'incendie allumé par Néron. Cette fois, enfin, Rome était blessée à mort; les premiers Gaulois n'avaient fait que des ruines d'un jour : les ruines de Néron devaient être éternelles. Néron, le premier, venait de montrer aux Barbares comment on pouvait impunément traiter la reine du monde. Quand tout fut brûlé, quand César eut achevé sa dernière stance, il descendit dans ces cendres à peine refroidies pour y chercher les trésors enfouis. A peine s'il voulut permettre qu'on enterrât les morts.

Mais si l'histoire en ce moment nous manque et ne saurait nous distraire du projet que nous avons formé de ne parler que des poëtes et des orateurs, à défaut de l'histoire accusatrice de Néron, voici que nous rencontrons le plus étrange monument de colère et de haine (en laissant les satires de Juvénal à leur place, à la pre-

mière) qui ait jamais manifesté la honte et l'oppression d'un grand peuple. On vous parle ici du *Satyricon* de Pétrone.

Ne me dites pas combien il y a de sortes de *satires* et d'où vient la satire *Ménippée* ou *Lucienne*; il n'est pas besoin d'entrer, à propos de Pétrone, dans ces disputes interminables du grec Sotade contre Ptolémée Philadelphe. J'ai entendu dire, en effet, qu'il y avait dans la Grèce un terrible poëte, Archiloque; il a forcé un honnête homme à se pendre au figuier de Diogène, et par conséquent l'ïambe *cynique* était découvert bien avant Juvénal. Je préfère à cette dissertation l'histoire de la *Matrone d'Éphèse,* un chef-d'œuvre de l'ironie et du bon goût. Que le *Satyricon* soit un roman, une histoire, une satire, une comédie, une ménippée, une tragédie! Il est tout cela tout ensemble. Oui, c'est une histoire; on y verra cette élégante et infâme corruption des mœurs romaines sous les empereurs; c'est un roman, car ce sont là des aventures arrangées à plaisir; une satire, il est impossible de mieux représenter ce mélange horrible de volupté et de terreur, de poésie et d'esclavage, de sang et de plaisir du temps de Néron et de Tibère, épouvantant de leurs crimes à huis-clos les doux promontoires de Caprée et de Misène; enfin le *Satyricon* est une satire..., une orgie, et la révélation de cette société romaine énervée sous le double excès du luxe et de l'esprit dans les villas des Césars, sur le golfe de Baies, à quelques pas de l'Achéron.

Par un bonheur très-rare, ce nom de Pétrone appar-

tient à une douzaine d'honnêtes gens d'un bel esprit, d'un grand courage, et les savants s'en sont donné à cœur-joie. Ouvrons Tacite au seizième livre des *Annales*, nous trouverons peut-être le véritable Pétrone couronné de roses, sous le manteau du sévère historien :

« C'était, dit Tacite en parlant de Pétrone, un courti-« san voluptueux, qui passait, avec la même aisance, des « plaisirs aux affaires et des affaires aux plaisirs. Il don-« nait le jour au sommeil, la nuit au travail, aux festins, « aux amours. Idole d'une cour corrompue qu'il char-« mait par son esprit, ses grâces et sa prodigalité, il y fut « longtemps l'arbitre du goût, le modèle de la vie « élégante, le favori de l'empereur. Mais à la fin, sup-« planté par Tigellin, son rival, il prévint, par une « mort volontaire, la cruauté de Néron. Fidèle à son « maître Épicure, il regardait en souriant la vie qui « s'échappait avec son sang de ses veines entr'ouvertes.

« Quand le sang coulait trop vite, il faisait fermer sa « veine pour s'entretenir à loisir, non pas de l'im-« mortalité de l'âme, mais de vers badins, de poésie lé-« gère et galante. Loin d'imiter les autres victimes du « tyran qui baisaient en mourant la main de leur bour-« reau, et léguaient leur fortune à leur avide assas-« sin, il s'amusa, dans ses derniers moments, à écrire « en abrégé les débauches de Néron; il le peignait ou-« trageant à la fois la pudeur et la nature; il adressa à « Néron lui-même ce testament accusateur, scellé de « l'anneau consulaire, et se laissa mourir, comme s'il « se fût naturellement endormi. »

Ceci dit, la dissertation aura beau accourir tout essoufflée, et, me tirant par mon manteau, me démontrer que le Pétrone dont parle Tacite ne peut pas être l'auteur du *Satyricon*, par la raison que le *Satyricon* n'est pas une satire contre Néron; que ce mourant de tant de courage, s'il eût voulu se venger de ses assassins, n'eût pas employé le voile de l'allégorie au moment où il allait mourir, et par tant d'autres raisons que les commentateurs trouvent toujours, je répondrais à la dissertation : Laisse-moi. Le Pétrone de Tacite est le vrai Pétrone. Il réunit la grâce au bel esprit; il dort le jour; la nuit, il s'amuse et travaille; il meurt sous Néron, il meurt en riant. Voilà mon Pétrone; et maintenant, sans que rien nous arrête, entrons dans le *Satyricon*.

Un jeune Romain qui a fait de bonnes études, qui sait les poëtes grecs, écrit en vers, jeune, ardent et sans frein, arrive à Rome un beau jour, sous le règne de Néron, pour y chercher fortune. Ce jeune homme a compris de bonne heure, et même sur les bancs de l'école, que la rhétorique est une grande vanité. « Ce qui fait de « nos écoliers autant de maîtres sots, c'est que tout ce « qu'ils voient et entendent dans leurs écoles leur offre « précisément le contraire de la société. Sans cesse on « leur rebat les oreilles de pirates en embuscade sur le « rivage de la mer, et préparant des chaînes à leurs cap- « tifs; de tyrans dont les arrêts condamnent les fils à « couper la tête à leur père, d'oracles dévouant à la mort « trois jeunes vierges et quelquefois plus, pour le salut « des villes dépeuplées par la peste. C'est un déluge de

« périodes emmiellées, arrondies et passées à l'eau rose.» Voilà pourtant en quels termes ce mauvais écolier parlait de ses maîtres. Nous voilà bien loin de Pline le Jeune, et de ses respects pour son maître Quintilien.

« Certes, dit-il encore, au temps de Sophocle et d'Euripide, en cette langue nouvelle, créée par leur génie, « on n'exerçait pas la jeunesse à ces puériles déclamations. Un pédant, accroupi dans la poussière des « classes, n'étouffait point le talent dans son germe. « Homère est né poëte; Platon ni Démosthène n'ont « fait des amplifications de rhétorique. La véritable éloquence est une vierge pudique, et ne connaît pas le « fard. Nous sommes perdus aujourd'hui dans je ne sais « quelle littérature boursouflée et médiocre, la honte « des lettres romaines. La peinture est aussi dégénérée « que la poésie. Malheur aux parents qui ont jeté leurs « enfants dans cette éducation puérile! Ils ont sacrifié à « l'ambition même l'espérance; ils ont fait de ces écoliers « des orateurs. Le barreau n'est plus séparé de l'école; « l'étude est devenue un jeu frivole. » Ainsi ce jeune homme est un véritable vieillard.

Cependant, au temps de Néron comme de nos jours, les études frivoles ne menaient guère à la fortune. En ce temps-là comme aujourd'hui, au sortir de l'école, il fallait vivre. A peine échappé de ces écoles où il a si mal étudié, ce triste jeune homme aborde une vieille femme en lui disant: *Bonne mère, ne sauriez-vous point où je demeure?* La vieille le conduit dans une maison de débauche... Il ne vaut pas mieux que cela!

Notre chevalier romain, qui voulait vivre de son génie, c'est-à-dire vivre sans travail, et qui pourtant ne voulait et ne pouvait rien être : poëte, rhéteur, musicien, improvisateur sous les portiques, prit tout d'un coup le parti le plus simple et le plus naturel : il se fit parasite. En ce temps-là, le peuple romain tout entier n'était qu'un insatiable et vil parasite; il vivait sans travail et tendait indignement la main à la sportule de ses empereurs. En ce temps-là, le luxe du riche ne servait en rien les besoins du pauvre. L'ouvrier était un esclave; il n'avait ni le courage que donne la liberté, ni l'espoir que donne le travail. L'industrie était office d'esclave, le commerce était une usure déguisée, l'agriculture (ô Virgile!) était méprisée et sans honneur; la terre de l'Italie était couverte de villas inutiles; au lieu de blé, cette forte terre romaine ne produisait que des fleurs; toute cette belle, et féconde, et guerrière Italie appartenait à trois ou quatre mille riches, à deux ou trois millions de plébéiens dans la ville de Rome, à un million de cultivateurs, à ce ramassis d'étrangers, esclaves, affranchis, Grecs, Barbares, usuriers. Or, tout ce peuple hideux vivait d'aumônes. Pour le nourrir, ses empereurs avaient épuisé d'abord la Sicile, puis l'Égypte, enfin l'Afrique, et cependant cette populace insatiable allait en disant, plus affamée que jamais : *Panem et circenses!* Des spectacles et du pain.

A l'exemple de ses collègues, plus d'un jeune homme appelait l'aumône à son aide et se faisait parasite sans honte et sans remords. La première maison où notre

jeune Romain vint quêter un dîner, ce fut la maison d'un chevalier nommé Lycurgue. Ce chevalier Lycurgue était un riche et très-élégant seigneur; il réunissait, dans sa maison hospitalière une nombreuse compagnie en gens d'esprit, en belles femmes. De toutes ces femmes, l'honneur de ces banquets, Tryphène était la plus jolie. Tryphène, Athénienne à demi, touchait à sa seizième année. Fille de la mer, comme Vénus, elle était la maîtresse d'un pirate appelé Lycas. Voici donc l'amour qui se met de la partie. Notre aventurier a dîné chez Lycurgue; il voit la belle Tryphène, il lui dit: «Je t'aime» en ce langage romain de Pétrone, aussi doux déjà que l'italien de Pétrarque. Et le voilà qui s'enfuit avec la maîtresse du pirate. Avant de s'enfuir, notre homme a dépouillé la statue de la déesse Isis: il vole à la déesse sa robe de brocart et son cistre d'argent. Rome ne croit plus à rien. La robe de la déesse Isis couvrira le beau sein de la jeune Tryphène.

Lycurgue, si mal payé de son hospitalité, fait courir après les fugitifs. Ordre à qui de droit de reprendre à ce jeune homme l'esclave Tryphène, couverte du voile d'Isis!

Suivi de près par les oiseaux de nuit, le jeune homme, assez volontiers, laisseen chemin la petite esclave..... Il vend aux fripiers l'habit de la déesse. Ah! le vilain drôle... Il est passé, le temps des belles amours. Virgile a trouvé la passion romaine; après Virgile, Ovide a chanté l'amour comme un Français, Tibulle comme un Italien, Properce comme un Espagnol. Horace a fait de

l'amour une moins grande affaire; il l'a traité cependant avec une délicatesse exquise. C'est tout au plus si Pétrone a des sens, comme Lucien.

Dans le *Satyricon* de Pétrone, l'orgie latine est racontée comme Salluste a raconté la défaite de Jugurtha: c'est un récit sérieux, presque solennel. Voilà pourtant ce que les Romains avaient gagné dans ce monde oriental à l'école d'Antoine et de César. Cléopâtre leur avait appris le despotisme avec ses conséquences, moitié vice et moitié sang, fleurs et venin, vin et poison. Cléopâtre, morte sous l'aspic comme l'Orient est mort sous Cléopâtre, a pesé jusqu'à la fin sur le monde romain. Ne dirait-on pas, à lire les pages molles et brûlantes de Pétrone, qu'il assistait à ces festins célèbres de la reine d'Égypte, qu'il a parcouru à demi ivre les rues d'Alexandrie cette même nuit où se firent entendre aux oreilles de Marc-Antoine ces menaces et ces voix venues du nuage: « Adieu! adieu! » Or, ces dieux qui abandonnaient ainsi le général romain, savez-vous qui donc ils étaient? C'était la tempérance, c'était la liberté, c'étaient les dieux tout-puissants et invincibles qui avaient fait la fortune de Rome.

Revenons cependant à ce petit misérable, ennemi de toute espèce de joug, et menant çà et là la vie infime d'un parasite et d'un bateleur. Singulière idée que nous a donnée Pétrone de la jeunesse romaine! et pourtant trop véritable exemple de ce que peut devenir, dans une société corrompue et corruptrice, un malheureux dont toutes les passions sont éveillées dès l'âge le plus tendre.

Il sait déjà plus de choses qu'il n'en devait savoir pour rester un citoyen obscur. Au sortir de sa rhétorique, toutes les carrières vulgaires lui sont fermées; à tout prendre, grâce à la belle éducation qu'il a reçue, il ne peut plus être qu'un grand homme, ou un chevalier d'industrie.

La plus terrible des aventures de ce beau chevalier, perdu au milieu de tant de vices et de tant de débauches, c'est sans contredit ce fameux festin de Trimalcion, cité si souvent, dont bien peu de gens pourraient dire les détails. Ne nous inquiétons pas des autres aventures de notre héros: le festin de Trimalcion, c'est tout le *Satyricon*.

Ici Pétrone, à force d'esprit et de mépris, s'élève à l'éloquence. Il touche à Tacite, avec cet avantage que, cette lamentable énumération de tous les excès que peuvent engendrer le luxe, la débauche et l'esclavage, Tacite l'eût faite si triste et si sévère qu'elle eût fait peur aux plus téméraires. Tacite eût entouré l'orgie abominable de Trimalcion de sa terrible raillerie, espèce de sombre accompagnement qui produit sur l'âme le même effet que le bruit des pas de la statue au souper du Commandeur. Pétrone, au contraire, il rit encore... en s'indignant. Même à propos de Trimalcion, il s'abandonne à sa gaieté naturelle avec une aisance sans égale. Pétrone est un sceptique: il ne croit plus à rien depuis qu'il ne croit plus à la liberté romaine. Que Rome meure aujourd'hui ou demain, qu'elle expire sous Néron ou qu'elle soit morte sous Tibère, qu'importe à Pétrone!

A ses yeux, Rome est morte le jour où mourut, dans les plaines de Philippes, le dernier Brutus, sublime plagiaire de Caton. Après Rome, il n'y a plus, pour un Romain, de république sur la terre; l'Olympe est vide. Il est mort le grand Pan! Dans l'opinion de ces sceptiques, Rome était le passé et l'avenir du monde. Or, maintenant que Rome n'est plus qu'une ombre, mettons à profit ce crépuscule des ténèbres, et livrons-nous, sans remords, à toutes les débauches de la fin du monde. Ainsi ont raisonné les grands seigneurs de Florence, accablés sous cette terrible peste inspiratrice des contes licencieux et charmants de Boccace; ainsi ont raisonné l'une après l'autre les nations définitivement perdues. Hélas! c'était déjà, mais plus enveloppé de ménagements et de grâce, le raisonnement d'Anacréon dans Athènes expirante. O fatal raisonnement que vous retrouvez, toujours le même et sous les mêmes roses décolorées, dans les poëtes licencieux et galants du règne de Louis XV.

Et voilà pourtant comment finissent les grandes sociétés... par de petits soupers et de petits vers!

Mais si Voisenon, si Crébillon fils, si Parny, si tous ces petits faiseurs de petits vices et de petites orgies ont été plus que suffisants à signaler la chute de l'ancienne société française, c'est que la société française attendait la résurrection du tombeau. Non, elle ne devait pas mourir sans retour. Au contraire, elle allait renaître plus puissante et plus forte, après ces folles soirées de paradoxes, de licence et d'amour. L'univers succombait sous le poids d'un vice éternel à l'heure où Pétrone

écrivait cette chanson de l'abîme. En ce moment funeste, la perte de la société romaine était complète, et pour le banquet de ses funérailles il fallait trouver quelqu'une de ces fatales et furibondes orgies qui pût lutter avec Balthazar, avec Cléopâtre. Chose horrible à voir, des mondes qui croulent aux chants des bateleurs, aux baisers des courtisanes, aux enivrements prolongés des esclaves et des maîtres, à l'instant formidable où les vices, les gloires, les esclavages, les infamies, les lâchetés, toutes les voluptés, toutes les poésies, sont entassés pêle-mêle sur le même bûcher; alors qu'Alexandre le Grand, au sortir d'un banquet, jeta le feu de sa torche à toute une ville, de la même main qui assassina Clytus!

Avez-vous jamais senti cet horrible frisson qui vous saisit à la fin des histoires antiques, vous trouvant tout d'un coup en présence d'un suicide ou d'un festin? Quand le dernier héros de ces grandes histoires a vidé sa dernière coupe, et quand il s'est plongé un poignard dans le cœur, alors tout est dit, il n'y a plus rien à voir dans ce monde abandonné... Plus rien que des Pyramides, des Sphinx à la gueule béante, des temples ruinés, des théâtres déserts. O Christ! quel miracle à repeupler ces ruines, à rendre la vie à ces histoires, le mouvement à ces déserts!

Le festin de Trimalcion! vous le lirez avec terreur, même dans les pages sans vergogne de Pétrone. On a dit que Pétrone avait voulu vouer Néron à l'exécration du monde en cet affreux chapitre... Il pensait à la tyrannie et non pas au tyran! Il ne pensait pas à Néron plus qu'il ne pensait à Domitien; il se disait tout simplement, puis-

que tout était mort dans l'Italie et que lui-même il allait mourir, qu'il pouvait bien fouler aux pieds cette illustre poussière et la jeter aux vents pour s'amuser à la voir emportée on ne sait où. Le festin de Trimalcion, c'est la dernière volupté de Rome effrontée.

Ici s'arrête enfin le dernier vers de Juvénal, la dernière épigramme obscène de Martial; ici le dernier baiser d'Ovide, le dernier feu de Properce, la dernière invention d'Apicius, le dernier soupir de Tibulle, la dernière énigme de Perse, la dernière déclamation de Suétone, le dernier rôle de Néron. Donc, donnez-vous tous la main, vous les maîtres, les poëtes, les corrupteurs, les chevaliers, les délateurs, les pontifes, les vestales, les prostituées et les tyrans de la ville éternelle, et dansez en rond autour de ce feu de joie où vous avez jeté vos dieux, vos lois, vos mœurs, vos familles, vos ancêtres, votre patrie et vos libertés.

Aussi bien, nous admirons avec quelle impitoyable prodigalité Pétrone amoncelle en cette oraison funèbre, la seule qui fût à la taille du cadavre romain, les voluptés sur les meurtres, les parfums sur les cadavres. Rome a surtout répété avec Messaline: «*Je suis fatiguée de voluptés, je n'en suis pas assouvie.*» Prêtez l'oreille, et, si vous osez, ouvrez les yeux, la fête commence. Au lever de ce fatal rideau, Trimalcion, porté dans sa litière par des sénateurs, se rend dans son palais de marbre et d'or, au son de la petite flûte qui donnait le ton à Cicéron quand l'orateur romain montait à la tribune contre Catilina, contre Verrès. Trimalcion, entouré d'enfants, de

jeunes gens et de vieillards, leur jette indistinctement une caresse, une insulte. On porte devant lui, non pas les images de ses ancêtres, mais un vase de nuit, dignes faisceaux d'un tel consul. Quand il passe, les portiers de son palais courbent la tête, les oiseaux parleurs, dans leurs cages d'or, crient : *Vive Trimalcion!* pies bavardes qui vont sur les brisées des parasites; un peuple de statues de marbre ou d'airain de Corinthe semble lui offrir : Jupiter sa foudre, Mercure son caducée, Vénus sa ceinture. La Fortune vide aux pieds de ce goinfre idiot sa corne d'abondance, et la Parque lui ménage une épaisse quenouille de soie et d'or.

Cependant s'étendent sur leurs lits de pourpre ses pâles convives; à la place d'honneur est vautré Trimalcion. Sa tête chauve pâlit sous un voile de pourpre; ses bras nus et livides sont chargés de bracelets et de camées; il se nettoie horriblement la bouche avec un cure-dent d'argent, et crache au nez de ses hôtes. Tous ces pauvres misérables, affamés et morts de soif, attendent longtemps que le maître leur permette enfin de manger et de boire. On leur sert d'abord une poule de bois et des pois chiches; ils attendent encore le premier service, et Trimalcion, qui joue aux dames, leur récite une élégie de sa façon. Tous ces convives réunis autour de cette table, affamés, sont là uniquement pour amuser le maître, et ne mangeront que s'il le permet.

Mais aussi quels convives! La fange et la boue de la société romaine. Parmi ces vils parasites brillent des affranchis, des usuriers, des fripons, des faussaires, des

patriciens, des poëtes, des comédiens, des avocats, des sénateurs, toute la bande abominable de Catilina ressuscité, qui n'a plus à redouter ni la hache ni les verges.

L'amphitryon, orateur, poëte, récite à ses convives une espèce de déclamation comme on en fait chez les rhéteurs d'Athènes; il prend pour texte les douze constellations du *surtout* qui décore la table. — Le *Bélier* voit naître les gens sans pudeur, les étudiants et les déclamateurs; le *Taureau*, les gens hargneux et les bouviers; la *Balance*, les bouchers et les parfumeurs; le *Scorpion*, les empoisonneurs et les meurtriers; les *Poissons*, les avocats et les rhéteurs. A ce compte, il n'y avait ici-bas que des voleurs et des faussaires...—Et les convives de battre des mains à l'esprit de leur hôte. Au même instant, d'horribles aboiements se font entendre; une meute de chiens dévorants accourt dans la salle du festin, précédant un énorme sanglier, porté par quatre estafiers. Le sanglier est ouvert, et de son flanc s'échappe une volée de cailles vivantes. Chacun regarde étonné, stupéfait, les mains tendues au ciel!

La conversation entre les convives était digne des discours et de la conduite du maître. Le maître un instant quitte la salle du banquet, et voilà ces pauvres opprimés qui jasent comme les cailles échappées du ventre du sanglier.

—Moi, dit l'un, j'aime à passer du lit à la table.—Moi, dit l'autre, j'ai le bain en horreur: l'eau ronge le corps. —Un troisième est inquiet de ce pauvre Chrysante, mort le matin même.—Laissez les morts en repos, dit un

quatrième; les pains d'un sou n'ont pas le poids. Oh! nous sommes des lâches! Si nous avions un peu de sang dans les veines, nous étranglerions nos édiles.—Bah! disait celui-ci, la famine... est-ce qu'on meurt de faim? Nous avons dans deux jours, des jeux publics et des gladiateurs, le riche Glycon fait dévorer par les lions son trésorier, qui lui a enlevé sa maîtresse.—Un autre convive, un pleurard comme l'usurier Alfius (*fœnerator Alfius*) d'Horace, célèbre les douceurs de la campagne : O la chaumière! ô le laitage! ô les œufs et les poulets! —Tel vante en son patois son petit Cicéron de dix ans, qui sait les quatre parties de l'oraison et qui fait déjà des vers. *Au reste, il a laissé le grec,* ajoute ce bon père; et ceci est l'histoire de bien des génies dans nos colléges, qui *laissent le grec* pour les vers. La conversation s'établit ainsi imprévoyante, imprudente, licencieuse, débauchée, entre tous ces parasites.

« Quand mon fils aura fait ses études, dit un homme « prévoyant, j'en ferai un avocat ou un barbier. Voilà « un véritable gagne-pain! » Dans les quatre ou cinq pages de cette conversation, Pétrone écrit une admirable, une terrible comédie.

Les convives en sont là de leurs discours et de leur appétit mal satisfait, lorsque revient Trimalcion : —Excusez-moi, dit-il, *mon ventre ne fait pas bien ses fonctions; venter mihi non respondet!* Il est impossible de jeter à des hommes réunis plus de mépris. Les meurt-de-faim répondent en saluant et buvant de plus belle. Cette fois, le festin recommence d'une façon sérieuse : trois cochons

blancs entrent dans la salle au son des instruments.— Lequel des trois voulez-vous manger? dit le maître; et pendant que le cuisinier les apprête tous les trois, Trimalcion apostrophant ses convives : —Dites-moi, maître Agamemnon, quel a été votre plaidoyer d'aujourd'hui? Moi aussi j'aurais pu être un habile avocat, je suis très-versé dans les belles-lettres; j'ai trois bibliothèques, une grecque et deux latines.—Mon plaidoyer, répond Agamemnon, a été celui-ci : Un pauvre plaidait contre un riche.—Mon ami, dit Trimalcion l'interrompant, *faites-moi l'amitié de me dire ce que c'est qu'un pauvre?*

La belle ironie! Elle pourrait servir à toute l'histoire de la Rome impériale; on écrirait, en guise d'épigraphe, en tête de cette longue suite de saturnales : *Le pauvre!*... On le retrouvera à dix-sept cents ans de distance, dans le *Don Juan* de Molière!

Vingt minutes après que le porc a été se faire cuire, on l'apporte sur la table.

Le porc est ouvert. Soudain, c'est comme une avalanche de boudins et de saucisses; et les convives d'applaudir de plus belle. En même temps, l'amphitryon fait parade de ses vases d'airain, de ses vases d'argent, de ses vases d'or. Un esclave laisse tomber un plat d'argent.— Balayez ce plat, s'écrie-t-il.—Du vin! du vin! Appelez ma femme! appelez mon bouffon. Et voilà cet homme hideux qui se met à danser et à chanter comme un vil bateleur!

On annonce, entre deux vins, l'intendant du maître. Il arrive, et, déployant une large pancarte aux yeux éba-

his de ces misérables convives qui sont à peine les propriétaires de la tunique qui les couvre, il annonce à haute voix que le VII des calendes de juillet, dans le domaine de Cumes, sont nés à Trimalcion trente garçons et quarante filles; on a transporté dans ses greniers cinq cent mille boisseaux de froment; on a mis au joug cinq cents bœufs; l'esclave Mithridate a été crucifié (*in crucem actus est*) pour avoir blasphémé contre le génie de Trimalcion. Le même jour, Trimalcion encaissait dix millions de sesterces dont il lui serait impossible de faire emploi. Le même jour, son intendant achetait le jardin de Pompée. —Qu'est-ce à dire? s'écrie Trimalcion, vous avez acheté les jardins de Pompée, et sans mon ordre? Une autre fois, je vous laisserai vos acquisitions pour votre compte!» Puis c'étaient des affranchies violées et battues de verges, c'étaient toutes sortes de misères et d'infamies; c'était la vie entière du patricien romain, écrite à la façon de Juvénal. A quoi Trimalcion répond: Faites venir les danseurs de corde.

« On vit arriver un petit enfant; il grimpa sur les échelons d'une haute échelle; il passa à travers les flammes, portant une cruche avec les dents.—Pour moi, disait le maître, en fait de spectacles, je n'aime que les sauteurs et les combats de cailles. Un jour, j'eus la fantaisie d'acheter une troupe de comédiens; ils me jouèrent des comédies grecques et des comédies latines; mais parlez-moi des danseurs de corde. »

Ainsi Pétrone, en sa comédie au pur sel, n'oublie pas, dans toutes ces décadences et dans toutes ces misères, de

signaler la misère des arts, la décadence du goût, corruptions de l'esprit, qui tiennent à toutes les corruptions du cœur.

— Je vous prie, ô maître, reprend Trimalcion, s'adressant une seconde fois à l'avocat Mithridate, quel est le plus grand orateur de Cicéron ou de Publius? Cicéron, selon moi, est plus éloquent, mais Publius est plus moral. » On convint aussi d'une voix unanime « que le plus « grand des poëtes était Marcus de Thrace, et que le plus « noble métier après la médecine était la banque. » Ce n'est donc pas d'aujourd'hui seulement que le médecin passe avant le poëte, l'argent avant le talent, Publius avant Cicéron, Marcus de Thrace ou de Gascogne avant Virgile et La Fontaine.

En lisant avec nous ce terrible chapitre, une insulte à toutes les vertus, vous trouvez non sans effroi que toutes les profusions y sont prévues. C'est ainsi que ces élégantes et galantes profusions du roi Louis XIV, ces loteries des fêtes de Versailles, où mademoiselle de La Vallière et la reine étaient à coup sûr les mieux favorisées du hasard, mais où personne ne perdait, j'en suis fâché pour le roi Louis XIV, c'est Trimalcion qui les a inventées. Seulement, l'avare et très-opulent Trimalcion, même en leur distribuant ses tristes présents, se moquait de ses convives. Il donne à l'un *une corde de potence,* à l'autre des *raisins secs,* au troisième un croc et une pomme. Un des convives, moins patient que les autres, s'étant permis de murmurer, fut horriblement apostrophé par les autres parasites.

«—Voyez l'âne! Il se moque du patron! Si je lâchais sur « lui le superflu de ma boisson, il serait noyé sur l'heu- « re!» Et autres discours de la même urbanité. Malheur au parasite qui se révolte, au flatteur oublieux de flatter le maître! Il serait roué de coups par les autres convives. Juvénal nous raconte un de ces horribles festins où le triste client d'un sénateur, placé au bas bout de la table, mange en soupirant un pain dur, s'abreuve avec douleur d'un vin frelaté; il ne boit pas la *même eau* que le maître. Pétrone est plus terrible que Juvénal : à son convive insulté, Pétrone défend même la plainte. En vain ce pauvre diable s'écrierait qu'il est homme libre et qu'il a payé mille deniers la liberté de sa femme, pour qu'elle ne servît plus d'essuie-main à son maître (*ne quis sinu illius manus tergeret*). A la porte le misérable qui se plaint! à la porte! Un hôte si généreux! Que n'est-il aussi patient que l'avocat Agamemnon!

O comble inouï de profanation! Au milieu de ces cris, de ces hoquets, de ces tumultes, de ces vomissements, voici des rapsodes qui viennent déclamer des vers d'Homère. Pauvre Homère! chanté naguère avec tant d'enthousiasme par Horace : *Prœneste relegi!* Pauvre Homère, le maître de Virgile! l'*Iliade,* mère et sœur de l'*Énéide!* Faut-il donc qu'il joue un rôle en ces horribles débauches, le chaste vieillard! «A peine les rapsodes « eurent-ils commencé à réciter quelques-uns de ces « nobles vers que l'amphitryon, les arrêtant, leur de- « mande des vers latins, et des vers du poëte à la mode « encore, Marcus de Thrace!» L'instant d'après Marcus

que tout était mort dans l'Italie et que lui-même il allait mourir, qu'il pouvait bien fouler aux pieds cette illustre poussière et la jeter aux vents pour s'amuser à la voir emportée on ne sait où. Le festin de Trimalcion, c'est la dernière volupté de Rome effrontée.

Ici s'arrête enfin le dernier vers de Juvénal, la dernière épigramme obscène de Martial; ici le dernier baiser d'Ovide, le dernier feu de Properce, la dernière invention d'Apicius, le dernier soupir de Tibulle, la dernière énigme de Perse, la dernière déclamation de Suétone, le dernier rôle de Néron. Donc, donnez-vous tous la main, vous les maîtres, les poëtes, les corrupteurs, les chevaliers, les délateurs, les pontifes, les vestales, les prostituées et les tyrans de la ville éternelle, et dansez en rond autour de ce feu de joie où vous avez jeté vos dieux, vos lois, vos mœurs, vos familles, vos ancêtres, votre patrie et vos libertés.

Aussi bien, nous admirons avec quelle impitoyable prodigalité Pétrone amoncelle en cette oraison funèbre, la seule qui fût à la taille du cadavre romain, les voluptés sur les meurtres, les parfums sur les cadavres. Rome a surtout répété avec Messaline: «*Je suis fatiguée de voluptés, je n'en suis pas assouvie.*» Prêtez l'oreille, et, si vous osez, ouvrez les yeux, la fête commence. Au lever de ce fatal rideau, Trimalcion, porté dans sa litière par des sénateurs, se rend dans son palais de marbre et d'or, au son de la petite flûte qui donnait le ton à Cicéron quand l'orateur romain montait à la tribune contre Catilina, contre Verrès. Trimalcion, entouré d'enfants, de

jeunes gens et de vieillards, leur jette indistinctement une caresse, une insulte. On porte devant lui, non pas les images de ses ancêtres, mais un vase de nuit, dignes faisceaux d'un tel consul. Quand il passe, les portiers de son palais courbent la tête, les oiseaux parleurs, dans leurs cages d'or, crient : *Vive Trimalcion!* pies bavardes qui vont sur les brisées des parasites; un peuple de statues de marbre ou d'airain de Corinthe semble lui offrir : Jupiter sa foudre, Mercure son caducée, Vénus sa ceinture. La Fortune vide aux pieds de ce goinfre idiot sa corne d'abondance, et la Parque lui ménage une épaisse quenouille de soie et d'or.

Cependant s'étendent sur leurs lits de pourpre ses pâles convives; à la place d'honneur est vautré Trimalcion. Sa tête chauve pâlit sous un voile de pourpre; ses bras nus et livides sont chargés de bracelets et de camées; il se nettoie horriblement la bouche avec un cure-dent d'argent, et crache au nez de ses hôtes. Tous ces pauvres misérables, affamés et morts de soif, attendent longtemps que le maître leur permette enfin de manger et de boire. On leur sert d'abord une poule de bois et des pois chiches; ils attendent encore le premier service, et Trimalcion, qui joue aux dames, leur récite une élégie de sa façon. Tous ces convives réunis autour de cette table, affamés, sont là uniquement pour amuser le maître, et ne mangeront que s'il le permet.

Mais aussi quels convives! La fange et la boue de la société romaine. Parmi ces vils parasites brillent des affranchis, des usuriers, des fripons, des faussaires, des

patriciens, des poëtes, des comédiens, des avocats, des sénateurs, toute la bande abominable de Catilina ressuscité, qui n'a plus à redouter ni la hache ni les verges.

L'amphitryon, orateur, poëte, récite à ses convives une espèce de déclamation comme on en fait chez les rhéteurs d'Athènes; il prend pour texte les douze constellations du *surtout* qui décore la table. — Le *Bélier* voit naître les gens sans pudeur, les étudiants et les déclamateurs; le *Taureau*, les gens hargneux et les bouviers; la *Balance*, les bouchers et les parfumeurs; le *Scorpion*, les empoisonneurs et les meurtriers; les *Poissons*, les avocats et les rhéteurs. A ce compte, il n'y avait ici-bas que des voleurs et des faussaires...—Et les convives de battre des mains à l'esprit de leur hôte. Au même instant, d'horribles aboiements se font entendre; une meute de chiens dévorants accourt dans la salle du festin, précédant un énorme sanglier, porté par quatre estafiers. Le sanglier est ouvert, et de son flanc s'échappe une volée de cailles vivantes. Chacun regarde étonné, stupéfait, les mains tendues au ciel!

La conversation entre les convives était digne des discours et de la conduite du maître. Le maître un instant quitte la salle du banquet, et voilà ces pauvres opprimés qui jasent comme les cailles échappées du ventre du sanglier.

—Moi, dit l'un, j'aime à passer du lit à la table.—Moi, dit l'autre, j'ai le bain en horreur: l'eau ronge le corps. —Un troisième est inquiet de ce pauvre Chrysante, mort le matin même.—Laissez les morts en repos, dit un

quatrième; les pains d'un sou n'ont pas le poids. Oh! nous sommes des lâches! Si nous avions un peu de sang dans les veines, nous étranglerions nos édiles.—Bah! disait celui-ci, la famine... est-ce qu'on meurt de faim? Nous avons dans deux jours, des jeux publics et des gladiateurs, le riche Glycon fait dévorer par les lions son trésorier, qui lui a enlevé sa maîtresse.—Un autre convive, un pleurard comme l'usurier Alfius (*fœnerator Alfius*) d'Horace, célèbre les douceurs de la campagne : O la chaumière! ô le laitage! ô les œufs et les poulets! —Tel vante en son patois son petit Cicéron de dix ans, qui sait les quatre parties de l'oraison et qui fait déjà des vers. *Au reste, il a laissé le grec,* ajoute ce bon père; et ceci est l'histoire de bien des génies dans nos colléges, qui *laissent le grec* pour les vers. La conversation s'établit ainsi imprévoyante, imprudente, licencieuse, débauchée, entre tous ces parasites.

« Quand mon fils aura fait ses études, dit un homme « prévoyant, j'en ferai un avocat ou un barbier. Voilà « un véritable gagne-pain! » Dans les quatre ou cinq pages de cette conversation, Pétrone écrit une admirable, une terrible comédie.

Les convives en sont là de leurs discours et de leur appétit mal satisfait, lorsque revient Trimalcion :—Excusez-moi, dit-il, *mon ventre ne fait pas bien ses fonctions; venter mihi non respondet!* Il est impossible de jeter à des hommes réunis plus de mépris. Les meurt-de-faim répondent en saluant et buvant de plus belle. Cette fois, le festin recommence d'une façon sérieuse : trois cochons

blancs entrent dans la salle au son des instruments.— Lequel des trois voulez-vous manger? dit le maître; et pendant que le cuisinier les apprête tous les trois, Trimalcion apostrophant ses convives : —Dites-moi, maître Agamemnon, quel a été votre plaidoyer d'aujourd'hui? Moi aussi j'aurais pu être un habile avocat, je suis très-versé dans les belles-lettres; j'ai trois bibliothèques, une grecque et deux latines.—Mon plaidoyer, répond Agamemnon, a été celui-ci : Un pauvre plaidait contre un riche.—Mon ami, dit Trimalcion l'interrompant, *faites-moi l'amitié de me dire ce que c'est qu'un pauvre?*

La belle ironie! Elle pourrait servir à toute l'histoire de la Rome impériale; on écrirait, en guise d'épigraphe, en tête de cette longue suite de saturnales : *Le pauvre!...* On le retrouvera à dix-sept cents ans de distance, dans le *Don Juan* de Molière!

Vingt minutes après que le porc a été se faire cuire, on l'apporte sur la table.

Le porc est ouvert. Soudain, c'est comme une avalanche de boudins et de saucisses; et les convives d'applaudir de plus belle. En même temps, l'amphitryon fait parade de ses vases d'airain, de ses vases d'argent, de ses vases d'or. Un esclave laisse tomber un plat d'argent.— Balayez ce plat, s'écrie-t-il.—Du vin! du vin! Appelez ma femme! appelez mon bouffon. Et voilà cet homme hideux qui se met à danser et à chanter comme un vil bateleur!

On annonce, entre deux vins, l'intendant du maître. Il arrive, et, déployant une large pancarte aux yeux éba-

his de ces misérables convives qui sont à peine les propriétaires de la tunique qui les couvre, il annonce à haute voix que le VII des calendes de juillet, dans le domaine de Cumes, sont nés à Trimalcion trente garçons et quarante filles; on a transporté dans ses greniers cinq cent mille boisseaux de froment; on a mis au joug cinq cents bœufs; l'esclave Mithridate a été crucifié (*in crucem actus est*) pour avoir blasphémé contre le génie de Trimalcion. Le même jour, Trimalcion encaissait dix millions de sesterces dont il lui serait impossible de faire emploi. Le même jour, son intendant achetait le jardin de Pompée. —Qu'est-ce à dire? s'écrie Trimalcion, vous avez acheté les jardins de Pompée, et sans mon ordre? Une autre fois, je vous laisserai vos acquisitions pour votre compte!» Puis c'étaient des affranchies violées et battues de verges, c'étaient toutes sortes de misères et d'infamies; c'était la vie entière du patricien romain, écrite à la façon de Juvénal. A quoi Trimalcion répond: Faites venir les danseurs de corde.

« On vit arriver un petit enfant; il grimpa sur les échelons d'une haute échelle; il passa à travers les flammes, portant une cruche avec les dents.—Pour moi, disait le maître, en fait de spectacles, je n'aime que les sauteurs et les combats de cailles. Un jour, j'eus la fantaisie d'acheter une troupe de comédiens; ils me jouèrent des comédies grecques et des comédies latines; mais parlez-moi des danseurs de corde. »

Ainsi Pétrone, en sa comédie au pur sel, n'oublie pas, dans toutes ces décadences et dans toutes ces misères, de

signaler la misère des arts, la décadence du goût, corruptions de l'esprit, qui tiennent à toutes les corruptions du cœur.

— Je vous prie, ô maître, reprend Trimalcion, s'adressant une seconde fois à l'avocat Mithridate, quel est le plus grand orateur de Cicéron ou de Publius? Cicéron, selon moi, est plus éloquent, mais Publius est plus moral. » On convint aussi d'une voix unanime « que le plus « grand des poëtes était Marcus de Thrace, et que le plus « noble métier après la médecine était la banque. » Ce n'est donc pas d'aujourd'hui seulement que le médecin passe avant le poëte, l'argent avant le talent, Publius avant Cicéron, Marcus de Thrace ou de Gascogne avant Virgile et La Fontaine.

En lisant avec nous ce terrible chapitre, une insulte à toutes les vertus, vous trouvez non sans effroi que toutes les profusions y sont prévues. C'est ainsi que ces élégantes et galantes profusions du roi Louis XIV, ces loteries des fêtes de Versailles, où mademoiselle de La Vallière et la reine étaient à coup sûr les mieux favorisées du hasard, mais où personne ne perdait, j'en suis fâché pour le roi Louis XIV, c'est Trimalcion qui les a inventées. Seulement, l'avare et très-opulent Trimalcion, même en leur distribuant ses tristes présents, se moquait de ses convives. Il donne à l'un *une corde de potence,* à l'autre des *raisins secs,* au troisième un croc et une pomme. Un des convives, moins patient que les autres, s'étant permis de murmurer, fut horriblement apostrophé par les autres parasites.

«—Voyez l'âne! Il se moque du patron! Si je lâchais sur « lui le superflu de ma boisson, il serait noyé sur l'heu-« re! » Et autres discours de la même urbanité. Malheur au parasite qui se révolte, au flatteur oublieux de flatter le maître! Il serait roué de coups par les autres convives. Juvénal nous raconte un de ces horribles festins où le triste client d'un sénateur, placé au bas bout de la table, mange en soupirant un pain dur, s'abreuve avec douleur d'un vin frelaté; il ne boit pas la *même eau* que le maître. Pétrone est plus terrible que Juvénal : à son convive insulté, Pétrone défend même la plainte. En vain ce pauvre diable s'écrierait qu'il est homme libre et qu'il a payé mille deniers la liberté de sa femme, pour qu'elle ne servît plus d'essuie-main à son maître (*ne quis sinu illius manus tergeret*). A la porte le misérable qui se plaint! à la porte! Un hôte si généreux! Que n'est-il aussi patient que l'avocat Agamemnon!

O comble inouï de profanation! Au milieu de ces cris, de ces hoquets, de ces tumultes, de ces vomissements, voici des rapsodes qui viennent déclamer des vers d'Homère. Pauvre Homère! chanté naguère avec tant d'enthousiasme par Horace : *Prœneste relegi!* Pauvre Homère, le maître de Virgile! l'*Iliade,* mère et sœur de l'*Énéide!* Faut-il donc qu'il joue un rôle en ces horribles débauches, le chaste vieillard! « A peine les rapsodes « eurent-ils commencé à réciter quelques-uns de ces « nobles vers que l'amphitryon, les arrêtant, leur de-« mande des vers latins, et des vers du poëte à la mode « encore, Marcus de Thrace! » L'instant d'après Marcus

le poëte fut remplacé par un plus grand poëte : un veau bouilli qui avait un casque sur la tête. Et les convives mangèrent encore le veau, comme ils avaient *dévoré* les trois porcs!

Comme ils avaient encore la bouche mal essuyée, une immense couronne descendit alors du plafond entr'ouvert. Cette couronne portait des vases remplis de parfums.... en même temps, la table se couvrit de pâtisseries comme par enchantement; de tous ces gâteaux jaillissait au visage des convives une *liqueur nauséabonde*. Néanmoins les convives se lèvent et font leur prière : *Le ciel protége l'empereur, père de la liberté!*

Vous attendiez-vous à la prière en ce lieu, et à ce surnom de l'empereur : *père de la liberté?* Mais rassurez-vous, ce surnom est une ironie, cette prière est une raillerie. En effet, l'histoire ajoute : « On but ensuite *aux dieux propices!* Cerdon, Félicion et Lucrum, » des dieux imaginaires, vous le voyez, des dieux parodiés, des dieux à l'usage des athées pris de vin : Cerdon, c'est-à-dire le *gain;* Félicion, c'est-à-dire le *hasard;* Lucrum, c'est-à-dire le *vol,* les véritables dieux de cette horrible époque. Excellente plaisanterie de Pétrone; elle a paru si excellente à saint Augustin qu'il s'en est servi avec bonheur contre les *Gentils,* dans la *Cité de Dieu.*

Comme repos après tant d'allégresse, un des parasites du maître, un certain Nicéros, bouffon de son métier, raconte une histoire digne d'une telle assemblée. Il a été lié autrefois avec un loup-garou; il a connu un âne qui était sorcier. Le récit de Nicéros est interrompu par

un lustre qui tombe et qui couvre les convives de son huile bouillante. Le maître, cependant, s'amuse à caresser un gros chien de Laconie, en disant : *Nul* ANIMAL *ici ne m'aime plus que celui-là.*

Entre alors, au milieu de cette débauche, un terrible étranger, Habinnus, le fabricant d'urnes funéraires. Habinnus revient de l'enterrement et du festin; il porte le deuil, et il peut à peine se porter; il représente à ce banquet les momies égyptiennes. Cet ouvrier funèbre est couronné de roses; il mène à sa suite sa femme Scintilla. Scintilla et Fortunata, la femme de Trimalcion, tombent aussitôt dans les bras l'une de l'autre; elles admirent l'une et l'autre leur tunique couleur cerise, retroussée par une ceinture vert pâle, leurs *savatières* en torsades d'or et leurs petites mules brodées d'or.

—Que vous voilà belle, Scintilla! Acceptez mon collier de perles!—O Fortunata! parez-vous de mes bracelets! Et cependant Habinnus, le fabricant de tombeaux, jette sur un lit la femme de Trimalcion, *pour mieux voir sa jambe!* Ainsi, après avoir joué avec les vices, avec l'empereur, avec la liberté, avec Virgile, avec le vieil Homère, avec le passé et le présent de la République, avec l'honneur, les voilà maintenant, les misérables et les insensés, qui jouent avec leurs femmes et avec la mort!

Le dessert couronne dignement cette œuvre gastronomique et philosophique. On répand sur le plancher du safran et du vermillon; on apporte l'eau chaude; un esclave imite le chant du rossignol, un autre esclave entonne un chant de l'*Énéide;* le plaisant Habinnus

s'abandonne à sa triste gaieté et ne parle que de funérailles; Fortunata, à demi ivre, se livre à des danses obscènes; Scintilla, plus ivre encore, trouve à peine la force d'applaudir Fortunata.

En même temps, les esclaves, sur un geste du maître, et moins polis que les chiens du premier service, se précipitent dans la salle du festin, se couchent sur les lits des convives; que dis-je? ils se vautrent sur les convives et se repaissent de leurs restes, pendant que le hideux Trimalcion commande son tombeau à Habinnus. « Un vaste terrain planté d'arbres, des vases en marbre, des bas-reliefs et le portrait de ma petite chienne. » Et cette épitaphe à sa louange : « *Trimalcion, digne émule de Mécène; pieux, vaillant, fidèle, etc.; il n'a jamais assisté aux leçons de philosophie.* » A la voix plaintive de leur hôte occupé de ces suprêmes détails, les convives se lamentent, ils versent des larmes et jurent de ne pas lui survivre; les uns tombent sous la table, les autres s'endorment sur la table, les plus sobres accompagnent Trimalcion dans une autre salle, où l'orgie recommence de plus belle.

Mais, je vous prie, n'en demandez pas davantage : pour suffire à ces honteux récits, il faudrait avoir l'atticisme, l'élégance, la politesse, l'effronterie de Pétrone; il faut être épicurien comme lui, et comme lui un épicurien qui n'a plus rien à ménager, car tout à l'heure il va mourir.

Heureusement qu'à l'heure où s'accomplissait la dernière orgie romaine, Dieu, dans sa justice, remuait, du fond de leur barbarie, les Huns et les Vandales; il réveil-

lait, dans leur misère et leur assujettissement, quelques pauvres pêcheurs de Jérusalem; il disait aux Barbares: —Allez là-bas vous enivrer d'or, de vin, de sang, car les Romains ont accaparé tout l'or, tout le vin, tout le sang de l'univers! Il disait aux apôtres: —Allez là-bas, et dites à ceux que vous trouverez couchés sous le double joug de l'esclavage et de l'ivresse: Levez-vous, vous êtes libres!

Écoutons cependant, quand la fin du vieux monde est si proche, écoutons un poëte épouvanté de ces turpitudes! Il est plus éloquent encore que Pétrone; il est indigné comme Tacite, il écrit mieux que Juvénal:

LA DÉCADENCE DE ROME

La ville ressemblait à l'univers. C'était
Cette heure où l'on dirait que toute âme se tait,
Que tout astre s'éclipse et que le monde change.
Rome avait étendu sa pourpre sur la fange;
Où l'aigle avait plané rampait le scorpion.
Trimalcion foulait les os de Scipion.
Rome buvait, gaie, ivre et la face rougie,
Et l'odeur du tombeau sortait de cette orgie.
L'amour et le bonheur, tout était effrayant.
Lesbie, en se faisant coiffer, heureuse, ayant
Son Tibulle à ses pieds qui chantait leurs tendresses,
Si l'esclave persane arrangeait mal ses tresses,
Lui piquait les seins nus de son épingle d'or.
Le mal à travers l'homme avait pris son essor;
Toutes les passions sortaient de leurs orbites:
Les fils aux vieux parents faisaient des morts subites;

Les rhéteurs disputaient les tyrans aux bouffons;
La boue et l'or régnaient. Dans les cachots profonds
Les bourreaux s'accouplaient à des martyres mortes.
Rome horrible chantait. Parfois, devant ses portes,
Quelque Crassus, vainqueur d'esclaves et de rois,
Plantait le grand chemin de vaincus mis en croix,
Et quand Catulle, amant que notre extase écoute,
Errait avec Délie aux deux bords de la route,
Six mille arbres humains saignaient sur leurs amours.
  La gloire avait hanté Rome dans les grands jours;
Toute honte à présent était la bien-venue.
Messaline en riant se mettait toute nue,
Et sur le lit public, lascive, se couchait.
Epaphrodite avait un homme pour hochet,
Et brisait en jouant les marbres d'Épictète.
Femme grosse, vieillard débile, enfant qui tette,
Captifs, gladiateurs, chrétiens, étaient jetés
Aux bêtes, et, tremblants, blêmes, ensanglantés,
Fuyaient, et l'agonie effarée et vivante
Se tordait dans le cirque, abîme d'épouvante.
  Pendant que l'ours grondait et que les éléphants
Effroyables marchaient sur les petits enfants,
La vestale songeait dans sa chaise de marbre.
Par moment le trépas, comme le fruit d'un arbre,
Tombait du front pensif de la pâle beauté;
Le même éclair de meurtre et de férocité
Passait de l'œil du tigre au regard de la vierge.
Le monde était le bois, l'empire était l'auberge.
De noirs passants trouvaient le trône en leur chemin,
Entraient, donnaient un coup de dent au genre humain,
Puis s'en allaient. Néron venait après Tibère.
César foulait aux pieds le Hun, le Goth, l'Ibère,
Et l'empereur, pareil aux fleurs qui durent peu,
Le soir était charogne, à moins qu'il ne fût dieu.
Le porc Vitellius roulait aux gémonies.

Escalier des grandeurs et des ignominies,
Bagne effrayant des morts, pilori des néants,
Saignant, fumant, infect, ce charnier des géants
Semblait fait pour pourrir le squelette du monde.
Des torturés râlaient sur cette rampe immonde,
Juifs sans langue, poltrons sans poings, larrons sans yeux;
Ainsi que dans le cirque atroce et furieux,
L'agonie était là, hurlant sur chaque marche.
Le noir gouffre, cloaque au fond, ouvrait son arche
Où croulait Rome entière; et dans l'immense égout,
Quand le ciel juste avait foudroyé coup sur coup,
Parfois deux empereurs, chiffre du fatal nombre,
Se rencontraient, vivant encore, et, dans cette ombre
Où les chiens sur leurs os venaient mâcher leur chair,
Le César d'aujourd'hui heurtait celui d'hier.

Et maintenant, pour finir, inscrivons ce qu'il y a de plus vil au monde..... un poëte effronté qui célèbre lui-même en ses vers sa propre infamie... Écoutez les *Confessions de Martial.*

LES MÉMOIRES

DE MARTIAL

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

LES

MÉMOIRES DE MARTIAL

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

I

Je suis né à Bilbilis, en Espagne, sous le règne de Tibère, et je m'appelle M. Val. Martial, poëte favori des Romains. Cependant, quelle que soit ma renommée présente, j'espère qu'elle grandira dans la postérité. En effet, je me suis souvent demandé: Par que motif refuserait-on au poëte vivant la renommée et la gloire? et pourquoi donc tant d'injustice chez les contemporains d'un homme illustre?—C'est l'envie! Elle ne reconnaît que les talents qui ne sont plus. Par une vieille habitude, nous recherchons, de préférence aux constructions modernes, l'ombre dégradée des portiques de Pompée et le temple ruiné de Catullus. Rome lisait

encore les vers d'Ennius du vivant de Virgile; le siècle d'Homère faisait à peine l'aumône au sublime vieillard; Ménandre, l'honneur du théâtre, n'y rencontra que froideur et dédain; le charmant Ovide, de son vivant, ne fut reconnu un grand poëte que par Corinne, sa maîtresse. J'écris les mémoires de ma vie pour le jour où je n'aurai plus besoin de gloire. Ma gloire n'a que faire de se hâter.

C'est à vous que j'adresse cette histoire de ma vie, à vous, mes compatriotes, que la ville impériale de Bilbilis, entourée des eaux rapides du Xalon, a vus naître sur sa montagne escarpée. N'êtes-vous pas jaloux de la renommée de votre poëte? Songez-y, et soyez justes: votre renommée, votre illustration, c'est à moi que vous les devez. Mantoue est fière de Virgile, Appone de Tite-Live; Cordoue célèbre comme siens les deux Sénèque et Lucain, ce poëte unique; Vérone ne doit pas plus à Catulle que Bilbilis à Martial. Trente-quatre ans se sont écoulés depuis que sans moi vous offrez à Cérès vos rustiques gâteaux; hélas! je n'ai été que trop longtemps l'habitant de Rome la Superbe! L'Italie a changé la couleur de mes cheveux, non mon cœur. Préparez-moi cependant parmi vous une retraite agréable et favorable à la paresse: j'irai achever sur notre montagne chérie ce livre commencé dans la poussière de mon petit jardin.

La fière Bilbilis, ma ville natale, est célèbre par ses eaux et par les armes qu'elle fabrique. Le Caunus blanchi par les neiges, le Vaduvéron sacré, séparé des autres montagnes, les délicieux bosquets du charmant Botrode,

séjour chéri de l'heureuse Pomone, entourent Bilbilis. Voilà pourtant la fortunée patrie que j'abandonnai, à peine âgé de vingt-un ans! J'étais bien pauvre alors; et que de fois, sans asile et sans robe, j'ai maudit les imprévoyants parents qui m'ont fait étudier les lettres! Qu'avais-je besoin, pour vivre ainsi misérable, des grammairiens et des rhéteurs? A quoi me servait une plume inutile qui ne pouvait ni m'habiller ni me nourrir? Quand je vins à Rome, Néron vivait encore : il se servait à lui-même de comédien et de poëte. J'en étais réduit à flatter, non pas *César*, mais les subalternes de la cour impériale, qui me donnaient en revanche la robe et le souper. Je flattais, entre autres vicieux sans pudeur, un jeune débauché qui s'appelait Régulus. Ce Régulus avait eu le courage de passer, au grand galop de son cheval, sous un portique en ruine, et je célébrais sa valeur comme s'il eût été le véritable Régulus.

« Quel horrible forfait, m'écriai-je (pardonnez-moi, « j'étais à jeun!), ce portique a pensé commettre! il s'est « écroulé tout à coup au moment où venait de passer « Régulus!» Pour me payer mes vers, mon *héros* m'invitait à souper à la table de ses affranchis.

Un autre jour, je flattais le débauché Julius; je l'invitais (chose inutile) à jouir des plaisirs de la jeunesse : « Ils passent, ils s'envolent, tes beaux jours; saisis-les « de tes deux mains! » Julius m'envoyait par son esclave un bracelet dont ne voulait plus Stella, sa maîtresse. Quelquefois, mais sans avoir besoin de le flatter, j'allais passer quelques jours dans la maison d'un honnête ci-

toyen nommé Proculus. La route était belle, heureuse; je cheminais le long du temple de Castor, voisin de l'antique Vesta, la demeure de nos vierges; j'admirais la statue équestre de l'Empereur, véritable colosse de Rhodes; je passais entre le temple de Bacchus et celui de Cybèle; sur ces murs sont représentés en couleurs brillantes les prêtres du dieu du vin. Plus loin, à cent pas, s'élevait l'hospitalière maison de Proculus. Il y avait loin de cette maison au cirque de Flore, voisin de ma pauvre demeure. C'étaient là mes instants de bonheur.

Triste métier, la poésie! Flatter ceux qu'on méprise, insulter ceux qu'on redoute, haïr tout haut ou tout bas; tout cela pour mourir de faim! Parmi les neuf chastes sœurs, pas une, hélas! ne donne la richesse: Phébus est un pauvre glorieux, Bacchus n'a que du lierre à vous offrir, Minerve un peu de sagesse, l'Hélicon ses froides eaux, ses pâles fleurs, les lyres de ses déesses et des applaudissements stériles. Le Permesse, une ombre vaine comme la gloire. O malheur! ce poëte venu de si loin, tout rempli d'enthousiasme et d'amour, jeune, passionné, l'enfant de Pindare, l'élève d'Horace et d'Ovide, écho sonore de l'école athénienne, Martial de Bilbilis, la misère le reçoit aux portes de Rome, et la misère est son seul esclave! Martial meurt de faim, pendant que la vieille Lycoris gagne encore, à vendre ses baisers flétris, cent mille sesterces chaque année! Lucius Julius, un de mes patrons, me dit au sortir de table, à moi qui suis à jeun : — *Travaille, Martial! Faisons quelque chose de grand! Tu es un paresseux, Martial!*

Chose étrange! Entendre les heureux de ce bas monde parler ainsi! Au moins, mes maîtres, si vous voulez que votre esclave fasse une chose honorable, faites-lui des loisirs tels que Mécène en faisait jadis à ses amis Horace et Virgile; alors j'essayerai un poëme pour les siècles à venir. Les Virgiles ne manqueront pas, tant qu'il y aura des Mécènes; mais moi, déjà vieux, et pourtant célèbre, si je veux avoir le misérable morceau de pain que Gallus donne tous les trois jours à ses clients, il faut que je sorte de ma maison de bonne heure: la maison de Gallus est située au loin, de l'autre côté du Tibre, et je dois attendre son réveil. Mais moi, si je dîne chez Tulla, il se trouve que le vieux vin de Tulla est mêlé, pour moi, d'un vin détestable; falerne assassiné.—Si je dîne chez Cécilianus, ce bon hôte avale seul et sans m'en offrir un grand plat de champignons, et moi je mange, en retenant mes larmes, les restes de ses esclaves!—Si je vais saluer Bassa le matin, il me reçoit accroupi sur un vase d'or, l'indigne! Il lui en coûte plus cher pour vider son ventre, qu'il ne lui coûterait pour remplir le mien, pendant toute une année! —Décianus m'invite pour l'amuser, et il m'accouple avec Cécilius, un plat bouffon qui échange des allumettes contre des verres cassés, un avaleur de vipères, un marchand de pois bouillis!

A souper, chez lui, le riche Mancinus nous fait servir un tout petit cochon de lait dont on fait soixante parts; et pendant que nous arrachons ce pauvre rôti en parcelles inaperçues, notre hôte avale tranquillement de belles grappes de raisin, des pommes plus douces que le

miel, des grenades de Carthage, des olives du Picénum!

Métier de honte et de misère, la poésie! Oh! me disais-je en cachant ma douleur sous un air riant, si le ciel m'avait seulement donné une petite ferme où je pusse vivre, comme j'aurais vécu sans faste au sein de la médiocrité et de l'étude! Eût fait qui eût voulu le métier de courtisan, ce n'est pas moi qu'on eût vu, dès le matin, attendre en quelque antichambre glacée le lever du patron, et lui adresser humblement mon salut. Avec quelle joie j'aurais renvoyé à Flaccus sa misérable sportule de cent quadrans! — Mais non! tant de bonheur n'est pas fait pour Martial; et, ce soir même, il faut que j'aille tendre la main au vil Rufus!

Encore si j'étais né avec la souplesse du parasite! si j'avais l'effronterie de Silius! Silius se promenait fort tard sous le portique; son visage était triste, abattu, ses cheveux étaient en désordre; on eût dit qu'il avait perdu sa femme et ses deux enfants. Un plus grand malheur était arrivé à Silius; ce soir-là, Silius avait eu une journée malheureuse: il avait été le matin flatter Célinus au portique d'Europe, il avait traversé vingt fois l'enceinte des Comices, il avait parcouru tour à tour le temple d'Isis, le jardin de Pompée, les bois de Fortunatus, ceux de Faustus, ceux de Grillus pleins de ténèbres, ceux de Lupus ouverts aux vents de toutes parts; ainsi éreinté, affamé, altéré, ce malheureux Silius, ce soir-là, était forcé... de dîner chez lui!

Horrible vie! et si je tentais de quitter les sénateurs, mes patrons, pour des tables plus modestes, toute mai-

son m'était fermée. J'allais dîner chez Maxime ; il avait été dîner chez Tigellin; j'allais saluer Paulus; Paulus lui-même était en train d'accompagner Pesthumus. J'étais le parasite d'un parasite, le valet d'un valet. Quelle fatigue! répondre à chaque instant à ces riches, quoi qu'ils fassent et quoi qu'ils disent : *C'est parfait! c'est admirable!* suivre à pied la litière de Rufus couvert d'une toge plus blanche que la neige, et soi-même être en guenilles! Demander à Caïus un emprunt de mille sesterces, et n'en recevoir qu'un bon conseil! Menacé d'un procès, inviter à dîner Cécilianus, le juge, pour se le rendre favorable, à peine toucher aux mets qu'on lui sert, et lui voir entasser dans sa serviette filets de porc, barbeau, brochet, pâtisseries excellentes, pour envoyer tout le dîner dans sa maison, sans penser au malheureux plaideur qui l'a invité! Posséder un ami qui vous répète à tout bout de champ : *Tout est commun entre nous*, et, misère! être à peu près nu, pendant que votre ami est vêtu de pourpre! Occuper un tabouret de bois, pendant que votre ami est étendu sur l'ivoire! Manger dans la terre, pendant qu'il mange dans le vermeil!

En plein hiver, ne pas obtenir de l'ami, votre égal, un de ses vieux manteaux. Dans cette Rome opulente, le poëte est plus malheureux que le dernier des esclaves; il n'a pas une baignoire, un livre à lire, un ami à aimer, une maîtresse, un serviteur, un auditeur! Ainsi vivait ce misérable et célèbre Martial!

Ne vous étonnez donc pas si la colère devint bientôt pour moi une seconde muse. Je n'étais pas né méchant

et railleur; j'étais fait pour chanter le vin, l'amour, les dieux, les héros, pour être l'ornement des fêtes romaines; la misère a fait de moi un satirique, un cynique, un poëte sans honte, un diseur de riens.

J'ai pénétré de vive force dans toutes les maisons qui m'étaient fermées; j'ai su les histoires les plus secrètes des hommes et des femmes, et je les ai mises en vers, afin d'être le fléau de ceux qui n'avaient pas voulu de moi pour leur flatteur. J'ai écrit ainsi, au jour le jour, la chronique scandaleuse de la belle société de mon temps; j'en ai raconté à fond les vices, les débauches, les adultères cachés; il ne s'est pas dit un bon mot dans la ville de Rome dont je n'aie fait sur-le-champ mon profit; j'ai été l'écho bruyant et goguenard de la conversation journalière. C'est ainsi que pas un nom de quelque valeur ne manque dans mes vers. Je n'épargne personne!

M'ont-ils donc épargné, ont-ils eu pitié de moi, ces favoris de la fortune? Grâce à moi, cette petite histoire de la grande société romaine est aussi immortelle que les hauts faits du premier César racontés par lui-même; j'ai découvert que Gellius pleurait son père en public, mais seulement en public; que Daulus, avant d'être médecin, avait porté les morts; que la coquette Lesbie ne fermait jamais sa porte, même quand elle devrait le plus la fermer; que Névia trompait en riant son cher mari Rufus; qu'Églé n'avait plus de dents, Lycoris plus de cheveux; que Corbianus était le fils d'un esclave; que Scazon, le philosophe, n'était pas si sévère que son habit. Moi, j'ai dit le premier, dans un vers facile à retenir :

« Afra a cinquante ans; Ammianus n'est que le fils de « sa mère; Attalus, le célèbre avocat, était un misérable « joueur de flûte; Paullus ne fait pas ses vers; Galla fait « son visage; Philinis est chauve, rousse et borgne; « Phœbus a les jambes crochues; Pennilus est un mal « peigné; Codrus à l'air si riche, oui le riche Codrus a « mis en gage son amour pour souper ce soir; Lalagé « a cassé son miroir ce matin pour une boucle mal « attachée; l'autre jour Posthumus a été frappé au vi« sage, mais devinez par qui frappé? Par Cécilius! « Sauffinus est un faux riche, il est obligé de louer ses « esclaves à Faventinus; Gaurus boit comme Caton, « il fait de mauvais vers comme Cicéron, il a des indi« gestions comme Antoine, il est gourmand comme Api« cius; il n'est cependant ni Caton, Cicéron, Marc-An« toine, Apicius. »

Quand j'eus ainsi remplacé la louange par la satire, je m'aperçus que ma tâche était bien facile : cette société romaine, usée jusqu'à l'échine, est aussi pleine de vices que de ridicule. Il y avait un savetier qui donnait au peuple des combats de gladiateurs; je perçai le savetier de mon alène poétique; Ligurinus, à sa propre table, nous récitait ses petits vers : je mis à l'index les petits vers de Ligurinus; Gellia se couvrait de parfums : je soufflai sur les parfums de Gellia, et j'en démontrai l'infection. On disait, de toutes parts, que Cotilus était un jeune homme bien élevé : « Pourquoi bien élevé? m'é« criai-je : parce que sa chevelure est bouclée? parce « qu'il s'en va fredonnant des chansons égyptiennes?

« parce qu'il passe sa vie à causer avec les femmes? ou « qu'il s'écrit à lui-même des lettres-d'amour? Par Jupi- « ter! Livius Gargilianus est un homme aussi bien élevé « que Cotilus: il s'épile le visage et le menton.

« — Mais silence! entendez-vous Rufus s'emporter « contre son cuisinier? Rufus est à table avec ses hôtes : « il prétend que le lièvre n'est pas cuit à point, et de- « mande des verges. Rufus est plus content de dépecer « son cuisinier que son lièvre. »

Quels succès j'obtins alors! Rome entière répétait mes épigrammes; non-seulement Rome, la province; même chez les barbares, à Vienne, par exemple, dans les Gaules, on savait les vers de Martial.

Encouragé dans cette œuvre cruelle de chaque jour, je semais les épigrammes d'une main libérale : — « Thaïs « ne sait rien refuser. Rougis, Thaïs, qui n'as jamais dit « *non!*—Cécilianus, tu me prends pour un sot : j'ai re- « fusé de te prêter cent sesterces, et tu veux m'emprun- « ter mes vases d'argent!—Tu veux, Paulus, que je fasse « des vers contre Lycisca : oui, mais je ne veux pas jeter « Lycisca dans tes bras!—Silius se fatigue à nier Dieu : « voilà un homme bien heureux et bien essoufflé! — « Philinis ne pleure que d'un œil. Je le crois bien : Phili- « nis est borgne.—L'avocat Posthumus sort de chez lui, « chargé de dossiers, avec la gravité de Cicéron ou de « Brutus. Il n'y a qu'un petit malheur : l'avocat Posthu- « mus ne sait pas lire.—Pontilianus, tu ne rends ja- « mais les saluts qu'on te donne : je te donne le dernier « adieu, Pontilianus!—Il ne s'agit ni de violence, ni de

« meurtres, ni de prison, ni de Mithridate, ni de Car-
« thage, ni de Sylla, ni de Marius : il s'agit, Posthumus,
« de mes trois chevreaux; parle donc de mes trois che-
« vreaux!—Bien portant hier, Andragoras est mort ce
« matin: il avait vu en songe le médecin Hermocrate.
«—Un inconnu me regardait dans la rue d'un air étonné :
« Serais-tu, me dit-il, cet ingénieux Martial, notre esprit
« courant de chaque jour? Pourquoi donc portes-tu
« un si mauvais manteau? Hélas! répondis-je, c'est
« que je suis un bon poëte. »

Ainsi j'ai vécu sous Galba, sous Othon, sous Vitellius, sous Vespasien, empereurs d'un jour. Quatre empereurs en dix mois! et je n'eus même pas le temps de les flatter. J'ai vécu sous Néron, le plus méchant des hommes, à qui Rome doit ses plus beaux thermes, et je n'ai pas flatté Néron! Mais quand Domitien fut le maître, j'étais plus pauvre que jamais : ma dernière toge était usée, ma dernière sportule était dévorée, mon crédit était épuisé, je ne pouvais plus entrer même chez le barbier qui m'écorchait chaque matin; pas un ami, pas de foyer domestique, pas un esclave pour me servir, rien d'un homme libre; j'étais le plus pauvre des poëtes qui se traînaient le matin et le soir dans l'antichambre des grands. Ce fut alors que je m'adressai à l'empereur Domitien : il fallait vivre. Tant pis pour les grands de Rome, qui ont poussé leur poëte à cette extrémité!

Dans cette aimable Italie, il n'y avait pas un morceau de terre, pas un toit, pas un arbre, pas une robe pour le poëte. Quelle misère! On est aimé de la foule, applaudi

de tous les beaux esprits, recherché des femmes; on vit familièrement avec les plus grands, les plus puissants, les plus riches! Dans des palais de marbre, on ne voit que vases d'or, riches statues, tableaux des grands maîtres, ivoires, airains, marbres précieux, robes de pourpre, esclaves empressés; et cependant la faim, le froid, un manteau troué, et sous ces haillons sourire encore, flatter encore, ou bien aiguiser la joyeuse épigramme qui doit faire rire une cour avare!... Tel était l'heureux destin de votre pauvre ami Martial.

Nous avons donc beaucoup loué Domitien, non pas moi, mais ma pauvreté. Domitien a payé mes louanges en tyran avare qui comprend très-bien que ce ne sont pas les poëtes qu'il lui faudrait acheter, mais les historiens, et que les historiens ne se vendent pas. Mes douze premiers livres d'épigrammes sont tachés du nom de Domitien. C'est en vain que j'ai voulu louer le tyran en honnête homme: il y a de certaines louanges qui ne peuvent pas être honnêtes. Pour me punir, la Muse, qui est juste, m'abandonna toutes les fois que je parlai de cet empereur digne de Néron; et moi, je le dis à ma gloire, malgré toute mon imagination et toute ma facilité à écrire en vers sur un sujet donné, j'ai toujours été un mauvais poëte et un maladroit quand j'ai flatté l'empereur Domitien. J'ai fait des vers sur l'amphithéâtre qu'il a bâti, et je n'ai rien trouvé de mieux que de comparer cet amphithéâtre aux pyramides d'Égypte; j'ai raconté que de tous les coins de l'univers les barbares arrivaient pour saluer ce terrible César.

J'ai flatté les manies du tyran. Par ses ordres, des femmes descendaient dans l'arène pour s'entre-déchirer; j'ai célébré le courage de la Vénus aux griffes terribles; ses bourreaux jetaient aux ours des malheureux que les ours dévoraient vivants; j'ai trouvé que ces supplices, toujours renouvelés, représentaient à merveille le supplice de Prométhée, et j'ai dit à ce sujet mille affreuses gentillesses. Un autre jour, c'était un rhinocéros qui faisait ses premiers débuts dans le Cirque : j'ai applaudi le rhinocéros impérial. L'ours eut son tour : j'ai chanté l'ours, pris dans la glu comme un habitant de l'air. Une lionne, percée d'un javelot, jette un petit dans l'arène : à ce propos, j'ai comparé César à Lucine; à trois fois je suis revenu sur l'histoire de cet enfantement. Je n'ai pas oublié l'éléphant qui adorait César à genoux : « Crois-« moi, disais-je à Domitien, l'éléphant comprend tout « comme nous ta divinité. »

Voilà comme je cherchais à chaque instant à couvrir mes malheureux éloges, par quelque allégorie qui les fît paraître moins directs. Je mettais à profit la moindre anecdote du Cirque : — Le tigre privé qui redevient féroce à l'aspect d'un lion; — le taureau abattu sous l'éléphant; — ces deux gladiateurs qui mouraient l'un et l'autre par l'ordre de César : j'ai dit Priscus et Varus forcés par Domitien de revenir au combat, jusqu'à ce que tous les deux fussent ensevelis dans le même triomphe. — Enfin, pour comble de lâcheté, j'ai loué César d'avoir payé les délateurs : « O Romains! m'écriai-je, *comptez « votre vie parmi les bienfaits du prince!* »

Malheureux que j'étais! Et comme il recevait toutes mes lâchetés, cet homme! A peine il avait pour mes tremblantes et modestes poésies un sourire; et moi, plus lâche encore, je lui demandais pardon de l'avoir flatté : « *Pardonne à mes vers, César : celui qui s'em-* « *presse pour te plaire ne mérite pas ta disgrâce!* »

Pour me payer toutes ces hontes, l'Empereur me donna, non loin de Rome, une méchante maison de campagne que personne ne voulait acheter, et quelques sapins trop jeunes pour en attendre un peu d'ombre en été, ou de feu en hiver. La maison, mal bâtie, était hors d'état de supporter les pluies et l'humidité du ciel : elle nageait au milieu des eaux que répandait l'hiver. Stella le sénateur eut pitié de ma misère, et m'envoya des tuiles pour mettre à l'abri le présent de l'empereur.

En retour, et quand le printemps fut venu, j'envoyai à Stella des oiseaux de basse-cour, des œufs de poules et de canes, des figues de Chio dorées par un doux soleil, un jeune chevreau et sa mère plaintive, des olives trop sensibles au froid, un chou blanchi par la neige, et des vers où je lui disais : « N'allez pas croire, « Stella, que tous ces biens me viennent de ma maison « de campagne : mes champs ne portent rien que moi- « même; je n'ai pas d'autre récolte que celle que j'a- « chète au marché. » Et véritablement, dans cette maison de César, le nuage me couvrait en hiver, la poussière aride en été. En vain je demandai à l'Empereur de m'accorder un filet d'eau, pour arroser les quatre sapins qui composaient mon domaine; mes vers étaient touchants,

ma prière fut inutile. Je lui demandais un peu d'eau, il me donna moins que cela : il me nomma tribun honoraire, chevalier honoraire, père de famille honoraire. Les honneurs ne lui coûtaient rien à donner. A tous ces honneurs, j'aurais préféré une robe neuve.

Ce même hiver, sans Parthénius, qui m'envoya une robe de laine, j'aurais été tout nu par la ville. Chère et belle robe! plus blanche que l'ivoire, plus souple que l'aile du cygne, plus fine que les tapisseries de Babylone! Je l'embrassais avec reconnaissance, je lui disais merci du fond de l'âme. Jamais un amant n'eut plus d'amour pour sa maîtresse, que moi pour ma robe si chaude et si blanche. Hélas! je me souviens encore de mon désespoir quand, après deux ans de service, malgré tous mes ménagements, cette belle robe fut usée. Je chantai ma peine aux échos d'alentour : «La voilà cette « robe que j'ai si souvent chantée! Autrefois elle re- « haussait ma qualité de chevalier quand sa laine bril- « lait de tout son lustre, quand elle était digne encore « de Parthénius, mon bienfaiteur. Maintenant elle est « usée à ce point, et si froide, que le dernier mendiant « l'appellerait une robe de neige. Ce n'est plus la toge « de Parthénius: ce n'est plus, hélas! que la toge du « malheureux poëte Martial. »

Quelle vie de privations! Un toit qui fait eau de toutes parts! un jardin sans fruits et sans ombrages! Une main tendue à tous les mépris et à tous les méprisés de Rome! Saluer Paulus l'usurier, qui demeure aux Esquilies, et, après avoir péniblement franchi la plaine de Suburra,

entendre le portier s'écrier : *Mon maître est absent!* Attendre avec l'impatience d'un mendiant les Saturnales, époque de fêtes et de largesses, et recevoir pour tout cadeau, de l'opulent Antoine, une douzaine de tablettes, sept cure-dents, une éponge, une nappe, un gobelet, un demi-boisseau de fèves, un panier d'olives de Picénum, une bouteille de lait de Latamia, de petites prunes de Syrie et des figues blanches de Damas, le tout valant bien trente sesterces, et porté magnifiquement par trente Syriens de haute stature! Bien plus, ne rien recevoir de Sextus, mon vieil ami, parce que l'an passé, à pareil jour, je n'ai pas été assez riche pour lui rendre l'équivalent de son manteau d'étoffe grossière!

Écrire en tremblant à Régulus ces trois vers : « Je n'ai « pas une obole; je n'ai plus d'autre ressource, Régulus, « que de vendre les présents que j'ai reçus de vous; les « voulez-vous acheter? » Cinq jours après, tant c'est une triste chose, la misère! j'écrivais à Cérellius : « Tu ne m'as « rien donné pour le petit cadeau que je t'ai fait, et pour- « tant déjà se sont écoulés cinq jours des kalendes. Je n'ai « pas même reçu de toi un scrupule d'argent, pas même « un pot de thon d'Antibes! Trompes-en d'autres par de « fausses paroles! » La rougeur me monte au front à ces souvenirs.

Dans mes bons jours, quand j'avais une toge à demi neuve, et de quoi vivre pour un mois, j'étais le plus heureux des hommes, car il fallait bien peu pour vivre à ce célèbre et redouté Martial. Je quittais Rome, où le temps va si vite : alors j'avais un peu de bonheur; alors

plus de clients le matin, plus d'avocats à midi, plus de vers à lire ; à la fin j'étais mon maître.

Au point du jour j'adressais ma prière à mes dieux domestiques, je me promenais dans mon petit enclos, je lisais les vers de Virgile, ou bien j'invoquais Apollon pour mon propre compte... Après quoi je frottais mes membres d'une huile bienfaisante et me livrais à quelque exercice du corps, le cœur gai, sans songer à l'argent. Le soir venu, pendant que ma petite lampe jetait sur mes livres une douce clarté, j'écrivais lentement sous l'inspiration des muses de la nuit. Là, j'étais véritablement mon maître, je redevenais un homme, osant chanter la liberté romaine, mon vieil amour ; je célébrais tous les grands hommes de la République, le vieux Caton, le vieux Brutus, tous les héros de cette Rome qui n'était plus ; j'écrivais à Juvénal, le maître de la satire romaine, et je lui envoyais les pâles fleurs de mon jardin ; parfois aussi, tout à l'amour, je célébrais les belles et jeunes femmes qui avaient daigné sourire à ma poésie ; ou bien, tout à l'amitié, je me reposais de mon métier de parasite, et, chose incroyable ! j'invitais mes amis à dîner :

« Si vous êtes condamnés à dîner chez vous, venez jeû-
« ner avec votre ami Martial. Vous ne manquerez guère
« chez moi, vous les joyeux convives, ni de laitues com-
« munes de Cappadoce, ni de poireaux à l'odeur forte ; on
« vous servira le thon caché sous des œufs coupés par tran-
« ches, un chou vert bien tendre et cueilli le matin même
« du boudin sur une saucisse, blanche comme la neige,

« des fèves au lard. Pour le second service, vous aurez « des raisins secs, des poires de Syrie, des châtaignes de « Naples, et même des grives rôties à petit feu. Le vin « sera bon à force d'en boire. On pourra aussi vous offrir « des olives et des pois chauds. Modeste repas, mais heu- « reux, car il n'y aura avec nous ni contrainte, ni es- « claves, ni parasites, ni flatteurs.

« Venez ! vous n'aurez pas à supporter les insolences « et les petits vers du maître de la maison ; de lascives « Espagnoles ne viendront point, à la fin du repas, vous « fatiguer de leurs danses obscènes. Venez, amis, ma « belle Claudia vous précède aux sons de la flûte de Con- « dylus ; elle sera la reine du festin ! »

C'étaient là mes plaisirs. Hélas ! dieux tout-puissants ! je n'aurais pas demandé d'autre vie à bon marché ; j'étais un homme heureux et un poëte indépendant. Un patrimoine héréditaire, un champ qui nourrit son maître, une vie assurée, point de procès, point de clients, un esprit tranquille, le repos, la santé, la prudence, des amis qui sont nos égaux, des repas sans faste, des nuits sans soucis, une couche à la fois chaste et charmante, un sommeil qui dure autant que la nuit, attendre la mort sans la désirer ni la craindre, voilà le bonheur.

Je raconterai plus tard la seconde partie de ma vie poétique, à l'heure où Domitien fut mort.—Maintenant, holà ! c'est assez. Holà ! mon livre ! nous voici parvenus au bas de la page ; déjà le lecteur s'impatiente et se lasse ; le copiste lui-même en dit autant.

II

Avant de vous raconter cette partie de ma vie, je sais que j'ai à me justifier de trois années d'une paresse opiniâtre, et d'autant plus que maintenant je n'ai même pas le droit d'accuser les bruits, les tumultes et les frivoles occupations de Rome. Comment donc me justifier de n'avoir été qu'un oisif dans cette complète solitude de la province, où l'étude est la seule ressource de mon esprit, la seule consolation de mon cœur? Hélas! dans cette heureuse retraite je cherche en vain les oreilles délicates que je trouvais à Rome: il me semble que je parle à des barbares. En effet, s'il y a dans mes livres quelque peu de cette délicatesse ingénieuse qui distingue les grands poëtes, je le dois à mes auditeurs. O Rome ingrate! et que je regrette, où es-tu? Où sont ton esprit si vif, ton jugement si fin, ton goût parfait? ces bibliothèques, ces théâtres, ces réunions d'heureux oisifs où l'on ne sent de l'étude que les plaisirs? Vive la pauvreté servie ainsi par toutes ces intelligences d'élite! Vive le génie favorisé par de tels auditeurs! Dans cette province reculée où je suis riche et considéré de tous, heureux près d'une belle femme que j'aime, possesseur d'une maison et de beaux jardins, entouré d'une bibliothèque de chefs-d'œuvre, je me prends à regretter parfois mes misères à Rome et ma solitude à Rome, mes folles amours à Rome, ma vie honteuse de parasite et de flatteur, mais à Rome.

Hélas! que j'ai pitié souvent de mon abondance présente! et que cette fortune me pèse, entouré comme je suis de cette servitude de province et de toutes les jalousies mesquines de mon municipe! Hélas! loin de Rome point de génie! Rome, déesse des nations et du monde, Rome que rien n'égale, dont rien n'approche, tu seras mon dernier amour! Rome, où le pauvre ne peut ni penser ni dormir, tu seras toujours le regret du riche Martial! Que de fois, quand j'étais perdu dans ce tourbillon de plaisirs, de pensées et d'affaires, ai-je maudit ce grand bruit sans cesse et sans fin qui se faisait à mon esprit, à mes oreilles! Comment (m'écriais-je) faire de la poésie avec les maîtres d'école le matin, les boulangers la nuit, les batteurs d'or tout le jour? Ici un changeur fait sonner sur son comptoir les pièces marquées au coin de Néron; là un batteur de chanvre brise à coups de fléau le lin que nous fournit l'Espagne; plus loin, le prêtre de Bellone, ivre de fureur, se heurte contre le Juif, instruit par son père à mendier.

Qui voudrait compter à Rome les heures perdues pour le sommeil vous dirait combien de mains agitent les bassins de cuivre qui détachent les astres du ciel. Et pourtant, ô Rome bruyante, et cruelle, sans pitié pour les poëtes, ton poëte Martial, à qui tu refusais du pain et une toge, ne peut s'empêcher de te pleurer. Depuis trois ans qu'il a quitté sa misère poétique pour la fortune, il n'a pas osé invoquer une seule fois cette muse souriante et déguenillée qui ne lui faisait jamais faute en sa maison sans toit et sans ombrage. Recevez donc ce nouveau

livre de mes ***souvenirs*** comme il a été écrit et pensé, c'est-à-dire style et pensée de la province, livre romain, non pas seulement écrit en Espagne, mais, j'en ai peur, un livre espagnol.

Les temps sont bien changés pour mon esprit : autrefois j'envoyais mes livres de Rome chez les autres peuples, maintenant je les envoie des bords du Tage à Rome. Et cependant, va mon livre, et malgré la distance qui te sépare de la ville, tu ne passeras pas pour un nouveau venu, pour un étranger dans la cité de Romulus, où tu comptes déjà tant de frères. Va, tu as le droit de cité romaine; frappe hardiment au palais neuf, où leur temple vient d'être rendu au chœur sacré des Muses; ou bien gagne d'un pied léger le quartier de Suburra. Là s'élève le riche palais d'un consul, mon ami, l'éloquent Stella, qui couronne ses pénates du laurier poétique, et plonge ses lèvres dans l'eau limpide de Castalie. Protégé par Stella, le peuple, les sénateurs, les chevaliers te liront sans peine. Puissent-ils, comme autrefois, dès les premières lignes, s'écrier : *Vivat! Voilà un livre de Martial!*

Où en étais-je resté à la première partie de cette autobiographie qu'on pourrait appeler (mais tant de hardiesse n'est pas faite pour nous) *les Commentaires de Martial?* A coup sûr, en quelque endroit que j'en sois resté, je suis resté à quelque humiliation, à quelques misères. Même, à présent que j'y pense, je ne vous ai raconté que la moindre part de mes souffrances.

Qu'ai-je fait? quelles imperceptibles misères vous

ai-je racontées? Il s'agissait bien, ma foi! de l'avarice de Tulla, empoisonnant d'un vin frelaté le vin pur de la Campanie; des quatre dents de la vieille Elia, qui m'en crachait deux au visage; de l'ivrognerie de Sextilianus dans les cabarets les plus diffamés, des plagiats de Fidentinus, de la maîtresse de Régulus, du petit chien de Mummia, de Fescennina *la buveuse*, du ventre affamé de Nomencianus, de la voix d'Églé, rauque, tant qu'Églé fut jeune et belle, et qui est redevenue douce et flûtée! Non, non, ce n'est pas là toute ma vie; il est impossible que tout l'esprit et tout le cœur que les dieux m'avaient donnés se soient usés à ces petits commérages, l'amusement des riches et des sénateurs de Rome. Non certes, Martial le poëte, qui admirait avec passion Horace et Virgile, qui se prosternait devant le génie de Lucain, tué par Néron, qui fut l'ami du grave satirique Juvénal, Martial n'a pu perdre ainsi son génie à creuser un grand trou parmi les roseaux pour proclamer les oreilles du roi Midas. Patience! ah! patience! et, laissant de côté mes commencements misérables, laissez-moi vous signaler quelques belles poésies sans fiel.

N'ai-je pas fait de beaux vers sur Aria et Pœtus, grand courage conjugal qui échappe à la tyrannie par la mort? N'ai-je pas chargé Marc-Antoine d'une exécration bien méritée, lui qui avait permis le meurtre de Cicéron? N'ai-je pas eu de douces larmes pour les fils de Pompée, ce héros dispersé dans tout l'univers? Qui mieux que moi a loué Quintilien, le suprême modérateur de la fougueuse jeunesse, la gloire de la toge romaine? Qui donc

a révélé le charmant esprit de Cassius Rufus? Pas une gloire sincère que je n'aie dignement célébrée: le premier j'ai loué Perse de sa sobriété, en reconnaissant que j'avais contre ma gloire le grand nombre de mes vers.

Lorsque Othon l'empereur se perça de son épée pour terminer la guerre civile, j'oubliai sa vie pour ne célébrer que sa mort, aussi belle et plus utile que la mort de César...; j'ai chanté Maximus Césonius, l'ami de l'éloquent Sénèque. Il osa braver la fureur d'un despote insensé. Dans un distique devenu célèbre, j'ai proclamé Salluste, et bien peu m'ont démenti, *le premier parmi les historiens de Rome*. Silius Italicus, d'une vie si modeste, le disciple de Cicéron et de Virgile, homme du barreau et du mont Sacré, a sa place dans mes vers. Pas un grand n'est oublié dans ma louange; la pâle envie n'a point approché de mon cœur; tous mes contemporains qui ont eu du génie ou de la vertu, je les salue avec respect : Rabirius l'architecte, Céler le préteur, Silius le consul, Nerva l'orateur, Catinus honneur de la science, Agathinus le vaillant soldat, Marcellinus vainqueur des Gètes. Jamais je n'ai manqué d'envoyer à Pline le jeune mes livres d'épigrammes. « Reçois mes vers, lui disais-« je. Ils ne sont ni assez savants ni assez graves pour toi; « mais je fais des vœux pour qu'ils tombent en tes mains « à l'heure où, délivré de ces travaux qu'attendent les « siècles, s'allume pour toi la lampe des festins, à « l'heure où la rose couronne tous les fronts, où les « cheveux se couvrent de parfums, où Caton lui-même

« sentait le besoin d'un vin pur.—J'ai célébré Varus au tombeau, Apollinaris dans sa retraite, sur le doux rivage de Formies. Heureuse retraite, qui n'a pas son égale à Tibur, à Tusculum, à Préneste!

Il y avait à Rome un charmant poëte féminin, Sulpicia, poete chaste et malin, à qui j'ai rendu grand hommage. Cette charmante femme, loin de sacrifier aux muses modernes, pleines de sang et de terreurs, enseignait les jeux badins, les belles amours. Je l'ai surnommée *l'Égérie de la poésie,* et le nom lui en est resté. J'ai composé l'épitaphe du comédien Paris, les délices de Rome, la fine plaisanterie venue des bords du Nil, l'art et la grâce, la folie et la volupté, l'honneur et les regrets du théâtre italien.

Ainsi donc, on ne peut pas dire : *Le jaloux Martial! l'envieux Martial!* Même on ne peut pas dire : *Le méchant Martial!* Parce que j'ai été un des maîtres de l'épigramme, et stigmatisé tant que j'ai pu les envieux et les méchants, parce que j'ai jeté à pleines mains le ridicule autour de moi, que j'ai subi la faim et le froid, parce que j'ai vécu dans l'abandon, que j'ai été un parasite à la table des grands, ce n'est pas à dire que je n'aie pas aimé, que je n'aie pas été aimé dans ma vie; au contraire, les plus charmants poëtes de cet âge et les plus populaires, Ovide et Tibulle, n'ont pas eu plus d'amis célèbres et plus de belles maîtresses que Martial. L'esprit est une grande puissance: il sert aux hommes de beauté, de jeunesse, de fortune; il remplace la naissance, il remplace toutes choses.

Donc je fus recherché dans les meilleures maisons; je fus l'ami des plus illustres familles; les plus jolies femmes de Rome ont tenu à honneur de courber leur front poli sous le tendre baiser de Martial. A quoi servirait donc la poésie, si elle n'apportait qu'humiliation sans fin, misères sans remèdes, isolement sans espérance? Je n'en finirais pas, si je voulais dire ceux et celles qui m'ont aimé. Parmi ces dernières, tendres cœurs qui ont eu pitié de moi, il en est que je ne puis nommer.

Les dieux me préservent de l'exil d'Ovide! Mais ceux que j'ai aimés, je dirai leur nom; je les ai mis dans mes vers afin que dans mes vers il y eût place pour l'amitié, aussi bien que pour la gloire. J'ai eu pour ami Vinatius, mon esclave; et, comme il était près de mourir, je l'ai affranchi, lui donnant ainsi la liberté, le plus grand don que je pouvais lui faire. J'ai été l'ami de Faustinus, et je n'ai envié ni sa maison de Baies, située dans cette vallée profonde où mugissent les taureaux indomptés, ni son jardin d'une facile culture, ni ses vieux arbres, impénétrable abri contre le soleil. J'ai préféré Posthumus aux Pisons, descendants des amis d'Horace; il était pauvre alors, et je partageais avec lui ce *pauvre rien* du pauvre Codrus dont il est parlé dans les satires de Juvénal. Depuis ce temps, Posthumus a fait sa fortune; aussitôt il oublia notre amitié.

Je lui écrivis alors : « Mon cher Posthumus, tu étais « pauvre et simple chevalier, à mes yeux tu valais « un consul. Avec toi j'ai passé trente hivers; nous « n'avions qu'un lit, que nous partagions ensemble. A

« présent, au faîte des honneurs, riche, heureux, tu es « riche, honoré, heureux tout seul. Quand tu seras re- « devenu pauvre, tu me retrouveras ton ami! »

J'ai beaucoup aimé Colinus, l'aimable esprit, qui méritait le chêne du Capitole; à Lucius, mon compatriote des bords du Tage :

« Ami Lucius, mon frère, laissons, disais-je, aux poëtes « grecs le soin de chanter Thèbes ou Mycène; nous, en- « fants de l'Ibérie, ne reculons pas devant les noms « rustiques de notre terre natale! Parlons de Bilbilis « remplie de fer, de Platea, fournaise ardente, du « Xalon où se trempent les armes des guerriers; de « Tudela et de Rixamare, qu'embellissent la musique et « les danses; de Cuartidi la gourmande et la dansante; « de Pelvère, touffu bosquet de roses; de Rigas, où nos « aïeux avaient un théâtre dont nous n'avons que les « ruines; de Silas, du lac de Turgente, de Petusia, « des ondes pures de Véronina, et du bocage sacré où « croissent les yeuses du Baradon, que le voyageur le « plus paresseux traverse à pied comme une prome- « nade; enfin de la plaine recourbée de Mulinena, que « Manlius féconde avec ses taureaux vigoureux. »

C'était un ingénieux tour de force: insinuer ces noms barbares dans l'oreille attique des Romains!

Ce Martial si méchant, que de fois il a suivi en pleurant le deuil de ses amis! (Hélas! tout le monde les a oubliés, excepté lui.) J'ai consolé, autant que des vers partis du cœur peuvent consoler, cette grande dame romaine, Nigérina, qui fit par ses vertus l'oraison fu-

nèbre de son mari. Je n'ai pas laissé passer un seul jour sans visiter mon cousin Jules Martial :

« Que ne puis-je aussi jouir en paix du reste de mes « jours, disposer de mes loisirs, et me servir de la vie « en homme sage et libre ! Nous irons vivre, toi et moi, « loin des antichambres, loin des grands, des procès, « mais non pas loin de Rome. Les promenades, la con- « versation, la lecture, le Champ-de-Mars, le Portique, « les eaux limpides, les thermes, voilà les lieux, les tra- « vaux qui nous plairaient ! Mais hélas ! quel mortel « peut vivre pour soi et pour ses amis ? Nos beaux jours « s'enfuient, inutilement prodigués ; jours perdus que « le Temps nous compte. »

J'ai bien aimé aussi une jeune femme, Julia, créature plus douce que le dernier chant du cygne, plus tendre que les agneaux du Galèse, plus blanche que les perles de la mer Érythrée. Les femmes qui habitent les bords du Rhin n'ont pas une plus longue chevelure ; elle avait l'haleine suave des roses de Pœstum ; de sa peau s'exhalaient les vapeurs du safran qu'une main brûlante a froissé. Elle est morte ; et, pendant que son mari comptait les deux cent mille sesterces dont il héritait, je m'écriais : « Plus d'amour, plus de joie et plus de fêtes, « plus de bonheur pour toi, Martial ! »

Que j'en ai vus mourir ainsi, les plus beaux et les plus belles ! Saloninus, ombre irréprochable ; Claudius, l'affranchi de Mélior, les regrets de Rome entière, enseveli sur la voie Flaminia, esprit vif, pudeur innocente, rare beauté ; le jeune Eutichus, misérablement noyé dans le

lac Lucrin, ou plutôt emporté par les naïades amoureuses.

Rome entière a pleuré dans mes vers le petit Urbillus; il lui fallait encore trois mois pour avoir trois ans. J'ai eu pour voisin un vieillard nommé Titulus, il m'eût fait son héritier si j'eusse voulu me faire son complaisant et son flatteur; mais, loin de là, je lui disais: « Il en est « temps, crois-moi, misérable Titulus, jouis de la vie! « Quoi donc! la mort approche et tu fais encore de l'am« bition! courtisan assidu, il n'y a pas de seuil que tu ne « fatigues! » Titulus mourut assassiné par des voleurs, et je ne fus pas son héritier.

Que j'étais fier de la grâce et de la beauté de Liber! « Jeune homme, lui disais-je, parfume ta brillante che« velure avec l'anémone d'Assyrie, charge ton front de « guirlandes de fleurs, que le vieux falerne remplisse « ta coupe de cristal! » Quand Stella donna au peuple ces jeux magnifiques dont le peuple, tout ingrat et tout frivole qu'il est, se souvient encore, j'entonnai les honneurs de Stella. L'éloquent Salominus ayant placé dans sa bibliothèque mon portrait entre le portrait d'Ovide et celui de Gallus, je lui envoyai deux vers où je disais, ce que je pense, que l'amitié vaut mieux que la gloire. Interrogez Pistor: il vous dira toute la modération honnête et calme de mes vœux: « O Pistor! laissons aux « pauvres riches ces amas d'esclaves, ces charrues sans « nombre, ces lits surchargés de résonnantes lames « d'or; qu'on nous donne à nous un vase de cristal tou« jours plein d'une liqueur généreuse, et prenne qui

« voudra tout le reste! » Un jour, Priscus me demandait quel est le meilleur des repas : « Celui, lui répondis-je, « où vous trouvez un ami et pas un joueur de flûte. » Un autre jour, c'était Mamurra qui me consultait sur ses lectures. Le bon jeune homme n'aimait à lire que les vers sanglants, le meurtre et le poison lui plaisaient avant toutes choses; c'était de son âge; Œdipe, Thyeste, Scylla, tels étaient ses héros, telles étaient ses héroïnes: « Allons, lui « dis-je, laisse là ces fables. Que te fait l'enlèvement d'Hy-« las? que veux-tu tirer du sommeil d'Endymion et de la « chute d'Icare? Nous sommes au temps des études sé-« rieuses : renonce aux fables frivoles et lis les histoires. »

Notez-le bien : si cette époque de décadence se manifeste à l'avenir, ce sera surtout par l'histoire; les poëtes qui auront joué comme j'ai fait avec les révolutions qui passent et les monuments qui tombent, la postérité les traitera mal. Fou que j'étais! le conseil que je donnais à Mamurra, pourquoi donc ne l'ai-je pas suivi?

Ont encore été mes amis..., mes amis dévoués et dont je suis fier, Antonius Primus, le noble vieillard. A sa quinzième olympiade, il vivait encore pour la vertu. Il me donna son portrait, entouré de roses et de violettes, quand il était dans la force de l'âge. Quel chef-d'œuvre c'eût été là, si le peintre avait pu représenter les qualités du cœur aussi bien que la beauté du visage! Frontinius, l'heureux propriétaire de cette villa d'Anxur, bâtie sur la mer; Restitutus l'avocat, le défenseur des misérables, le père de l'orphelin, le vengeur des vierges déshonorées; Flaccus encore... Mais j'ai renoncé à un ami dont

j'ai vu la femme avaler chez moi, à elle seule, six tasses de saumure, deux tranches de thon, un petit lézard d'eau, six harengs servis sur un plat rouge, et du vin à l'avenant. Chrestillus... Mais celui-là aimait trop les vieux mots du vieux langage, dont Salluste lui-même, malgré son génie, a trop usé.

Parmi les belles Romaines, Italiennes de Rome ou barbares de nos provinces, il en est que j'ai bien aimées! Telesitha, par exemple, la danseuse de Cadix, habile à peindre la volupté au bruit des castagnettes de la Bétique; Lesbie, impudente autant que jolie; Lycoris, avare autant que la Cynnara d'Horace, et aussi désintéressée envers moi que Cynnara le fut pour Horace; Claudicis, née sur les côtes de la Bretagne; mais elle avait toute l'âme des filles du Latium.—En même temps, que de beauté dans sa personne! (Les femmes d'Italie la prenaient pour une Romaine, les femmes de l'Attique pour une Athénienne.) Cerellia, morte dans les flots de Bauli à Baies; Gellia la courtisane, beauté qui descendait des vieux Brutus, ô honte!—Voilà, dites-vous, bien des amours, Martial! Mais Ovide, Horace, Tibulle, Catulle ont fait ainsi. Qui ne sait les noms charmants de leurs amours? L'amour est la vie et la gloire du poëte!

Quand j'étais jeune, je voulais que ma maîtresse eût vingt ans, de belles dents, un frais sourire, de longs cheveux; qu'elle fût parée, et je renvoyais à Flaccus sa chanteuse Livie qu'il m'avait adressée, avec ce petit billet: « Je ne veux pas, Flaccus, d'une maîtresse « efflanquée, à qui mes bagues pourraient servir de

« bracelets, qui me poignarde de ses genoux, et dont « l'échine est dentelée comme une scie. Je ne veux pas « davantage d'une maîtresse qui pèserait un millier : « j'aime la chair, non la graisse. »

Maintenant que j'ai parlé de mes amitiés et de mes amours, me sera-t-il permis de parler aussi de mes ouvrages? Je sais que j'ai bien à les défendre : ils ont été attaqués en même temps par de très-honnêtes gens et par les plus vils des hommes; les Zoïles de mon temps ne m'ont pas laissé de relâche, tant ils avaient le désir de voir leurs noms fangeux écrits dans mes vers. J'ai refusé de répondre aux Zoïles, je dois répondre aux honnêtes gens. Les reproches que me font ceux-là sont de plusieurs sortes, mais ils ne sont pas sans réplique. Les uns trouvent mes vers trop libres; on ne peut pas, disent-ils, les lire dans une école. Il est vrai que mes vers ne sont pas faits pour les écoles; ce sont des vers enjoués, qui pour plaire ont besoin d'une pointe un peu grivoise. D'autres se récrient que souvent mon vers mord jusqu'au sang et fait une blessure cruelle ; mais qui dit *épigramme* ne dit pas une fade louange. L'épigramme est déjà bien assez difficile à écrire sans lui ôter sa méchanceté piquante.

Dans mon esprit, je mets le faiseur d'épigrammes bien avant le faiseur de tragédies : celui qui écrit une tragédie a toute liberté d'expliquer son œuvre à l'aide du prologue ou du récit; il faut que l'épigramme agisse en peu de mots, souvent un trait suffit; la tragédie aime l'enflure et les manteaux extravagants; l'épigramme est simple et nue; la foule admire les illustres tragé-

dies, mais elle sait par cœur les bonnes épigrammes.

Quelques-uns me reprochent d'être un badin et de ne jamais écrire des choses sérieuses; mais, si je préfère aux choses sérieuses celles qui amusent, c'est ta faute, ami lecteur, toi qui lis et qui chantes mes vers dans toutes les rues de la ville. Ah ! tu ne sais pas ce qu'elle me coûte cette popularité misérable ! Si j'avais voulu me poser comme le défenseur de tous les opprimés dans le temple du dieu qui tient la faux et le tonnerre, si j'avais voulu vendre mon éloquence et mon esprit aux accusés tremblants, mes celliers seraient remplis de vin d'Espagne, ma toge serait brodée en or. Un pauvre homme qui fait des livres ne peut attendre au plus, pour son salaire, qu'une place à quelque bonne table. Laissons donc aboyer les détracteurs, chiens enragés qui me déchirent de leurs morsures et dont le nom doit mourir.

Ils attaquent vers par vers, comme s'il s'agissait du poëme de Lucain, des bagatelles qui ont eu le bonheur de plaire aux plus éloquents orateurs du barreau, de petits livres que Silius place avec honneur dans sa bibliothèque, des vers que citent Régulus et Sierra ! D'autres critiques plus indulgents m'ont reproché mes épigrammes en vers hexamètres : j'avoue qu'une épigramme à tant de pieds est un peu lente... On est libre de ne pas lire mes vers hexamètres. Plus d'une fois, sensible aux encouragements de ceux qui me disaient : *Travaille, Martial ! accomplis des poëmes de longue haleine, Martial !* j'ai voulu m'élever dans une autre sphère; mais bientôt ma muse céleste, secouant autour de moi les parfums

enivrants de sa chevelure, me disait d'une voix qui chante :

— Ingrat ! peux-tu bien renoncer à notre charmant badinage ! Où trouver un meilleur emploi de nos loisirs ? Quoi, tu voudrais échanger le brodequin contre le cothurne, ou bien chanter la guerre et ses fureurs en vers ronflants, pour qu'un pédant enroué fasse de toi la haine des petites filles et la terreur des petits garçons obligés d'apprendre tes poëmes par cœur ! Abandonne ces tristes labeurs à ces écrivains tristes et sobres qui passent leurs nuits à la clarté douteuse de la lampe. Pour toi, continue de répandre dans tes écrits les grâces du sel romain ; reste à loisir le peintre fidèle des mœurs de ton siècle. Qu'importe que tes chants s'échappent d'un simple chalumeau, si le chalumeau vaut les trompettes ?

Oui, la Muse a raison : restons le poëte des jeunes gens fougueux, des belles femmes galantes, des esprits rieurs, des élégants de Rome ; flattons tour à tour la beauté et la jeunesse, et narguons les censeurs ! D'ailleurs, mes différents livres d'épigrammes ne se ressemblent guère : ce n'est pas seulement aux oisifs de la ville, aux oreilles inoccupées que s'adressent mes écrits ; ils sont lus aussi par l'austère centurion que Mars réunit sous les drapeaux au milieu des glaces de la Gétie ; les Bretons récitent mes vers ; j'en ai fait que la femme de Caton et les austères Sabines pourraient lire sans rougir. Mon vers est tour à tour enjoué et sévère, triste et rieur, plein de joie, barbouillé de lie, plein d'amour, parfumé comme Cosmus, folâtre avec les garçons, amoureux avec les jeunes filles, chantant Numa et célébrant les saturnales.

Mais, croyez-le, ce ne sont pas mes mœurs que je consigne dans ces livres.

Par Jupiter et par Bacchus! j'ai écrit aussi pour nos bons bourgeois, gens peu difficiles, qui aiment avant tout le gros rire et qui sont prêts à tout pardonner à ce prix. La poésie de Lampsaque les égaye, et dans ma main résonne l'airain qui retentit aux champs tartessiens. Combien de fois, et malgré vous, mes censeurs, vous sentirez l'aiguillon de l'amour, fussiez-vous Curius et Fabricius! Quant à Lucrèce... Mais Lucrèce a rougi parce que Brutus était présent. Va-t'en, Brutus! Lucrèce me lira.

Mais c'est assez répondre à cette canaille déchaînée contre Martial. J'ai été toute ma vie entouré d'aboyeurs, de plagiaires; c'était mon lot de faiseur d'épigrammes, et je ne m'en plains pas : quiconque est l'agresseur, on l'attaque; seulement, il est malheureux que celui-là qui bataille avec esprit et courage soit traité lâchement, et sans esprit, dans l'ombre. J'ai eu des ennemis qui colportaient, en me les attribuant, des propos de valet, d'ignobles méchancetés, des turpitudes dignes de la bouche d'un baladin, et autres infamies dont un courtier de pots cassés ne donnerait pas une allumette. Affreuses intrigues qui sont retombées sur leurs tristes auteurs! Non, Rome n'a pas ajouté foi à ces calomnies dirigées contre son poëte. Le ciel préserve mes livres d'un succès si odieux! Mes livres font leur chemin au grand jour, sur les blanches ailes de la renommée!

Pourquoi donc me donnerais-je tant de peines pour

une mauvaise réputation, quand il suffirait de mon silence pour me faire remarquer?

De mes ouvrages, je ne parlerai plus. Le premier livre de mes épigrammes est tout entier consacré à des flatteries dont j'ai honte. Le second livre est enjoué et sans trop de malice. Le troisième livre, écrit dans les Gaules, a rapporté à Rome je ne sais quelle rudesse qui n'a pas déplu dans les palais de ces maîtres du monde. Dans le quatrième livre se lit cette invocation à Domitien que je voudrais effacer de mon sang. Le cinquième livre est le plus chaste de tous; je l'ai dédié aux jeunes filles, aux jeunes garçons, aux chastes matrones. Le sixième livre (je recommençais à redevenir un homme libre) est adressé à mon ami le plus cher, à Jules Martial. Le septième livre est tout entier consacré à des vengeances personnelles. Attaqué, il fallait me défendre; la renommée est un combat.

Mais j'ai déjà regret à tant de peines que je me suis données pour flageller des ennemis inconnus qui ne sont plus. Le huitième livre appartient encore à Domitien. Il fallait bien lui payer, hélas! par ma honte, cette maison sans eau, sans fruits et sans ombrages que m'avait donnée son avarice. Le livre neuvième est écrit avec un soin bien rare pour un improvisateur comme je suis. Le livre dixième, au contraire, a été dicté avec une précipitation sans exemple, et j'ai été obligé de l'écrire plusieurs fois. Quand parut le onzième livre, il eut d'abord peu de retentissement, car il vit le jour au moment où Rome entière était partagée entre deux coureurs de chars, Scarus et Incitatus. Le livre douzième a été rêvé au milieu des

tièdes félicités et du pesant ennui de la province, heureux et malheureux à la fois de ma position présente, étonné et regrettant d'être riche, appelant, mais en vain, les grâces, l'esprit, l'intelligence qui m'entouraient dans mes beaux jours de poésie et de misère.

Il y a encore dans mes œuvres plusieurs poésies, bien différentes de ton et d'allûre. En un mot, on dirait volontiers de mes vers ce qu'on pourrait dire des vers de tous les poëtes qui ont beaucoup écrit : quelques-uns sont de nulle valeur, un grand nombre est médiocre; mais aussi quelques-uns sont excellents. Tel est, ami lecteur, ce Martial dont le nom s'est répandu parmi le peuple et chez les nations étrangères, grâce à des hendécasyllabes où la malice abonde sans dégénérer (rarement du moins) en licence. Si ma gloire te fait envie, hélas! rappelle-toi que je suis riche, que je suis marié, et que j'habite loin de Rome, au fond d'une ville de province.

III

Cher Sextus, c'est à toi que j'adresse ce quatrième livre de mes *Mémoires*, qui sera aussi le dernier. Pendant que tu bats en tous sens le bruyant quartier de Suburra; pendant que, trempé de sueur, sans autre vent pour te rafraîchir que celui de ta robe, tu cours de palais en palais jusqu'au sommet de la montagne où Diane a son temple;

pendant que tu vas et viens, sans prendre haleine, du grand au petit Célius, moi enfin, après tant d'années, j'ai revu ma patrie; Bilbilis m'a reçu et m'a fait campagnard, Bilbilis, orgueilleuse de son or, de son fer. Ici je cultive sans trop de peine le Botrode et Platée, noms barbares donnés aux champs celtibériens; je dors d'un admirable sommeil, qui souvent se prolonge au delà de la troisième heure, et je compense avec usure les veilles de trente années. La toge est inconnue ici, mais chaque matin un esclave attentif m'apporte l'habit préparé la veille. A peine levé, je trouve un bon feu qui me salue de sa flamme brillante, heureux foyer que ma fermière entoure d'un rempart odorant de marmites bien garnies. De jeunes serviteurs s'empressent autour de moi, tout le jour. A midi, je vais me promener dans mes jardins. Ce bois épais, ces fontaines jaillissantes, ces épaisses treilles où la vigne entretient un frais ombrage, ce ruisseau, ces vertes prairies, ces rosiers chargés de fleurs, aussi beaux que les rosiers de Pœstum qui fleurissent deux fois l'année, ces légumes qui verdissent en janvier sans redouter le vent de bise, ces rivières où nage emprisonnée l'anguille domestique, cette blanche tour habitée par de blanches colombes, tels sont les dons de Marcella, ma femme; l'empire où je vis, où je règne, je le tiens de Marcella. Vienne Nausicaa m'offrir sa main et les jardins d'Alcinoüs, je répondrai : *J'aime mieux Marcella et ses jardins.*

Quelle fortune inexpliquable! vas-tu dire, cher Sextus. Je vois d'ici ton étonnement : est-ce bien là ce Martial, cet abandonné dont tu gourmandais la paresse! Chaque

matin, à Rome, quand toi, sénateur, tu avais fait tes soixante visites, tu me retrouvais encore au lit, moi pauvre et paresseux chevalier, et tu me grondais parce que dès le point du jour je ne m'étais pas mis en quête de salutations et de baisers. Tu proposais l'exemple de ton ambition à ma paresse; entre nous, quelle différence, Sextus! Tu prenais toutes ces peines pour placer un nom nouveau dans nos fastes consulaires, pour gouverner la Numidie ou la Cappadoce; eh! moi, je te prie, à quoi bon me lever de si bonne heure? Que m'en serait-il revenu? Quand ma sandale brisée me laissait, pied nu, au milieu de la rue, quand un orage soudain m'inondait d'un torrent de pluie, en vain aurais-je appelé à mon aide; je n'avais pas un esclave pour me changer d'habit. Pourquoi donc me serais-je donné toutes les peines que tu te donnais toi-même? Nos peines auraient été les mêmes, nos chances n'étaient pas égales : tu courais après une province, et moi tout au plus après un souper. Notre but n'était pas le même, nos chances n'étaient pas les mêmes. Je t'ai donc laissé courir d'un pas leste après la fortune, et je l'ai attendue en dormant.

Comment donc cette fortune m'est arrivée, je vais te le dire. Je dînais un jour chez le riche Macer; tu sais bien, ce même Macer qui, à force de donner des anneaux aux jeunes filles finira par n'avoir plus d'anneaux. Ce Macer est un antiquaire entêté de toutes sortes de curiosités puériles auxquelles je préfère, à te parler vrai, les vases de terre fabriqués à Sagonte. Cet impitoyable bavard entend assez bien l'ordonnance d'un dîner; mais, pendant

qu'il vous raconte l'antiquité de sa vaisselle d'argent, son vin a le temps de s'éventer.—Ces gobelets, vous dit-il, ont figuré sur la table de Laomédon. Le terrible Rhésus se battit pour cette coupe avec les Lapithes; même elle fut échancrée dans le combat.—Ces vases passent pour avoir appartenu au vieux Nestor, à telle enseigne que la colombe qui sert d'anse est usée par le pouce du roi de Pylos. Voici la tasse que le fils d'Éacus remplissait pour ses amis. Dans cette patère, la belle Didon porta la santé de Bytias quand elle donna à souper au héros phrygien.—Ainsi il parlait; puis, quand vous aviez admiré ces vieilles ciselures, le maudit antiquaire vous faisait boire, dans la coupe du vieux Priam, un vin jeune comme Astyanax.

Ce jour-là, après le dîner, notre amphitryon recevait belle et nombreuse compagnie; et, pour amuser ses hôtes, fatigués de curiosités douteuses, il leur avait promis Martial : « Vous aurez Martial; Martial vous dira des vers! « Martial improvisera des distiques sur des sujets donnés! » O honte et misère poétique! En effet, nous nous levons de table. A l'heure dite arrivent en litière tous les grands noms de Rome, et quelques belles Romaines vieilles ou jeunes, mais au regard intelligent et plein de bienveillance. Tu sais que j'excelle à ces joutes de l'esprit où le hasard, cette dixième muse, remplace les neuf sœurs; futiles et scintillantes lueurs dont les hommes graves s'amusent comme les enfants s'amusent de leurs hochets. Ce soir-là j'étais encore plus disposé à bien faire qu'à l'ordinaire : j'étais si pauvre! ma maison tombait en ruine, ma toge était usée, mon foyer était sans feu, ma

lampe sans huile, et l'huissier me menaçait pour le surlendemain. Je me dis donc à moi-même :—C'est à présent qu'il te faut être gai, enjoué, railleur, bon plaisant, mon pauvre Martial!—En effet, notre homme, me prenant par la main, et me présentant à cette belle compagnie :— « Voilà, dit-il, notre Martial! Proposez-lui les difficultés les plus difficiles : son vers et son esprit vous attendent de pied ferme ! »—On commença donc ce supplice cruel qui consiste à tirailler la poésie d'un honnête homme en tous les sens, comme on fait d'une aune de laine pour voir si le tissu est solide et si l'étoffe ne se déchire pas?

Aussitôt chacun me donna son mot au hasard, afin que par moi, ce mot fût agréablement enfermé dans un distique. Un gourmand s'écriait : *Le poivre!* et je répondais : « Veux-tu manger à point un gras bec-figue? Saupoudre-« le de poivre. »

Un autre s'écriait : *La fève!* Je répondais à celui-là :— « Si la fève, avec sa cosse pâle, écume pour toi dans un « pot de terre rouge, homme heureux, tu peux mépriser « l'invitation des riches ! » Disant ces mots, je soupirais.

Un vieux sénateur que tu connais bien, l'avare Scévola, fendant la foule :

— Çà, me dit-il, Martial, les kalendes de janvier s'approchent : bientôt chevaliers et sénateurs vont se parer de la robe des festins; l'esclave lui-même s'apprête à remuer son cornet et ses dés sans craindre que l'édile le fasse plonger dans l'eau froide; bientôt va venir l'heure des présents. Je te prie, Martial, de me faire des vers pour chacun des cadeaux que j'ai à faire, afin que ton vers

rehausse quelque peu la valeur de ces bagatelles! —Oui, c'est ainsi que me parlait cet avare Scévola; en souriant de pitié, je lui demandai ce qu'il voulait donner?

— Mais, reprit-il, peu de chose; par exemple, des tablettes de citronnier, des tablettes à cinq feuilles, des tablettes d'ivoire, des tablettes de parchemin, des tablettes vitelliennes, du grand papier, du papier à lettres, des coffrets de bois, des osselets, un cornet, des noix, une écritoire, des échecs, des cure-dents, des cure-oreilles, une aiguille d'or, un peigne, un savon, une ombrelle, un poignard, une petite hache, un carton, une lampe de nuit, une chandelle, une bougie, un chandelier de bois, un ballon, une perruque, une brosse à bains, un fouet, de la poudre pour les dents, une lanterne de corne ou de vessie, une flûte, des sandales, un fichu, une pie, un perroquet, un corbeau, un rossignol, des férules, un balai; que sais-je encore? tout ce qui se donne en présent dans ces jours maudits consacrés aux présents. Fais-moi des inscriptions pour toutes ces bagatelles peu coûteuses, et tu en seras bien récompensé!

Victime et témoin de l'insolence de cet homme, je fus près de me révolter et de me montrer enfin un homme, un chevalier, un poëte; mais la misère me courba encore la face contre terre. Je pris donc les tablettes qu'on me présentait, et sur autant de feuilles séparées j'écrivis des inscriptions en vers. Les vers valaient mieux que les objets ridicules qu'ils annonçaient. Si tu savais, mon ami, combien j'étais malheureux quand je prostituais ainsi ma poésie, et quel horrible métier c'était là!

De grâce! épargne les reproches : tu ne saurais dire sur ces bagatelles plus que je n'en dis moi-même. J'improvisai donc toutes sortes de vers : « Sur des tablettes à « cinq feuilles sont décernés les honneurs suprêmes. — « Ces tablettes à trois feuilles t'annoncent la visite de ta « maîtresse.—Les tablettes de parchemin enduites de « cire te servent à corriger tes vers.—Les tablettes vitel« liennes t'annoncent chez tes amours.—Dans un pot de « cette terre, Fronton, le maître de Marc-Aurèle, buvait « son eau.— Ton esclave peut briser sans craindre le « fouet ces coupes de Sagonte.—Memphis t'envoie cette « robe de chambre brodée. »

Quand j'eus achevé ce travail, je fus accueilli par un murmure flatteur de l'assemblée.—Très-bien dit! s'écria Scévola; Martial, voilà des vers qui feront passer mes présents. Je t'enverrai avant peu une demi-livre de poivre.

— Vous aviez, lui dis-je, l'habitude de me donner chaque année une livre d'argent : je n'achète pas si cher une demi-livre de poivre.

A cette réponse, Scévola sortit en rougissant de colère, et toute l'assemblée battit des mains à Martial.

Alors l'honnête Cimber, s'approchant de moi :

—Vous vous êtes surpassé ce soir, mon ami Martial! Acceptez ce petit cachet, qui représente le jeune esclave de Brutus.

Je mis l'anneau à mon doigt, et je dis à Cimber :

— Acceptez en revanche ce distique ; je l'ai fait hier pour votre tableau d'Héro et Léandre :

« L'audacieux Léandre, poussé par l'amour, s'écriait « au milieu des flots :—Flots orageux, ne m'engloutissez « qu'à mon retour ! »

— Que pensez-vous, me dit le savant Cotta, du *Moucheron* de Virgile ?

— C'est un éclat de rire après l'*Arma virumque*, lui répondis-je.

— Et le poëme des *Grenouilles* d'Homère ?

— C'est une excuse pour Martial.

J'entendis Cotta qui murmurait en souriant : — Aussi habile à parler sérieusement qu'ingénieux à dire des riens !

Je te raconte ainsi tous les moindres détails de cette soirée, parce que cette soirée fut la dernière heure de mes lâchetés poétiques. J'allais être enfin affranchi de cette horrible lutte contre la misère ; j'allais enfin redevenir un homme libre grâce à cette dernière heure de ma prostitution poétique. O bonheur ! dans cette foule de gens oisifs et de belles femmes, qui faisaient de mon esprit un délassement futile, il y en avait une qui put à peine contenir ses larmes en me voyant exécuter ainsi, le sourire à la bouche et le désespoir dans le cœur, ces horribles tours de force. Par un bonheur incroyable, cette belle femme de tant de pitié était ma compatriote, une brune Espagnole à l'âme brûlante, née comme moi sur les rives sauvages du Xalon. Mais qui se serait douté, à la voir si calme et si tendre, que c'était là une Espagnole ? Il y avait dans toute sa personne quelque chose de si exquis, de si délicat, de si reposé ! à entendre la perfection de cette

langue romaine qu'elle parlait dans toute sa pureté, Rome l'eût saluée comme une patricienne; elle n'avait son égale ni au milieu du quartier de Suburra, ni près du mont Capitolin, qui sont les plus beaux quartiers de la ville. Personne plus que cette aimable épouse ne méritait d'être Romaine; mais aussi, j'ai supporté, pour lui plaire, et sans trop d'efforts, mon exil volontaire loin de Rome; seule elle est pour moi Rome entière.

Le lendemain de ce triste jour je la vis entrer dans ma demeure. Sa démarche était calme; son visage était tranquille; il y avait dans son regard je ne sais quel orgueil, mêlé d'une tendre bienveillance, qui commandait l'amour et le respect.—Martial, me dit-elle en me tendant la main, mon cher compatriote, il y a longtemps que je vous aime et que je vous ai pris en pitié. Je sais par cœur toutes vos poésies et je connais à fond toutes vos misères : vous êtes entouré d'ennemis et de flatteurs; vous êtes le jouet de l'amitié et de la gloire. Malheureux, qui avez flatté en tremblant Domitien lui-même! Infortuné et noble esprit, qui vous êtes fait le jouet des nobles et des riches! Je vous plains et je vous aime, Martial! Je me suis dit à moi-même que vous étiez perdu sans retour si quelque honnête fortune et un cœur dévoué ne venaient à votre aide. Martial, pauvre homme! ta jeunesse s'est perdue en flatteries inutiles, ta vie se perd en méchancetés inutiles, tu as jeté aux vents et sans pitié les trésors les plus précieux de ta poésie; le loisir, non le génie, t'a manqué pour être un grand poëte. Eh bien! voici que je viens à ton aide, moi qui t'aime, qui suis belle et riche!

Je ne veux pas que tu sois plus malheureux que les poëtes qui, dans l'égoïsme général, et privés de Mécènes, ont été inspirés ou sauvés par les femmes! — Properce était aimé de Cynthie, Lycoris aimait Gallus, Tibulle s'inspirait de la belle Némésis, Catulle a dû sa renommée à Lesbie : si tu le veux, tu devras le bonheur à Marcella, ton épouse! Viens, quittons cette ville bruyante : mes belles fermes et mes vastes jardins te vont reconnaître pour leur maître. Ni les rivages de Baïes ni les ombrages d'Anxur ne valent les rives du Xalon. Viens; dis adieu à la foule agitée, aux protecteurs ingrats, aux protégés stupides, à la maigre sportule, aux dîners mendiés dans l'antichambre; viens, renonce à cette vie agitée, pénible, misérable, mendiante, à cette maison qui fait eau de toutes parts, à ce champ stérile; viens dans ma vaste maison, qui sera la tienne; heureuse contrée où peu de chose rend heureux, où l'on est riche même avec un mince patrimoine. Ici, il faut nourrir la terre : chez nous, c'est la terre qui nous engraisse; ici, le foyer sans chaleur ne réchauffe personne : chez nous, la flamme éclate bruyante, hospitalière et joyeuse; ici, la faim même est hors de prix : là-bas, les fruits de nos arbres chargeront notre table; ici, dans un seul été, tu uses plus de quatre toges : là-bas, un seul habit pourrait te suffire toute l'année. Est-ce donc la peine de faire ta cour aux grands, quand tu peux à ton tour avoir à ton lever des poëtes, des mendiants, des flatteurs... des amis?

Ainsi parlait Marcella. Disant ces mots, elle était si touchante et si belle! Ses deux mains étaient jointes comme

si elle eût imploré de moi sa fortune; son grand œil noir était mouillé d'une larme limpide et brillante.

Cependant, étonné, ébloui, mais, le croirais-tu? hésitant encore, je jetais un triste regard sur ma misère et un regard attendri sur cette femme si belle qui semblait m'implorer... Étais-je bien éveillé? Ici, chez moi, à mes côtés, cette belle personne, l'honneur de l'Espagne, et en même temps ce pauvre mobilier, misérable gage de deux années de loyer que mon avare propriétaire avait négligé de saisir! Marcella assise sur ce siége impotent, triste ruine, autour d'elle ces meubles sans forme! ce grabat à trois pieds, compagnon boiteux d'une table qui n'en avait que deux! Sur ces planches grossières, mon maigre garde-manger de chaque jour, était étalé un fromage de Toulouse entouré d'un vieux chapelet d'aulx et d'oignons, non loin d'une moitié d'amphore qui portait un réchaud à cuire mes harengs. Seulement, ce qui relevait un peu cette misère et ce qui lui donnait un aspect respectable, c'étaient quelques beaux exemplaires de mes poëtes favoris : l'*Iliade* et le poëme d'Ulysse, si fatal à l'empire de Priam; les Œuvres de Virgile, ornées à la première page du portrait de ce grand poëte; la *Thaïs* de Ménandre, la première histoire qui ait été écrite sur les amours des jeunes gens; un *Cicéron* sur parchemin, œuvre immense qui eût pu suffire aux plus longs voyages; les vers brûlants de Properce non loin des histoires de Tite-Live; Salluste, l'admirable écrivain, et les vers tristes et galants du malheureux Ovide. Qui encore? Tibulle, la victime de Némésis, sa coquette maîtresse, qui l'a ruiné,

mais qui lui a donné la gloire; Lucain, grand poëte tant décrié par les prétendus connaisseurs, mais si populaire en dépit de toutes les critiques; Catulle enfin, l'honneur de Vérone comme Virgile est la gloire de Mantoue. Tels étaient mes trésors, tels étaient mes dieux domestiques, tels étaient les confidents assidus, les consolateurs de ma glorieuse pauvreté!

Après quelques instants d'hésitation (hélas! je comprenais déjà confusément que ce n'est pas sans chagrin et sans péril qu'on se sépare de Rome, cette grande prostituée), je pris la main que me tendait Marcella :—Vous ètes belle et vous êtes bonne, lui dis-je, ô Marcella! Qu'il en soit fait comme vous dites. Je le veux, soyez ma femme, emmenez-moi loin de Rome; quittons, quittons la ville; retournons dans nos fertiles campagnes, sous notre beau soleil, aux bords de notre beau fleuve. Oui, c'en est fait, tu dois redevenir un homme libre, Martial! Tu seras libre si tu t'abstiens de manger chez les autres, si le jus du raisin d'Espagne te suffit pour apaiser ta soif, si tu es assez sage pour voir d'un œil de mépris la riche vaisselle du malheureux Cinna. Oui, c'en est fait, adieu le bruit et les grandeurs! Soyez donc ma femme.

Autrefois, dans ses bontés méprisantes, Domitien m'a gratifié des droits d'un père de trois enfants: plaise aux dieux que nous ne perdions pas notre droit! le présent du maître ne doit pas périr! Allons rejoindre nos riches pénates. Vous serez plus que n'était Cynthie à Properce, Lycoris à Gallus : vous serez ma Pénélope, ma Cornélie, ma Julie, ma Porcia; vous serez ma Lucrèce et ma Laïs.

Et vous, kalendes de mars qui m'avez vu naître (jour plus aimable cent fois que les autres kalendes et qui me valiez des présents même des jeunes filles), pour la quarante-septième fois recevez mes libations sur vos autels! Grands dieux, ajoutez, je vous en prie, à ce nombre (si toutefois c'est pour le bien de celui qui vous le demande) deux fois neuf ans! Faites que, sans être trop alourdi par la vieillesse pesante, après avoir parcouru les trois âges de la vie, je descende aux bosquets de l'Élysée où j'attendrai ma chère Marcella!

Telle est, cher Sextus, cette histoire de mon bonheur; il m'arriva complet, inespéré. Aussitôt que je fus décidé à quitter Rome, je n'eus point de repos que je n'eusse dit adieu à mes amis et à mes ennemis : à ceux-là un tendre embrassement, à ceux-ci une dernière épigramme. Je voulus revoir aussi les lieux qui m'étaient chers, les palais qui m'avaient abrité, les seuils ingrats qui m'avaient dédaigné, tous les lieux témoins de mes souffrances et de mes plaisirs. O Tibur! ô Sorrente! ô Soracte, chanté par Horace et couvert de neiges! Voilà ces fertiles coteaux que préfère Bacchus aux collines de Nisa! Naguère, sur ces montagnes, les satyres formaient les danses rapides; c'était la demeure de Vénus plus encore que Lacédémone; Hercule a passé sur ces sommets; la flamme a tout détruit, et cependant déjà les pampres reverdissent!

Adieu, portiques! adieu, musées! adieu, bibliothèques retentissantes! adieu les bains! adieu la place publique! adieu les belles courtisanes! adieu la conversation légère, la lutte poétique! adieu le théâtre, le Cirque, le Capitole!

adieu le palais de l'Empereur! adieu Rome entière! J'a assez vécu de cette vie retentissante, mêlée de passions et d'angoisses, de succès et de revers, de consolations et de désespoirs, de bienfaits et de despotisme.

Et maintenant je ne serai plus le jouet du hasard et du vent qui souffle; l'inspiration me viendra à mes heures, je serai poëte à mes heures. Je dirai comme Horace: *L'indépendance est le plus précieux des biens;* et je me plongerai dans ma douce paresse. Adieu donc, ma vie passée, et même adieu la gloire! Ma gloire désormais, désormais mon bonheur, désormais ma fortune, c'est Marcella!

Je quittai Rome en triomphe. J'y étais arrivé pauvre, seul et nu, victime consacrée à la poésie : j'en sortais riche, et marié avec une charmante femme. Ainsi la poésie n'abandonne jamais ses enfants. Bientôt, nous avons revu, Marcella et moi, heureux et ravis, ces beaux lieux de notre naissance; enfin Marcella s'est reposée des fatigues de sa beauté, et moi des fatigues de mon génie. Jamais la fière Bilbilis n'avait été plus bruyante du bruit des armes, les eaux du Caussus n'avaient jamais été plus rapides et plus fraîches; le Vadaveron sacré étendit sur nous ses épais ombrages; les nymphes du Considus, au cours paisible, vinrent au-devant de nous avec un gracieux sourire. Là je vis, là je règne. L'hiver, je fais grand feu dans ma maison; l'été, je rafraîchis mon corps dans le lit peu profond du Xalon, qui durcit le fer. Pendant les plus fortes chaleurs, je me plonge dans le Tage au sable d'or; les eaux glacées du Dircenna et celles de Néméa, plus

froides que la neige, apaisent l'ardeur de ma soif. Lorsqu'arrive décembre blanchi par les frimas, et que la dure saison de l'hiver fait retentir les mugissements du bruyant aquilon, Valisca, la forêt peuplée, m'offre les plaisirs de la chasse : là tombent sous mes coups les daims pris dans les souples filets, et les sangliers de la contrée; ou bien, forçant à l'aide d'un coursier vigoureux le cerf plein de ruses, je laisse le lièvre au fermier. La forêt voisine descend pour alimenter le feu de mon foyer, qu'entoure une troupe d'enfants pauvrement vêtus. Alors j'invite le chasseur qui passe, et le voisin, entendant ma voix, me fait raison le verre à la main. Chez moi point de chaussure à lunule, point de toge et de vêtement de pourpre répandant leur forte odeur; le sale Liburnien, l'importun client et le protecteur impérieux évitent ma demeure; nul créancier n'interrompt mon sommeil, et je dors la grasse matinée.

Enfin ma femme est bonne et tranquille; elle m'aime, elle admire mon esprit, et elle écoute mes vers.

Et pourtant, cher Sextus, te l'avouerai-je? il y a des moments où tout ce bonheur me pèse. Ingrat que je suis, je calomnie ma sécurité présente, je regrette Rome et ses heureuses misères! Par exemple, si tu savais, mon ami, quelle rencontre je fis hier!

Ne le dis à personne; ne montre ma lettre à qui que ce soit dans cette Rome remplie de délateurs! Il y va de ma liberté, et peut-être d'une vie plus précieuse que la mienne. Hier donc j'étais sur le devant de ma porte, à l'ombre de ma vigne, pensant à Rome, aux poëtes mes frères, quand

soudain je vis défiler devant moi une cohorte de jeunes soldats romains. A la suite de cette cohorte venait au pas un vieux centurion. Ses cheveux, blanchis par l'âge, flottaient au gré du vent sous le casque épais qui chargeait sa tête; sa main vénérable avait peine à tenir une lourde épée, et son corps en sueur pliait sous cette armure; on eût dit un homme condamné au dernier supplice. Arrivé devant moi, pendant que les soldats poursuivaient leur chemin, il s'arrêta debout, et, s'appuyant sur son épée, il déclama en me regardant ce vers du poëte de Mantoue :

Heureux vieillard! tu conserves tes champs!

O malheur de la poésie! ô vengeances cruelles! Ce malheureux dont un affranchi, un monstre qui n'était plus un homme faisait un soldat à l'âge où tous les citoyens prennent leur retraite, ce malheureux sans asile et sans amis, qu'un despote impitoyable envoyait mourir dans sa lourde armure, en quelques contrées lointaines voisines des glaces dans lesquelles Ovide expira, le croirais-tu, Sextus! c'était le plus grand, le plus illustre, le plus généreux poëte de la ville éternelle, c'était Juvénal!

A l'aspect de ce grand homme, l'honneur impérissable de notre siècle, partant pour l'exil à cet âge et dans cet appareil, je me pris à pleurer, et à remercier les dieux qui m'avaient donné, loin de nos tyrans, *les campagnes qui me restaient.*

FIN.

TABLE DES CHAPITRES



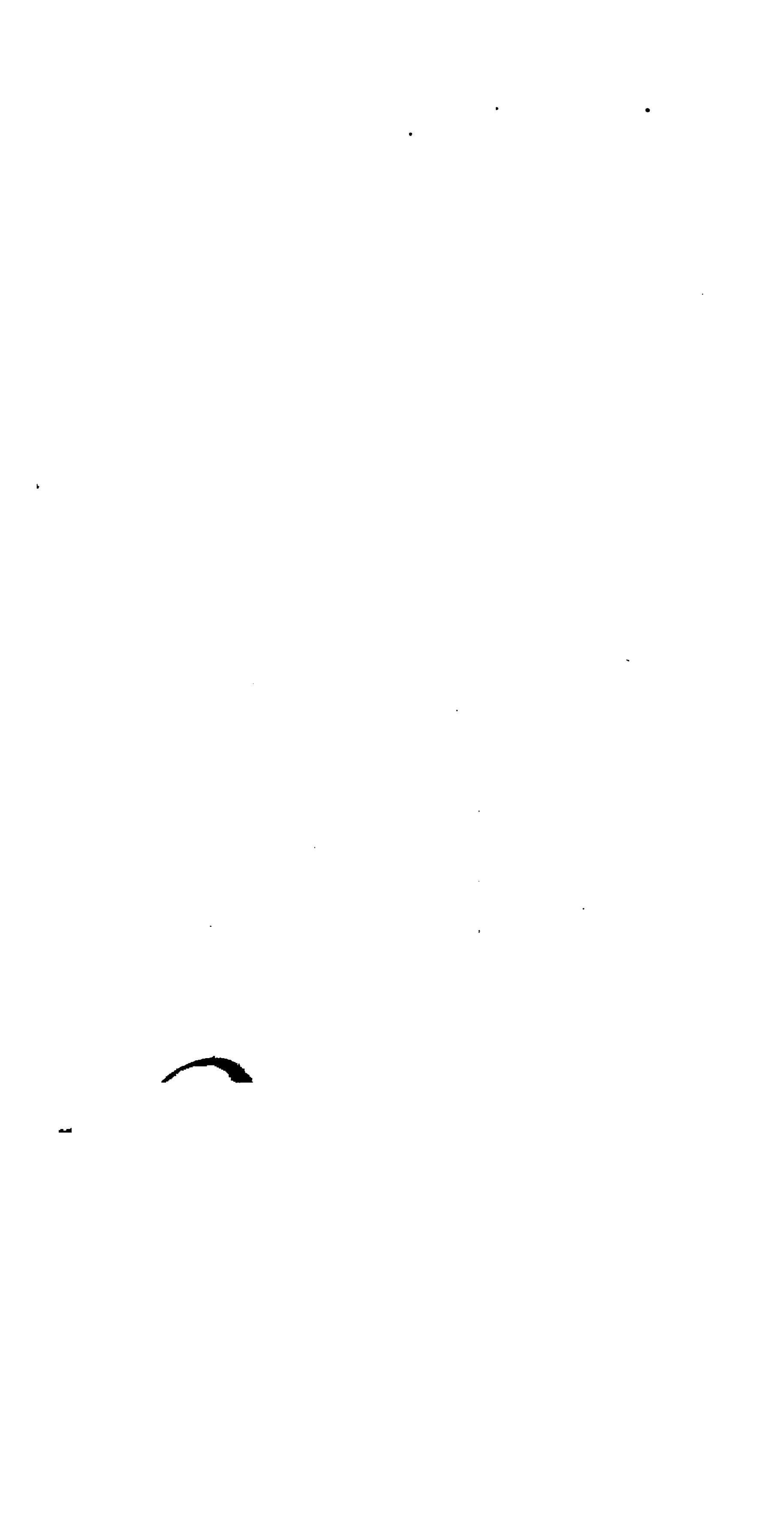


TABLE DES NOMS

CITÉS DANS L'OUVRAGE

FIN DE LA TABLE DES NOMS.



